This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

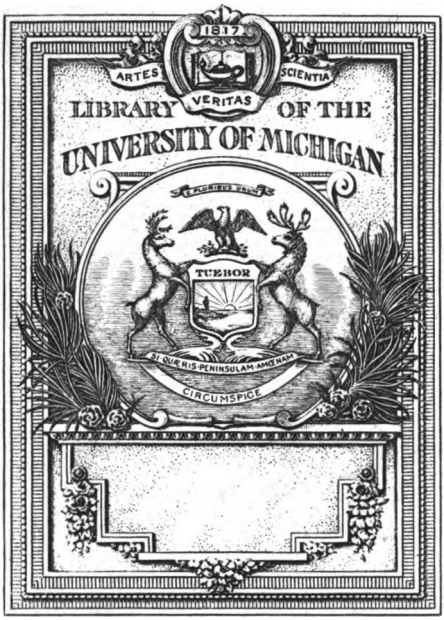
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

12-24805

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1846.

TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,

RUE SAINT-ROME, N.° 41.

1846.

Digitized by Google

840.8
A 162
1846

Digitized by Google

LISTE ACADÉMIQUE.

Année 1846.

LE ROI, *Protecteur.*

Monsieur le Chancelier de France.

MAINTENEURS DES JEUX FLORAUX.

1812. M. DANTIGNY (Pierre-François), ancien Sous-Préfet à Doullens (Somme), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, *Doyen de l'Académie.*

1813. M. le Baron DE LAMOTHE-LANGON (Léon), ex-Sous-préfet de Toulouse, Livourne, etc.

1816. M. le Comte DE RESSÉGUIER (Jules), Chevalier des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de la Légion d'honneur.

1816. M. DECAMPE (Louis-Auguste), Avocat, ancien Recteur.

1819. M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE (Marie-Joseph-François-Victor-Marius), ancien Membre de la Chambre des Députés.

1821. M. le Vicomte DE PANAT (Dominique-Samuel-Joseph-Philippe), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Préfet, Membre de la Chambre des Députés, *Secrétaire perpétuel.*

Digitized by Google

1822. M. le Comte BARON DE MONTBEL (Guillaume-Isidore), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Ministre Secrétaire d'Etat.

1825. M. l'Abbé DE MONTÉGUT DE LABOURGADE (Bernard-Charles-Marie-Joseph), Chanoine de Montauban.

1826. M. PECH (Hippolyte), Président à la Cour royale de Toulouse, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1829. M. DUCOS (Florentin), Docteur en Droit, Avocat à la Cour royale de Toulouse, Conseiller de préfecture, *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. GUILHAUD DE LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce), Maître des Requêtes, Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. SAUVAGE (François), Doyen de la Faculté des Lettres, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1833. M. TIREL DE LA MARTINIERE (Charles), *Maître ès Jeux Floraux.*

1833. M. DE PUYBUSQUE (Adolphe-Louis), ancien Sous-préfet.

1833. M. CAUBET (Jean-Baptiste-Casimir), Conseiller à la Cour royale de Toulouse.

1833. M.gr D'ASTROS (Paul-Thérèse-David), Archevêque de Toulouse.

1833. M. GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres.

1834. M. DUGABÉ (Charles-Casimir), Membre de la Chambre des Députés.

1834. M. DE LIMAIRAC (Charles-Antoine-Gabriel), Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Préfet.

Digitized by Google

1836. M. le Chevalier DU MÈGE (Alexandre-Louis-Charles-André), ex-Ingénieur militaire, l'un des Directeurs du Musée de Toulouse, *Maître ès Jeux Floraux.*

1838. M. le Comte DE CASTELBAJAC (Joseph-Gratian-Catherine-Louis-Raymond-Adolphe), Conseiller à la Cour royale de Toulouse.

1839. M. FÉRAL (Louis-Philippe), Avocat à la Cour royale de Toulouse.

1839. M. le Marquis DE ST.-FELIX-MAUREMONT (Armand-Joseph-Marie), ancien Préfet, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1841. M. MOQUIN-TANDON (Horace-Bénédict-Alfred), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Doct. ès scienc. et Doct. méd., Professeur à la Faculté des Sciences et au Jardin des Plantes de Toulouse.

1841. M. DE BARBOT (Théophile), *Secrétaire des Assemblées.*

1842. M. CABANIS (Jean-Guillaume-Gaston), Maire de Toulouse, Membre du Conseil général de la Haute-Garonne.

1842. M. D'ALDÉGUIER (Auguste), Conseiller à la Cour royale, Président de la Société archéologique du Midi de la France.

1843. M. DE LIMAIRAC (Jean-Charles-Edmond), ancien Magistrat.

1843. M. DELQUIÉ (Pierre-François-Auguste), Procureur du Roi à Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1843. M. le Vicomte DE RAYNAUD (Anne-Philibert-Auguste), Chevalier de la Légion d'honneur, Membre du Conseil général de l'Hérault.

1843. M. le Comte DE TAURIAC (Eugène-Anne-Adolphe), Membre du Conseil général de la Haute-Garonne.

1843. M. FORTOUL (Hippolyte), Professeur de littérature française à la Faculté des Lettres.

1844. M. l'Abbé SALVAN (Adrien).

1845. M. le Vicomte DE MAC CARTHY (Justin), Membre de l'Académie royale d'Irlande.

Digitized by Google

1846. M. LEGAGNEUR (Hubert-Michel-Fortuné), Pair de France, Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, premier Président de la Cour royale de Toulouse,

1846. M. DESCLAUX (Pierre-Bruno), ancien Procureur général, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur,

1846. M. RODIÈRE (Aimé), Professeur à l'Ecole de Droit,

} Nommés et point encore reçus.

M. LE PRÉFET du département de la Haute-Garonne.....

M. LE MAIRE de Toulouse.....

} *Académiciens nés.*

MAITRES ÈS JEUX FLORAUX.

1820. M. HUGO (Victor-Marie), Membre de l'Académie française, Pair de France.

1821. M. le Vicomte DE CHATEAUBRIAND, Membre de l'Académie française.

1823. M. BAOUR-LORMIAN, Membre de l'Académie française.

1829. M. BIGNAN (Anne).

1833. M. DURAND (Nicolas-François).

1836. M. DUTOUR (Martin-Joseph).

1839. M. REBOUL (Jean).

1842. M. DUREAU (Louis).

1843. M. JAFFUS (Firmin).

1846. M. LAPÈNE (Jean-Baptiste-Marie-Augustin), Avocat, à Saint-Gaudens.

Digitized by Google

PROGRAMME

POUR LE CONCOURS DE 1847.

L'Académie a célébré, le 3 mai 1846, *la Fête des Fleurs,* avec la solennité ordinaire. C'est le nom que l'on donne à la distribution des prix. Cette fête poétique et religieuse commence par l'Eloge de Clémence Isaure, prononcé par un membre du corps des Jeux Floraux. Des commissaires de l'Académie vont ensuite chercher avec pompe les Fleurs d'or et d'argent, qui sont exposées, dès le matin, sur le maître-autel de l'Eglise de la Daurade, où reposent les cendres de Clémence Isaure. Le Secrétaire perpétuel fait un rapport sur le Concours, pendant l'absence des Commissaires. A leur retour, on proclame les vainqueurs. L'Académie leur permet de lire eux-mêmes leurs ouvrages, s'ils en manifestent le désir; on leur distribue ensuite les Fleurs qu'ils ont remportées.

Ouvrages couronnés dans le Concours de 1846.

L'Isère, Ode, par M. Eugène Bonnefous, de Toulouse, Contrôleur des contributions indirectes, Rédacteur du Mémorial de la Loire, a obtenu une Violette réservée.

La Sibylle, Poëme, par M. le Comte César de Pontgibaud, de Paris, a remporté le Prix.

L'Epître à un Journaliste de département, par M. Charles Viancin, de Besançon, a obtenu un Lis réservé.

Le Dolmen, Ballade, par M. Gustave Blanchard, d'Ancénis (Seine-Inférieure), a obtenu un Lis réservé.

La première Prière, Hymne à la Vierge, par M. Henri Delpon, de Toulouse, Etudiant en droit, a remporté le Prix.

Digitized by Google

L'Académie a six Fleurs à distribuer comme prix de l'année; savoir, l'Amarante, la Violette, le Souci, la Primevère (1), le Lis, et l'Églantine.

L'Amarante d'or vaut quatre cents francs. Il n'y a que les Odes qui concourent pour cette Fleur.

La Violette d'argent vaut deux cent cinquante francs. Elle est destinée à un Poëme qui n'excède pas deux ou trois cents vers, à une Epître ou à un Discours en vers.

Le Souci d'argent, qui vaut deux cents francs, est le prix de l'Églogue ou de l'Idylle, de l'Élégie, et de la Ballade.

La Primevère d'argent vaut cent francs. Elle sera donnée à l'auteur du meilleur Apologue.

Le Lis d'argent, qui vaut soixante francs, est destiné à un Sonnet *en l'honneur de la Vierge*, ou à un Hymne sur le même sujet. C'est le seul prix de poésie pour lequel les auteurs ne soient pas libres de traiter un sujet à leur choix.

L'Églantine d'or vaut quatre cent cinquante francs. C'est le prix du Discours, dont l'Académie donne toujours le sujet. — Elle remet au concours, pour 1847, l'*Éloge de Dante Alighieri* : le Prix sera triple et de la valeur de trois Eglantines d'or.

Le concours sera ouvert jusqu'au 15 février 1847 inclusivement, terme de rigueur.

Les auteurs feront remettre, par une personne domiciliée à Toulouse, TROIS COPIES (2) de chaque ouvrage à *M. le Vicomte* de Panat, *Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue de la Dalbade, n.° 22, à Toulouse,* qui en fournira un récépissé. Ces TROIS COPIES sont nécessaires pour le premier examen, qui

(1) Ce Prix figure cette année pour la première fois dans le Programme de l'Académie. Il a été fondé par M. le Président Boyer. (Voir ci-après le Rapport sur le Concours.)

(2) Il est à désirer, dans l'intérêt des auteurs, que ces copies soient *bien lisibles* et écrites sur des feuilles séparées.

Digitized by Google

se fait à la fois et séparément dans trois bureaux. Il est inutile d'y joindre un billet cacheté contenant le nom de l'auteur; mais chaque exemplaire devra porter, avec le titre de l'ouvrage, une épigraphe ou devise, que le Secrétaire perpétuel inscrira sur son registre, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur. Les ouvrages transmis directement, par la poste, au Secrétaire perpétuel, devront être affranchis.

Les fonctionnaires publics de Toulouse ont la bonté de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés par leurs collègues des autres villes, pourvu que les lettres et les paquets leur parviennent sans frais.

Tout ouvrage qui attaquerait la Religion ou le Gouvernement, qui blesserait les mœurs ou les bienséances, est rejeté du concours. L'Académie exclut aussi les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations; ceux qui seraient écrits en style marotique, ou qui affecteraient les formes du genre burlesque; ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies; ceux qui auraient été précédemment publiés, dont les auteurs se feraient connaître avant le jugement définitif ou pour lesquels ils solliciteraient ou auraient fait solliciter. *L'Académie a délibéré d'observer sur ce dernier article la plus grande sévérité. MM. les Mainteneurs ont promis de se récuser eux-mêmes sur le jugement des ouvrages qui leur auraient été directement ou indirectement recommandés.* Enfin, le prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle.

Après l'adjudication des prix, l'avis en sera donné assez tôt pour que chaque auteur, s'il est à Toulouse ou aux environs, puisse venir recevoir le prix

Digitized by Google

qui lui est destiné, et lire lui-même son ouvrage. Ceux qui ne viendront pas, devront envoyer à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, dans laquelle ils se déclareront auteurs des ouvrages réclamés en leur nom.

Les auteurs couronnés pourront en demander une attestation au Secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des Jeux Floraux.

On ne pourra plus concourir dans un même genre de composition après y avoir obtenu trois fois, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé (1), la Fleur assignée à ce genre. (L'Académie couronne douze genres différents : l'Ode, le Poëme, l'Epître, le Discours en vers, l'Élégie, l'Églogue, l'Idylle, la Ballade, l'Apologue, le Sonnet, l'Hymne à la Vierge, et le Discours en prose.)

Celui qui aura obtenu, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé, trois Fleurs autres que le Lis, dont une au moins soit l'Amarante, pourra demander à l'Académie des lettres de *Maître ès Jeux Floraux*, qui lui donneront le droit d'assister et d'opiner avec les Mainteneurs, aux Assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix.

Le même droit est acquis aux orateurs qui auraient obtenu trois Églantines, soit comme prix d'année, soit comme prix réservés.

---

(1) On donne le nom de *prix réservé* à une Fleur qui, n'ayant point été adjugée dans un des concours précédents parce qu'aucun ouvrage n'avait mérité le prix du genre, a été mise en réserve pour les concours suivants, où elle vient accroître le nombre des cinq Fleurs que distribue l'Académie. Un Ouvrage qui n'a pas été jugé digne de remporter le prix de l'année peut donc obtenir quelquefois, suivant son degré de mérite, ou la Fleur *réservée* de son genre, ou même celle d'un genre différent, pourvu qu'elle soit d'une valeur moindre.

Digitized by Google

Concours de 1846.

L'ISÈRE,

ODE

Qui a obtenu une Violette réservée;

Par M. Eugène BONNEFOUS, de Toulouse,

Contrôleur des contributions indirectes, Rédacteur du Mémorial de la Loire.

I.

Fais passer dans mes vers les doux bruits de tes ondes,
Isère au cours brillant de grâce et de fierté :
Dans ton lit tour à tour tu souris et tu grondes,
En murmurant ces mots : « Travail et liberté ! »
Tu ne dois pas tes flots à des sources vulgaires ;
Le Rhône, le Danube et le Rhin sont tes frères :
D'un sublime berceau tu peux t'enorgueillir.
Aux palais de granit des alpestres royaumes,
Des bases de leurs pics ou du front de leurs dômes,
Le doigt de Dieu vous fait jaillir !

II.

Au pays des Centrons, à travers les montagnes,
Ton cours souvent imite un serpent en fureur ;
Et plus loin, dans la plaine, aux riantes campagnes
Promène l'abondance et parfois la terreur.

Digitized by Google

Ici, dans le limon qu'entraînent tes ravages,
Tu déroules des flots noirs comme ces nuages
Que l'orage rassemble à ton sommet natal;
Là, le pâtre aime à voir, quand ton eau coule pure,
Les parois de rochers, les parois de verdure,
Qui se mirent dans ton cristal.

III.

Rivière par ton cours, mais fleuve par ta gloire,
Sur tes bords belliqueux grandissent les lauriers;
Et tu peux, sans rougir, laisser lire l'histoire
Que traça sur le sol le fer de tes guerriers.
La famille des Galls leur cédait l'avant-garde.
Là, tes fils opposaient, inspirés par le Barde,
Leur glaive ou leur cadavre aux pas des étrangers;
Et, quand retentissait le clairon des batailles,
Comme au banquet des forts courant aux funérailles,
Ils se disputaient les dangers.

IV.

Aux armes sur les monts! aux armes sur les plaines!
Allobroge, défends tes fils et tes sillons!
Le monde subjugué, docile dans ses chaînes,
Aux légions de Rome a joint ses bataillons.
Fabius a vaincu. — Brennus gémit dans l'ombre. —
Mais nos pères, broyés par l'astuce et le nombre,
Menaçaient Rome encor dans leur dernier soupir.
Dans ses drapeaux sacrés le Gall se roule et tombe. —
Ah! des larmes! — Mais non, des palmes sur la tombe
De ceux qui mouraient sans pâlir!

Digitized by Google

V.

Majestueuse Isar (1), tu vis les deux armées
Sur les ailes des traits s'envoyer le trépas ;
Avec des flots de sang tu roulas les framées,
Le luth brisé du Barde et le fer des combats.
Mais ta voix fut toujours l'effroi de l'Italie :
En face des préteurs, et malgré Vindalie (2),
Les cœurs de tes enfants s'enflaient comme tes eaux.
Le joug n'alla jamais au front de l'Allobroge :
Souvent le proconsul sentit trembler sa toge
Aux soupirs seuls de tes roseaux.

VI.

Lorsqu'un autre ennemi désola tes rivages,
Tu n'offris qu'un cercueil aux fiers enfants d'Allah ;
Et, pour tarir enfin la source des outrages,
La lance de tes preux dans l'Orient brilla !
Des Guignes, des Humbert, les bandes généreuses
Forçaient des mécréants les cités orgueilleuses,
La croix sur la poitrine et le glaive à la main.
Quand leur bras du *Dalphin* signalait la bannière,
Tes enfants belliqueux disaient ton nom, Isère,
En mourant aux bords du Jourdain.

VII.

De ces temps méconnus les annales sublimes
Brillent avec honneur aux tours de tes châteaux,
Aux flèches des couvents, et jusque sur tes cimes
Dont la croix sainte a fait de célestes coteaux.

(1) Nom primitif de l'Isère.
(2) Bataille de Vindalie.

Digitized by Google

Disciples de Bruno, priant dans les nuages,
Aux siècles refroidis vous retracez les âges
Où la foi s'enflammait dans un cloître pieux!
Sous ce portail désert le bruit du monde expire :
Ici, l'œil n'aperçoit et le cœur ne respire
Qu'en s'ouvrant du côté des cieux.

VIII.

Mais qu'entends-je? soudain sur ta rive tranquille
Le vent de l'avenir agite tes ormeaux :
Le cri de liberté dont retentit Vizille
En chœur est répété par tes derniers hameaux.
A tes échos répond le concert de la France ;
Et le peuple enivré de force et d'espérance,
Pose un pied dans le sang, l'essuie à des lauriers. —
Et, parmi ces transports de gloire et de délire,
Le tocsin dauphinois, reproduit par la lyre,
Enfante l'hymne des guerriers.

IX.

Au séjour des Dauphins coule toujours riante ;
De tes plis gracieux enlace la cité :
Arrête sous ses quais ton onde caressante
Pour saluer les arts qui parent ta beauté.
Sois fière d'arroser cette heureuse patrie,
Où la vieille culture et la jeune industrie
Dans un baiser d'amour joignent leurs intérêts.
Donne-leur sur ton onde un égal privilége :
Souris à leurs efforts, mère juste, et protége
Les ateliers et les guérets.

Digitized by Google

X.

Que partout sur tes bords les accents de la joie
Couvrent ceux de tes flots murmurant sous les fleurs :
La terre des Dauphins, la terre de Savoie
Par leur bonheur commun montrent qu'elles sont sœurs.
Unis ces deux pays, puisque tu les arroses :
Que du Mont-Iseran (1) jusqu'au fleuve des Roses (2),
Où tu perds, noble Isar, tes vagues et ton nom,
Les cœurs ne battent plus qu'à la même espérance :
Que les monts de tes bords partout de notre France
Ne soient qu'un fraternel chaînon !

(1) Source de l'Isère.

(2) L'Isère a son embouchure dans le Rhône, que plusieurs érudits font dériver étymologiquement du grec ῥόδον, *rose*.

Digitized by Google

LA POÉSIE,

ODE

Qui a concouru pour le Prix.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

I.

Quand, au septième jour, la terre immaculée
Traçait, en gravitant dans la sphère étoilée,
Un sillon lumineux,
Ainsi que l'ouvrier que le repos appelle,
Le Seigneur, satisfait de son œuvre nouvelle,
Sourit du haut des cieux.

Aussitôt les mers tressaillirent,
La vague à la vague parla,
Et des montagnes qui frémirent
L'écho soudain se réveilla.
Les cèdres balançant leurs cimes
Murmurèrent des chants sublimes
Pliés sous l'aile des autans,
Et les profondes solitudes
A ces harmonieux préludes
Mêlèrent leurs vagues accents.

Digitized by Google

Pour cette louange infinie,
Ineffable aspiration,
La matière eut son harmonie,
L'être sa modulation.
Dans ce réveil de la nature,
Le fleuve mêla son murmure,
L'oiseau ses plus riches concerts,
Au bruit des clameurs inquiètes
Que, fuyant leurs sombres retraites,
Poussaient les monstres des déserts.

Mais, dominant ce chœur immense,
La voix de l'homme tour à tour
A l'hymne de reconnaissance
Mêlait le premier chant d'amour.
Aux feux de la naissante aurore,
Près de sa couche vierge encore,
La femme avait charmé ses yeux;
Et son cœur débordant d'ivresse,
Pour cette image enchanteresse
Quelquefois oubliait les cieux.

Tu naquis dès ce jour, divine Poésie,
Voix du monde créé, mélodieux génie,
De cet hymen fécond de la terre et du ciel;
De la création dévoilant le mystère,
Tu nous montres partout, empreint sur la matière
En traits resplendissants, le sceau de l'Eternel.

Digitized by Google

Par toi cet univers, imperceptible atome,
Devient un temple auguste ayant le ciel pour dôme,
L'homme, être faible et nu, le sacrificateur.
Alors prenant ton vol, ange aux puissantes ailes,
Tu l'emportes soudain aux voûtes éternelles
Jusques aux pieds du Créateur.

De tes deux pieds d'ivoire effleurant cette terre,
Parfois, pour adoucir la coupe trop amère
Où, fils dégénérés, s'abreuvent les humains,
Tu vas leur présentant la divine ambroisie
Que nous nommons amour, et n'est, ô Poésie!
Qu'une fleur sortant de tes mains.

II.

Des mortels isolés ton chant fut, dès l'aurore,
Le lien et la loi;
Et le Poëte assis au pied du sycomore,
Des groupes captivés par sa lyre sonore
Le véritable roi.

C'est Thèbes s'élevant à la voix du génie;
C'est un aveugle errant,
Une lyre à la main, sous le ciel d'Ionie;
Au fond d'un bois sacré, c'est la nymphe Egérie
Et son royal amant.

Digitized by Google

Et ces chants traversant le tumulte des âges,
Par les échos redits,
Des dieux de Phidias grandissaient les images,
Inspiraient Eurypide aussi bien que les sages
Dirigeant leurs pays.

Et la Grèce devint cette Vénus pudique
Malgré sa nudité,
Qui tenait de sa main le flambeau symbolique,
Ravi par un Titan, suivant la fable antique,
A l'Olympe irrité.

Les peuples saluaient cette lueur féconde
Aux rayons inconnus;
Les ténèbres fuyaient vers les confins du monde,
Et Virgile arrosait ses lauriers avec l'onde
Puisée à l'Ilyssus.

Cependant un éclair de l'auréole sainte,
Tombé du Sinaï,
D'un temple sans idole illuminait l'enceinte;
Un peuple au cœur charnel priait avec contrainte
Aux pieds d'Adonaï.

Le temple disparaît; quels torrents de lumière
Tombent des cieux ouverts!
C'est le Verbe fait chair descendant sur la terre;
C'est le souffle d'en haut fécondant la poussière
De cet humble univers.

Digitized by Google

Ranimant le flambeau de ta sublime amante
A ce divin foyer,
Il devint dans tes mains, au sein de la tourmente,
L'étoile qui guida l'Europe renaissante
Dans son rude sentier.

III.

O siècle, penché sur ta rive,
Comme un pêcheur au bord des mers,
Je laisse ma vue attentive
Errer sur tes travaux divers.
La vapeur, nouveau Briarée,
Sur l'Europe régénérée
Etend ses bras cyclopéens,
Et des flots caressant la crête,
En se jouant de la tempête,
Jette aux deux mondes des liens.

Dans les entrailles de la terre
Où les siècles en s'envolant
Ont sur l'argile et sur la pierre
Ecrit leur long enfantement,
J'entends des ossements funèbres
S'agiter au sein des ténèbres
Sous l'œil pénétrant d'un mortel,
Et du sein de leurs catacombes
Sortir, vivantes hécatombes,
A la voix d'un Ezéchiel.

Digitized by Google

Je vois une foule insensée
Jeter de l'or et des bravos
A tous ceux qui de leur pensée
Cueillent les fruits à peine éclos.
Un concours immense se presse
Dans le temple de la Richesse
Où règne la Fatalité,
Tandis que la plèbe accroupie
Des rouages de l'industrie
Guide l'effort illimité.

Mais, hélas ! ce fracas domine
Le chant le plus harmonieux ;
Les fronts que le travail incline
Ne regardent jamais les cieux !
Et la Poésie épuisée,
Brisant sa lyre méprisée
Sur les débris du Panthéon,
Au siècle indifférent qui passe
Jette, foudroyante menace,
Les anathèmes de Byron.

Parfois d'une époque héroïque
Evoquant les ombres en pleurs,
Sa voix est l'écho sympathique
De leurs solennelles douleurs.
Leur plainte douce, harmonieuse,
Se perd dans la nuit orageuse

Digitized by Google

Comme le chant des Alcyons,
Et, comme la voix de Moïse,
Ne peut vers la terre promise
Guider les générations.

De ce siècle pénible aurore,
Crépuscule d'un jour nouveau,
Dans sa route indécis encore,
Chante le glorieux berceau :
Chante cette lutte infinie
De la force à l'esprit unie,
Pour dompter l'espace et le temps.
Et bientôt déployant tes ailes,
Chante les splendeurs éternelles
Que l'avenir porte en ses flancs.

Chante sur la lyre d'Homère
A ce peuple de travailleurs
Un hymne qui de la matière
Puisse enfin détacher leurs cœurs.
Répands sur ces âmes froissées,
Par tant d'orages affaissées,
Le dictame de tes concerts,
Et, comme celle de Tyrtée,
Par mille autres voix répétée,
Ta voix remplira l'univers.

Digitized by Google

LA BIBLE,

ODE

Qui a concouru pour le Prix.

Non mortale sonans.
VIRGILE.

Un autre évoquera les Muses de la Grèce ;
Un autre, sur les bords qu'arrose le Permesse,
A ses divinités offrira de l'encens :
Moi, j'ai voué mon culte aux chantres de Solime
Dont la céleste voix, comme un écho sublime,
A du ciel redit les accents.

Muse des anciens jours, mère de l'harmonie,
C'est toi qui, la première, as, des chants du génie,
Salué l'Eternel et le jeune univers :
Tu dis du Créateur l'œuvre grande et féconde,
Et le premier soleil qui brilla sur le monde,
Nous luit encore dans tes vers.

Le temps dont tout subit l'inévitable empire,
Le temps a tout détruit ; mais tes chants et ta lyre
Bravèrent le pouvoir de l'homicide faux ;
Les siècles sont passés sans te laisser de rides,
Tu demeures debout avec les Pyramides
Sur les débris et les tombeaux.

Digitized by Google

Arche miraculeuse, au milieu des naufrages,
Seule, tu surnageas sur l'abîme des âges,
Des saintes vérités gardant le souvenir;
L'homme a, sous tes pinceaux, retrouvé son histoire,
Sans toi, vaste débris, le monde, sans mémoire,
Serait muet pour l'avenir.

Du sein du noir chaos tu vis le jour éclore,
Tu le vis, souriant à la première aurore,
S'élever dans les airs brillant et radieux;
Tu vis la nuit naissante étendre au loin ses voiles,
Et sa féconde main répandre les étoiles
Sur le dôme azuré des cieux.

L'Eternel t'apparut, quand il vint sous la tente
Où le vieux patriarche et sa famille errante
Offraient au voyageur l'humble hospitalité :
Tu le vis, quand les cieux sous ses pieds s'abaissèrent,
Quand la mer recula, quand les monts s'inclinèrent
Sous le poids de sa majesté.

Tu vis et tu chantais, et ta lyre magique
Fit passer dans ses chants le tableau magnifique
Des prodiges sans nombre opérés à tes yeux :
Tel de l'aigle, planant au séjour du tonnerre,
Le regard enflammé réfléchit vers la terre
L'éclair qui sillonne les cieux.

Digitized by Google

Que j'aime à t'écouter, quand, au sein des orages,
Tu me peins l'Eternel entouré de nuages,
Faisant trembler les monts sous son char lumineux :
Ou quand ta voix, semblable à la mer mugissante,
Fait frémir les cités, et sécher d'épouvante
Les monarques audacieux !

Quel fleau t'a frappée, ô fière Babylone !
Toi que vingt rois muets adoraient sur ton trône ?
Soulève tes débris, grande ombre, réponds-moi :
Quelque guerrier puissant t'a-t-il lancé sa foudre,
Ou le feu dévorant qui mit Sodome en poudre
Serait-il descendu sur toi ?

Quel silence !.... On n'entend dans tes palais funèbres
Que les cris des hibous volant dans les ténèbres ;
Le voyageur t'appelle et tu ne réponds pas ;
Seulement, une voix dit, dans l'écho sonore,
Comme un foudre fumant qui meurt et gronde encore :
« Elle est à bas !... elle est à bas ! » (1)

O ma Muse, c'est toi ; tes accents redoutables
Passaient, comme un fléau, sur les peuples coupables ;
Les palais, à ta voix, devenaient des tombeaux.
Tu parlais, et la mort, à tes ordres fidèle,
Abattait les cités, avec sa faux cruelle,
Comme de fragiles roseaux.

(1) *Cecidit.... cecidit.*

Digitized by Google

Quel deuil ! quel désespoir ! Quand ta voix effrayante
S'élevait dans les airs, lugubre et gémissante,
Comme le bruit confus des mourantes cités ;
Quand ta sinistre voix, planant sur leurs murailles,
Parlait de leur trépas, chantait leurs funérailles
A des peuples épouvantés ;

Quand Ninive, vouée à la fureur divine,
Dans ta voix en courroux écoutait sa ruine,
Et, vivante, assistait à son dernier soupir !
Dieu, quels tableaux !.. C'est Tyr, c'est Assur qui succombe!
J'entends encor leurs cris ; je vois s'ouvrir la tombe
Où leur grandeur vint s'engloutir !

Qui pourrait, sans respect, entendre tes oracles ?
O Muse d'Israël ! tes chants sont des miracles.
Oui, l'Eternel sans doute a parlé sous tes doigts ;
Il est le Tout-puissant, il a fait le tonnerre,
Il étendit les cieux, il a créé la terre ;
Mais son chef-d'œuvre, c'est ta voix.

Oui, ce livre est, mon Dieu, ton plus sublime ouvrage ;
En traits moins éclatants tu gravas ton image
Sur les mondes sans nombre échappés de tes mains ;
Ce furent là tes jeux, ô puissance infinie !
La Bible est ta pensée, et l'éternel génie
Respire dans ses chants divins.

Digitized by Google

Si le jour, du Très-Haut oubliant la mémoire,
Cessait de dire au jour sa puissance et sa gloire ;
Si les astres jaloux nous taisaient sa beauté ;
Le génie, en ce livre où resta son empreinte,
Comme au désert Jacob, plein d'une terreur sainte,
Trouverait la divinité (1).

(1) *Verè Dominus est in loco isto.*

Digitized by Google

RÊVE DE GLOIRE,

ODE

Présentée au Concours ;

Par M.me Caroline VALCHÈRE née DE NEVERS,
de Paris.

N'espérez pas, mon âme, aux promesses du monde !
Malherbe.

Enfant ! tu veux quitter ta tranquille vallée,
Ton beau fleuve où conduit la solitaire allée,
Tes champs jonchés de fleurs au suave parfum,
Ta chaumière, où le pauvre eut toujours une place !
Tu veux fuir un bonheur, sans ombre, qui te lasse,
Un bonheur trop constant qui devient importun !

Voir reverdir les bois qu'avait jaunis l'automne,
Entendre, chaque jour, le babil monotone
De l'onde qui jaillit à travers le gazon ;
Passer, chaque matin, quand l'oiseau se réveille,
Par le même sentier que tu prenais la veille,
Oh ! c'est pour ton regard un trop pâle horizon !

C'est la ville et son bruit, c'est la mer et sa grève,
C'est ce monde si beau qui t'apparaît en rêve,
Avec des fleurs au sein, des perles aux cheveux ;

Digitized by Google

C'est le bal, le festin où le cristal scintille,
Folles nuits, jours perdus, que le plaisir *gaspille :*
Enthousiaste Enfant, voilà ce que tu veux !

Tu cherches plus encor; ton ardente pensée
Vers un sommet de feu déjà s'est élancée;
Un grain d'ambition a germé dans ton cœur:
Héros ! dont le front touche à peine la barrière,
En mesurant l'enceinte où flotte la bannière,
Ton œil à l'avenir jette un défi moqueur !

La Chimère te forge une armure à ta taille;
Tu lances au galop, sur un champ de bataille,
Ton coursier, qui bondit à la voix du canon;
De ton glaive mortel la flamboyante lame
A travers l'ennemi t'ouvre un chemin de flamme,
Et la Gloire se lève en murmurant ton nom.

Et puis, à ton retour, grandi par la Victoire,
De cent peuples conquis foulant le territoire,
Le cœur encor brûlant d'une noble fureur,
L'Illusion te ceint le front d'une couronne,
Et te montrant un char que la foule environne,
Drape sur ton épaule un manteau d'Empereur.

Ou bien tu veux ce bruit qui proclame un Poëte,
Fanfare d'un moment, qu'un faible écho répète,
Et qui s'en va mourir dans l'asile des pleurs;
Fatigué d'un talent dont la foule se blase,
Sur ce front soucieux qu'un poids sublime écrase,
Regarde se creuser la ride des douleurs !

Digitized by Google

Seras-tu plus heureux lorsque, plongeant la sonde
A travers les erreurs et les crimes du monde,
Tu trouveras partout le Doute en ton chemin !
Couronnes du génie ou du martyr, qu'importe !
Un souffle les fit naître, un souffle les emporte
Les unes aujourd'hui, puis les autres demain.

Hélas ! voici le philtre où s'abreuvent tes Songes,
Voici le voile d'or, tout brodé de mensonges,
Qui flotte entre le monde et ton regard d'enfant ;
Tu crois dompter le temps, qui vers l'oubli t'entraîne ;
Tu penses qu'il suffit de sauter dans l'arène,
Pour terrasser le Sort et marcher triomphant !

Jeune aigle, dont le nid au bord du gouffre penche,
Pour planer sur le mont où mugit l'avalanche,
Tu veux braver la foudre et prendre ton essor ;
Eh bien ! sois libre ; pars, lance-toi dans la nue,
Et soudain, retombant sur quelque roche aiguë,
Va rompre, audacieux, ton aile neuve encor.

Tu poursuis une étoile à travers un abîme ;
Cours à la renommée, imprudente victime ;
Mêle ton sang au sang dont le sentier est teint !
Et pourquoi ? pour briller un instant dans la brume,
Comme ces ifs de feu qu'un peuple en fête allume,
Triangles rayonnants qu'un coup de vent éteint.

Tu veux boire l'encens de ce peuple idolâtre
Dont les doigts, aujourd'hui, moulant des dieux de plâtre,
Les jetteront, demain, aux fanges de l'égout ;

Digitized by Google

Et quand tu vois ces dieux qu'une eau bourbeuse roule,
Tu te crois assez fort pour défier la foule ;
Sur un autel glissant tu veux rester debout !

Insensé ! ne fuis pas le bonheur pour un rêve !
Ne va pas de tes jours empoisonner la sève,
En les mêlant aux flots d'un monde délirant ;
Crois-moi ; plus elle est calme, et plus la vie est douce ;
Le limpide ruisseau qui coule sur la mousse
Réfléchit plus de ciel que l'onde du torrent.

Ils te semblent heureux, tous ces puissants du monde !
Mais sais-tu si leur cœur goûte une paix profonde,
S'ils n'ont jamais versé de larmes à l'écart ?
As-tu vu si leur or n'est point taché de crimes,
Si, la nuit, le remord, ce vengeur des victimes,
Ne vient pas entr'ouvrir leurs rideaux de brocart ?

Qu'ils sont lourds et gênants ces titres qu'on envie !
Ces oripeaux cousus aux haillons de la vie
Ne servent qu'à les rendre encore plus pesants ;
Que de rois, condamnés au supplice du trône,
Feraient vendre à l'encan leur sceptre et leur couronne,
S'ils pouvaient acheter ton bonheur de quinze ans !

Hélas ! ne vois-tu pas qu'au lieu de vivre en frères,
Les hommes orgueilleux se livrent mille guerres ;
Qu'aux temples des cités, le tocsin bourdonnant
Appelle à l'incendie un peuple ivre de rage,
Et que chaque guerrier rapporte pour bagage
La dépouille d'un mort dans un drapeau sanglant ?

Digitized by Google

Ne vois-tu pas, d'ici, l'avide politique
Courbant son front cafard sous l'austère portique
Où sa lèvre a vomi l'hypocrite venin ;
Et de cent écheveaux que son astuce embrouille,
Prenant les fils rompus pour charger sa quenouille,
Regagner ses lambris en comptant son butin ?

Regarde, aux pieds des rois, les courtisans qui rampent ;
Au cœur des nations, les haines qui *fermentent ;*
Force, gloire, grandeur, science, amour, talent,
Edifices d'un jour, qu'une main d'homme élève,
Et qui, le lendemain, au sable de la grève
Se mêlent, pour rouler au fleuve du néant !

Rêveur ! tu t'élançais souriant dans la vie,
Sans songer, un instant, que l'orgueil et l'envie
Creusaient, peut-être, un gouffre au milieu du chemin ;
Comme le matelot confiant dans sa voile,
Qui part, sans lire au front pâlissant de l'étoile
La tempête qui gronde à l'horizon lointain.

Oh ! que veux-tu de plus, pour désirer encore ?
Chaque jour, sous tes pas, ne voit-il pas éclore
Quelques fraîches amours, quelques nouvelles fleurs ?
N'as-tu pas, pour dormir, l'asile de ta mère ?
L'autel refuse-t-il d'entendre ta prière ?
L'aurore pour tes champs n'a-t-elle plus de pleurs ?

Le soleil est-il las de féconder ta plaine ?
Ne vois-tu pas, l'hiver, ta grange toujours pleine ?
Le pauvre a-t-il maudit le seuil de ta maison ?

Digitized by Google

Trouves-tu donc amer le miel de tes abeilles ;
Et les fruits dont l'automne a rempli tes corbeilles
Ont-ils déjà taché ta lèvre de poison ?

Oh ! garde ton trésor ! l'enfance ! ce beau rêve
Qu'un sourire commence et qu'un sourire achève ;
Etoile aux doux reflets, qui brille en notre nuit !
Garde ton ignorance et ses douleurs légères,
Et ses vaines terreurs, souffrances passagères,
Qui font trouver plus doux le bonheur qui les suit !

D'un cœur ambitieux, Enfant, calme la fièvre ;
Ressaisis cette coupe arrachée à ta lèvre,
Où l'espoir et la foi te distillaient le miel ;
Conserve du passé l'ineffable prestige,
De tes jours effeuillés fais reverdir la tige,
Reprends tes ailes d'ange et regagne ton ciel !

Digitized by Google

LA PATRIE,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. CHARLES CHAUBET, de Toulon, département du Var.

Dulces moriens reminiscitur Argos.
VIRGILE.

L'AMOUR de la patrie a fait vibrer mon âme,
Comme le vent d'été le chêne des grands bois;
Ma lèvre a murmuré des paroles de flamme,
Et la harpe d'airain résonne sous mes doigts.
Chantons, et que le temps à l'aile fugitive
N'efface point mes vers du souvenir humain,
Comme un frivole chant que la voix du convive
Jette à l'ivresse du festin.

Et quel Barde, rêvant d'immortelle couronne,
Amour auguste et saint, ne s'inspira de toi?
N'es-tu pas, après Dieu, le foyer d'où rayonne
Tout sublime penser d'espérance et de foi?
N'est-ce pas à ton nom que la terre tressaille?
A ta voix que le ciel s'ouvre pour la bénir,
Lorsque les nations, sur les champs de bataille,
Ont à sauver leur avenir?

Digitized by Google

C'est toi qui soutenais, au pied des Thermopyles,
Les fiers Laconiens du roi Léonidas,
Quand leurs piques de fer attendaient, immobiles,
L'assaut tumultueux d'un million de soldats ;
Ou que, de leurs coursiers caressant la crinière,
Ils bravaient la défaite et Xerxès irrité,
Afin que l'on pût dire à Sparte la guerrière :
— Ils sont morts pour ta liberté !

C'est par toi qu'ils s'étaient grandis de cent coudées
Ces Romains, la terreur du monde d'autrefois ;
Ces vainqueurs d'Annibal, dont les mâles idées
Courbèrent sous le joug tant de têtes de rois ;
C'est par toi que du seuil ténébreux des vieux âges
Ils ont pu, de respect et de gloire entourés,
Arriver jusqu'à nous, plus grands que les images
Des dieux qu'ils avaient adorés...

Mais si l'humanité, dans des phases sublimes,
A par toi de la mort défié le courroux ;
Si de tant de grandeur tu revêts tes victimes
Que le monde étonné les admire à genoux,
Le cœur le plus vulgaire est brûlé de ta flamme,
Car ton aile bénie aime à se déployer
Sur les plus humbles toits où les fils de la femme
Ont pu se bâtir un foyer.

Quel homme ne chérit les lieux qui l'ont vu naître,
L'antique et premier seuil où ses pas ont heurté,
Les champs où, de sa main, dans le sillon de l'être
Il effeuilla l'épi de la félicité ?

Digitized by Google

Qui n'aime à remonter vers les heures passées,
Aux jours où l'espérance était si belle encor
Que nos âmes d'enfant s'émaillaient de pensées,
Comme une rive de fleurs d'or.

Le pâtre qu'on enlève à sa pauvre chaumière,
Où le pampre étalait ses grappes de rubis,
Pleure, près des palais rayonnants de lumière,
L'ombre de sa montagne et ses blanches brebis;
L'enfant, qui grandissait aux opulents rivages
Où la Seine s'ébat dans les jardins des rois,
Exilé sur les mers, demande à leurs orages
Ses jours de fête d'autrefois.

Et pourtant les cités, de bruits et de voix pleines,
Leurs pompeux monuments, prodiges des beaux arts;
Leurs colonnes de bronze et leurs hautes fontaines,
Où l'admiration monte avec les regards,
Que font-ils au bonheur?.. Homme, dans les misères,
Tu réclames en vain ces splendides soutiens;
Ils n'ont pas empêché les malheurs de tes pères,
Et ne pourront finir les tiens.

Et ces vallons si beaux, aux terres paternelles,
Ces bois délicieux de nos rêves aimés,
Ces blés mûrs dont le vent balance les javelles,
Ces champs élyséens d'ombres fraîches semés,
Chassent-ils du malheur les sinistres fantômes?
Rendent-ils de nos jours l'horizon plus vermeil?
Ou sauvent-ils du mal qui ronge tous les hommes,
Sous leur éphémère soleil?

Digitized by Google

Et ces rois conquérants, et ces nations reines,
Qui du vin de la gloire enivraient leur valeur;
Les Césars, qui du monde osaient tenir les rênes,
N'ont-ils pas tour à tour ployé sous le malheur?
De leur vaste pouvoir l'édifice superbe
Reposait vainement sur un sol de granit;
Un jour il est tombé, comme la fleur de l'herbe
Où l'alouette fait son nid.

Vous donc que la justice ou l'erreur du vulgaire
Élève sur un socle ou laisse dans l'oubli;
Vous tous dont le calice aux rives de la terre,
Selon l'heure ou le jour, plus ou moins est rempli,
Peuples, rois, laboureurs, ministres, capitaines,
Favoris du hasard ou jouets des revers,
Grands hommes, qui passez par les choses humaines
Pour y semer quelques éclairs;

N'appelez point patrie une terre où la tombe
Peut engloutir demain le bonheur d'aujourd'hui;
Où l'or peut consoler la vertu qui succombe,
Où l'œil peut se fermer quand la lumière a lui;
N'appelez point patrie un monde que dévorent
Les regrets du malheur, la soif des voluptés,
Où tant de fronts bien chers, hélas! se décolorent
Encor si loin de leurs étés.

N'appelez point patrie une lande sauvage,
Où l'ombre chaque soir ensevelit le jour,
Où l'oreille n'entend que les cris du naufrage,
Où plane des soucis l'inflexible vautour;

Digitized by Google

Une terre maudite où germe le blasphème,
Où devant le tombeau, désormais sans terreur,
L'homme, dans sa folie, ose dire à Dieu même :
— Tu dois les cieux à mon erreur !

La réelle patrie est dans un autre monde,
Où la vie et l'amour ne tarissent jamais ;
Sous un limpide ciel que la lumière inonde,
Sans que l'ombre des nuits en ternisse le dais.
Là le bonheur n'est plus un inconstant mirage,
Un flot qui s'enfle et vient expirer sur le bord ;
Mais l'âme le possède, ainsi qu'un héritage,
Où ne moissonne plus la mort.

La réelle patrie est une autre vallée
Que celle où nous suivons de si rudes chemins ;
C'est l'Eden tant promis, où l'âme consolée
Ne craint plus le retour d'orageux lendemains ;
Un océan d'azur dont la vague divine
Porte l'arche des saints pour une éternité,
Et baigne les parvis que Dieu même illumine
Du soleil de la vérité.

Toi, mortel, si tu veux, fidèle aux destinées
Que te garde le ciel au delà du trépas,
Si tu veux aborder ces sphères fortunées,
Des routes du devoir n'écarte point tes pas ;
Suis le fleuve du bien, soit que ses claires ondes
Coulent paisiblement sous des ombrages verts ;
Soit qu'entre des rocs nus et des rives profondes,
Il traverse d'affreux déserts.

Digitized by Google

Adore avec amour l'Auteur de la nature ;
Donne au méchant des pleurs, au pauvre un peu de pain ;
A ton intelligence une noble pâture ;
A tes œuvres d'un jour une éternelle fin ;
Et si l'ombre voilait le rayon qui t'éclaire,
Si tes reins fatigués faiblissaient sous le poids ;
Regarde à l'Orient : les cimes du Calvaire
Te montrent l'arbre de la croix !....

Digitized by Google

LA DOULEUR,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. Octave DUCROS, de Sixt.

Domine, refugium factus es nobis.
Ps. LXXXIX, ℣. 1.

O Douleur, tu n'as eu jadis dans ton empire
Que rebelles sujets, ardents à te maudire;
Sous ton sceptre ils pliaient, mais la révolte au cœur;
Ou bien des insensés, te traitant de vain songe,
De leur plus fière voix proclamaient un mensonge
Dont leur sein portait le vengeur!

Pour nous, tu n'entendras s'échapper de nos bouches
Ni défis orgueilleux, ni murmures farouches:
A leur mâle équité reconnais des chrétiens!
Tu n'auras pas de nous un dédain hypocrite;
Nous sentons l'aiguillon, mais sans qu'il nous irrite:
Car nous savons d'où tu nous viens!

Digitized by Google

Ah ! qui te maudirait en sa démence extrême,
Quand le Dieu dont ta main tressa le diadème,
Sur son front incliné librement le porta ?
O Douleur ! dans ses bras tu fus transfigurée,
Et tu reviens vers nous, vénérable et sacrée,
De la cime du Golgotha !

Semblables bien souvent à ces vaines images,
De l'art des nations insensibles ouvrages,
A ces dieux impuissants, enchaînés sur l'autel,
Notre cœur est glacé dans notre sein d'argile,
Et le pied reste oisif, dans sa marche inutile,
Sur les sentiers qui vont au ciel.

Qu'à tes âpres accents l'âme alors se réveille !
Dans cette dure voix qui frappe notre oreille
La foi démêlera de secrètes douceurs.
Alors finit pour nous l'affreuse léthargie ;
Alors nous revivons ! Ah ! salut à la vie,
Malgré son seuil mouillé de pleurs !

Salut ! la nuit est loin, et voici la lumière !
Ces pleurs que nous versons, c'est l'onde salutaire
Qui dessille nos yeux et nous fait voir le jour !
Le but s'est découvert à nos regards avides ;
Et nos pieds, cette fois, vont y porter, rapides,
Notre espérance et notre amour !

Digitized by Google

O doux secrets, appris par de si rudes voies !
Sanglots qui préludez aux véritables joies !
Sens des noms les plus chers, qu'en sa longue torpeur
Avait perdu notre âme, et que Dieu veut nous rendre !
C'est la pâleur au front que l'homme doit comprendre
Tout ce qui l'unit au Sauveur !

Dans l'ombre et le secret, comme en sa nuit suprême,
Au Mont des Oliviers il conduit ceux qu'il aime ;
Il faut encor prier et gémir près de lui ;
Mais c'est nous à présent qui disons nos alarmes ;
L'homme seul désormais vient y verser des larmes,
Et le Dieu console aujourd'hui !

Ah ! qu'il peut bien le faire avec pleine puissance,
Lui qui, du malheureux éternelle espérance,
Pour nous y secourir, s'est jeté dans tes bras ;
Lui qui jusqu'à la lie a bu notre calice,
Qui répond, en montrant sur lui la cicatrice,
A tous les blessés d'ici-bas !

Courage ! à la constance ici tout nous rappelle :
Si notre infirmité récusait ce modèle,
Hommes, cherchons moins haut avant de succomber !
Aux pieds du Dieu vers nous une femme s'incline
Qui sept fois, ô Douleur, dans sa noble poitrine
Reçut ton glaive sans tomber !

Digitized by Google

Debout donc, nous aussi ! debout ! les flétrissures
Guérissent mal les cœurs tout couverts de blessures.
D'étancher notre sang il n'est pas temps encor :
Avant le Golgotha le Christ put de la terre
S'élancer radieux ; mais nous, c'est au Calvaire
Qu'il faut préparer le Thabor !

Digitized by Google

MÉDITATION,

ODE

Présentée au Concours;

Par M.me JOSÉPHINE MERCIÉ née LONGAYROU,
de Toulouse.

L'univers est le temple
Et la terre est l'autel.
LAMARTINE.

J'AIME le doux refrain de la simple prière
Que murmure l'enfant sur le sein de sa mère,
En regardant le ciel.
De sa lèvre ingénue un bon Ange l'effeuille,
Comme l'abeille d'or qui sur la rose cueille
Les parfums de son miel.

J'aime à voir scintiller la blanche marguerite,
Entr'ouvrant au zéphyr qui la berce et l'agite
Son voile de satin ;
Une perle d'azur humecte sa corolle,
Et son encens léger s'exhale, et puis s'envole,
Sur l'aile du matin.

Digitized by Google

Ce que j'aime, surtout, c'est l'acacia qui penche,
Sur la croix du chemin, de sa parure blanche
Les portiques fleuris :
A ses pieds, je sens naître une douce espérance,
Et je demande à Dieu d'épargner la souffrance
A ceux que je chéris.

J'aime, au déclin du jour, la suave harmonie
Du rossignol caché sous la branche fleurie,
Au détour du sentier ;
J'aime du frais zéphyr l'haleine pure et douce,
Parfumant d'un baiser le frêle nid de mousse
Perdu sous l'églantier.

J'aime à voir du couchant la clarté qui s'efface
Sous le nuage d'or qui flotte dans l'espace
Et qui voile les cieux ;
Je crois apercevoir la main toute-puissante
Enflammer une étoile, et la jeter brillante
Dans l'orbe radieux.

J'écoute, autour de moi, le sublime murmure
De l'hymne harmonieux qu'exhale la nature
Sur la lyre du soir :
Heureuse, je m'incline ; une vive étincelle
Du foyer créateur s'échappe, et me révèle
Dieu, mon unique espoir.

Digitized by Google

J'aime le dernier son de la flèche gothique
Où s'agite, le soir, l'airain mélancolique,
Soupirant l'Angelus.
J'offre, dans ce moment de calme et de mystère,
Une larme d'amour à la divine mère
De ceux qui n'en ont plus.

Lorsque l'étoile luit à la voûte éternelle,
J'aime à venir prier dans la simple chapelle
Où ne brille pas l'or :
Un saint recueillement épure ma pensée,
Et mon âme, en ces lieux, par les Anges bercée,
Vers Dieu prend son essor.

Quand le disque argenté de la lune tremblante
Déroule lentement sa gaze étincelante,
Comme un rayon du jour,
J'aime à voir ruisseler ses diamants sur l'onde,
Et j'élève à celui qui d'un mot fit le monde,
Mes sentiments d'amour.

J'aime !... mais, en voyant l'arbre du cimetière,
J'ai peur de trop aimer ; car, hélas ! sur la terre
Tout s'efface et finit,
Et le bonheur qui brille en poussière retombe :
Alors je rêve au ciel, où, comme la colombe,
Je trouverai mon nid !

Digitized by Google

LA SIBYLLE,

POËME

Qui a remporté le Prix ;

Par M. le Comte CÉSAR DE PONTGIBAUD,
de Paris.

Fatidicæ Dodonæ.

I.

Le soleil se couchait dans la pourpre et l'iris :
Deux pasteurs côtoyant les rives du Liris,
Pendant que leurs troupeaux rongeaient les brins du saule,
Devisaient gravement chacun à tour de rôle :
L'un, de la république illustre vétéran,
Offrait des vieux Romains le type mâle et grand ;
L'inflexible vertu des maîtres de la terre
Vivait en traits d'airain sur son profil austère.
Son jeune compagnon, l'œil baissé, le bras nu,
Semblait déguiser mal un orgueil contenu ;
La fatigue inclinait son athlétique torse,
Mais la sève abondait sous la rugueuse écorce ;
Dans ses calleuses mains, fébrilement serré,
Il usait sur le sol un bâton acéré.

Digitized by Google

D'un mal intérieur trahissant le ravage,
Son regard soucieux dardait un feu sauvage.
Tout à coup, de son front l'air sombre s'éclaircit,
Et brusque, du vieillard il brise le récit;
Le pâtre du Liris se réveille un autre homme.
« Silence !.... Un cri d'alarme a retenti dans Rome !
» — Fou ! répond le vieillard; Jupiter m'est témoin
» Que son tonnerre seul retentit d'aussi loin;
» Jamais ni les échos, ni les vents par raffales
» N'apportèrent ici les clameurs triomphales.
» Lorsqu'Agrippa parlait au peuple révolté,
» Ce lieu ne frémit point au cri de liberté.
» Mais écoute, Caïus, j'ai deviné ton âme :
» Ardente, elle caresse une secrète flamme;
» L'ambition, mon fils, est un Etna qui bout;
» Né citoyen romain, je t'excuse..... Après tout,
» Ton élévation ne serait pas unique;
» J'ai vu plus d'un soldat dans la guerre Punique
» Qui, sans être doué de ton cœur de lion,
» Par le vieux Fabius fut fait décurion;
» Et j'admets volontiers que Caïus prolétaire
» Meure un jour centenier et tribun militaire.
» — Dis donc consul, hurla le pâtre délirant,
» Dis consul, dictateur, et si tu veux, tyran;
» Premier consul de Rome, ou les corbeaux du Tibre
» S'ébattront sur mon corps défiguré, mais libre. »
Crispant alors ses doigts à travers ses cheveux,
Et contre la cité dressant un poing nerveux,
En menaçant du geste et d'un regard oblique :
« — Tes triomphes n'ont pas sauvé la république,
» Et lorsque tu disais : L'univers est soumis,

Digitized by Google

» Tu mentais, Scipion ; Rome a des ennemis.
» — Pourtant, dit le vieillard, il n'en doit rester guère ;
» Tant d'épis sont tombés sous la faux de la guerre !
» Dans ma jeunesse, hélas ! j'assistai bien des fois
» A ces fêtes de sang où les Carthaginois,
» Quinze ans de la victoire inclinant la balance,
» Ne mettaient entre nous qu'une longueur de lance.
» J'ai vu leur Annibal, et ne puis oublier
» Qu'un dard lancé par lui perça mon bouclier ;
» A la trève de Nole il me prit pour otage,
» Et ma torche plus tard incendiait Carthage.
» — Si tu dis vrai, Flaccus, quel démon insensé
» A t'enfouir ici derechef t'a poussé ?
» Lorsqu'à l'aide d'un nom célèbre dans l'armée,
» Tu pouvais au Forum grandir en renommée,
» Plaire au peuple, par lui gravir aux grands honneurs,
» Tu reviens comme avant parmi les moissonneurs,
» Habiter avec eux une chaumière vile,
» Sans un appel... un seul... à la guerre civile !
» Mortel inexplicable, eh quoi ! c'est donc en vain
» Que tu seras sorti de ton profond ravin ?
» Après avoir pour Rome usé ton existence,
» Tu n'as pas demandé : Quelle est ma récompense ?
» — Je n'en veux qu'une, ami ; ce sera de la voir
» Entre les nations élargir son pouvoir,
» En citoyens fameux de plus en plus féconde,
» Donner de ses vertus un grand exemple au monde.
» Enfants dégénérés !.... Notre égoïsme à nous,
» Etait pour la patrie, et le vôtre est pour vous ;
» Vous combattez pour vous, et nous mourions pour elle ;
» Car c'est ainsi qu'on fonde une ville immortelle.

Digitized by Google

» L'honneur d'un vétéran, ô mon fils, son orgueil,
» Quand chez l'ennemi Rome avait porté le deuil,
» Etait de retourner à ses vertes collines,
» A ses chèvres..... depuis son absence..... orphelines,
» Glorieux de penser que cette même main
» Défendait la patrie et lui donnait son pain.
» C'était la vanité de tous tant que nous sommes,
» Fils des Cincinnatus ! La vôtre, jeunes hommes,
» Que vous étalerez lorsque nous serons morts,
» Violente et sans frein, ne mène qu'aux remords.
» Tu te rappelleras peut-être ces paroles
» Un jour..... car maintenant elles te semblent folles.
» Prends garde, ambitieux, ô pasteur à l'œil noir !
» L'agonie est affreuse au seuil du désespoir ;
» Prends garde de sentir sa convulsive étreinte,
» Caïus !
— A cet égard je bannis toute crainte,
» L'augure est prononcé d'un accent chaleureux ;
» Mais lorsqu'on meurt consul, Flaccus, on meurt heureux.
» — Trève aux discours, enfant ; le soleil qui décline,
» Cache sous l'horizon l'or de sa javeline,
» La fumée à flots bleus s'échappe du foyer,
» Les chiens auprès de nous sont venus aboyer,
» Et les fils de ma fille attendent sous le chaume ;
» Je vais avec bonheur rentrer dans mon royaume,
» Dormir tranquille..... et suivre, en rêvant au passé,
» Ce long sillon de paix que les dieux m'ont tracé.
» Viens ; j'ai du vieux Falerne, et je t'invite à boire
» L'amphore tout entière à ta future gloire.
» — Vieillard, un autre soin me retient en ce lieu ;
» Va boire ton Falerne avec tes fils... Adieu !

Digitized by Google

» — O Rome, dit Flaccus, Jupiter en partage
» T'a légué le flambeau qui dévora Carthage!
» Plutôt mille Pyrrhus et ses mille éléphants
» Qu'un seul jour de triomphe avec de tels enfants! »
Et, la tête aussitôt par ses deux mains voilée,
Le vieillard disparaît au fond de la vallée.

II.

Immobile, Caïus l'accompagne des yeux;
Enfin, il porte au nord ses pas mystérieux,
Tantôt flairant le vent comme un loup sanguinaire,
Et tantôt poursuivant un monstre imaginaire.
Phébé brillait au ciel, et la brise des soirs
Du mélèze et de l'if inclinait les fronts noirs;
Leurs tiges se courbaient frissonnantes et frêles
Comme des légions qui se choquent entr'elles.
Est-ce l'arbre qui grince, est-ce le bruit du fer,
Ou du flot qui bondit et hurle dans la mer
Est-ce le cri lointain? — Son oreille se dresse, —
Son sein se gonfle, — enfin la fureur qui l'oppresse
Déborde. — Il a saisi deux jeunes arbrisseaux,
Les couche sur le sol et les brise en morceaux.
Dans son enivrement, plein du Dieu qui l'égare,
Il s'écrie en frappant un tronc : « A toi, barbare! »
De cette illusion réveillé par ses cris,
Honteux, il reconnaît quels sont ces vains débris :
« Vil pâtre, reprend-il, en contractant ses lèvres,
» Laisse vivre l'arbuste et fais paître tes chèvres. »

Il s'éloignait déjà. — Tout à coup une voix
Sur l'aile des échos semble sortir du bois :

Digitized by Google

« Caïus ! » a-t-elle dit, et du bosquet sonore
L'enceinte a répété : « Caïus ! » deux fois encore.
Le pâtre, à cet appel, muet, le cou tendu,
Se heurte en avançant contre un chêne fendu
Qu'a sillonné la foudre et qu'a blanchi la lune.
Là, — drapée en entier par une stole brune,
Une femme est debout. — A ses traits amaigris,
A sa figure creuse, à ses longs cheveux gris,
A son regard vitreux, à son aspect débile,
Il reconnaît Fausta, centenaire Sibylle ;
Ses pieds s'étaient meurtris aux cailloux du chemin,
Le bâton prophétique alourdissait sa main,
Sa sandale de cuir était pendue aux ronces,
Et sa bouche dictait de confuses réponses.
« Est-ce toi, dit Caïus, Fausta, dont la vertu
» Dévoile l'avenir ?
— Oui, mon fils.
— D'où viens-tu ?
» — De Rome.
— Qu'y fait-on ?
— Mon fils, de grandes fautes.
» Lève les yeux au ciel, les étoiles sont hautes,
» Et la tienne a brillé. Sur le mont Esquilin,
» Ainsi que l'ordonnait le livre sibyllin,
» A l'autel de Junon, les feux expiatoires
» Ont dévoré le sang de quatre brebis noires ;
» Le fiel était propice, et j'ai lu tes destins,
» Caïus, dans les replis des sanglants intestins :
» Tout voile est transparent pour les filles d'Hécate,
» Et je sens que ce soir mon âme se dilate.
» — Parle, Prêtresse, abrége un supplice trop long ;

Digitized by Google

» Va, parle avec fureur, parle comme Apollon,
» Lorsque pour l'Africain il te faisait, à Cume,
» Vomir le grand oracle avec des flots d'écume;
» Déchire le bandeau qui pèse sur mes yeux;
» Etre grand ou mourir!
— Crois-tu, mon fils, aux dieux?
» T'a-t-on vu quelquefois faire fumer dans l'urne
» Les grains d'or de l'encens sur l'autel de Saturne
» Ou sur ceux de Vesta?
— Fausta, toute ma foi
» Repose en un seul être.
— En qui, Caïus?
— En moi.
» — Relève-toi, consul, et prépare ton glaive;
» Diane m'est témoin que ton astre se lève!
» — Consul, Fausta, c'est bien; mais lis-tu dans les cieux
» Combien de fois? Dis.
— Trop, peut-être, ambitieux!
» —Parle, parle, je veux tout savoir... Mais qu'entends-je?
» Il se fait sur ce chêne une rumeur étrange,
» Comme si les géants forgerons de Lemnos
» Transportaient dans les airs leurs antres infernaux.
» — L'oiseau majestueux qui porte le tonnerre
» A, parmi ces rameaux, Caïus, bâti son aire;
» C'est l'heure où par l'instinct les aigles avertis
» Apportent tour à tour la pâture aux petits.
» Debout, le bec ouvert et la serre levée,
» Satellites ardents de leur tendre couvée,
» Contr'eux il se pourrait qu'un homme succombât;
» Mais la gloire, Caïus, est le prix du combat!
» Moi donc, au nom d'Hécate et du Ciel qui m'envoie,

Digitized by Google

» Je commande à Caïus d'aller chercher leur proie ;
» C'est l'ordre des destins qu'à nous deux nous réglons :
» Qu'il monte sur cet arbre, étouffe les aiglons ;
» Qu'il mette après l'assaut les grands aigles en fuite,
» Et le nid abattu, nous compterons ensuite ;
» Le nombre des aiglons égalera celui
» Des consulats de Rome appelés comme lui.
» — Par le Styx, cria-t-il, en s'accrochant au chêne,
» Cette solution du moins sera prochaine. »
Et par un bond rapide, ainsi qu'un jeune daim,
A travers la feuillée il disparut soudain.

Il se fit un moment de silence et d'attente.
Puis la lutte s'ouvrit furieuse, éclatante,
Et les feuilles volaient, et, rompus, déchirés,
Les rameaux verts tombaient sur les rocs acérés ;
Les aigles agitaient leurs ailes tournoyantes,
Leurs prunelles brillaient fixes et flamboyantes ;
La lutte était horrible ; or, voici qu'un aiglon
Est jeté raide et mat comme un oiseau de plomb ;
Puis un autre, puis deux qu'il vient encor d'abattre,
L'un sur l'autre gisant, étouffés tous les quatre ;
Et puis un corps massif se détache en râlant
Et tombe.... Est-ce Caïus, aveuglé, pantelant ?
C'est la mère vaincue et presqu'inanimée,
Qui s'enfuit traînant l'aile à travers la ramée.
Pourtant on distinguait des gémissements sourds
A travers le combat qui s'acharnait toujours,
Et l'œil voyait tomber victime sur victime.
Enfin, un dernier cri retentit sur la cime,
Un cri de lassitude et de gloire : « Vainqueur !

Digitized by Google

» Malgré ce monstre affreux qui me rongeait le cœur. »
Car déjà le vieux aigle à l'immense envergure,
S'élançait vers le ciel pour y porter l'augure.
Caïus redescendit, et ses traits étaient beaux,
Malgré son front sanglant, sa poitrine en lambeaux,
Que l'aigle au désespoir avait déchiquetée;
Sa face rayonnait d'énergie indomptée :
« Eh bien, Fausta, dit-il, consul combien de fois?
» — Sept aiglons, répondit une stridente voix!
» — Prends donc ce denier d'or, hélas! ma seule obole.
» — Ajournons, Marius, la dette au Capitole. »

Digitized by Google

LE MONASTÈRE,

POËME

Présenté au Concours ;

Par M. E. P. DE SAINT-FERRÉOL, de Vaugirard près Paris.

Un long respect consacre encore ses ruines.
DELILLE.

QUEL est l'homme au cœur tendre, au cœur religieux,
Qui parfois n'ait senti des pleurs mouiller ses yeux,
Au souvenir touchant de ta sainte retraite,
Séjour, qu'au fond des bois chers à l'Anachorète,
En un siècle de crainte et d'amour du Seigneur,
Nos ancêtres pieux ouvrirent au malheur !
Où te chercher, hélas ! paisible Monastère,
Entouré de silence et d'ombre et de mystère,
Toi qui voyais souvent des célestes lambris
Les Anges descendus sous tes calmes abris,
Y reposer leur aile, et, la face voilée,
Remonter lentement à la voûte étoilée,
Tandis que de leurs voix l'ineffable concert
Charmait en s'exhalant les échos du désert ?
Hélas ! dans les forêts a mugi la tempête ;
Son redoutable souffle est passé sur ta tête,

Digitized by Google

Et tes murs dévastés n'offrent de toutes parts
Que de tristes débris confusément épars.
Oh ! que tes habitants, en des temps plus prospères,
Par de rares vertus édifiaient nos pères !
Combien le souvenir de ces mortels sacrés
Nous rend chers aujourd'hui tes restes vénérés,
Demeure auguste, ouverte à toutes les souffrances !
Là, bercé trop longtemps de fausses espérances,
L'ambitieux venait, au déclin de ses jours,
Goûter enfin la paix qui l'avait fui toujours.
Mieux traité par le sort, et non moins misérable,
Las des cours, de son joug pesant quoique honorable,
Et de ses fers dorés, le favori des rois
Au pied du sanctuaire en déposait le poids,
Et pour le dur cilice et l'humble habit de bure,
Des riches vêtements dépouillant la parure,
Loin d'un monde profane, au culte des autels
Vouait ses derniers ans soustraits aux dieux mortels.
Là, cherchant à bannir de trop chères images,
Au Seigneur qui console apportaient leurs hommages
Des cœurs trahis, des cœurs qui, pour l'amour formés,
Connurent le tourment d'aimer sans être aimés.
Vous y veniez aussi vous, poursuivant sans cesse
L'objet qu'avaient créé vos rêves de tendresse,
Idéal ravissant que vous ne trouviez pas
Dans les sentiers du monde où s'égaraient vos pas,
Et qu'enfin Dieu lui-même, à votre âme sensible,
Dans l'ardeur de l'extase, ici, rendait visible.
Ah ! ces élus du ciel, longtemps jouets du sort,
N'auraient pu savourer les délices du port,
Sans l'espoir d'adoucir l'amertume des peines

Digitized by Google

A leurs frères battus des tempêtes humaines.
Pour eux ils imploraient la divine bonté :
Mais dans leur cœur aimant, l'active charité
Obéissait toujours à l'esprit de prudence ;
Et du pauvre, ici-bas, seconde Providence,
C'est pour le soulager en des temps désastreux,
Qu'ils avaient défriché, non sans peine, autour d'eux,
Sur les pentes du roc, les bords du précipice,
Aux rustiques travaux un terrain peu propice ;
Et les grains obtenus par leurs soins diligents
Nourrissaient, dans l'hiver, les hameaux indigents.
Au fond de la vallée un concert de louanges
Du cloître célébrait les charitables anges.
Jamais on n'aborda vainement leur séjour.
La porte bienfaisante, en s'ouvrant nuit et jour,
Prodiguait à la fois les conseils que réclame
La souffrance du corps ou le tourment de l'âme,
Car ces hommes de Dieu, pour toutes les douleurs
Avaient des mots touchants, des secours et des pleurs.
Oh ! comme à son retour des lointaines contrées,
Portant du pèlerin les pieuses livrées,
Le voyageur errant sentait battre son cœur,
Lorsqu'au premier rayon des ténèbres vainqueur,
Il voyait s'allonger dans l'ombre décroissante,
Du clocher monacal la flèche blanchissante !
Comme il prêtait l'oreille avec ravissement
Aux coups que par trois fois répétait lentement
Du réveil des humains la cloche avant-courrière,
Au fidèle indiquant l'heure de la prière !
Un doux contentement se peignait sur ses traits.
Dirigé par le son à travers les forêts,

Digitized by Google

Il marchait, murmurant d'une voix attendrie,
L'œil tourné vers le ciel, le salut à Marie :
Il marchait, et devant son regard enchanté
Se déployait soudain dans toute sa beauté,
Sur le rideau mouvant des frênes, des érables,
La gothique abbaye, et ses tours vénérables,
Et son portail orné du signe rédempteur.
A cet aspect, courbant un front adorateur,
Au Dieu bon qui l'avait garanti de disgrâces
Le dévot pèlerin humblement rendait grâces.
Mais, avant de heurter au secourable seuil
Où l'attendait toujours un fraternel accueil,
Il aimait, des vieux murs tapissés par le lierre,
A voir, à parcourir l'enceinte irrégulière ;
Son regard curieux contemplait tour à tour
Et des toits suspendus sur leur vaste contour
L'élégante saillie aux frêles dentelures,
Et des piliers massifs les longues cannelures ;
Mille ornements divers, chefs-d'œuvre du ciseau,
Semés au long des flancs de l'antique vaisseau,
Rosaces et festons, statuettes, ogives,
Multipliant leur forme au miroir des eaux vives.
Hélas ! tout a péri, tout ; et ce monument
Dont un zèle éclairé posa le fondement,
Qui, perdu dans les bois, avait, exempt d'outrages,
Vu se renouveler tant de fois leurs ombrages,
Il gît demi-brisé.... Plus cruel que le temps,
L'homme a détruit ces murs, chassé leurs habitants.
Le Cénobite a fui sa retraite chérie ;
Exilé dans le monde, il erre sans patrie :
Le sol que féconda son travail assidu,

Digitized by Google

A la ronce inutile est de nouveau rendu.
Quel silence de mort dans la demeure sainte !
Par les murs écroulés qui formaient son enceinte
J'y pénètre... mes pieds heurtent de tous côtés
Des blocs de pierre au loin pêle-mêle jetés,
Et recouverts de mousse et d'herbes et d'épines.
Mon âme se recueille au milieu des ruines :
Les plus graves pensers occupent mes esprits.
Loin de moi cependant fuit, en poussant des cris,
Le vorace épervier, l'oiseau des funérailles
Qu'abritait la chapelle au creux de ses murailles.
Elle est toujours debout : le vent siffle au travers
De sa voûte rompue et de ses toits ouverts.
Du faîte détachée, à de longs intervalles
Quelque pierre frappant la nef aux larges dalles,
Interrompt du saint lieu le silence éternel,
Et l'écho réveillé rend un bruit solennel.
Par les nombreux vitraux dont le chœur se décore,
En rayons colorés le jour s'épanche encore ;
Fantastique lueur, reflet mystérieux
Qui sur l'âme exerçait un charme impérieux,
En des rêves divins absorbait la pensée ;
Hélas ! et maintenant à la vue offensée
Laisse voir les objets qu'honorait notre encens,
Mutilés par le fer, dans la poudre gisants.
Symbole du salut, où l'art nous représente
Le martyre d'un Dieu sur la pierre souffrante ;
Toi, d'une indigne cendre à cette heure souillé,
Que de larmes d'amour autrefois t'ont mouillé !
Que ton aspect touchant apaisa de souffrances,
Fit taire de soupirs, releva d'espérances,

Digitized by Google

Dans les cœurs repentants adoucit de remords,
Nourrit d'ardents désirs, d'extatiques transports,
De saints ravissements qui donnaient sur la terre
Un avant-goût du ciel à l'humble Solitaire!
Ah! d'un lieu profané hâtons-nous de sortir,
La présence de Dieu ne s'y fait plus sentir.
Mais quoi! du fer, des feux, au regard qui l'embrasse
L'édifice claustral partout montre la trace.
Vers la porte en ruine et couverte de deuil,
Le cœur serré j'avance, et j'en franchis le seuil.
Qu'aperçois-je? une salle ouverte et sans toiture;
Effacés à demi, des lambeaux de peinture
S'étendent sur le mur verdâtre et délabré.
Convives d'Abraham au vallon de Mambré,
Les Anges voyageurs, fatigués de leur marche,
Goûtent aux mets servis par le saint Patriarche.
Là, les fils de Benoît venaient rompre le pain,
Quand cessait le travail du soir ou du matin;
Car l'homme doit manger, dit le céleste livre,
Aux sueurs de son front le pain qui le fait vivre.
Plus loin, devant mes pas, s'allonge le dortoir:
Sous les arcs mutilés, dans l'ombre j'ai cru voir,
Chargé du poids des ans, un vénérable sage,
De la vie à la mort méditant le passage,
Et déjà, par l'élan d'un cœur religieux,
Sur la terre d'exil anticipant les cieux.
Mais non, tout est désert; seul le reptile habite
La cellule modeste, où l'heureux cénobite,
Au retour de la nuit, sous l'aile du Seigneur,
S'endormait d'un sommeil aussi doux que son cœur.
O vous, qui, violant le seuil des abbayes,

Digitized by Google

D'un sacrilége pied sans pudeur envahies,
En avez exilé leurs hôtes malheureux !
Quel tort vous avaient fait ces hommes généreux,
Recours de la faiblesse, espoir de l'indigence ?
D'où provenait contre eux cette ardeur de vengeance ?
Les vîtes-vous jamais opposés à vos pas ?
En des sentiers divers vous marchiez ici-bas.
Vos cœurs réclamaient l'or, le luxe et les délices ;
Eux, demandaient la bure, un grabat, des cilices ;
Et sans vous envier, de leur sort satisfaits,
Ils passaient sur la terre en semant les bienfaits.
Cruels ! qui nous rendra ces demeures sacrées,
A la destruction si follement livrées ?
Et vous, vous dont leur chute a signalé les coups,
Quel dédommagement à cette heure offrez-vous
A l'être infortuné que la douleur accable,
Ou que poursuit du sort le courroux implacable ?
Un charitable cloître, asile du repos,
Jadis en son enceinte eût accueilli ses maux.
Là, dans son désespoir, trouvant de tendres frères,
Eprouvés comme lui par les destins contraires,
D'une amitié pieuse il eût formé les nœuds.
On se chérit bientôt lorsqu'on est malheureux.
Leur exemple, leurs soins, surtout la règle austère
Qui soumet à son frein les fils du Monastère,
Donne à leur loisir même un emploi sérieux,
Les rend humbles de cœur, fervents, laborieux ;
Tout aurait de son âme alors calmé l'orage,
Ranimé son espoir, retrempé son courage ;
Et se vouant au ciel sous l'habit des reclus,
Il eût offert au pauvre un protecteur de plus.

Digitized by Google

Sur la terre à présent, sans abri, sans ressource,
Il poursuit au hasard sa douloureuse course;
Percé d'un trait mortel, qui, dans son cœur saignant,
S'enfonce chaque jour plus âpre et plus poignant.
La nature à ses yeux, sous un crêpe éclipsée,
Semble avoir revêtu le deuil de sa pensée.
Contre l'angoisse affreuse où sont plongés ses sens
Il lutte, il se consume en efforts impuissants.
De sa détresse en vain le cri se fait entendre:
Peu sensible à des maux qu'il ne saurait comprendre,
Le monde écoute à peine, ou bien n'a pour secours
Qu'une pitié féconde en stériles discours.
Déçu, l'infortuné des hommes se sépare;
Un morne abattement de son âme s'empare;
Seul, toujours seul, il sent se troubler sa raison;
La terre est devenue une horrible prison,
Où des jours d'amertume et des nuits de souffrance
Partagent lentement sa pénible existence.
Du passé le poursuit le fatal souvenir;
Le présent lui dénonce un plus sombre avenir.
Alors sur tous ses traits le désespoir s'imprime:
D'une main frémissante il prend l'arme du crime,
Et de ses tristes jours disposant sans remord,
S'abrite du malheur dans les bras de la mort.

Digitized by Google

A UN JOURNALISTE

DE DÉPARTEMENT,

ÉPITRE

Qui a obtenu un Lis réservé ;

Par M. CHARLES VIANCIN, de Besançon.

Il faut, pour être bien, être soi, si l'on peut.
CHARLES NODIER.

Vous que l'on a choisi pour premier rédacteur
D'un journal dont je suis très-assidu lecteur,
Permettez qu'un ami vous donne avec franchise
Quelques simples conseils touchant votre entreprise.

On peut, en imitant maints brouilleurs de papier,
Faire du journalisme un facile métier ;
Mais il ne suffit pas d'être comme eux fertile,
Et la tâche importante est de se rendre utile.
Avez-vous en tous points compris votre devoir ?
— On n'attend pas de vous de l'encens au pouvoir :
Votre feuille n'est pas de celles qu'on parfume,
Où le soin principal est d'assouplir sa plume,
Pour la faire agréable à toute autorité,
Sans oser en passant dire une vérité.
Son allure doit être absolument contraire :

Digitized by Google

Critiquer, censurer, mordre, c'est votre affaire;
On veut que vous fassiez en toute occasion
D'un ton bien résolu de l'opposition ;
Dût parfois la police en être effarouchée,
Il faut que vous ayez une couleur tranchée.
C'est fort bien. — Cependant, croit-on qu'en résultat
Votre leçon profite à nos hommes d'état?
Lorsque sur leurs écarts est encore impuissante
Des journaux de Paris l'ampleur toujours croissante,
Que peut faire contre eux; dans un département,
De deux étroits feuillets le chétif instrument?
Laissez aux grands formats ces morceaux narcotiques
Qu'on appelle à bon droit tartines politiques,
Où souvent tel se pose en raisonneur profond,
Qui n'a fondé sur rien son article de fond.
S'ils ont de temps en temps une haute portée,
Leur doctrine, sans vous, est assez colportée;
Jusque dans nos hameaux, des mains de nos facteurs,
Elle tombe, et partout rencontre des lecteurs.
Que sert de répéter, peut-être avec faiblesse,
Tous les cris descendus des sommets de la presse?
Quand ses dogues fougueux ont grondé, hurlé fort,
Un petit jappement n'est qu'un stérile effort.
Des Cerbères la voix peut même être importune :
Ils ne savent souvent qu'aboyer à la lune,
Faisant rage au dehors, lorsque, malgré leurs dents,
Les voleurs sont entrés et pillent au dedans.

Ne vous empressez point d'attrister votre feuille
Des affligeants récits que trop vite on recueille,
Lorsqu'aux champs africains ils montrent nos guerriers,
Plus couverts de cyprès que chargés de lauriers;

Digitized by Google

Savoir en cœur français servir la renommée,
C'est parler toujours tard d'échecs dans notre armée;
C'est être des premiers à sonner du clairon
Quand sa gloire sur nous jette un nouveau rayon.

Au culte des aïeux ne portez nulle atteinte;
Que votre main jamais ne touche à l'Arche sainte;
L'église a sa doctrine, et sa règle, et ses droits,
Et ce n'est point à vous de réformer ses lois.
Censurer des refus qui sont de son domaine,
C'est prendre une licence injuste, et toujours vaine;
Respecter les rigueurs de son autorité,
C'est le vœu du bon sens et de la liberté.

N'exploitez qu'avec choix la nouvelle étrangère;
Elle est souvent douteuse, et parfois mensongère.
De l'intérêt local il vaut mieux s'occuper.
Sur l'abus qui nous touche il est bon de frapper :
Au lieu de harceler vainement un ministre,
Voyez autour de vous comment on administre.
Vous est-il démontré qu'ici mal à propos
Sont par trop dépensés les fonds municipaux,
Et que là tel besoin qui saute aux yeux, qui crie,
N'obtient qu'indifférence ou que lésinerie?
Construit-on dans la ville, au lieu d'un monument
Qui devrait l'embellir, quelque lourd bâtiment?
Trouvez-vous qu'au mépris du traité qui l'engage,
Se néglige la main qui régit l'éclairage?
Dans tous les carrefours de fort beaux arrêtés
Sont-ils collés aux murs sans être exécutés?
Êtes-vous mécontent de la police urbaine?

Digitized by Google

Exprimez ces griefs, mais en prenant la peine
De tourner le reproche avec ménagement;
On est d'autant plus fort qu'on parle poliment.
Le vinaigre, le fiel, le ton, les airs farouches
Ne prendront jamais mieux les hommes que les mouches;
Il faut, même en voulant corriger son prochain,
Ne le pas fustiger d'une trop rude main.

Employez quelquefois l'arme du ridicule :
Il se peut que le mal devant elle recule;
Une fine épigramme, un couplet acéré
Peut produire un effet plus prompt, plus assuré
Qu'une longue tirade en prose sérieuse,
Dont le premier défaut serait d'être ennuyeuse.
Il est vrai que les gens convaincus d'un faux pas
Sont souvent obstinés à n'en convenir pas;
Et chez les entêtés d'humeur atrabilaire,
Il en est qu'un bon mot met en grande colère.
Mais qu'en résulte-t-il? — On rit d'eux un peu plus,
Voilà tout; — c'est en vain que les plus résolus
Voudraient contre l'auteur transformer par derrière
Le plaisant à propos en pointe meurtrière;
Le vers qui les irrite a des retours fréquents;
Il peut être suivi de refrains plus piquants;
Et c'est ainsi qu'un jour, de mémoire en mémoire,
La chanson d'un pays en deviendra l'histoire.
« Mais, allez-vous me dire, on sait quels sont vos goûts;
» Vous prônez le butin qui s'amasse chez vous ;
» Monsieur Josse est orfévre, on voit ce qu'il espère;
» Il a pour ses joyaux des entrailles de père. »
— Je n'en fais pas la mode : en d'autres longs discours

Digitized by Google

Ce faible paternel se trahit tous les jours,
Et du petit au grand, dans les scènes publiques,
Chacun, plus ou moins bien, prêche pour ses reliques.
Oui, j'ai l'amour des vers; mais j'en proscris l'abus.
Gardez-vous d'y tomber, surtout dans vos débuts :
Un journal n'est pas fait pour que tout métromane
Vienne s'y prodiguer, et parfois s'y pavane;
Vous même, trop souvent, dans votre feuilleton,
Vouloir poétiser serait de mauvais ton.
Marchez selon nos temps, nourri de prosaïsme
De chiffres, d'industrie, et de positivisme :
Voilà vos seuls garants d'un avenir certain;
Où l'on meurt d'ambroisie on vit de mauvais pain;
Et bien mieux qu'un Sonnet d'une beauté suprême,
Une annonce aujourd'hui vaut seule un long Poëme.
Recherchez dans l'annonce un solide aliment;
Au commun des lecteurs, sachez abondamment
Livrer ce qui l'entraîne au train courant des choses;
Servez lui du rail-way surtout, à triples doses;
Et parfois donnez place à quelques vers heureux,
Comme on sème des fleurs sur un chemin bourbeux.

Car, vous aurez souvent à marcher dans la fange.
C'est peu de signaler l'impertinence étrange
De maints ambitieux, sans cœur et sans talents,
Sans amour du pays, sans généreux élans,
Qui sur tous les parquets vont imprimant leurs traces,
Pour briguer des honneurs ou mendier des places;
C'est peu d'apercevoir comment les dignités
Viennent presque toujours échoir aux nullités;
Il faut montrer au doigt les perfides cabales

Digitized by Google

Où vont s'entrechoquant des passions rivales ;
Il faut oser flétrir les ignobles trafics,
Que font pour s'élever certains hommes publics ;
Il faut stigmatiser comme un hideux vampire
De la corruption le détestable empire ;
Et cette ardente soif de l'or et du pouvoir
Qui fait taire pudeur, conscience et devoir.
C'est là qu'on doit sévir, et prendre sans scrupule,
Pour frapper juste et fort, la sanglante férule.

Heureux de compenser d'utiles châtiments,
Soyez prompt à citer quelques beaux dévoûments ;
Car il en est encore à côté du scandale ;
Et si l'humanité trop souvent se ravale,
On peut goûter parfois le consolant bonheur
D'enregistrer des faits qui sauvent son honneur.

Ne soyez point l'écho du bruit que font les crimes ;
C'est prendre, selon moi, des soins peu légitimes
Que de tant promulguer de tragiques horreurs ;
C'est d'une parenté redoubler les douleurs ;
Bien plus, c'est exalter dans les âmes féroces
La fièvre qui les pousse à des forfaits atroces.
Oui, la fièvre du crime a ses contagions
Et la presse en étend les tristes régions ;
Après tels scélérats qu'elle a faits trop célèbres,
Peut-être qu'aspirant à sortir des ténèbres,
D'autres se sont montrés encore plus hideux,
Afin d'être plus sûrs que l'on parlerait d'eux.
Je voudrais que jamais on n'entretînt le monde
D'une matière, hélas, de plus en plus féconde ;

Digitized by Google

Sous les yeux du public, des procès criminels
S'étalent bien assez les débats solennels.
Je voudrais qu'on sût taire au peuple, trop avide
D'effroyables tableaux, même le suicide.
En vain l'on me dira qu'à la société
On doit sur tous ses maux l'entière vérité;
Que montrer au grand jour les misères humaines,
C'est forcer d'en chercher les causes trop certaines,
Pour y porter remède, et trouver les moyens
De faire un sort meilleur à tous les citoyens.
Voilà bien l'argument de quelques nobles âmes
Dont il faut respecter les généreuses flammes;
Mais de leur but louable on est loin d'approcher;
Malgré tous leurs efforts je n'y vois point marcher;
Et toujours on s'agite, on se heurte, on se foule
Dans le cercle fatal où l'humanité roule;
Et le progrès vanté d'un siècle lumineux
Fait même à reculons des pas assez nombreux.

Recueillez avec soin, hâtez-vous de répandre
Tous les enseignements qui peuvent nous apprendre
A féconder la terre, à mériter des cieux
Des fruits plus abondants et plus délicieux.
Mais, en leur apportant de nouvelles lumières,
N'allez pas trop brusquer les classes routinières;
Il faut pour les convaincre un visible produit;
Ce n'est pas tout à coup que le mieux s'introduit.
Citez, faites connaître un bon meuble aratoire,
Plutôt que l'instrument d'une homicide gloire;
Honorez les travaux créateurs de guérets,
Louez les défricheurs, les planteurs de forêts;
On ne peut trop souvent parler d'agriculture.

Digitized by Google

Quand vous nous ramenez à la Littérature,
N'adoptez pas toujours sur les nouveaux écrits,
Les jugements suspects qni viennent de Paris.
Prenez la liberté d'apprécier vous-même
Une œuvre dramatique, une Histoire, un Poëme;
Des éloges vendus plus d'un lecteur frappé
Se prend à cette amorce, et se trouve dupé.
Lorsqu'à des intrigants la camaraderie
Va dispensant la gloire avec effronterie,
Plus digne de louange, un auteur sans appui,
Reste ignoré longtemps; occupez-vous de lui;
Et d'un injuste oubli s'il a subi l'outrage,
Vous pouvez à propos relever son courage.
Aux jeunes débutants dans l'arène des Arts,
Accordez fréquemment de propices regards;
Soutenez leurs efforts. — Il faut, pour qu'il s'élève,
De l'arbuste naissant favoriser la sève;
A côté d'un tuteur ses rameaux, bien conduits,
Finissent tôt ou tard par donner de bons fruits.

Si vous tournez les yeux vers une Académie
Qui d'un sommeil profond ne soit pas endormie,
Qui sache au mauvais goût livrer plus d'un combat,
Et qui sur ses travaux jette un modeste éclat,
Donnez-lui quelquefois une marque d'estime;
C'est assez. — On croirait qu'un lien trop intime
Vous attache à ses rangs, si d'éloges flatteurs
Vous osiez la combler aux yeux de vos lecteurs.
Un temple académique est d'ailleurs une enceinte
Où l'encens mutuel se brûle sans contrainte;
Et si l'art de louer n'était pas inventé,
C'est bien là qu'il serait le plus tôt enfanté.

Digitized by Google

Il me reste à traiter, pour finir mon Epître,
Déjà longue peut-être, un important chapitre.
Je n'ai rien dit encor du rôle accidentel
Qu'il vous faudra jouer, lorsque de tel ou tel
Vous aurez à parler, pour éclairer la lutte
Où des élections le terrain se dispute.
Notre législature a des attraits puissants :
C'est merveille de voir par quels soins caressants,
Quels efforts, quels travaux, quelle constance active
On aspire à siéger dans la chambre élective.
Partout, c'est concurrence, ardeur, rivalités,
Candidats champignons poussant de tous côtés.
Bientôt, des aspirants pleuvent les circulaires ;
Ici, des radicaux les phrases populaires ;
Là des conservateurs les discours patelins,
D'un côté fanfarons, et de l'autre calins.
Mais aucun, sur un point, ne parle en hypocrite :
C'est à qui le plus haut vantera son mérite,
A qui dira le mieux son excellent vouloir,
Ce qu'il fut, ce qu'il est, tout ce qu'il croit valoir.
Non moins que la Gascogne, en conteurs de prouesses,
En séduisants faiseurs de brillantes promesses,
Toute la France abonde. — Oui, de nos candidats
Chacun a le secret d'affermir les états,
De pousser, de conduire à sa fin toute affaire,
D'assurer au pays le bien qu'on lui peut faire.
Ce qu'on ose appeler profession de foi,
Dit surtout, bien ou mal, combien l'on croit en soi,
Et devrait se nommer acte d'outrecuidance :
On s'y donne crédit, sagesse, indépendance,
Honneur, intégrité, désintéressement ;

Digitized by Google

Mais, tout en faisant bruit d'un entier dévoûment,
D'un zèle plein d'ardeur pour la chose publique,
A sa propre fortune en secret l'on s'applique;
On se promet surtout d'y donner tous ses soins,
Et c'est à ce serment que l'on manque le moins.

Quel sera votre emploi dans cette comédie?
— Oh! vous n'appuierez pas l'homme que répudie
L'honneur ou le bon sens, eût-il, dans le concours,
Publié, prodigué les plus saillants discours;
Mais on n'aperçoit pas à d'infaillibles signes,
Quels sont des concurrents les bons et les indignes;
On peut être conduit par des piéges adroits
A ne pas soutenir les plus justes des droits.
Craignez d'être l'organe, en cette duperie,
Non d'un département, mais d'une coterie.
Faites-vous des amis chez les hommes de bien,
Et pour vous éclairer cherchez leur entretien;
Défiez-vous des gens trop enclins à la brigue;
Enfin préparez-vous à déjouer l'intrigue.
En jugeant des acteurs qu'elle va signaler,
Pour ceux qu'à leurs rivaux vous devez immoler,
Regardez s'ils n'ont pas quelque titre aux suffrages
Dont on veut les priver par de flagrants outrages.
De ceux qu'elle dira les plus indépendants,
Examinez de près tous les antécédents;
Peut-être y verrez-vous que ces rares modèles
A leurs premiers propos sont restés peu fidèles;
Et qu'ils ont su déjà, désarmant leur fierté,
Préparer leur divorce avec la liberté.
Si les rangs sont ornés d'un cœur vraiment d'élite,

Digitized by Google

C'est par vous qu'on saura jusqu'où va son mérite,
Et vous travaillerez de tout votre pouvoir
A faire couronner son légitime espoir.

Ne poussez pas trop loin cette rude exigence,
Qui voudrait enchaîner l'homme d'intelligence
Loin du prix des talents qu'il aura su montrer,
Lorsqu'un Roi les distingue et veut les illustrer.
Qui s'est fait dignement récompenser du Prince,
Des rayons de sa gloire embellit sa province;
Et loin de l'en payer d'un malveillant accueil,
Elle doit lui sourire avec un noble orgueil.

Pour écrire un journal voilà ma théorie.
Elle peut n'être pas en tous points bien mûrie;
J'ose croire pourtant qu'en suivant mes avis,
Vous auriez des lecteurs à leur goût bien servis;
Et que dans cette voie un nouveau journaliste
S'élèverait peut-être au rang de moraliste.

Digitized by Google

A MON PÈRE,

ÉPITRE

Présentée au Concours;

Par M. GUSTAVE BLANCHARD, d'Ancenis
(Seine inférieure).

Pareus Deorum cultor, et infrequens
Insanientis dùm sapientiæ
Consultus erro, nunc retrorsùm
Vela dare, atque iterare cursus
Cogor relictos... — HORACE. Ode 34, liv. 1.

De toutes les vertus noble et touchant modèle,
Mon Père, je reviens me cacher sous votre aile.
Dans les sentiers du monde, emporté loin de vous,
J'avais rêvé des jours plus remplis et plus doux.
Le rêve a disparu.... Bientôt mon cœur avide
De tous ces vains plaisirs a reconnu le vide,
Et dans la coupe d'or où j'espérais le miel,
Mes lèvres n'ont trouvé que l'absinthe et le fiel.
De vos conseils enfin je comprends la sagesse.
Oui, Père, le bonheur que cherchait ma jeunesse
Et que lui promettaient des livres corrupteurs,
Du lecteur abusé lâches empoisonneurs,
N'est qu'un bourbier honteux, qui, sous une eau trompeuse,
Sous des reflets brillants, cache une fange affreuse.

Digitized by Google

On se sent mal à l'aise en cet air empesté ;
De toutes ces vapeurs le cœur est infecté,
Et chaque jour, au sein du dégoût qui nous glace,
Une illusion tombe, un prestige s'efface.
Alors si l'œil flétri se lève vers le ciel,
Si l'esprit se reporte au foyer paternel,
Une larme soudaine, inespéré dictame,
Glisse le long du cœur et vient rafraîchir l'âme.
A nos regards surpris un horizon plus pur
Découvre tout à coup sa coupole d'azur.
La vérité, déjà dégageant ses entraves,
Jaillit de tous côtés comme un torrent de laves,
Et l'homme tourmenté, rempli d'un vague espoir,
Attend l'astre nouveau qui se laisse entrevoir.

Vous qui, dans ces moments d'espérance et de doute,
M'avez pris par la main pour me montrer la route,
Livre trois fois béni, que les anges du Ciel
Epèlent à genoux aux pieds de l'Eternel,
Testament vénéré d'un Dieu quittant la terre,
A mon cœur ulcéré que votre voix fut chère !
Oh ! que j'ai lu souvent, plus calme et sans effroi,
Ces mots doux et touchants qui nous donnent la foi ;
Le Pasteur emportant sa brebis retrouvée ;
Le Père de son fils apprenant l'arrivée,
Et du pauvre Prodigue, objet de son amour,
Oubliant les péchés pour fêter le retour !
Car dans ce livre saint, code de tous les âges,
Le pardon est écrit à chacune des pages,
Et le législateur, pour le cimenter mieux,
Pardonne à ses bourreaux en expirant pour eux !

Digitized by Google

Père, je l'avoûrai, c'est ce livre sublime
Qui m'arrêta roulant sur le bord de l'abîme.
Mais peut-être jamais n'eussé-je appris sa loi,
Si je ne l'avais vue écrite en votre foi,
Sainte, pure, honorée, et prêchant par l'exemple.
Je franchis à mon tour les degrés du saint temple,
Et brisé de douleur, et la rougeur au front,
Du Seigneur offensé j'implorai mon pardon !...
Je ne vous dirai pas, car je ne puis le dire,
Le bonheur inconnu, le charme qu'on respire
A reconnaître ainsi devant ce Dieu clément
Ses fautes, ses erreurs, son passé, son néant !

C'était le soir... Au fond de la pieuse enceinte,
Près de l'autel obscur brûlait la lampe sainte ;
On eût dit l'œil auguste et scrutateur de Dieu,
Ouvert incessamment pour veiller au saint lieu !
Et quand je pus percer l'ombre du sanctuaire,
J'aperçus tout à coup, planant sur la lumière,
Les deux bras du Sauveur étendu sur la croix.
Il semblait que du haut de ce sacré pavois,
Qui brille comme un phare en notre nuit profonde,
Il venait, Roi vengeur, interroger le monde !...
Et pourtant, ce n'est point un monarque irrité,
Drapé dans sa colère et dans sa majesté,
Sévère, impitoyable et commandant en maître;
Non, Père, en cet instant j'ai mieux su le connaître.
C'est un père aussi lui, bon, tendre comme vous,
Toujours prompt au pardon, toujours lent au courroux :
C'est lui qui défendit seul la femme adultère,
Qui pleura sur Sion, qui pardonnait à Pierre ;

Digitized by Google

Lui qui, désespérant de nous mieux émouvoir,
Ouvrit ses bras sanglants pour nous y recevoir;
Et n'arrêtant pas là son dévoûment sublime,
Depuis dix-huit cents ans, innocente victime,
Chaque jour à son Père est immolé pour nous!
Oh! dans ce moment-là, tremblant à deux genoux,
Je courbai mon orgueil devant ce grand exemple,
Et mouillai de mes pleurs les dalles de son temple!
Là, que l'homme est petit! combien sa nudité
Paraît à découvert quand le masque est ôté!
Lorsque rentrant en soi, l'esprit, comme en un livre,
Y voit la vanité, le néant qui l'enivre!
Devant tant de grandeur le *moi* s'évanouit.
A l'ombre de ce lieu l'horizon s'agrandit.
Devant ces hauts piliers, sous cette large voûte,
Le cœur se sent trop plein pour concevoir le doute.
Un silence sacré nous entoure; et parfois
Notre esprit étonné croit entendre une voix.
Il semble qu'une main mystérieuse et douce
Vers la croix du Sauveur nous appelle et nous pousse.
Qui pourrait résister? Quel cœur, fût-il d'airain,
Sous tant d'émotions ne se fondrait soudain!
L'homme cède; une larme humecte sa paupière,
Tout est dit!.. le Prodigue a retrouvé son père,
Et tombe dans ses bras, plein d'ivresse et d'amour!

Père, vous le savez, depuis cet heureux jour,
Où mon front s'inclina sous le pardon du prêtre,
J'ai senti dans mon sein couler un nouvel être.
Aux plaisirs mensongers j'ai dit un long adieu,
« Car tout est vanité, hors aimer, bénir Dieu! »

Digitized by Google

J'ai reposé ma vie au pied de l'Evangile ;
A ses divines lois j'apporte un cœur docile ;
Fils d'un Père céleste, exilé dans ces lieux,
Je le prie et l'adore en regardant les cieux !
J'attends, rempli de foi, l'effet de sa parole.

Une pensée, enfin, m'enivre et me console :
Père, dans peu de temps, lorsque nos tristes jours,
Ainsi qu'une ombre vaine, auront fini leur cours ;
Quand Dieu ne voudra plus nous laisser sur la terre,
J'irai m'asseoir, joyeux, entre vous et ma mère ;
Et nos cœurs immortels, dans un amour cômmun,
Au sein de l'Eternel confondront leur parfum !

Digitized by Google

ALEXANDRE SOUMET,

ÉLÉGIE

Présentée au Concours.

Je vous dirai son cœur, — d'autres diront sa gloire.

Encore un vert rameau qui s'effeuille et qui tombe,
Aux premiers vents d'automne ; une douce colombe
Qui s'enfuit de nos bois pour ne plus revenir :
Avant le temps encore une lyre brisée,
Dont les chants aussi purs qu'un lis sous la rosée,
Ne s'élevaient jamais au ciel que pour bénir !

Oh ! pourquoi refermer déjà ton aile blanche,
Poëte, n'as-tu pas comme moi sur la branche
Un nid tout parfumé de tendresse et de pleurs ?
Manque-t-il un fleuron à son beau diadème ;
Quand Dieu si tôt à lui rappelle ceux qu'il aime,
Ceux qu'on nomme ici-bas les plus forts, les meilleurs ?

Si le sort moins fatal eût voulu le permettre,
Et prendre le disciple à la place du maître,
J'aurais donné mes jours pour racheter les tiens ;
Car je sais les trésors que renfermait ton âme,
Et j'ai pu savourer, ainsi qu'un pur dictame,
L'ineffable douceur de tes longs entretiens.

Digitized by Google

Je me souviens encor ton enfance écoulée
Sur le versant fleuri d'une tiède vallée,
Les splendeurs de ton ciel et l'encens de tes prés,
Tes loisirs nonchalants, tes courses décevantes
Pour les beaux papillons, émeraudes vivantes,
Dont les champs paternels étaient tout diaprés.

Ton cœur vient d'entrevoir, dans ses rêves complices,
Une Jérusalem d'amour et de délices :
Poëte ! c'est en vain que tu veux résister
Au doux appel des fleurs, des eaux, des moissons mûres,
Des bois harmonieux, pleins de vagues murmures,
Mystérieux concert qui t'invite à chanter.

Ah ! chante, heureux vainqueur des fêtes de Toulouse,
Dont l'éclat ne redoute aucune ombre jalouse !
En voyant sur un front les couronnes pleuvoir,
Ton âme radieuse éprouve un charme étrange ;
Mais entends-tu le bruit de la chute d'un Ange,
Tu détournes toujours les yeux pour ne point voir !

Oui.... ta voix sait chanter et ne sait point maudire ;
S'il est un nom proscrit, que nul n'ose redire,
Tu le mets dans ton cœur pour le bénir tout bas :
Ton luth grave et sévère, au malheur plus fidèle,
Qu'à nos sombres donjons le lierre et l'hirondelle,
Devient le courtisan des Rois qui n'en ont pas.

Et tu gémis sur ceux dont la bouche blasphème,
Ou qui, faisant le mal pour le mal en lui-même,
Sèment l'ivraie impure au champ de l'orphelin :

Digitized by Google

Car il en est, hélas ! qui, nourris d'ambroisie,
Ne semblent rechercher la sainte Poésie,
Que pour mettre une tache à sa robe de lin.

Tous les beaux dévoûments que la gloire révèle,
Font vibrer sur ta lyre une corde nouvelle ;
Mais le nom des méchants qui répandent le fiel
Sur tous les noms pieux que la patrie honore ;
Tu ne le sais pas plus, que l'abeille sonore
Ne sait celui des fleurs dont elle boit le miel....

L'urne d'or se ranime au vent de la souffrance,
Et ton dernier soupir est un hymne à la France,
Un bel hymne vengeur trop longtemps attendu (1) !
Doux cygne, qui nous vins des bords d'Occitanie,
Au cri mélodieux de ta lente agonie,
Est-il un cœur français qui n'ait pas répondu ?

Tant d'autres ici-bas passent sans auréole,
Sans faire plus de bruit qu'un ramier qui s'envole :
Et cependant leur âme était pleine d'encens ;
Ils avaient une lyre aux suaves accents....
Tels les oiseaux cachés dans les blés, dans les mousses,
Prodiguent à l'envi leurs chansons les plus douces
Au passant qui, séduit par un charme inconnu,
S'arrête et cherche en vain d'où le chant est venu.

(1) Le Poëme de Jeanne d'Arc.

Digitized by Google

LE DOLMEN,

BALLADE

Qui a obtenu un Lis réservé;

Par M. GUSTAVE BLANCHARD, d'Ancenis
(Loire-Inférieure).

Ne me demandez pas d'où me vient cette histoire;
Nos pères l'ont contée; et moi, je la redis.
V. HUGO. — *Ballades.*

MES enfants, cette large pierre
Qui s'étend sur deux blocs de grès,
Vous cache un étrange mystère;
Croyez-en votre vieille mère,
Enfants, n'approchez pas trop près.

Quels jours affreux elle rappelle!
J'en tremble. — Revenez tous trois;
Je vais vous dire une nouvelle. —
Mais, de peur de l'Esprit rebelle,
Faisons le signe de la croix.

Autrefois — depuis cette histoire
Un bien long temps s'est écoulé;
Aucun n'en garde la mémoire;
De votre aïeul au front d'ivoire
L'aïeul n'était pas encor né.

Digitized by Google

Alors, en cette ville entière,
Là bas, où nous allons souvent,
On ne faisait pas de prière;
Les enfants n'aimaient pas leur mère,
La mère battait son enfant.

Le père disait un blasphème
Pour sa prière du matin,
Ne jeûnait jamais en carême,
S'enivrait tous les jours, et même
Faisait gras le Vendredi saint!

Aussi le bon Dieu qui pardonne
Si vite au pécheur repentant,
Lui dont l'âme est pourtant si bonne,
Mes enfants, n'aimait plus personne
De tout ce monde si méchant.

Or il promit dans sa colère
Ce pays à l'Esprit malin,
S'il pouvait, une lieue entière,
Porter sur sa tête une pierre
Avec une autre en chaque main.

L'enfer en tressaillit de joie;
Votre Ange se voila les yeux;
Satan, dont le regard flamboie,
Saisit, déjà sûr de sa proie,
Les trois rochers tombés des cieux.

Digitized by Google

Il les prend dans sa main nerveuse
Comme moi je prends ce caillou,
Et par les champs que son pied creuse,
Marche, ainsi qu'une moissonneuse
Portant sa gerbe sur son cou.

Cependant au sein de l'ivresse
Les habitants chantaient en chœurs;
Le démon, dont le pas se presse,
Entend de loin leur allégresse
Qu'il va bientôt changer en pleurs.

Mais toujours une longue route
Rend un poids lourd, plus lourd encor;
Satan gémit, son esprit doute;
Il sent comme un faix qui s'ajoute
Au fardeau qu'il portait d'abord.

Il tremble, il s'affaisse, il chancelle;
Le poids grandit à chaque instant;
Et pourtant le crime l'appelle;
Et du peuple, au Seigneur rebelle,
Le refrain toujours mieux s'entend.

A ces chants ses lèvres frémissent,
Il sent redoubler sa fureur.
Mais sous lui ses genoux fléchissent,
Et ses forces qui s'affaiblissent
Ne secondent plus son ardeur.

Digitized by Google

Le fardeau tombe de sa tête,
Les pierres glissent de ses bras ;
En grinçant de rage il s'arrête,
Puis, tout honteux de sa défaite,
Aux enfers s'enfuit à grands pas.

Un Revenant, — peut-être un Ange ! —
A raconté qu'en cet instant
La Vierge avait, prodige étrange !
Fait peser la sainte phalange
Sur le dos meurtri de Satan !

Or, mes enfants, prenez bien garde
De blasphémer ou de mentir ;
Le démon jaloux vous regarde ;
Et Notre-Dame de la Garde
Ne viendrait plus vous secourir.

Digitized by Google

NOTRE-DAME DE LA DRÊCHE [1],

BALLADE

Présentée au Concours;

Par M.me JOSÉPHINE MERCIÉ née LONGAYROU,
de Toulouse.

Mère, voilà votre fils!
Fils, voilà votre mère!
S. MATTH.

Non loin d'une cité dont les grands souvenirs
Retracent les hauts faits des preux et des martyrs,
S'élève une chapelle antique.
La Vierge qui console accueille avec amour
Les vœux et les soupirs qu'on offre, chaque jour,
Au pied de ce temple rustique.

« Mon enfant, l'hiver fuit sous son manteau glacé;
» Et le printemps joyeux déroule, nuancé,
» Son riant tapis de verdure.
» La brise du matin fait éclore la fleur,
» Aspirant comme nous, tremblante de bonheur,
» Les caresses de la nature. »

(1) Chapelle vénérée près d'Albi.

Digitized by Google

Ainsi dit une mère ; et bientôt au hameau,
Le premier chant d'amour, plus joyeux et plus beau,
S'élança de l'antique flèche.
De la cloche ébranlée, un gracieux appel
Invitait tout un peuple à venir vers l'autel
De Notre-Dame de la Drêche.

Des Vierges du hameau l'accord simple et naïf
Laissait mourir au loin un son doux et plaintif ;
Leurs voix qu'anime l'espérance
Imploraient de Marie un rayon de bonheur ;
Elles offraient au ciel la prière du cœur
Avec les vœux de l'innocence.

Et la mère disait à son enfant chéri :
« Que mon cœur est ému !... la Vierge m'a souri,
» Elle sent ma douleur amère ;
» Non, ce n'est pas en vain, qu'à celui qu'il aimait,
» Jésus dit, en montrant la Vierge qui pleurait :
» Fils de l'homme, voilà ta mère ! »

» Toi, pour qui je ressens tant de peine et d'amour,
» Mon fils, tu ne vois pas la lumière du jour :
» A tes regards elle est ravie !
» Pauvre enfant, tu ne peux sans l'appui de ma main,
» Guider tes pas tremblants, sur le bord du chemin,
» Ou sur l'herbe de la prairie.

Digitized by Google

» Hélas ! si Dieu voulait que mes chagrins passés,
» Par un de tes regards fussent tous effacés,
» Un jour, si tu voyais ta mère !
» Quand je demande au ciel de calmer ma douleur,
» Il me semble toujours entendre, au fond du cœur,
» Une voix qui me dit : Espère ! »

Et la mère priait !... lorsqu'au pied de l'autel
On entend retentir, sublime et solennel,
Un cri palpitant de tendresse.
Mon enfant est sauvé ! son œil s'ouvre !.. je meurs !...
Et vers elle, on s'empresse ; et l'enfant, tout en pleurs,
Ouvre les yeux avec ivresse.

« Ma mère, je te vois ! que ton regard est doux !
» Rien n'est si beau que toi, ma mère ! à tes genoux,
» Je veux contempler ton sourire ;
» C'est celui de mon Ange ! oh ! souvent, je le vis
» Veiller à mon chevet, dans ces cruelles nuits
» Où tes pleurs calmaient mon délire. »

Et du peuple attendri murmure dans les airs,
Comme des flots d'amour, l'hymne des saints concerts.
Une tendre et pure louange
Mêlée aux doux parfums de l'encens et des fleurs,
S'envole vers Marie, emportant nos douleurs,
Sur les blanches ailes d'un Ange.

Digitized by Google

Alors, au saint parvis tout fut silencieux :
Du flambeau de la nuit, allumé dans les cieux,
La blanche et timide lumière
Eclaira de l'autel les arabesques d'or ;
Et l'enfant, prosterné, joyeux, priait encor,
Heureux en regardant sa mère !

Digitized by Google

A MADEMOISELLE MARIE DE C.,

ENFANT DE CINQ ANS, FILLE D'UN CAPITAINE DE L'ARMÉE D'AFRIQUE.

BALLADE

Présentée au Concours.

..... Toute ma Poésie,
C'est vous.....
V. Hugo.

Minuit sonne et tout repose.
Ange, vole, vole à moi!
Ma paupière est déjà close,
Et je veux rêver de toi.

Fais-moi revoir ton sourire,
L'éclat de ton front si pur,
Et viens effleurer ma lyre
Avec tes ailes d'azur!

J'aime ta danse légère,
Ta voix, ta course et tes jeux,
Ce doux regard de ta mère,
Et ces fleurs dans tes cheveux.

Digitized by Google

Ta naïve causerie
Déjà sait charmer mon cœur !
Mieux que toi je sais la vie,
Mais tu sais mieux le bonheur...

Ange, sois jusqu'à l'aurore
Le rêve de mon sommeil ;
Ne fuis pas, mais sois encore
Poésie à mon réveil !

Te voir du doigt sur la page,
Suivre les mots que tu lis,
Ou sur une sainte image
Fixer tes yeux si jolis ;

Puis interroger ta mère,
Demandant comment ?... pourquoi ?...
Sans songer que tout mystère
L'est pour nous comme pour toi !...

Puis lever, dans ta prière,
Sur un Dieu mourant pour nous,
Tes yeux noirs où la lumière
A son reflet le plus doux !

Et puis effeuiller la vie
Dans la grâce de tes jeux,
C'est pour moi la Poésie,
C'est un sourire des cieux ! !

Digitized by Google

Ange, sois jusqu'à l'aurore
Le rêve de mon sommeil ;
Ne fuis pas, mais sois encore
Poésie à mon réveil !

A l'éclat, à la puissance
Qu'on demande le bonheur ;
J'aime mieux ton innocence
Qui rend ami du Seigneur.

J'aime la mélancolie
Qui parfois remplit tes yeux ;
Ton âme alors nous oublie
Et s'en va sous d'autres cieux ;

Et sur la rive étrangère,
Sous la tente du guerrier,
Tu vas demander ton père,
Et tu reviens pour prier....

Mais par ton aile ébranlée
Ma lyre vient de frémir,
Et sa voix s'est exhalée
En harmonieux soupir.

Ange, sois jusqu'à l'aurore
Le rêve de mon sommeil ;
Ne fuis pas, mais sois encore
Poésie à mon réveil !

Digitized by Google

LA PREMIÈRE PRIÈRE,

HYMNE A LA VIERGE

Qui a remporté le Prix ;

Par M. HENRI DELPON, de Toulouse, Etudiant en Droit.

Ave, Maria.

EVEILLE-TOI, mon fils ! vois ! ta plus jeune sœur,
De son filet d'azur poursuit avec ardeur
Les papillons dans la prairie ;
Et depuis bien longtemps tous les petits oiseaux,
Eveillés et joyeux, chantent sur les ormeaux,
Dans les nids de mousse fleurie.

Déjà tu sais, enfant, égayer ma douleur,
Au sourire si pur et si doux pour mon cœur
De ta bouche rose et naïve ;
Tu sais, sur l'herbe épaisse, essayer quelques pas ;
Hier, à mes yeux ravis, à peine sur mes bras
S'appuyait ta marche craintive.

Digitized by Google

A ton réveil, déjà, tu sais, tous les matins,
Me tendre, avec amour, tes deux petites mains,
En te soulevant sur ta couche ;
Et déjà tu sais dire, à peine en hésitant :
Ma mère ! et tous ces mots si doux que j'aime autant
Que tous les baisers de ta bouche.

Encor tu crois n'avoir que moi seule à chérir,
Moi, qu'à tes cris tu vois toute en pleurs accourir,
Moi que tu connus la première ;
Dans tes douleurs d'enfant, tes plaisirs si joyeux,
Une Vierge sur toi toujours veille des cieux,
Comme le regard de ta mère.

Quand tu souris et dors couché sur mes genoux,
Elle glisse dans l'air, sans bruit, auprès de nous,
Heureuse de te voir sourire ;
Son voile sur ton front semble un berceau de fleurs,
Son haleine t'apporte en suaves senteurs
Les parfums qu'au ciel on respire.

Quand tu sauras l'aimer, tu la verras le soir
Briller dans ton sommeil ; et tu croiras me voir
Auprès de toi veiller encore ;
Près d'elle tu verras ses anges adorés,
Enfants morts en l'aimant, par leurs mères pleurés,
Ses anges que la terre implore.

Digitized by Google

Si, la nuit, sur mon sein ma tête pesamment
Retombe..... et que ma main cesse alors lentement
De bercer ta couche légère ;
Cette Vierge t'endort sous ton petit rideau
Aux chants qu'elle disait, jadis, près d'un berceau,
Quand elle venait d'être mère.

Les Anges autour d'elle en descendant du ciel,
Murmurent doucement leur cantique éternel ;
Sur la couche où ton corps repose,
Ils se penchent parfois pour regarder tes yeux ;
Comme l'oiseau veillant sur le duvet soyeux,
Berceau de sa famille éclose.

Un doigt blanc sur leur bouche, écoutant dans la nuit
Si ton souffle s'échappe avec un léger bruit
Et si ta mère encor sommeille ;
Ils effeuillent sur toi de riants rêves d'or :
Et la Vierge avec eux au ciel prend son essor,
Quand pour veiller je me réveille.

Elle est aussi ta mère, enfant, chéris-la bien.
Veux-tu savoir son nom ? son nom ressemble au mien ;
On l'appelle Vierge Marie ;
Mais ta lèvre à son front ne saurait se poser ;
Quand on veut à sa bouche imprimer un baiser,
On lui dit qu'on l'aime..... on la prie.

Digitized by Google

Tu l'aimes ! donne-lui ton baiser du matin.
Mère, elle est si joyeuse au baiser enfantin
De notre première prière ;
Mon fils, fais pour prier comme nous faisons tous ;
Joins tes petites mains, place tes deux genoux
Courbés sur cette froide pierre ;

Et dis-lui : Toi que j'aime, ô ma Mère des cieux,
Jamais de ton enfant ne détourne les yeux ;
Oh ! jamais, Vierge bienheureuse,
Ne prive de son fils ma mère d'ici-bas ;
Sans lui, tu le sais bien, elle ne vivrait pas,
Elle serait trop malheureuse.

Dis-lui : Mère du Christ qui règne triomphant,
Si j'étais orphelin, prenez-moi pour enfant,
Devenez ma mère éternelle.....
Mon front sera glacé sous tes baisers..... Un jour,
Je mourrai, te laissant l'enfant de son amour,
A ma dernière heure mortelle.

Mais je crois voir tes yeux d'étonnement s'ouvrir.....
Hélas ! tu ne sais pas ce que c'est que mourir,
Cher ange qu'à mon bras je porte.
Quand je ne viendrai plus bercer ton doux sommeil,
Quand je ne viendrai plus sourire à ton réveil,
Alors, enfant..... je serai morte !

Digitized by Google

Maintenant viens jouer ; vois ! ta plus jeune sœur,
De son filet d'azur poursuit avec ardeur
Les papillons dans la prairie ;
Et depuis bien longtemps tous les petits oiseaux,
Eveillés et joyeux, chantent sur les ormeaux,
Dans les nids de mousse fleurie.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE M. DRALET,

Prononcé dans la Séance publique de l'Académie, du 8 juin 1845;

Par M. FLORENTIN DUCOS, un des quarante Mainteneurs.

MESSIEURS,

L'homme de bien que le talent et le travail élevèrent à une haute position sociale, laisse toujours parmi nous des traces utiles de son passage. Après lui, il reste des souvenirs qu'on invoque, des exemples qu'on imite, des services dont le bienfait se propage.

Tel fut le Mainteneur que nous regrettons, et dont je viens vous raconter la vie. Homme d'intelligence et d'application, il féconda par ses études, éclaira par ses enseignements, ennoblit par ses vertus la carrière qu'il avait embrassée. Le haut emploi dont il fut revêtu ne servit qu'à stimuler davantage l'activité laborieuse de son esprit; ses travaux suivirent le cours de son élévation : non content d'avoir servi la chose publique par des soins aussi assidus que consciencieux, il a couronné sa carrière en léguant à l'avenir les fruits de sa longue expérience.

Digitized by Google

Etienne-François DRALET, Conservateur des Eaux et forêts, Mainteneur de l'Académie des Jeux Floraux, Membre de l'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, Membre de la Société d'Agriculture de la même ville, Chevalier de la Légion d'honneur, naquit à Neuf-Château (en Lorraine, aujourd'hui département des Vosges), le 13 janvier 1760. Son père, Laurent Dralet, avait la charge d'Officier en la maîtrise des Eaux et forêts de Neuf-Château. C'était là pour le fils une sorte d'initiation à la carrière qui lui était réservée.

Doué d'une intelligence précoce, le jeune Dralet fit des études rapides et brillantes. A peine âgé de quinze ans, il soutenait en public une thèse de philosophie. Les mathématiques et la science des lois devinrent bientôt après l'objet de ses méditations.

Paris, ce temple éblouissant de la gloire et de la fortune, qui attire dans son sein une jeunesse avide de contempler de près les grands talents et les hautes renommées, Paris devait aussi appeler à lui notre confrère. Il s'y rendit au mois d'octobre 1781, dans le dessein d'y continuer ses études. Mais la rigueur du climat ayant éprouvé sa santé délicate, il vint demander un air plus favorable à la douce température du Midi.

Notre confrère fixa d'abord son séjour à Pau; il y fit son droit, et fut reçu Avocat à Auch, le 10 février 1786.

Ce fut dans cette dernière ville qu'il eut le bonheur de mériter l'affection de deux hommes qui devaient acquérir une célébrité diverse, l'un sur les champs de bataille, l'autre dans les plus hauts emplois de l'administration publique. Dessolle qui allait bientôt partager les fatigues et les triomphes de l'une de nos

Digitized by Google

plus grandes renommées militaires; l'Abbé de Montesquiou que la confiance de Louis XVIII devait appeler un jour au timon des affaires, devinrent les amis et les protecteurs de M. Dralet; ce fut sous leurs auspices qu'il entra plus tard dans la carrière qu'il a parcourue avec autant de distinction que de bonheur.

La grande révolution de 1789 ne pouvait pas passer sans que notre confrère subît une part de son influence. Il l'accueillit lui aussi comme l'aurore d'un beau jour. Mais ses résultats imprévus ne tardèrent pas à l'effrayer; les opinions du jeune Dralet lui valurent la haine des puissants de l'époque. Il fut jeté dans une maison de réclusion à Lectoure, où il subit dix mois de captivité. Ainsi il n'avait manqué à notre confrère rien de ce qui peut honorer le citoyen vertueux, ni l'amitié des bons, ni la haine des méchants.

M. Dralet était devenu propriétaire dans le département du Gers. Il y reçut plus d'une fois les témoignages les moins équivoques de l'estime et de la confiance publique. Déjà, en 1789, il avait été nommé Commissaire à la sénéchaussée d'Auch, pour concourir à la rédaction du cahier des doléances. Après l'affreux régime de la terreur, des fonctions importantes lui furent tour à tour confiées; il fut élu membre du directoire du district d'Auch, plus tard Juge au tribunal civil, et successivement Juge au tribunal criminel du Gers. Enfin ce département le députa pour assister aux fêtes données, en l'an VIII, par le premier Consul, et il inscrivit le nom de M. Dralet sur sa liste de notabilité nationale.

Mais bientôt une nouvelle carrière, dont les travaux précédents n'avaient été en quelque sorte que le prélude, s'ouvrit devant notre confrère. Pendant

Digitized by Google

qu'il exerçait des fonctions judiciaires dans le département du Gers, le génie qui présidait aux destinées de la France, rétablissait l'ordre dans les diverses branches de l'administration. Une des sources les plus importantes de la prospérité publique attira bientôt l'attention du chef de l'Etat. Les forêts, production si intéressante du sol, étaient abandonnées aux envahissements d'une aveugle cupidité, qui en dévorant le présent, épuisait aussi l'avenir. Il était urgent d'y mettre un terme ; l'administration des Eaux et forêts fut constituée. On choisit des hommes d'une capacité éprouvée pour les placer à la tête d'une organisation qui avait pour but, non-seulement d'arrêter les progrès du mal présent, mais encore de préparer les éléments d'une prospérité future. M. Dralet ne pouvait pas être oublié; on lui confia la conservation du 13.e arrondissement, dont le siége fut établi à Toulouse. — Ainsi, disait M. Dralet, « j'entrai dans » la carrière qu'avaient parcourue pendant cinquante » ans mon père et mon aïeul. »

L'esprit exact et méthodique de notre confrère, ses habitudes laborieuses, l'application, et le sang-froid qui était comme l'essence de son caractère, lui vinrent singulièrement en aide dans les travaux qu'il dut entreprendre. La tâche était immense. Vouées depuis plus d'un demi-siècle à une sorte d'abandon, et pour ainsi dire mises en oubli, les forêts du domaine, dans nos contrées méridionales, étaient devenues le théâtre d'incroyables désordres. Mais c'est surtout dans les montagnes, peu accessibles à la surveillance, que l'anarchie avait étendu ses déplorables progrès. La loi était entièrement méconnue ; on plaidait devant les tribunaux que l'ordonnance de 1669 n'était pas applicable aux forêts des Pyrénées. La hache se promenait au hasard dans leur enceinte

Digitized by Google

sans défense, et mutilait sous ses coups aveugles tout ce qu'elle aurait dû respecter. Ces sapins géants, ces obélisques de verdure dont le sommet se perdait dans les nuages, et qu'une noble destinée semblait appeler à promener le pavillon français sur les mers les plus lointaines, frappés, arrachés par des mains ignorantes, étaient tristement couchés pour encadrer un toit de chaume, et plus souvent mis en pièces pour servir à des usages plus vulgaires. Le défrichement étendait partout ses ravages; la cupidité, sujette à de faux calculs, s'efforçait de féconder un terrain ingrat, et en détrônant les essences ligneuses qui en faisaient la véritable richesse, s'applaudissait de sa stérile conquête. Depuis que Louis XIV, frappant de son sceptre le flanc des Pyrénées, en avait fait sortir ces flottes puissantes qui balançaient les forces de l'Angleterre et de la Hollande; depuis que le grand Commissaire réformateur, M. de Froidour, avait, par ses immenses travaux, fixé les droits des trois rivalités continuellement en présence, des seigneurs, des communes et du domaine, une moitié des forêts attribuées à l'Etat avait cessé d'exister. Semblable à un cancer rongeur qui dévore lentement sa victime, le défrichement l'avait presque absorbée. Des dévastations continuelles, des envahissements chaque jour plus multipliés menaçaient les restes enviés de cette proie; la marche progressive de l'usurpation donnait la triste certitude qu'avant un siècle, ces montagnes, autrefois si vertes et si peuplées de vastes forêts, ne présenteraient plus que des rochers arides, et quelques terrains dépouillés.

Il fallait porter l'ordre dans ce chaos, réprimer l'envahissement, disputer à l'usurpation des conquêtes qu'une longue possession n'avait pas encore consacrées, discuter des titres incertains, rétablir enfin

Digitized by Google

dans sa sainte autorité la loi, puissance si longtemps méconnue et si impunément outragée.

On devine difficilement tout ce que M. Dralet dut employer de soins, de recherches, de fatigues, de travaux, pour remplir avec succès une tâche aussi compliquée. D'ailleurs notre confrère avait compris sa mission d'une manière large et généreuse. Doué d'une douce philanthropie, il ne voulait pas se montrer le ministre implacable de la loi. Il n'ignorait pas qu'à côté de l'intérêt de l'Etat, dont il était le gardien, s'élevait un autre intérêt peut-être plus sacré, et tout aussi digne de protection, celui de la classe indigente. C'est dans la conciliation de ces prétentions opposées, dans ces ménagements si difficiles à garder, que s'est signalée la sage et paternelle administration du premier Conservateur donné à nos contrées.

La lutte qu'il eut à soutenir contre les usurpateurs à divers titres, fut longue, mais féconde en résultats. Elle rétablit le Domaine dans la propriété de cent sept forêts, et dans une étendue d'environ cinquante-un mille hectares. Les communes apprirent à se renfermer dans les limites exactes de leurs usages; une sage régularité fut introduite dans l'aménagement des coupes; les localités dévastées furent bientôt repeuplées à l'aide de plantations habilement dirigées; enfin les produits annuels de la 13.e conservation furent presque triplés en quelques années, et promirent pour une époque très-prochaine un accroissement encore plus considérable.

L'humanité, cette première qualité d'une belle âme, ne cessait pas d'inspirer M. Dralet dans l'exercice de ses fonctions, et d'en tempérer la rigueur. C'était surtout lorsqu'il aurait fallu dépouiller la famille indigente du terrain défriché en fraude des

Digitized by Google

droits de l'Etat, du champ où croissait la nourriture du pauvre montagnard, que cette vertu se manifestait en lui.

« Il ne faut pas, dit-il dans un de ses ouvrages (1), » penser à faire abandonner tous les terrains défri» chés, lors même que la prescription ne pourrait » point être opposée au Gouvernement; il serait im» politique de dépouiller douze à quinze mille fa» milles de leurs moyens de subsistance; ce serait les » réduire au désespoir, et les forcer à abandonner » leurs habitations. Les efforts de l'administration doi» vent donc tendre à rendre aux forêts toutes les » terres qui ont été récemment défrichées, car ce » sont celles dont la culture est la moins avanta» geuse..... Quant aux anciens défrichements, il est » indispensable d'accorder un titre légal aux particu» liers qui les possèdent. »

Voilà comment notre confrère tranchait une question toute d'humanité; c'était ainsi qu'il savait concilier les droits de l'Etat et les intérêts de la classe indigente.

M. Dralet ne put se trouver en présence de ce magnifique amphithéâtre des Pyrénées qu'il gravit plus d'une fois, sans que le spectacle d'une nature si grande et si variée, frappât son esprit, dont le calme habituel subit la loi d'une vive impression, et fut sillonné par quelques éclairs d'enthousiasme.

L'aspect des montagnes a, pour l'habitant des plaines, quelque chose d'étrange et de saisissant. Ces masses imposantes dont le soulèvement atteste le travail intérieur et les déchirements de notre globe; ces sommets ardus, ces pentes abruptes qui apparaissent, tantôt hérissées de rochers anguleux, tantôt

(1) Description des Pyrénées, tom. 2, pag. 87.

Digitized by Google

tapissées de verts pâturages, tantôt revêtues du manteau luxuriant des forêts; ces tableaux qui se déroulent à chaque pas, tour à tour sombres, gracieux, grandioses ou sublimes; tout, jusqu'aux fatigues, jusqu'aux dangers de ces courses audacieuses qui transportent l'homme dans des sites qu'on dirait seulement accessibles au vol de l'aigle; tout nous frappe, nous émeut, nous intéresse. On se plaît à chercher une volupté pleine de frissons, dans des visites aventureuses aux merveilles que cachent les replis de ces hauteurs inégales. On aime à entendre le fracas des torrents, à respirer la poussière humide des cascades qu'un arc-en-ciel mobile illumine de ses couleurs, à contempler les vastes laçs suspendus au sommet des monts, à se frayer un sentier à travers les neiges éternelles et les glaciers qui les couronnent. Quelles scènes sublimes! quelle variété dans les décors de ce magnifique théâtre, qui s'élève et s'étend de l'Océan à la Méditerranée! Là, c'est le Vignemale dont le triple sommet se dessine resplendissant dans les airs; ici, c'est la Montagne maudite dressant son large diadème de glaciers qu'effleure le vol tournoyant des aigles et des vautours; plus loin, le Mont-Perdu déployant les plus étonnantes merveilles; et ce çirque qui semble construit pour les Titans, et ces ponts de neige, arches féeriques jetées sur autant de torrents; ce fleuve qui s'élance écumant des hauts sommets de Gavarnie; et ces tours aériennes, cristal étincelant dont les mains poétiques de l'Arioste construisirent le palais enchanté d'Atlant.

Au-dessous de cette nature aux formes hardies et tourmentées, s'offre à nos yeux le paisible contraste des vallées riches de parfums et de fraîcheur. Là, c'est Campan qui déroule ses coteaux si gracieusement ondulés et ses riantes bergeries; ici, Grip et Argelès

Digitized by Google

nous prodiguent leurs aspects ravissants ; plus loin, Aure, orgueilleuse de ses trente villages, promène à travers des terres fertiles, et sous ses ombrages gracieux, les flots impétueux de la Neste.... Mais il faut que je m'arrête ; je sens que je résiste avec peine à l'attrait qui m'égare dans ces admirables sites, que le soleil de l'été pare d'un si merveilleux éclat, et que le souffle du printemps ensevelit plus d'une fois sous l'irruption rapide de ses avalanches.

M. Dralet était un des rares élus qui eurent le bonheur d'accompagner le célèbre Ramon dans son voyage aux sommets du Mont-Perdu. — Non-seulement il avait visité dans son pèlerinage scientifique les divers anneaux de la chaîne des Pyrénées, mais il avait soigneusement étudié les productions et les richesses de ces montagnes. Esprit positif, notre confrère voulut consigner dans un ouvrage le fruit de ses recherches ; en 1812, il publia la *Description des Pyrénées*.

Déjà une foule d'écrivains l'avaient précédé dans cette voie. On devait à plusieurs savants des dissertations sur les eaux minérales dont ces montagnes abondent ; Diétrich avait révélé les *gîtes des minerais et des salines ;* Lapeyrouse avait recueilli et décrit les plantes qui tapissent leurs flancs ; *les mines de fer et les forges* de l'ancien comté de Foix avaient fourni à notre célèbre naturaliste un nouveau sujet d'études et de méditations. « Ces livres, dit M. Dralet dans » sa préface, m'inspirèrent de l'admiration et de la » reconnaissance pour les hommes recommandables » qui, au péril de leur vie, nous ont procuré des » connaissances exactes sur le système physique de » ces montagnes. Mais j'accordai une attention parti- » culière à tout ce qui pouvait donner une idée de » leur charpente générale, de leur forme actuelle,

Digitized by Google

» de l'influence de l'atmosphère sur les animaux et » les végétaux, des facultés physiques et intellec- » tuelles des habitants.....

» Mais ce qui m'intéressait surtout, poursuit notre » confrère, c'était de savoir si les peuples de nos mon- » tagnes avaient la même origine ; quels étaient les » événements politiques qui les avaient divisés en dif- » férentes peuplades ; les liaisons qu'elles avaient con- » servées les unes avec les autres ; en quoi les mon- » tagnes différaient des plaines environnantes, sous » les rapports de la population, de l'économie rurale » et forestière, de l'industrie et du commerce ; enfin, » si un regard tutélaire, jeté par le gouvernement » sur ces contrées éloignées du foyer des lumières, » ne pouvait pas améliorer le sort des habitants, et » donner à leurs occupations une direction plus avan- » tageuse. Les recherches que je fis dans les livres » furent sans succès à cet égard, et je m'aperçus que » les savants s'étaient beaucoup plus occupés des » plantes et des minéraux que des hommes et des » animaux utiles.

» Je rêvai dès lors à un ouvrage descriptif, qui, » en présentant l'état de nos découvertes géologiques » sur les montagnes des Pyrénées, les fît connaître » pour la première fois sous les rapports économi- » ques (1). »

Le passage que je viens de transcrire nous offre l'analyse la plus exacte et la plus complète de l'ouvrage de M. Dralet. Le champ était vaste, et quoique souvent exploré, notre confrère sut y découvrir des parties oubliées qui lui fournirent une abondante moisson. Tout ce qui se rattache aux forêts y est traité avec cette profonde connaissance des choses

(1) Introduction de la description des Pyrénées.

Digitized by Google

que M. Dralet devait apporter dans sa spécialité ; la température de ses montagnes, le cours des eaux, l'agriculture, ce qui touche à la population, le caractère, les mœurs, le langage et jusqu'au costume des habitants; toutes ces parties de la statistique sont développées d'une manière complète. L'auteur les accompagne d'une dissertation aussi intéressante qu'ingénieuse sur cette population disgraciée de la nature, qu'une hideuse difformité et la dégradation de l'intelligence semblent avoir fait descendre au dernier degré de la grande échelle de la création.

Toutefois, le langage mesuré, les formes graves de l'économiste font quelquefois place à des tableaux plus riants et plus gracieux. Lorsque M. Dralet quitte la plume pour saisir le pinceau, sa palette se couvre de brillantes couleurs. Ecoutons notre confrère retraçant un des plus gracieux paysages des montagnes qu'il a décrites.

« Bientôt on voit les pentes s'adoucir ; le vallon » s'élargit et s'égaie à mesure que l'on approche du » bourg de Sainte-Marie, à l'entrée de la vallée de » Campan. Cette vallée délicieuse fait oublier les » vallées de Louron et d'Aure ; elle réunit à la beauté » de celles-ci un ton magique que l'œil sait apprécier, mais que la plume ne peut décrire. Son plan » est bien proportionné; les objets s'y encadrent avec » une étonnante symétrie, et leur contraste ajoute » au charme du tableau. Salut aux deux Naïades dont » les urnes versent dans le sein de cette nouvelle » Tempé, l'Adour d'Aure et l'Adour de Tourmalet! » Le cristal de leurs ondes réunies ne se brise point » sur des rochers anguleux ; elles murmurent sans » mugir, elles descendent sans se précipiter, elles » fécondent la vallée et ne la désolent point ; tout » sourit à leur passage ; les prairies s'émaillent de

Digitized by Google

» fleurs, les vergers se couronnent de fruits, les » moissons étalent l'or de leurs épis. Voyez-vous, » sur la rive gauche, ces montagnes dépourvues de » terre végétale ? Elles n'effraient point par des formes trop mâles et trop sévères; mais la nature leur » a conservé une couleur terne pour faire ressortir » le riant paysage qu'animent d'élégantes habitations, » des jardins arrosés par les eaux des sources les plus » pures, d'heureux troupeaux bondissant sous la » houlette des bergers (1). »

J'ai cru devoir vous entretenir avec quelque étendue de *la Description des Pyrénées*, comme étant celle des œuvres de M. Dralet où le littérateur pouvait le mieux se montrer dans l'écrivain. Son style est toujours pur et facile; il arrive sans peine à l'élégance, quand son sujet semble l'exiger; il se contente de correction et de clarté, lorsque l'effet et la recherche seraient déplacés.

Je n'essayerai pas, Messieurs, de vous faire ici la nomenclature complète des nombreux ouvrages publiés successivement par notre confrère. Je me bornerai à vous indiquer les principaux, dont la pensée fut toujours conçue dans un but d'utilité publique. Dans l'ordre des dates, je dois placer en première ligne une topographie du département du Gers; cet ouvrage fut couronné par la Société d'Agriculture du département de la Seine, et il reçut l'insigne honneur d'être imprimé en l'an IX aux frais du Gouvernement, qui depuis l'a proposé pour modèle. Ces faits parlent assez haut pour me dispenser de tout éloge. Déjà, en 1790, la même Société avait encouragé les travaux agricoles de M. Dralet, en lui décernant une médaille d'or.

(1) Description des Pyrénées, tom. 1, pag. 80.

Digitized by Google

Maintenant, est-il besoin, Messieurs, que je vous parle du *Traité des délits et des peines et des procédures en matière forestière*, ouvrage qui a pris place dans la bibliothèque des Jurisconsultes, et qui est devenu la règle de conduite des Tribunaux ? Que vous dirai-je de deux autres traités qui ont complété le premier, l'un sur l'*Aménagement des bois et forêts*, l'autre sur le *Régime forestier* ? De plusieurs autres écrits, où les *Arbres résineux*, le *Hêtre*, la *Pierre à plâtre*, ont été tour à tour soumis à des observations aussi justes que profondes ? Je passe sous silence plusieurs autres publications, ainsi qu'une foule de dissertations et de mémoires dont l'appréciation trouvera mieux sa place au sein d'une Compagnie savante qui se félicitait de compter notre confrère au nombre de ses membres (1).

En acceptant les fonctions qui lui avaient été confiées, M. Dralet était devenu citoyen de Toulouse. Bientôt les liens les plus intimes et les plus doux vinrent le rattacher à sa patrie adoptive. Il s'allia à une des plus honorables familles de notre cité (2) ; cette union fut bénie par le ciel, et devint pour notre confrère la source d'un inaltérable bonheur.

Les Sociétés savantes de cette ville s'étaient empressées d'inscrire sur leur registre le nom de M. Dralet. Lorsque l'Académie des Jeux Floraux, dont la tempête révolutionnaire avait interrompu les fêtes et dispersé les Membres, voulut reprendre ses Jeux, elle l'appela dans son sein. Il y entra avec ce zèle qui suffirait à remplacer le talent, et cette modestie du talent qui semble se défier de ses forces. Jusqu'à un âge avancé, il y remplit avec exactitude les de-

(1) L'Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres.

(2) La famille Campmas, qui a fourni plusieurs notaires.

Digitized by Google

voirs de l'Académicien, se faisant remarquer par la pureté de son goût et la rectitude de son jugement. Lorsque la vieillesse pesante l'eut condamné au repos du foyer domestique, il ne laissa pas de suivre en esprit le mouvement de nos concours, et de s'associer à nos travaux. Ce ne fut pas sans attendrissement que nous reçûmes, il y a à peine deux ans, comme un dernier hommage, le tribut qu'il voulut payer à la mémoire d'un ami, d'un Mainteneur digne de nos regrets (1); tribut que sa voix octogénaire, par excès de modestie, s'abstint de prononcer en public.

La carrière de M. Dralet, dans les fonctions publiques, fut longue et féconde en utiles services. Il avait une connaissance parfaite des archives de son administration. Il s'est félicité d'y avoir découvert un titre important qui rendit à notre Hospice les avantages d'une redevance considérable sur les coupes de la forêt de Bouconne. Ses honorables travaux furent appréciés. En 1814, l'étoile de la Légion d'honneur en devint la flatteuse récompense. Peu de temps après, les conservations forestières ayant été supprimées, une ordonnance royale du 6 juin 1817 créa en faveur de notre confrère une place d'inspecteur principal des forêts du Midi. M. Dralet exerça ces nouvelles fonctions, qui, sous un autre titre, n'étaient que la continuation des précédentes, jusqu'au 1.er janvier 1821, époque ou le précédent régime fut rétabli.

La carrière administrative de notre confrère s'est prolongée jusqu'en 1833; il obtint alors une pension de retraite, prix honorable de ses longs services.

Dès ce moment, M. Dralet, retiré dans ses foyers,

(1) M. d'Hargenvilliers.

Digitized by Google

ne vécut plus que pour sa famille et pour quelques amis intimes dont le cercle affectueux se resserrait autour de lui. Le long âge auquel il est parvenu, a été affranchi des infirmités douloureuses de la vieillesse. Son caractère aimable n'en a subi aucune altération. C'était toujours la même franchise, la même affabilité, la même politesse dans les manières. Pour l'aimer, il suffisait de le connaître. On aimait la pureté de ses mœurs, la douceur et la sûreté de son commerce. Obligeant, serviable, il était heureux de tout ce qu'il pouvait accorder; et ces qualités aimables se reflétaient avec candeur sur son visage calme que le temps semblait avoir respecté.

Quand l'heure fatale sonna pour lui, son âme tranquille et pure, à qui la foi ouvrait les célestes horizons, se détacha sans peine d'une enveloppe périssable, pour aller recevoir dans le séjour de l'immortalité la récompense de ses vertus. Les larmes de la famille, les regrets de l'amitié ont accompagné cette perte douloureuse. L'Académie a dû songer à la réparer.

En lui nommant un successeur, elle s'est montrée jalouse de conquérir un nom célèbre. Son choix qui vous a désigné, Monsieur, témoigne de ses généreuses sympathies pour ces familles irlandaises que le besoin de la liberté religieuse a conduites sur le sol indépendant de notre France. Ce titre déjà si digne de notre intérêt, a été rehaussé par des travaux éclatants qui ont placé le nom de Mac Carthy parmi les sommités oratoires de notre époque. La chaire évangélique a retenti de la parole éloquente de votre frère, de ce grand orateur chrétien dont nous avons admiré le magnifique talent et déploré vivement la perte prématurée. Ce nom, comme une auréole lumineuse, a précédé vos pas dans notre sanctuaire. Une haute

Digitized by Google

renommée est devenue l'apanage de votre famille que distinguaient déjà tant de mérites. Son poids vous sera léger. Notre antique institution a consacré l'auguste alliance de la Religion et des Lettres ; il vous sera facile d'en perpétuer les traditions : heureux de puiser dans une gloire domestique des inspirations et un appui pour les travaux modestes dont vous avez contracté la dette, en venant siéger parmi nous !

Digitized by Google

REMERCIMENT

DE

M. LE VICOMTE DE MAC CARTHY,

Prononcé en Séance publique, le 8 Juin 1845.

Messieurs,

Au moment d'élever une voix inconnue sous ces antiques voûtes, qui ont si souvent retenti de paroles éloquentes; en présence d'une assemblée nombreuse et imposante, accoutumée à trouver ici les plus nobles jouissances de l'esprit, dont elle est avide... je ne puis me défendre d'une émotion pleine d'inquiétude.

J'ai besoin de vous remercier de vos suffrages : et je crains, en remplissant ce devoir, de tromper votre attente, et de justifier mal un choix trop honorable et si peu mérité!...

L'éloge qu'une plume exercée et brillante vient de tracer du savant Mainteneur qui naguère charmait vos réunions et enrichissait vos Recueils, ajoute à ma défiance en renouvelant vos regrets. Administrateur sage et intègre, M. Dralet avait su concilier des intérêts souvent opposés : par une exploitation habile des fo-

Digitized by Google

rêts, il avait pu sans dureté, sans plaintes, augmenter les revenus de l'Etat.

Versé dans les Sciences naturelles, écrivain élégant et facile, il a laissé des ouvrages estimés, fruits des travaux et des études d'une vie longue, sérieuse et bien remplie.

Comment ne pas hésiter à franchir le seuil de ce sanctuaire des Lettres, consacré, depuis tant de siècles, au culte de la Poésie, du Savoir et de la Philosophie ; seul n'ayant aucune offrande à présenter ; parmi des collègues dont chacun apporte son tribut de talent et de lumières?...

Le Barde inspiré offre une épopée sublime qui ravit l'âme et charme l'oreille par une suave harmonie, ou des chants légers et gracieux, auxquels l'esprit prête sa piquante finesse, et l'imagination ses couleurs.

Le noble vétéran du *Gai savoir*, conservant le feu sacré sous les glaces de l'âge, a su faire revivre en notre langue, avec toutes ses beautés, le chef-d'œuvre épique du plus attachant, sinon du plus parfait des poëtes...

L'œil scrutateur et éclairé du modeste érudit, perçant la nuit des temps, fouillant la poussière des tombeaux, interrogeant des monuments ignorés, découvre les secrets de notre histoire, corrige les erreurs, détruit les préjugés, et, par ses patientes recherches, porte dans les Annales de Toulouse un intérêt nouveau, avec le flambeau de la vérité!

Ici le législateur chargé, par une confiance glorieuse et méritée, de faire valoir à la tribune les vœux de ses concitoyens, et de veiller aux grands intérêts de la nation... le grave et inflexible dispensateur de la justice... l'interprète savant des lois... l'orateur célèbre, éloquent défenseur des droits les plus sacrés... le vigilant gardien de l'ordre social contre l'audace

Digitized by Google

du crime; l'honneur du Parlement, de la Magistrature et du Barreau, viennent se délasser des fatigues de si hautes fonctions; dans de doctes entretiens pleins d'aménité et de franchise, où chacun donne et reçoit tour à tour, par un heureux échange; où la solidité du jugement et l'instruction profonde, n'excluent pas une douce gaieté, la grâce de l'expression et les vives saillies de la pensée... Ils se plaisent à présider aux luttes paisibles de l'arène littéraire, à encourager les efforts du talent, et à poser sur le front des athlètes victorieux des couronnes de fleurs.

Dans cette illustre Compagnie siégent des hommes à qui furent confiées naguère les destinées de nos Provinces : ils ont dignement rempli cette grande et difficile mission..... Les souvenirs qu'ils ont laissés, les regrets dont ils ont été suivis, témoignent assez combien les peuples durent de paix et de prospérité à leur sagesse, leur vigilance et leur fermeté. Rendus à la vie privée, mais toujours zélés pour le bien et dévoués à la Patrie, ils apportent à l'Académie des connaissances étendues et variées, et le fruit d'une expérience dans les affaires, acquise au prix de travaux consciencieux, et quelquefois d'imminents périls!

Auprès d'eux, nous aimons à trouver le savoir, l'éloquence et la vertu relevés par l'onction du Sacerdoce : et dans le digne successeur des Exupère, des Saturnin et des Marca, la science du Théologien, le zèle de l'Apôtre, et la charité du Pasteur! et nous saluons avec respect sur une tête vénérée, l'auréole littéraire unie à celle du Confesseur de la foi!!...

A la vue d'une si imposante réunion de talents, de mérites, de gloire, comment ne pas faire un retour sur soi-même? comment ne pas me demander à quels titres j'ose y prendre place?... En quittant l'abri protecteur d'une prudente obscurité, n'ai-je pas fait

Digitized by Google

acte de présomption ? ne causerai-je pas un repentir à l'amitié ?.....

Ces titres..... je crois les deviner, Messieurs ; ils ne sont pas personnels !... Des souvenirs vous ont rendus indulgents... il m'a été tenu compte d'un nom aimé et respecté... la faveur acquise à la famille s'est reflétée sur celui qui la représente !..... Vous n'avez pas oublié le Prêtre pieux et zélé, qui attirait au pied de la chaire chrétienne une foule empressée, et captivait des jeunes âmes affamées des vérités évangéliques :... cette voix persuasive et puissante, qui foudroyait l'incrédulité, confondait le sophisme philosophique, prouvait l'immortalité de l'homme, déployait le tableau magnifique du bonheur des Saints, et annonçait de si haut, et avec tant d'autorité, les triomphes de l'Eglise !... Cette voix s'est tue trop tôt (pardonnez ce regret à un frère !) elle ne frappe plus nos oreilles ! mais elle vibre encore dans plus d'un cœur !... Elle a plaidé pour celui qui ressemble si peu à l'orateur sacré ; mais qui a l'avantage, à vos yeux, de lui tenir de si près !!...

Elle s'est aussi étendue jusqu'à moi, cette bienveillance qui recueillit un père sacrifiant tout à sa foi, jeté loin de sa terre natale par les orages politiques et la persécution religieuse ;... bienveillance dont les habitants de Toulouse lui donnèrent des marques touchantes, à une époque désastreuse où les lois de l'humanité étaient foulées aux pieds, et tout tombait ou tremblait sous le bras de fer d'une sanglante terreur !...

Toulouse !... cité célèbre dans les années antiques comme dans les temps modernes, par la foi, le courage, la loyauté et l'intelligence de tes enfants !... Toulouse ! embellie par les Arts, et illustrée par la Science et les Lettres ! tu es justement renommée entre

Digitized by Google

les cités de la belle France! pour moi, ville hospitalière et aimée! patrie adoptive!... que je me plais à te rendre hommage, en ce jour, où un lien nouveau me rattache à toi! et à proclamer dans ton Capitole, ma reconnaissance et mon dévouement!!...

Un Anglais (1), profond penseur, disait : « Tout ce » qui nous affranchit de l'empire des sens; tout ce » qui fait prédominer sur le présent, le *passé*, l'*éloi*» *gné* et le *futur*, relève en nous la dignité d'êtres in» telligents! »

Maxime juste et trop souvent méconnue! Le *présent* absorbe l'instinct de la brute, dont il borne l'existence, et il lui suffit; l'esprit de l'homme est créé pour l'éternité..... le *présent* n'est qu'un point mobile qui lui sert d'arrêt; d'où il contemple et ressaisit, par le souvenir, les siècles et les choses *passés;* et d'où, s'élançant dans l'infini, il embrasse par la Foi et l'Espérance l'*Avenir*, objet de ses constantes aspirations!..... tel est le privilége de sa nature, telle sa dignité!...

Toutefois, une génération s'est élevée, oublieuse *du passé* qu'elle dédaigne, peu soucieuse *du futur* qu'elle ignore, et trop enivrée *du présent* qui l'entraîne... Elle compte pour peu les ancêtres; les contemporains lui sont tout. Il n'est pas rare de l'entendre contester l'importance des vieilles institutions, auxquelles nous sommes redevables de cette civilisation qui nous rend si fiers : elle parle avec une sorte de mépris, de ces assemblées si utiles, où les hommes les plus instruits de l'époque formaient comme un fais-

(1) Le docteur Samuel Johnson. « Whatever withdraws us from » the power of our senses; whatever makes the past, the distant » or the future predominate over the present, advances us in the » dignity of thinking beings. »

Digitized by Google

ceau lumineux de leurs talents, de leurs connaissances, de leurs découvertes; et préparaient, pour des ingrats, les précieux avantages dont, sans eux, nous n'aurions jamais pu jouir!...

Toute autorité révolte aujourd'hui; on ne veut plus des conditions que ces esprits prévoyants s'étaient imposées; des règles qui les liaient, qui mettaient de l'ensemble dans la marche, de l'unité dans le but de leurs travaux : on croit y voir des chaînes pesantes, que le génie doit briser, pour prendre librement son essor; un esclavage honteux, un obstacle à l'idole du jour, au progrès!!...

Cependant, où en serions-nous, si chaque esprit, impatient d'un joug salutaire, s'était frayé une route à part; s'il avait repoussé tout avis comme importun; refusé toute direction comme une tyrannie? Si une aveugle confiance en soi, si l'enthousiasme pour ses propres conceptions, avaient porté l'homme supérieur à s'isoler, à fuir le commerce réciproque, introduit par les académies, d'idées, de réflexions, de critique; afin de ne pas laisser entraver son indépendance!... Quelle confusion! que de contradictions! dans quel chaos seraient tombés les Sciences, la Littérature, le langage!

L'homme livré à lui-même est sujet à erreur; il ne lui est pas bon d'être seul; sans guide, l'âme la plus forte, la plus éclairée, défaillit et s'égare; elle a besoin de conseil, d'appui, d'épanchement; le génie le plus sublime a ses bizarreries, ses écarts; sa propre puissance lui nuit : pourquoi n'accepterait-il pas un frein nécessaire, afin de la modérer, de la diriger et de prévenir sa chute, en arrêtant un vol désordonné et trop audacieux?

Ce n'étaient pas des âmes d'une trempe ordinaire que celles des Démocrite, des Pythagore, des Descartes

Digitized by Google

et des Anaxagore! Ne se sont-ils pas perdus dans leurs propres pensées? ne furent-ils pas entraînés dans des systèmes faux et de pitoyables théories? Qui défendrait aujourd'hui les *atomes crochus*, les *tourbillons*, la *transmigration*? qui oserait soutenir que la sagesse et la supériorité de l'homme viennent uniquement de ce qu'il *a des mains, et non des pattes*?.....

Mais si nous rions de ces rêves, longtemps pris au sérieux par des hommes dont il faut louer le génie et les veilles laborieuses; nous avons à déplorer de plus graves erreurs encore filles d'une orgueilleuse suffisance!.....

Plusieurs, trop pleins d'eux-mêmes, après avoir étudié les phénomènes et sondé les mystères de la nature, emportés par l'imagination et éblouis par les lueurs trompeuses d'une science imparfaite, ont cru pouvoir en expliquer, sans l'intervention divine, l'origine et la durée... Alors ils ont nié la cause première, et donné ainsi un libre cours aux passions humaines, en leur ôtant toute crainte de la justice exercée dans une autre vie; ils en étaient venus à se vanter de la funeste tranquillité où s'endorment l'Athée et le Déiste; comme le publie, sur un ton de triomphe, un Poëte (1) imbu de la philosophie d'Epicure :

> Nam simul ac ratio..... cœpit vociferari,
> Naturam rerum haud divinâ mente coortam :
> Diffugiunt animi terrores!.....

La même pensée semble avoir inspiré ces vers que nous lisons à la fin de la seconde Géorgique :

> Felix qui rerum potuit cognoscere causas!
> Atque metus omnes et inexorabile fatum
> Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!!...

(1) Lucrèce. *De rerum naturâ*, au commencement du 3.me livre.

Digitized by Google

Sous le point de vue d'une direction sage, comme d'une utile émulation, il y aurait injustice à méconnaître les services rendus, dans l'antiquité et dans les temps modernes, par les réunions académiques. Elles ont guidé les premiers pas de la raison; elles ont hâté la diffusion des lumières.

Sans remonter jusqu'à la société littéraire créée par Ptolémée Soter, ni à celle dont Charlemagne, à la suggestion du grand Alcuin, fut le fondateur, arrêtons-nous à une époque plus rapprochée; et nous serons frappés de l'heureuse et constante influence exercée, dans les principaux états de l'Europe, par ce commerce mutuel d'âmes fortes et éclairées, liées par les mêmes goûts, tendant à un but commun, et concentrant leurs facultés et leurs études : elles ont multiplié et sauvé de l'oubli des expériences lumineuses, de précieuses découvertes, fruits de courses lointaines, de patientes recherches et de profondes méditations.

Là, se formaient ces règles un peu sévères du *bon goût*, dictées par la sagesse, confirmées par l'observation, transmises d'âge en âge jusqu'à nous; règles qu'on ne violera jamais, sans nuire au progrès réel de l'intelligence.

Là, dans des conférences libres et animées, où l'émulation doublait les forces de l'esprit, où la rivalité luttait sans aigreur, et le bon ton adoucissait la critique, se traitaient des questions curieuses et importantes; quelquefois trop subtiles !... sur l'origine, la fin, les devoirs de l'homme; on y discutait :

Quid deceat, quid non, quò virtus, quò ferat error.

La jeunesse écoutait, et profitait de l'expérience de l'âge; l'ignorance se dissipait aux rayons du savoir; l'indolence était excitée au travail; l'âme faible ou

Digitized by Google

abattue puisait des forces et des encouragements..... Du choc de tant d'intelligences, jaillissait, pour se répandre au loin, la plus vive clarté!...

Disons-le, Messieurs, n'étaient-ce pas des Académies, que la plupart de ces pieuses retraites, diversement et souvent mal jugées, où, loin du bruit des villes et du tumulte des passions, des hommes, cédant à une vocation sublime, renonçaient à toutes les joies terrestres et à eux-mêmes; et étendant leur vue au delà de l'étroit horizon de ce monde, portaient en haut leurs pensées et leurs affections? Le recueillement et l'application fortifiaient leur esprit dévoué non moins au bien des âmes qu'à la gloire de Dieu! Leur temps se partageait entre la prière et l'étude... N'ont-ils pas laissé des monuments d'érudition et de laborieuses investigations, qui étonnent aujourd'hui les plus habiles, et auxquels rien de moderne ne saurait être comparé?...

Dans ces monastères, asiles du malheur et de l'indigence, berceau des arts et sanctuaire de la piété, que notre siècle réclame, et dont les ruines majestueuses n'attristent pas moins le savant que le chrétien!... la jeunesse était instruite et élevée; là étaient composés et transcrits, par un travail opiniâtre, des livres, rares alors, et que l'imprimerie a depuis rendus accessibles à tous... Les œuvres des plus beaux génies de l'antiquité y ont été religieusement conservées, étudiées, annotées et traduites; il ne faut pas l'oublier!... c'étaient des foyers de lumières, des trésors riches en sciences comme en vertus!...

Les Rois, les hommes d'état, comprenant toute l'importance, pour des peuples peu civilisés et mal instruits, de ces associations de nobles et puissantes intelligences, vouées à la propagation des Belles-Lettres, au développement de la raison, s'empressèrent

Digitized by Google

d'en devenir les patrons, et de les encourager par des priviléges et de grands honneurs ; aussi les vit-on surgir dans les principales cités de l'Europe et s'étendre avec une merveilleuse rapidité.

Depuis la mémorable Académie fondée à Rome en 1603 et illustrée par Galilée, jusqu'à celle établie en Irlande en 1786; durant une période d'environ deux siècles, quelle multitude de sociétés littéraires et scientifiques ont successivement illuminé l'Europe, et rendu l'instruction plus générale, plus facile, et presque populaire ! On en compte jusqu'à *cinq cents* dans la seule Italie ! !..... Toutes n'ont pas eu la même célébrité, ni une égale durée ;..... mais toutes ont propagé dans leurs diverses sphères, et entretenu l'amour des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts; toutes ont contribué à mettre en honneur les jouissances de l'esprit, à exciter l'enthousiasme pour ce qui est noble et grand, à délivrer l'homme du poids de la matière et du joug des sens.

Nommerai-je celles qui continuent à rendre d'éminents services à Paris, à Londres et à Dublin; à Rome et à Naples; à Berlin, à Copenhague et à Saint-Pétersbourg, etc., etc. ? La liste en serait longue ! Je ne parlerai pas en détail de leurs travaux, de leurs mémoires, de leurs *transactions philosophiques*, mines si riches, où chaque jour vont puiser les savants ! Vous les connaissez, Messieurs, vous les avez sans doute exploitées, et mieux que moi vous êtes capables de les apprécier !.... .

Je n'entreprendrai pas non plus d'énumérer les grands hommes qui ont jeté un si vif éclat sur ces illustres sociétés, ni ceux qui, de nos jours, en perpétuent la gloire et les bienfaits; le temps et la crainte de fatiguer votre attention ne le permettent pas..... Que pourrait d'ailleurs ma faible voix, pour honorer

Digitized by Google

des noms que l'admiration et la reconnaissance des peuples ont immortalisés?...

Plus ancienne que toutes les autres, l'*Académie des Jeux Floraux* joint à son droit d'aînesse, des titres qui la distinguent et la relèvent. Il ne m'appartient pas d'en esquisser l'histoire; c'est de vous, Messieurs, que je dois l'apprendre... D'ailleurs, il serait téméraire de revenir sur ce que nous avons entendu naguère, avec une si vive satisfaction, de la bouche du spirituel panégyriste de Clémence Isaure...

Il me suffira d'appeler un moment l'attention sur ce qui la marque d'un sceau tout spécial : elle a conservé scrupuleusement la littérature des traditions, les vieilles croyances, l'amour du beau et du vrai, le respect pour le bon goût, et une élocution épurée... Elle ne cesse de résister aux empiétements du style nouveau, vague et *nuageux* s'il veut être sentimental, obscur et *enflé* quand il vise au sublime, trivial et *niais* lorsqu'il prétend à la naïveté;... style *bâtard!* où l'on voudrait découvrir un *perfectionnement progressif;* et que l'on a pu craindre un moment de voir envahir jusqu'à l'éloquence sacrée!!... mais dont la tendance est de mutiler la langue des Racine et des Bossuet!... Votre Académie, en un mot, *ne marche pas avec le siècle!...*

Elle est loin d'adopter ce qui est nommé emphatiquement « *les grandes idées de notre temps!* » Dieu, dit-on, « a placé l'esprit humain sur une pente » éternelle, pour qu'il allât, et qu'il allât toujours!!... » N'est-ce pas le condamner au supplice du Juif errant?.. Il y en a qui croient tout gagné, pourvu qu'on se remue, et qu'on avance; sans se soucier dans quel sens, et vers quel terme!... Mais courir sur une *pente éternelle*, c'est descendre! Où donc arrivera cet esprit qui descend, et descend toujours? Il tombera, il sera

Digitized by Google

précipité;..... est-ce que par hasard le paradis de nos progressistes serait *en bas!!*.....

Avec des pensées plus relevées, l'Académie de Toulouse voit l'esprit humain placé sur l'échelle mystérieuse de l'Ecriture; et montant sans cesse de degré en degrés; elle sait que le feu sacré, d'où les œuvres humaines tirent la vie, doit descendre du ciel; et chaque année, en ouvrant ses concours, elle se fait un devoir de rendre un témoignage solennel à la Foi surnaturelle, qui inspire les actions saintes et les idées sublimes, qui élève l'âme et agrandit le cœur!

Honneur aux sept Troubadours Toulousains, pour avoir voulu que la Religion présidât à leurs Jeux, et sanctifiât *le Gai savoir!* Honneur à l'illustre Restauratrice, dont l'esprit éclairé et la sage prévoyance ont apprécié et confirmé cette juste et féconde pensée, que l'inspiration du poëte vient d'en haut: « *Divinæ spiritus auræ.* » et qu'il y aurait sacrilége à s'en servir contre Dieu!.....

Honneur aussi aux sept courageux Mainteneurs, qui relevant de ses ruines cette noble institution, renversée avec tant d'autres durant les troubles civils de la fin du dernier siècle, ont rétabli et continué jusqu'à nous un usage si précieux, malgré l'opposition ouverte ou cachée de l'indifférence et de l'impiété, non moins hostiles aux Sciences et aux Belles-Lettres, qu'aux croyances et aux pratiques religieuses!!...

Suivons leur exemple, Messieurs; soyons fidèles à maintenir ce qu'ils nous ont transmis; félicitons-nous d'appartenir à une Compagnie qui appelle sur ses travaux la protection la plus auguste; un de ses prix est réservé à un Hymne sacré! Fondée par *une femme,* elle désire que ses Jeux commencent par célébrer *de toutes les femmes la plus parfaite;* celle qui reunit en elle les deux qualités les plus éminentes, et naturellement les

Digitized by Google

plus incompatibles..... Cette femme à la fois *Vierge* et *Mère!* « qui (1) fait pâlir l'éloge; » et que nous nommons *Divine;* sans oublier la distance qui sépare la créature du Créateur, le fini de l'Infini!!...

Quel grand, quel intéressant spectacle a frappé nos regards au beau jour de la Fête des Fleurs!...

L'Académie se rendant avec pompe au temple du Très-Haut; recevant des mains de son Ministre les Fleurs déposées sur l'autel saint, avant d'être distribuées aux vainqueurs!... Cérémonie majestueuse et touchante!... J'envie peu celui qui n'en serait pas ému!... Elle imprime à votre Compagnie un caractère presque sacré! aussi ne la vit-on jamais sanctionner par ses prix, ou admettre dans ses Recueils, des ouvrages contraires aux saines croyances, et désavoués par la vertu...

De telles couronnes ne pouvaient, sans profanation, être décernées au *Poëte licencieux* dont les vers corrompent le cœur en souillant l'imagination! à l'*Orateur* qui propage des doctrines anti-sociales, légitime toutes les passions, et révoque en doute la réalité des devoirs, avec la nécessité de la Foi! au *Littérateur* apôtre d'une philosophie tout humaine; qui séduit les esprits timides et inexpérimentés; les apprivoise avec le crime et la débauche, en les mettant face à face avec les êtres les plus vils et les plus impurs, et les rend ennemis de l'ordre et des lois, en leur inspirant un désir effréné d'indépendance!...

Jamais Clémence Isaure n'aurait fait asseoir à l'ombre de son chaste laurier, l'auteur mystérieux, qui, n'osant avouer son sexe, fait l'injure au nôtre, de lui imputer des œuvres audacieuses, que les femmes ne lisent pas, ou rougiraient de convenir avoir lues : que

(1) Le Vicomte de Châteaubriand.

Digitized by Google

la droite raison condamne; que toute âme honnête et pure rejette avec indignation !.....

Non, ces Fleurs dont *l'éclat fut toujours sans tache* « *his idem semper honos,* » l'*Amarante d'or*, le *Lis* de l'innocence, la modeste *Violette,* ne seront jamais flétries par le contact d'une main coupable, qui aurait tracé des lignes où la vertu serait outragée, et le désordre mis en honneur !... où, sous prétexte d'accomplir une *prétendue émancipation,* dont elle n'a ni le besoin, ni le désir, on rabaisserait *la dignité de la femme;* où l'on ferait l'apothéose du divorce et traiterait le *serment du mariage d'absurdité;* où *la société* serait ébranlée dans sa base, par le relâchement du saint lien qui constitue *la famille !*...

Lorsque la pudeur est insultée, la grandeur morale de l'homme avilie, la loi divine méprisée; les sages et consciencieux dispensateurs des couronnes d'Isaure ne se laisseront pas éblouir par les charmes de la poésie, la nouveauté des idées, le brillant de l'imagination, la force et l'éclat du style; ils n'hésiteront pas à blâmer avec une juste sévérité et à repousser les productions dangereuses de ces écrivains dont je dirais volontiers, avec un philosophe (1) désabusé et repentant :

> J'admire *leurs* talents, j'en déplore l'usage :
> *Leur* parole est un feu; mais un feu qui ravage;
> Dont les sombres lueurs brillent sur des débris;
> Tout, jusqu'aux vérités, trompe dans *leurs* écrits !!...

Ah! Messieurs, qu'il est triste d'entendre justifier de si funestes écarts, par un respect outré pour le génie; et chercher dans le mérite trop exalté d'écrits si condamnables, une excuse à l'imprudente curiosité, qui les dévore et s'en nourrit !...

(1) Laharpe.

Digitized by Google

Eh quoi ! en présence de la mort et de la destruction, oserions-nous vanter l'adresse de l'assassin, louer la trempe et la richesse de l'arme homicide ?... nous arrêterions-nous à contempler avec une froide admiration, comme un sublime et majestueux spectacle, les vagues accumulées et menaçantes du torrent dévastateur ?...

Que j'aime à voir l'entrée du jardin d'Isaure défendue par les digues infranchissables de la raison et du bon goût ! Contre elles viennent se briser ces doctrines subversives, qui, d'une cité orgueilleuse, foyer de toutes les passions humaines, riche des tributs qu'elle nous arrache, fière des illustrations que nous lui envoyons, se précipitent en flots tumultueux sur nos provinces ;... qui leur apportent la mort et la ruine morales, en étouffant ce qu'il y a de plus noble, de plus social, de plus vivant dans l'homme, sous les eaux fangeuses et corrosives d'un égoïsme cynique, et du plus dégradant sensualisme !!...

Je n'en dis pas trop : ne pensez pas, Messieurs, qu'il y ait de l'exagération à attribuer des effets si grands, une si haute puissance, aux *Sociétés littéraires*. Un savant naturaliste, écrivain éloquent, a dit : *Le style, c'est l'homme* : maintenir la justesse dans les termes, la correction dans la phrase, c'est servir non-seulement *la langue*, mais *les mœurs ;* c'est par *la forme* perfectionner *le fond :* car on va *du mot* à *la pensée ;* l'expression est intimement liée au caractère : le *style* révèle *l'âme* de l'écrivain.

Le *bon goût* est aux Lettres et aux Arts, ce que le *bon sens* est à la conduite ; on ne s'égare pas avec lui : le *bon goût* c'est l'instinct, c'est l'amour du *vrai :* tout ce qui le choque est *faux*, et c'est attaquer le mensonge, que condamner les ouvrages qui s'écartent des lois de la morale, et des règles de la saine litté-

Digitized by Google

rature : ils *trompent* en séduisant; ils ne sont pas moins imposteurs que criminels!...

Nos maîtres, formés à l'école des anciens, nous ont enseigné que dans les livres, il fallait chercher, il fallait cultiver τὸ καλὸν, κ'ἀγαθὸν τε; peut-être n'insistaient-ils pas assez sur l'importance d'embrasser aussi τὸ ἀληθὲς! puisque rien n'est *beau*, rien n'est *bon* que *le vrai :* le *beau* c'est le *vrai* dans la *forme :* le *bon* c'est le *vrai* dans les *actes* : le *vrai* seul est simple, naturel, durable... le *faux*... c'est le *néant!*...

En tout, il y a *vérité* ou *erreur :* l'une exclut l'autre : c'est une question de vie ou de mort : il faut choisir..... il y a *vérité* dans les pensées de l'esprit et dans les affections du cœur; *vérité* dans la littérature et les arts, comme dans les sciences et la philosophie : notre âme la désire avec ardeur, l'embrasse dès qu'elle se manifeste : c'est *son bien :* elle aime celui qui la lui montre..... « Quand un discours na» turel, » dit Pascal, « peint une passion et un effet : » on trouve dans soi-même la vérité de ce qu'on en» tend..... en sorte qu'on est porté à aimer celui qui » nous la fait sentir. » « Je prends Dieu à témoin, » s'écriait Gassendi, « que j'ai un grand zèle pour dé» couvrir la *vérité*..... Eh! comment ne désirerais-je » pas la connaître, moi qui suis *dans la joie de mon* » *cœur*, lorsque *je trouve quelque chose de vrai!!*...

Naguère un Mainteneur plein de talent, que je m'honore d'avoir eu pour ami avant de lui donner le nom de collègue; dans un discours remarquable par la finesse des aperçus, la force du raisonnement et la hauteur des pensées, vous entretenait de l'importance, de la nécessité des *convictions en littérature;* et il obtint un assentiment universel.....

Mais, s'il n'y avait pas une *vérité* constante, visible, *saisissable* dans les œuvres de l'esprit, même

Digitized by Google

dans celles de l'imagination : si tout mérite dépendait des opinions personnelles, d'une vogue capricieuse, *de la marche du siècle!!...* en un mot, du mouvement d'une prétendue *perfectibilité*, qui, semblable au mirage dans le désert, trompant l'œil fasciné du voyageur, recule à mesure qu'on croit en approcher et qu'on s'élance pour le saisir; sur quoi s'appuieraient *nos convictions?* il n'y aurait plus que doute et hésitation; en tout se pourraient soutenir également le *pour* et le *contre*, le *bien* et le *mal*, le *vrai* et le *faux*; comme on a la douleur de le voir dans un grand nombre de productions si vantées! Il serait libre de choisir le type *du laid* dans la nature, au lieu de celui *du beau :* de préférer à la vieille Littérature, fière d'une honorable pauvreté, la Littérature soldée de nos jours, et non moins avide d'*or* que de *gloire;* au *Roman de chevalerie*, dont il a été dit justement « qu'il » exaltait l'honneur jusqu'à l'héroïsme (1), » le *Feuilleton-roman* qui traîne l'homme terre à terre jusque dans la fange! On en viendrait à mettre les *poëmes humanitaires* au dessus des magnifiques épopées des plus beaux génies de la Grèce et de Rome! N'a-t-on pas voulu substituer la *Philanthropie* à la *Charité!* N'a-t-on pas prôné la *Philosophie* et la *Raison* aux dépens de l'*Evangile* et de la *Foi!!...*

Attachons-nous donc, Orateurs, Poëtes, Artistes, Hommes de lettres, attachons-nous tous à la *vérité :* remontons le cours des siècles : nous la trouverons dans l'antiquité, belle comme aujourd'hui!... On la reconnaît, on ne saurait l'inventer; si les efforts du plus habile chimiste sont impuissants à créer un grain de sable, les méditations du philosophe le plus éclairé n'enfanteront jamais *une vérité!*.. Elle existe avant lui;

(1) M. Nettement.

Digitized by Google

elle peut apparaître, ou demeurer voilée;..... mais il n'y a pour elle ni déclin, ni progrès..... Elle est ce qu'elle a été, ce qu'elle sera toujours;... et il le faut; le monde croulerait sans elle!... La *vérité!* c'est le premier besoin de l'homme; pour lui, elle est la lumière, la force, le bonheur, la vie!... La *vérité* est une, immuable, éternelle!... La *vérité*... c'est Dieu!!...

Vous l'avez compris, Mesdames; aussi venez-vous à nos assemblées avec un louable empressement. Vous y cherchez plus qu'un délassement intellectuel, plus qu'une fête littéraire; et vous y menez avec confiance les chers et précieux objets de votre tendresse et de votre sollicitude maternelles! Un tact sûr et exquis vous a fait sentir que les *Mainteneurs du Gai savoir* sont aussi les *Mainteneurs* du goût, de la morale, des principes religieux, de tout ce qui mérite le plus vos encouragements et votre intérêt.

Ici, vit et se transmet d'âge en âge, par un sentiment tout chrétien, un respectueux dévouement pour le sexe aimable qui adoucit les mœurs et embellit l'existence de l'homme; ici on chérit et vénère la mémoire des femmes héroïques et saintes : on célèbre les services qu'elles ont rendus à la *Religion* et à la *Famille* par leurs modestes travaux, leurs sages talents et leurs douces vertus : et souvent à l'*Etat* et à la *Patrie*, par leurs sublimes inspirations, leur force d'âme, et leur vaillance dans les siéges et dans les combats!!...

Rien ici ne vous blesse, tout vous attire : vous retrouvez les égards, le bon ton, les convenances, les sentiments délicats et généreux qui répondent aux vôtres, l'esprit de sacrifice (si opposé au froid égoïsme!) qui a créé tant de prodiges, et porté au plus haut degré avec la politesse française, la civilisation euro-

Digitized by Google

péenne!.. L'*esprit de chevalerie*, enfin!... (pourquoi craindre de le nommer?) souvent méconnu et aveuglément attaqué, parce qu'il a été dénaturé; cet esprit dont la destruction, pendant un retour momentané à la barbarie, arrachait à un orateur illustre, génie vaste, homme d'état et presque prophète, cette exclamation douloureuse et éloquente (1)!... « L'ère » de la chevalerie est passée! Elle est passée!... et la » gloire de l'Europe est à jamais éteinte!... »

Oui! Mesdames, ici votre heureuse influence n'a pas cessé d'être reconnue : elle est grande pour le bien... elle est destinée à sauver la société!.. Usez-en sur la génération qui s'élève, et qui en a besoin! usez-en sur l'enfance confiée à vos soins et à votre direction, et dont vous aurez peut-être à répondre!... sur la jeunesse studieuse et refléchie, appelée à réparer les maux causés, de notre temps, par les passions d'une fausse philosophie; et, j'ajoute, *par l'oubli de ce qui vous est dû!*..... Inspirez-lui l'amour du *beau* et du *vrai*, le goût du travail, le désir de se faire un nom dans les Belles-Lettres, les Sciences et les Arts... Excitez dans ces cœurs neufs et généreux la noble ambition de servir la patrie avec la plume aussi bien qu'avec l'épée; de moissonner dans le jardin d'Isaure, comme aux champs de Mars; et de ceindre à la fois la couronne de fleurs et celle de lauriers.

Pour moi, Messieurs, en occupant pour la première fois, au milieu de vous, une place à laquelle je n'osais aspirer, je suis pénétré de l'importance des devoirs imposés par la qualité de Mainteneur; et sentant mon insuffisance, je désespérerais de les remplir si je n'étais soutenu par vos exemples et aidé de vos lumières!...

(1) The age of Chivalry is gone!... it is gone and the glory of Europe is extinguished for ever!!... Edm. Burke, sur la Révolution française.

Digitized by Google

Heureux de vous avoir pour guides et de profiter de vos leçons, je tâcherai de m'animer de votre esprit, de suppléer aux moyens par la volonté, et de marcher de loin sur vos traces !...

Fidèle à la devise d'une autre Académie, dont j'ai l'honneur d'être membre « *we will endeavour,* » nous essayerons! Vous me verrez faire tous mes efforts pour *maintenir* de concert avec vous, et transmettre à nos successeurs, le bon ton, le bon goût, la bonne Littérature, et par dessus tout *l'amour du vrai!!*...

C'est une grande et noble tâche ! elle est digne de vous et de votre glorieuse Fondatrice!... Vous avez bien voulu m'y associer... je m'en félicite, Messieurs, et je vous remercie!.....

Digitized by Google

RÉPONSE AU REMERCIMENT

DE

M. LE VICOMTE DE MAC CARTHY;

Par M. le Comte DE CASTELBAJAC,
Modérateur.

MONSIEUR,

Les principes les plus sévères sont bien souvent alliés à l'esprit le plus conciliant, au caractère le plus doux.

Votre vie entière en est la preuve, et les vertus aimables qui déjà depuis longtemps vous ont rendu cher à la plupart de vos nouveaux confrères, la facile ironie d'une conversation spirituelle, l'obligeance et l'abandon que vous apportez dans vos relations, étonneraient peut-être ceux d'entre nous qui, moins heureux que vos anciens amis et n'ayant pu vous connaître encore assez pour vous apprécier, s'arrêteraient frappés de l'austérité de votre morale, de la sévérité de vos jugements;

Si nous ne savions tous que la vertu inflexible pour tout ce qui lui paraît s'écarter de la ligne du devoir, rigoureuse envers elle-même, impitoyable dans ses théories, est douce dans leur pratique, bienveillante pour ses amis, indulgente à ses ennemis.

Digitized by Google

Ces réflexions, que vous me pardonnerez, j'espère, et qui me sont suggérées par le discours que je viens d'écouter avec un si vif intérêt et l'exigence complétement satisfaite d'une amitié si vraie, se sont présentées sans doute à tous les esprits, et chacun de nous y puise un nouveau motif de s'applaudir du choix que nous avons fait de vous.

Ce choix, Monsieur, n'a rien qui doive vous surprendre, et seul vous vous en êtes étonné; seul vous avez pu chercher hors de vous-même les considérations qui nous l'ont dicté.

Ce n'est pas qu'insensibles à tous les souvenirs que vous venez d'invoquer avec tant de modestie comme vos uniques soutiens, nous ayons détourné nos regards de la sainte et brillante auréole dont est environné le nom que vous portez; mais c'est après s'être arrêtées sur vous, que nos pensées sont remontées vers eux; et l'hommage que nous rendons au passé de votre famille, à la gloire de vos ancêtres, à la mémoire de vos nobles frères, nous a seulement rappelé combien vous les représentez dignement dans cette cité généreuse, qui vient d'entendre avec émotion l'hymne pieux et touchant de votre reconnaissance, et à laquelle tous ces exilés volontaires (1), victimes de leur fidélité et de leur foi, ont si glorieusement payé la dette d'une hospitalité qu'elle s'honore de leur avoir donnée.

Vous ne le permettriez pas, Monsieur, et je ne veux pas énumérer ici les titres qui vous ont acquis nos suffrages.

Je connais trop la distance qui sépare les qualités de l'esprit et les vertus de l'âme.

(1) La famille de Mac Carthy, catholique et dévouée aux *Stuarts*, vint s'établir à Toulouse pour y professer librement sa foi politique et religieuse.

Digitized by Google

La modestie s'étonne des éloges, mais les accepte et s'en réjouit peut-être ; l'humilité en souffre et s'effraie en les repoussant.

Cependant laissez-moi vous dire que désormais et pour toujours assis à nos foyers, le Secrétaire érudit d'une puissante et célèbre association (1), devait voir s'ouvrir devant lui les portes de ce sanctuaire.

Également correct et disert dans les deux idiomes de votre patrie d'origine et de votre patrie de naissance, vous vous êtes enrichi des trésors de leur double Littérature.

Votre enfance a grandi, votre jeunesse et la plus grande partie de votre vie se sont écoulées au milieu de cette bibliothèque précieuse que Toulouse regrette, qu'avait créée l'érudition et le goût éclairé de votre vénérable père, et dont vous avez feuilleté sans cesse et en quelque sorte épuisé les richesses malheureusement dispersées aujourd'hui, mais religieusement recueillies et conservées dans votre mémoire.

Il est difficile de penser, Monsieur, que des études si consciencieuses et si constantes, une vie si paisible et si pure, l'amour des Lettres excité et entretenu par leur culture habituelle, n'aient pas fait éclore quelques fruits que votre modestie a jusqu'ici dérobés au grand jour.

Espérons que dans l'intimité de nos relations académiques nous triompherons de votre réserve, et que vous rangerez au nombre de vos devoirs le tribut annuel que le culte d'Isaure impose aux desservants de son autel.

Et s'il fallait encore des encouragements à une timidité que rien ne justifie, pourriez-vous être agité

(1) L'Association Catholique d'Irlande.

Digitized by Google

d'une émotion quelconque, éprouver la plus légère défiance, alors que le hasard m'a désigné pour vous témoigner les sentiments qui vous accueillent dans cette enceinte ?

Une telle coïncidence ne semble-t-elle pas calculée bien moins pour complaire à l'amitié que pour la rassurer dans ses plus humbles appréhensions ?

Cependant, Monsieur, ne nous enveloppons pas davantage dans le voile transparent d'une modestie qui pourrait paraître fausse si l'expression en était outrée, et ne nous exagérons pas les qualités nécessaires pour juger sainement des ouvrages de l'esprit... Savoir en jouir, c'est quelquefois être assez habile pour les apprécier sûrement... Le goût n'est pas toujours inséparable de la faculté de produire : c'est une fleur délicate de l'esprit, et les fleurs les plus jolies ne naissent pas toujours sur le terrain le plus fertile.

D'ailleurs ne venez-vous pas de nous dire que c'est pour *maintenir* les saines doctrines, les bonnes traditions en toute chose que l'Académie a été instituée ?... C'est dans cet esprit et ces principes qu'à son tour il faut qu'elle se *maintienne* : aussi le talent le plus brillant ne suffit-il pas toujours pour obtenir les couronnes qu'elle distribue.

Ce n'est pas assez d'une imagination poétique, d'un style orné, plein de mouvement, de chaleur et de grâce ; la corbeille d'Isaure ne se remplit que de fleurs sévèrement choisies, et se ferme sans pitié, mais non pas sans regret peut-être, à ces plantes dangereuses dont l'éclat décevant et perfide cache un funeste poison.

Hélas ! de nos jours, trop de mains s'empressent avides de les cueillir.

Ainsi que vous venez de l'exprimer avec finesse, l'Académie *ne marche pas avec le siècle*, suivant

Digitized by Google

l'acception abusive donnée généralement à ces mots. Une course trop précipitée, trop rapide, serait contraire à son essence, peu convenable à sa dignité ; mais elle *avance*, et s'associe à tout ce qu'il y a de noble et de pur dans le mouvement qui se fait autour d'elle. Jalouse de s'attacher tout ce qui peut l'enrichir, l'éclairer et lui plaire, elle s'est empressée d'appeler à elle, et vous trouverez dans son sein, des hommes éminents par leur savoir et leur goût (1).

A ces traits, ils pourront bien ne pas se reconnaître; mais aurai-je encore à les nommer quand je vous aurai dit que nos suffrages n'ont été que l'écho des applaudissements d'un public qu'ils savent charmer tour à tour dans des genres différents ; l'un par la profondeur et la hardiesse de la pensée ; l'autre par le piquant et l'inattendu des jeux de son esprit; celui-là par le moelleux et l'élégance du style le plus pur et le plus gracieux.

D'ailleurs, est-il bien vrai que le siècle marche sans cesse vers le progrès ou vers l'abîme ?

Je n'essaierai pas de résoudre une question si étrangère à mes études habituelles, si vivement controversée, et sur laquelle de très-bons esprits se rencontrent dans les camps les plus opposés.... Mais si je n'ose affirmer ou nier la marche du siècle, je vois au moins qu'il se *remue*, et je me plais d'autant plus à contempler ses mouvements hardis, qu'on ne saurait contester leur souplesse et leur grâce.

L'esprit humain ne serait-il qu'un bateleur infatigable, recommençant sans cesse les mêmes tours appris des maîtres qui l'ont précédé?... Mais le jongleur habile ne les répète jamais avant que les spectateurs qui les ont déjà vus n'aient déserté l'arène, tandis que

(1) MM. Gatien-Arnoult, Sauvage, Fortoul.

Digitized by Google

dans son impatience l'esprit de l'homme ne se soumet pas toujours à attendre le retour de nouvelles générations.

J'avoue que le spectacle m'intéresse et m'amuse; et bien que je n'eusse pas, sans doute, toujours choisi la scène qui se passe sous nos yeux, je suis heureux d'y assister.

La véritable sagesse, qui consiste à espérer et préparer un avenir meilleur, ne nous conseille-t-elle pas aussi de jouir du présent? quelques aspérités qu'offre la vie, il est si bon de vivre, ne fût-ce que pour apprendre à bien mourir!... Et pensez-vous qu'elle ait toujours paru sans amertume et sans reproche à ceux qui l'ont épuisée avant nous, cette coupe constamment mêlée d'absinthe et de miel?

En remontant les âges du monde, quelle époque n'a pas cru devoir gémir sur elle-même et regretter le passé?

Les siècles les plus brillants, ceux que l'histoire présente à notre admiration, ont été de la part de leurs contemporains l'objet de censures sévères et justes quelquefois : et sans fouiller dans des souvenirs lointains, au point de vue littéraire, celui qui doit surtout nous occuper ici, n'oublions pas que des esprits chagrins trouvèrent bien des sujets de blâme sous le règne du grand Roi : bien des taches ont offusqué leurs yeux dans les astres éclatants qui ont illuminé le grand siècle.... Et le satirique Boileau ne vous semble-t-il pas plus indigné du travers de Pradon, qu'enthousiasmé du génie de Racine?

De nos jours la diffusion des lumières en a diminué l'éclat. Nos yeux, accoutumés à une clarté plus généralement répandue, sont moins frappés du rayonnement des flambeaux qui nous éclairent et qui jadis peut-être nous eussent éblouis. Cependant il est de

Digitized by Google

ces renommées qui retentiront d'âge en âge, et qui reçoivent les hommages de tous.... Inclinons-nous avec respect devant le sanctuaire où le chantre illustre et vénéré du Génie du Christianisme jouit vivant de sa gloire immortelle.

Au-dessous de ces rois de l'intelligence, que d'écrivains nous offrent encore des modèles presque achevés et parfaits dans l'art d'exprimer la pensée!

Sans doute on ne saurait trop amèrement déplorer que quelques-uns d'entre eux, abusant des plus beaux dons que l'homme ait reçus du ciel, emploient leurs talents quelquefois sublimes, j'ai presque dit leur génie, à revêtir des couleurs les plus séduisantes les dangereux sophismes d'une immoralité sacrilége. Heureusement la magie d'un style enchanteur ne parvient pas toujours à rendre leurs doctrines bien redoutables, et leur influence éphémère peut à bon droit être contestée.

Le dix-huitième siècle se fût prosterné devant eux; le nôtre discute et leur demande, quelquefois au nom d'un passé qui ne fut pas toujours d'accord avec le présent, de quel Dieu ils sont les apôtres, d'où ils viennent, et où ils prétendent arriver?

Si pour ceux-là l'esprit de l'homme soumettant tout à l'examen d'une raison trop sujette et trop prompte à s'égarer, aspire à escalader le ciel et réalise en quelque sorte la fable des Titans précipités des régions célestes, et s'agitant écrasés sous les montagnes qu'avait follement entassées leur orgueil; cette fiction ingénieuse, ce mythe sévère ne sera pas une leçon perdue pour tous les hommes de nos jours, à qui semble l'avoir destinée la sagesse des siècles antiques.

Le flambeau de la foi, si vive dans votre âme, s'est rallumé de toute part, et le très-grand nombre de

Digitized by Google

ceux qui m'écoutent, unissant leur voix à la mienne, pourraient vous dire avec moi :

« Comme vous, Monsieur, je crois parce que j'aime; » sans consulter ma raison, j'obéis à mon cœur, et » bénissant le Dieu qui m'a placé dans la barque de » Pierre, je m'abandonne avec confiance au souffle » divin qui la pousse. »

Ces sentiments d'une confiante et pieuse espérance remplissaient le cœur de l'Académicien (1) auquel vous succédez; ils ont fait la consolation de ses derniers instants.

Une voix exercée nous a trop bien retracé les qualités qui nous le faisaient aimer, et les titres qui recommanderont sa mémoire, pour que je vienne vous parler encore du littérateur, du savant, de l'administrateur intègre et habile, de l'homme ferme, juste et bon dont nous pleurons la perte.

Puisse le sincère hommage que l'Académie dépose aujourd'hui sur sa tombe, adoucir l'affliction de sa famille désolée!

Puissent les regrets dont vous êtes témoin, Monsieur, vous prouver l'importance et le prix que nous avons mis au choix de son successeur!

(1) M. Dralet.

Digitized by Google

SEMONCE

Prononcée en Séance publique, le 15 Février 1846;

Par M. le Vicomte DE RAYNAUD,

Un des quarante Mainteneurs

Messieurs,

Il est, dans la vie des peuples, des époques de transition que précèdent toujours des troubles intérieurs et de grands ébranlements politiques; le flot révolutionnaire entraîne après lui les institutions, les croyances, les mœurs, et la société haletante, désarmée, flotte incertaine entre un passé sans retour et un avenir inconnu. Alors la mission de l'écrivain grandit, s'élève, et devient presque un sacerdoce; à lui la noble tâche d'instruire et d'éclairer; à lui l'heureux privilége de montrer le port après la tourmente. Mais s'il appartient au génie de frayer aux peuples une voie nouvelle vers le bonheur et la vérité, il peut aussi, instrument aveugle de la divine Justice, ajouter encore à nos souffrances et prolonger nos expiations. A notre époque surtout, l'action de la Littérature est immense; le journalisme l'a fait descendre jusque dans

Digitized by Google

la foule: soldée par les partis, loin de les apaiser, de les instruire, elle est à la fois l'expression des passions haineuses, des doctrines funestes, et la voie qui mène à la corruption et à l'erreur. C'est avec effroi que les esprits sérieux jugent ses tendances et redoutent son ascendant.

Vous qui dans vos rêves de gloire dotez votre patrie de bonheur et d'avenir, Jeunes hommes, notre orgueil et notre espérance! Vous que des convictions fortes, une haute intelligence placent en tête de notre régénération; par la méditation, l'étude, trempez votre âme, élevez votre esprit: le talent tout entier n'est pas dans la pensée; le caractère le grandit, le cœur le vivifie. Etudiez nos mœurs, notre époque; ne rejetez jamais la leçon du passé; et pour mieux éclairer le choix de vos modèles, pour mieux tracer la voie où vous devez courir, rappelons-nous ce qu'était l'écrivain au dix-septième siècle, jugeons ce qu'il est de nos jours, pénétrons-nous surtout de ce qu'il devrait être.

Au dix-septième siècle, tout était ordre et hiérarchie; par un accident heureux et rare dans notre histoire, les institutions répondaient aux besoins du pays; les grands vivaient sous l'empire de la foi, la sécurité était dans les masses, elles voyaient dans le pouvoir, non le glaive qui frappe, mais l'égide de la Providence qui défend. Tout semblait promettre à notre patrie le calme, douce récompense de la simplicité des mœurs; la gloire, fruit heureux du développement des lumières. En vain le souvenir d'une vie guerrière poussa la noblesse à la Fronde; en vain l'indigence apprit-elle au peuple nos désastres et nos revers; la nation, émue quelquefois, s'agitait à la surface, mais elle était au fond calme, imposante et

Digitized by Google

forte. Les mœurs de la famille dominaient les existences, les professions étaient héréditaires, le père en transmettait à ses fils la science, l'esprit, les habitudes, et celle de l'homme de lettres, la seule qui par sa nature fût individuelle et ne pût se léguer, avait aussi ses mœurs, son caractère, j'ai presque dit une physionomie qui lui était propre.

En dehors du positif de la vie et du mouvement des affaires, l'écrivain, au dix-septième siècle, n'éprouvait qu'un désir, la gloire; qu'une passion, la vérité. Il avait cette simplicité de cœur qui s'unit souvent au génie; joignait la candeur au savoir, la grâce à l'érudition, la modestie à la dignité. Sans cupidité, sans besoins, sa pauvreté fut proverbiale; n'éprouvant jamais cette vaniteuse envie qui nous fait ennemis des grands, avec bonheur il chantait leurs exploits, avec esprit il attaquait leurs travers; dévoué sans bassesse, il savait à la fois chez les autres honorer le rang et toujours en lui respecter l'homme. Corneille, sacrifiant la fortune à sa gloire, brave la vengeance de l'implacable Richelieu; si Racine succombe sous le poids de la disgrâce du maître qu'il aime, pour l'arracher à des jeux peu dignes de la majesté d'un roi, il ose s'exposer à son ressentiment.

Alors les habitudes de l'écrivain étaient graves, mais tempérées par le contact des hommes de la cour; il acquérait près d'eux cette élégance, cette dignité de manières dont seuls à cette époque les grands offraient le modèle. Sa langue s'épurait, son tact devenait plus fin; il s'inspirait des sentiments qui animent ses héros et les font plus grands que l'histoire. Si quelquefois il puisait à ces sources des froides scènes d'une galanterie prétentieuse et guindée, le premier de nos comiques, Molière, leur dut aussi ses plus heureuses créations, les Femmes savantes et le Mi-

Digitized by Google

santhrope. La Fontaine lui-même s'impressionnait à son insu; il devait moins à l'attention qu'au frottement; distrait d'abord, se rappelant ensuite, ses sensations se formulaient plus tard en jugement, se reflétaient dans son esprit avec le vague, l'incertain d'un rêve : heureuse nature! génie sublime, à la fois doué de tout ce que le cœur a de naïf, l'esprit de fin, la philosophie de profond!

Observer les mœurs des écrivains au dix-septième siècle est une étude attachante et curieuse; entourés de luxe, d'opulence, ils n'ont jamais tenté d'en conquérir les avantages; tenant à la société par les affections, non par les intérêts, ils repoussaient ses intrigues et partageaient ses amitiés : ainsi le voyageur parcourant, pour s'instruire, des pays éloignés, y éprouve des sympathies, en goûte les plaisirs, mais par ses mœurs y demeure étranger.

Dominés par une unique passion, ils ne voyaient, ne sentaient que par elle; l'amour de l'art possédait leur cœur tout entier et préoccupait exclusivement leur esprit : qu'ils étaient forts ces écrivains célèbres, mûris par le travail et la réflexion, demandant au grand monde la forme et la grâce, ayant toujours pour guides la Raison et la Foi! La Science, par eux, pose ces grands principes dont l'expérience étend chaque jour l'application et proclame la vérité; la Chaire chrétienne enfante des orateurs sublimes, la Magistrature retrouve cette éloquence qu'on croyait ensevelie sous les ruines d'Athènes et du Forum; la Poésie, les Arts sont à l'apogée de leur gloire, la Législation se fixe, l'Industrie se développe, l'Administration s'organise, un heureux ensemble de besoins et d'action pousse vers le bien, vers le beau, la société tout entière; partout est le progrès, la force, la gloire, parce qu'il y a partout unité et harmonie.

Digitized by Google

De nos jours, les passions s'agitent, les intérêts de fortune dominent, le cœur est sans élan, l'esprit sans poésie, le siècle matérialise l'idée; on se préoccupe sans cesse des individus, peu de la société et de la famille; l'isolement, l'égoïsme ont passé dans les mœurs; nous nous sommes jetés dans la vie positive, et bientôt s'éteindront parmi nous les restes de cette chaleur morale sans laquelle il n'y a point d'organisation durable, ni de société possible. La spéculation envahit notre patrie et sur ses pas entraîne l'écrivain; il perd à ce contact cette vigueur de pensée, cette jeunesse de l'âme qui ne s'éteint jamais chez l'homme simple et vertueux. Tout à l'ambition, aux plaisirs, aux affaires, entouré de luxe et de jouissances, il agit et n'observe pas; trop positif pour comprendre l'enthousiasme, l'esprit de calcul étouffe son génie; partageant nos passions, irritant nos discordes, il est partout, n'est étranger à rien; athlète, au fort de la mêlée, loin d'arracher au péril, à l'abîme, la foule aveugle qui se précipite vers la fortune, loin de la guider du rivage, et du doigt lui marquer l'écueil, il se livre lui-même et la pousse au fort du courant. Quand du haut de son génie dominant la multitude il devait dissiper l'erreur qui l'entraîne, la rendre à la vie de l'âme et lui montrer la vérité; courtisan du peuple, il décrit ses mœurs, adopte son langage, pour le séduire il le passionne et le flatte sans l'éclairer : insensé ! il sème des tempêtes; pourra-t-il jamais recueillir la gloire et le bonheur ?

Je le sais, Messieurs, de nombreuses exceptions sont en dehors des mœurs que j'ai décrites, et viennent, je le dis avec bonheur, protester contre mes paroles; personne plus que moi n'admire l'homme de lettres pénétré de sa haute mission, consacrant ses travaux, ses veilles, à propager les saines doctrines

Digitized by Google

de la morale et du bon goût. Au-dessus des passions, des préjugés de notre âge, il comprend qu'il est des idées transitoires n'appartenant qu'à une époque et sans application dans le siècle qui suit; mais il sait aussi qu'il est des principes imprescriptibles, immuables, devant toujours dominer la société; il satisfait tout ensemble à la nécessité qui exige de se placer au point de vue de son siècle, au devoir qui commande de le ramener au bien et au vrai. La Magistrature nous offre de tels hommes, la Tribune quelquefois encore retentit de leur parole, la Poésie s'enorgueillit de leurs œuvres, la Science de leurs progrès. Mon cœur voudrait célébrer chacune de leurs gloires; pour ne point rendre un solennel hommage à ces beaux talents, à ces nobles caractères, j'ai besoin de me rappeler que ce ne sont pas des individualités que j'avais à peindre, mais les tendances de notre Littérature que je devais apprécier.

Le rapprochement de la vie de l'écrivain au dix-septième siècle de celle de l'homme de lettres de nos jours a déjà, je l'espère, fait naître en vous la conviction qu'une haute intelligence, des connaissances variées, ne suffisent pas aux travaux littéraires. L'esprit seul n'enfante pas des chefs-d'œuvre; un cœur noble, une âme élevée, des mœurs simples doivent venir en aide; on ne saurait isoler nos facultés de nos sentiments; l'homme tout entier se reflète dans son œuvre; elle en est toujours l'expression.

Les grands exemples, les beaux modèles peuvent seuls, si j'ose m'exprimer ainsi, compléter le jeune écrivain, atteindre le double but d'élever son âme, d'enrichir son esprit. L'imitation est l'auxiliaire du génie; elle agrandit sa sphère, ajoute des beautés à ses créations; c'est la source où l'on puise des richesses nouvelles, qui fertilise un sol fécond; c'est le principe

Digitized by Google

d'une émulation élevée, mobile des grands esprits, passion des nobles âmes. Loin de moi de parler ici de cette imitation servile, ornière où rampe la médiocrité ; elle étreint le génie dans un cercle de fer, ne tient point compte du temps, des lieux, des mœurs, est le calque de son modèle. L'homme de goût s'inspire et ne copie jamais, emprunte moins qu'il ne s'éclaire. Explorateur habile, la contrée qu'il visite le mène à un pays nouveau, l'excite à découvrir des terres inconnues.

L'art a d'impérissables beautés; elles traversent les temps, appartiennent à tous les siècles. Mais il en est d'autres, éphémères, qui n'ont qu'un point de vue, qu'un jour, et perdent leur effet si on les déplace; à chaque époque, son esprit, ses mœurs ; selon les besoins un habile écrivain change de modèle, mais a toujours le soin d'éclairer le présent des vives clartés du passé.

L'éléganoe, le bon goût d'Athènes, répondent, je le sais, à d'autres époques que la nôtre; mais Démosthènes tonnant contre Eschyle peut inspirer de puissantes paroles à nos orateurs dévoilant la bassesse et flétrissant la corruption. Si l'épicurisme aristocratique d'Horace est peu d'ensemble avec nos mœurs, l'éloquence logique et brillante de Cicéron peut éclairer la Magistrature et fournir de grands exemples au Barreau; et dans notre patrie, où la liberté n'est pas nouvelle, où, contemporaine du génie, elle éclaira nos pères d'un jour brillant et pur, les Molé, les Harlay, les d'Aguesseau offrent les modèles d'une éloquence indépendante et sublime. Il fut une époque élégante et septique où le Français moqueur, imprévoyant, était aimable et dissolu, effleurait tout, ne traitait sérieusement que les plaisirs; où, prodigue de nos destinées, il jetait aux vents et à la tempête la

Digitized by Google

fortune et l'avenir de la France. Cet âge nous touche par sa date, nos mœurs l'éloignent de trois siècles; les livres qui exercèrent le plus d'influence sur nos pères seraient aujourd'hui sans portée; cette poésie spirituelle, scintillante, qui pour eux avait tant de charmes, ne trouve plus d'écho parmi nous, et pourtant, si moins que le grand siècle cette époque produisit des chefs-d'œuvre, si ses grâces n'eurent qu'un jour, son esprit qu'une saison, elle peut encore offrir de brillants et nombreux modèles. Rejetons ses erreurs, sa morale, ses goûts; mais sachons admirer ce que la Science et la Poésie lui doivent d'utile et de beau : l'art d'imiter, Messieurs, est aussi l'art de choisir.

La Littérature a changé de place; elle n'a plus pour asile le palais des rois ou les lambris dorés de l'aristocratie; elle envahit nos assemblées, nos tribunes, descend sur la place publique; les journaux la portent dans la chaumière; loin d'occuper les loisirs d'une société élégante et choisie, elle s'adresse à la foule, à de nouveaux lecteurs, prend une nouvelle langue. Quelquefois originale et naturelle, souvent inégale et vulgaire, la raison admet qu'elle modifie sa forme, le bon goût blâme ses écarts; tour à tour elle usurpe ou mérite nos suffrages. La direction de mes idées peut éveiller en moi des sympathies pour le dix-septième siècle, mais ne saurait me rendre injuste pour l'époque où nous vivons : la Littérature autrefois avait ses perfections, celle d'aujourd'hui a ses beautés.

La prose était alors plus harmonieuse, plus pure; mais l'art de bien écrire n'appartenait qu'à l'homme supérieur. Il se généralise parmi nous, et se répand chaque jour davantage : ce style inégal et facile nous attache et nous plaît; quelquefois gracieux, plus encore original et hardi, on lui pardonne jusques à ce

Digitized by Google

néologisme à l'allure franche, indépendante; son étrangeté a souvent de la grâce, donne du piquant à la pensée, la grave et l'embellit tout ensemble.

Sacrifiant l'harmonie à la rime, nos Poëtes ont des vers durs, l'expression prosaïque; ils prennent parfois le bizarre pour le sublime; mais, je le proclame avec reconnaissance, ils ont brisé l'entrave qui liait la pensée aux sens et à la matière, agrandi la sphère de leurs devanciers de tout ce que l'âme a de joies intimes, l'amour de pur et d'immortel; par eux la beauté antique a modifié sa forme, épuré ses voluptés; le sentiment chrétien a passé dans l'art; ils ont senti que la poésie prenait sa source dans le cœur, que pour but elle avait le ciel et pour expression la prière.

Je le répète après la Bruyère : ce qui a été pensé vaut mieux que ce qui a été écrit; c'est à notre Littérature d'explorer le champ où se trouvent encore des richesses nouvelles, d'exprimer ce qui reste à dire. Prise au point de vue de l'art oratoire, l'improvisation agrandit son domaine; ses succès se bornaient à la chaire, au barreau; la tribune aujourd'hui lui prépare des triomphes. Déjà nos assemblées ont produit de grands et nombreux orateurs; déjà cet art est pour nous une gloire acquise et doit être aussi une espérance; les institutions développeront nos facultés natives; parler d'inspiration, de verve, sera l'ambition et le talent des hommes supérieurs. Une chaleur d'âme expansive et sympathique, des impressions fortes, une élocution brillante, de l'élan, de l'énergie sont à la fois les qualités de l'improvisateur et celles qui distinguent le Français. Notre langue, nos mœurs, notre amour du succès, tout nous appelle à la tribune, et l'art d'improviser remplacera chez nous la conversation.

Digitized by Google

De nos jours on discute, on disserte; mais on ne cause plus; et, dussent les hommes graves me trouver frivole, l'improvisation, ce me semble, est un dédommagement incomplet de cet échange d'esprit et de pensées où se mêlaient souvent la bienveillance et la grâce. L'art d'improviser est l'apanage exclusif des supériorités, son application est accidentelle; si son action est forte, elle n'est ni générale ni continue. Noble fille de l'éducation et de l'opulence, la conversation au contraire étendait son influence à tout, partout et toujours; traitant des arts, des plaisirs, des affaires, elle jugeait juste, vite, bien; louait sans fadeur, censurait sans rudesse, joignait le laisser aller de la grâce à la délicatesse du bon goût, la légèreté de la forme à la profondeur de la pensée; elle exprimait si bien tout ce que le cœur sent, tout ce que l'esprit inspire! c'était en France le talent universel, l'art national; dès longtemps elle avait fait passer dans nos mœurs l'égalité des rapports, des bons procédés, des manières, et, convenons-en, Messieurs, cette égalité en valait une autre.

Honneur à la Littérature enrichissant la société de lumières nouvelles, prêtant sa grâce à la morale, son éclat à la vérité! Honneur à l'Homme de lettres pénétré du sentiment de l'art, inspiré par l'amour du bien! Sourions à ses travaux comme à une douce espérance; mais sachons aussi flétrir, proscrire ce dévergondage de mœurs déversé avec profusion dans la plupart de nos ouvrages. Honte à ces écrivains qui spéculent sur le scandale, font du succès un trafic, de leur cabinet un comptoir, de la Littérature un commerce!

Au théâtre s'exprimaient autrefois les sentiments les plus nobles par les vers les plus sublimes; et souvent, miroir fidèle de nos mœurs, il flétrissait nos vices ou riait de nos ridicules. Que nous offre aujour-

Digitized by Google

d'hui la scène ? L'histoire du crime; elle choisit au bagne ses héros, exalte l'énergie de la perversité, et livre la vertu à la risée du spectateur. Ah ! pour s'oublier ainsi, nos auteurs n'ont-ils plus de hauts faits à louer, ou des travers à peindre ? Le frottement, les relations multipliées effacent, il est vrai, les caractères tranchés, les vices de classe, les originalités locales; mais Picard, Mazères, ont prouvé qu'il est encore des nuances à saisir, des scènes piquantes à produire; et l'Ecole des vieillards dit assez haut qu'un Poëte honnête homme sait trouver des situations attachantes et vraies.

Le Roman n'est plus l'histoire de la vie et du cœur, ni l'expression des sentiments qui vibrent dans toutes les âmes, éveillent les souvenirs, rendent à l'esprit sa jeunesse, à nos goûts leur fraîcheur; il n'est plus la peinture fidèle de la nature, du monde, des mœurs; Scott, le Sage n'ont point d'école; désormais on ne pourra dire : le Roman est plus vrai que l'Histoire. Je ne saurais même trouver des imitateurs à ces écrivains spirituels et frivoles, aimables fous qui bercèrent notre jeunesse de combats, de rêves, de géants et d'amour. Des mœurs grossières, révoltantes, des caractères heureusement exceptionnels, l'aspect du repaire du crime, des cris que domine la voix enrouée de l'orgie : tel est le Roman de nos jours; et si ce jugement paraît sévère, j'en appelle à vos souvenirs pour le justifier. On fouille dans le passé pour en exhumer les fautes, les forfaits; on les exagère, on en invente. La femme pure est accusée d'égarement, celle qui fut faible de crime; d'un héros quelquefois on fait un scélérat; par un odieux calcul on calomnie la vertu pour en nier l'existence. J'ai trop pesé peut-être sur de tels écarts; mais la Litterature semble se placer tout entière dans le Roman; seul il a de nom-

Digitized by Google

breux lecteurs; le journalisme le jette à la multitude. Ce genre a moins qu'un autre d'heureuses exceptions, plus qu'un autre aussi il doit être signalé.

Plusieurs de nos historiens sont en progrès sur le dix-huitième siècle; une saine et consciencieuse critique les a guidés dans leurs travaux; des investigations savantes, des recherches sur le moyen âge ont détruit en eux bien des préjugés et vengé le passé des dédains du dernier siècle. Mais redoutons l'exemple de l'historien, tour à tour apologiste ou pamphlétaire, espérant cacher sous un style élégant et facile une funeste partialité; au gré de ses passions, de ses caprices, il a des idoles ou des victimes, des sympathies ou des haines; il peint sans horreur le vice, sans amour la vertu, méconnaît la dignité de l'homme, voit en lui l'instrument d'un fatalisme aveugle et dégradant. Ah! ce n'est pas ainsi que Bossuet écrivait l'histoire! Frappé de l'heureuse pensée de la présenter au point de vue philosophique, loin d'en faire la biographie des rois et des héros, il raconte la vie des peuples, montre l'homme indépendant, libre, combattant à son gré la vérité ou l'erreur; il le fait voir toujours maître de ses actes, mais en réserve la conséquence à Dieu. S'il décrit les révolutions, la guerre, s'il trace à larges traits le développement, les péripéties, la chute des empires, au milieu de tant de débris entassés il laisse toujours entrevoir la main de la Providence.

De toutes les sciences morales, la Philosophie, plus qu'une autre, a fait naître des divergences et des théories; oubliant trop souvent que Dieu est principe et fin de toute chose, que le dogme, digue puissante, préserve seul de l'invasion de l'erreur, les philosophes s'abandonnent à de vaines et dangereuses utopies; les esprits égarés par ces divers systèmes cherchent en vain la vérité; et le doute, mer sans rivage, en-

Digitized by Google

traînant dans ses flots notre espérance et notre foi, ne laisse devant nous que le désespoir. Plusieurs de ces penseurs se nomment panthéistes et formulent un symbole; mais, toujours sous l'action des sens, ils croient voir la divinité dans la matière, pétrifient l'âme, posent des bornes à l'infini : c'est le paganisme moins la poésie d'Homère; c'est la nature froide, morte, que n'animent plus les fictions brillantes de l'antiquité; c'est Dieu réduit aux mesquines proportions de l'univers et resserré dans les bornes du temps.

La direction des esprits, les tendances de notre Littérature m'ont inspiré des paroles sévères; nos richesses intellectuelles font naître en moi des espérances. A côté de grands travers se trouvent de grands talents; nos ressources sont immenses, le but seul est mal choisi. Appliquée au monde matériel, l'intelligence enfante des merveilles, ses découvertes étonnent, ses inventions tiennent du prodige; la perfection du mécanisme donne à nos machines le faux semblant de la pensée. Mais quand tout s'agite, se mêle, qu'un progrès fait naître un progrès, qu'aidé de la vapeur l'homme a vaincu les vents et brave la tempête, quand un char aux ailes de flamme le porte au bout de l'univers, quel sentiment l'anime? quel désir le tourmente? Est-ce une vérité nouvelle qu'il espère au delà des mers? L'amour de l'art, du beau, l'arrachent-ils à sa patrie? Du foyer étranger rapporte-t-il des vertus à la famille, des mœurs simples à son pays? Non, la soif de l'or l'agite, le seul appât du gain le domine.

Jeunes hommes, hommes de l'avenir, ici votre mission commence; que vos travaux, vos exemples soient consacrés à notre régénération. Par le sentiment du beau, ramenez à celui du bien; ranimez cette chaleur morale devenue si faible en nos cœurs;

Digitized by Google

rendez-nous ces besoins intellectuels si peu sentis de nos jours; ramenez au bonheur par les affections de la famille, à la gloire par le dévouement au pays; et replaçant la société à son niveau, établissez un heureux équilibre en rendant à l'intelligence ce qu'on donne de trop aux intérêts matériels.

Ah! pourquoi l'homme éminent (1) qu'un choix éclairé appelait à vous parler aujourd'hui n'a-t-il pu se faire entendre! Son talent, le caractère dont il est revêtu, auraient donné à sa parole une autorité que la mienne ne saurait avoir. Il aurait posé avec clarté, discuté avec éloquence ces questions que j'effleure à peine, ces vérités que je ne laisse qu'entrevoir. Mais si la force, le temps me manquent, si le talent ne seconde pas mes convictions, votre cœur et votre esprit me devinent, Messieurs; vous avez déjà choisi la voie à suivre, indiqué l'obstacle à vaincre, l'écueil à éviter. A l'œuvre! Laissez à notre âge l'incertitude et le découragement; à vous la conviction, la force, le succès. Relevez l'homme penché vers la terre, rendez à ses destins ce peuple qui semble appelé à marcher en tête du monde civilisé, et, je le vois déjà, ces couronnes, que bientôt vous devez conquérir à nos Jeux, seront un jour remplacées sur vos têtes par celles que la France décerne aux grands services, la postérité au génie.

(1) M. l'Abbé Salvan.

Digitized by Google

L'ÉPOPÉE TOULOUSAINE

OU

LA GUERRE DES ALBIGEOIS;

Par M. FLORENTIN DUCOS, un des quarante Mainteneurs.

FRAGMENT DU XXIII.e CHANT,

Lu en Séance publique, le 15 février 1846.

Gloriæ Majorum!

Cet épisode, qui prépare le dénoûment, se rattache au second siége de Toulouse, pendant lequel Montfort fut tué. La chronique rapporte qu'il mourut d'un coup de pierre, et que la pierre fut lancée par une femme. Après la lecture de cet épisode, l'on devine facilement quelle est la femme à qui cette mission était réservée.

. . . . . .

. . . . . .

L'AURORE à flots de pourpre illumine les cieux ;
Le soleil va paraître, étincelant de feux.
Que de sang doit couler ! quel deuil ! combien de larmes !
Que de guerriers meurtris, ou tombés sous les armes,
Avant que ce soleil qu'on ne voit pas encor,
Aille sous d'autres cieux cacher son disque d'or !
Quel démon se complaît à ces grands holocaustes ?

Le héros, dès l'aurore, a parcouru les postes ;
A chaque combattant qu'il sait encourager,

Digitized by Google

Il indique un devoir, il signale un danger;
Il place tous les chefs à la garde des portes.
Les femmes, à leur tour, se forment en cohortes;
D'une main courageuse, elles vont, brandissant
La pique au large fer, ou l'arc retentissant;
Les travaux, les périls n'ont rien qui les étonne:
Telle, aux remparts de Troie, on voyait l'Amazone
Se mêler, intrépide, aux plus vaillants guerriers,
Et conquérir sa part de sang et de lauriers.

Raimond garde avec Foix les dehors de la ville.
Il confie à Montaut la porte Posamille;
Il livre le Bazacle à Giraud de Gordon;
Villeneuve défend la porte de son nom.
Arnaud de Vilamur, couvrant la barbacane,
S'établit en avant de la porte Sardane.
Marcel, à Montoulieu, prêt à braver la mort,
Se signale et fait face aux tentes de Montfort.
Montgaillard, où l'attaque est toujours meurtrière,
Du valeureux Lomagne arbore la bannière;
Plus loin, le vieux Raimond, armant les mangonneaux,
Du Château Narbonnais menace les créneaux;
Saint-Etienne est remise à Pestillac le brave;
Lascrozes pour gardien reçoit Bernard d'Asnave;
Le Pertuis voit briller Puntis, Lamothe, Alfard,
Et Matabo demeure à Jordan de Lautard.
Reste une porte au nord, nouvellement armée,
Que le sort des combats n'a pas encor nommée,
Mais que doit consacrer, dans ce jour de malheur,
Un titre trop fatal de gloire et de douleur.
Deux frères, deux héros sont là;... couple sublime!
Puissent-ils maîtriser l'ardeur qui les anime!

Digitized by Google

Mais bientôt, dans les airs, des bruits lointains et sourds
Grondent. Aux roulements vomis par les tambours,
Le clairon frémissant mêle son cri d'alarmes;
Tous les chefs sont debout, tout guerrier prend les armes.
Un essaim vagabond de légers fantassins,
A la voix de Montfort, occupe les jardins;
Il les jette en amorce, et, prévoyant leur fuite,
Il attend que Raimond s'oublie à leur poursuite.
Le héros voit le piége. Il va, court au-devant;
Les enferme bientôt dans un réseau vivant;
Mais il laisse après lui des cœurs pleins de courage,
Qui viendront l'appuyer, si le combat s'engage.

Il s'engage en effet. Montfort veut protéger
Les croisés que menace un si pressant danger.
Il court avec Joris; ses chevaliers s'élancent;
Le Comte de Soissons et ses soldats s'avancent;
Et, jaloux d'effacer de tristes différends,
Amalric de Crivi lui-même est dans les rangs.
On se mêle, on combat. Une masse profonde
Se déroule et s'étend dans les champs qu'elle inonde.
Les guerriers toulousains, de mille traits frappés,
Par les Franks à leur tour vont être enveloppés;
Le sang coule à grands flots; Raimond soutient la lutte,
Et défend pied à pied le sol qu'on lui dispute.
Bientôt, Roger-Bernard, Arcis de Montesquieu,
Comminge, Loup de Foix, Astorg, Amanieu,
Vingt autres chevaliers, champions intrépides,
Conduisent au combat leurs colonnes rapides.
Jamais fureur plus grande, en ses coups obstinés,
N'enflamma deux partis l'un sur l'autre acharnés.

Digitized by Google

C'est plus que de l'ardeur, c'est plus que du courage ;
Partout les combattants s'attaquent avec rage ;
L'un contre l'autre on voit fondre les chevaliers,
Et dans ce grand combat cent combats singuliers.
Dieu, quel torrent de sang ! quel débris ! quel carnage !
De membres mutilés quel hideux assemblage !
Quel lamentable amas, quels horribles monceaux
De cadavres meurtris, déchirés en lambeaux !
Là, des fronts entr'ouverts sous des lances rompues ;
Là, des fronts écrasés par le fer des massues ;
Ici, volent dans l'air les javelots stridents,
Et du haut des remparts, mille rochers grondants.

Dans ce choc meurtrier, la fortune sévère
Aux guerriers de Toulouse est un moment contraire.
Sous le fer d'un croisé qui lui perce le front,
Morosi tombe mort à côté de Raimond ;
Il emporte avec lui dans la sombre demeure
Les regrets du héros qui le venge et le pleure ;
Amalvis, Arnaudon sont portés expirants,
Et Loup de Foix blessé, se traîne hors des rangs.

Montfort que réjouit un succès éphémère,
De Toulouse conquise embrasse la chimère.
Il appelle Valats : « La fortune est pour nous ;
» A la porte du nord sans retard lancez-vous !
» Dit-il ; les deux guerriers chargés de la défendre
» Sont jeunes ; vous savez quel piége il faut leur tendre.
» Courez ! c'est le moment. Bientôt victorieux,
» Nous entrerons par là dans ces murs odieux. »

Il dit : Valats s'élance, et Lévis l'accompagne ;
Un escadron brillant le suit dans la campagne.

Digitized by Google

Il marche vers le nord où l'on ne l'attend pas ;
Après un long détour, il revient sur ses pas,
Et découvre, au milieu d'une nombreuse escorte,
Les deux jeunes héros qui défendent la porte.

Il était dans Toulouse une antique maison,
Dont un siècle de gloire avait sacré le nom.
Des guerriers Luzenac la tige fécondée
Compta plus d'un héros dans les champs de Judée ;
Leur chef, du grand Raimond avait suivi les pas,
Prodigue de son sang versé dans cent combats.
Dernier représentant de sa vaillante race,
Arnaud, brillant encor de jeunesse et d'audace,
Quand Muret vit tomber un Roi digne d'amour,
Sous les coups de Montfort avait perdu le jour.
Blanche, dont la tendresse égalait le courage,
Par les soins maternels consolait son veuvage ;
On la vit cultiver, arroser de ses pleurs,
Les fruits d'un tendre hymen si fécond en douleurs,
Deux fils qu'à leur audace on pouvait reconnaître,
Qu'un seul baiser créa, qu'un même jour vit naître.
Celui qui le premier vit la clarté des cieux,
Reçut le nom si cher d'un père glorieux ;
On le nommait Arnaud. L'autre, double existence,
Dut le nom de Bernard au jour de sa naissance.
La nature, féconde en caprices heureux,
Les soumit, dès l'enfance, à ses aimables jeux,
Et, revêtant leur front d'une beauté jumelle,
Ne créa qu'une forme en un double modèle.
C'étaient les mêmes traits ; un singulier hasard
D'une flamme pareille anima leur regard ;
Leur voix n'avait qu'un son ; leur grâce était rivale ;

Digitized by Google

Leurs têtes s'élevaient d'une hauteur égale;
Leurs amis, leurs parents, bien dignes de pardon,
Confondaient leur personne aussi bien que leur nom;
Et parfois, oubliant des marques indécises,
Leur mère s'égarait dans de douces méprises.
Quand la lance et le glaive eurent armé leur bras,
Quand leur corps revêtit l'armure des combats,
Qu'un casque au long panache, ondoyant avec grâce,
De leur front belliqueux eut couronné l'audace,
Blanche, livrant son âme aux transports les plus doux,
Croyait, les embrassant, embrasser son époux.
« Chers enfants, leur dit-elle, ô vous dont le courage
» D'un héros adoré me rend la noble image !
» Vous en qui je revois, vivant ou ranimé,
» Et tout ce qui m'est cher et tout ce que j'aimai !
» Souvenez-vous, mes fils, qu'un tigre, en sa furie,
» A répandu le sang qui vous donna la vie ;
» Que la patrie expire, et que, bravant Montfort,
» Elle met son espoir dans un dernier effort.
» Frappez donc le tyran; vengez le sang d'un père,
» Les douleurs de Toulouse et les pleurs d'une mère ! »
A ce vœu maternel leur courage applaudit.

Bientôt Valats approche : un mouvement subit
Le lance avec sa troupe au-devant de la porte.
Les deux jeunes guerriers que son aspect transporte,
Courent à sa rencontre, et, bouillants de courroux,
Echangent avec lui les plus terribles coups.
Sous le choc orageux leur cuirasse s'allume ;
Les casques sont brisés, le sang ruisselle et fume.
La lance, traversant les boucliers fendus,
Déchire les hauberts ; dix croisés abattus

Digitized by Google

Que protégent en vain les heaumes de Pavie,
Sous les coups de Bernard déjà tombent sans vie.
Emule de courage, Arnaud, de son côté,
Egale les exploits d'un frère redouté.
D'un regard assuré, qui mesure sa perte,
Valats compte les Francs dont la terre est couverte ;
Il juge que pour lui le moment est venu
D'attirer les héros au piége convenu ;
Il donne le signal. Sa troupe inquiétée
Exécute aussitôt la fuite concertée,
Et l'on voit sur ses pas courir avec bonheur
Les deux frères trompés qu'entraîne leur ardeur.
Ils se croyaient vainqueurs ; à cet âge de flamme,
L'ivresse du succès emporte leur jeune âme ;
Il leur semble déjà que Valats enchaîné,
Dans les murs de Toulouse en triomphe est traîné....
Imprudents !.. arrêtez !... le trépas vous menace !...
Valats, qui semblait fuir, se tourne et leur fait face.

Tout à coup, d'un repli creusé dans le terrain,
On voit sortir des dards, des cuirasses d'airain,
Des casques, des coursiers, une troupe secrète,
De nombreux combattants et Montfort à leur tête.
Il s'élance; aux guerriers qu'entraîne leur destin,
Déjà de la retraite il coupe le chemin.
Dans un cercle de fer Montfort les emprisonne,
Eux et leurs compagnons que le piége environne ;
Le terrible lion se rue échevelé
Sur un faible ennemi, par le nombre accablé ;
Se baigne dans son sang, le déchire avec joie.
En vain, pour lui ravir une si chère proie,
Quand on voit le péril qui menace leurs jours,

Digitized by Google

Des remparts toulousains s'élance un prompt secours.
Nul ne peut pénétrer l'enceinte meurtrière.
Peut-être ils auraient pu retourner en arrière,
Se frayer une issue, échapper à Montfort ;
Mais fuir !... fuir devant lui !... plutôt, plutôt la mort !...
De ces cœurs généreux toute crainte est absente.
Les voilà soutenant une lutte impuissante.
Bernard, hors de lui-même, et les yeux égarés,
Dirigeant sur Montfort ses coups désespérés,
Ose ainsi le braver : « Viens, bourreau de mon père,
» Viens aussi dans mon sang abreuver ta colère !
» Ici, sont ses deux fils qui viennent le venger ;
» Si tu ne veux périr, tu dois les égorger.
Il dit : et de sa lance appuyant sa menace,
Du terrible Montfort il frappe la cuirasse.
La lance de Bernard qu'enflamme un large éclair,
Se brise en vingt éclats que rejette le fer.
Et Montfort : « Pauvre enfant ! quelle ardeur insensée
» De t'attaquer à moi, t'inspira la pensée ?
» Loin d'un père adoré c'est trop longtemps gémir.
» La main qui le frappa devait vous réunir ;
» Si son fils lui fut cher, je lui rends son idole ;
» Va le joindre ; dis-lui que le bras qui t'immole
» Sait frapper à Toulouse aussi bien qu'à Muret. »
Il dit : le glaive brille et siffle comme un trait,
Et du jeune héros dont la tête s'incline,
Déchire la cuirasse et perce la poitrine.
Bernard cherche son frère ; au moment d'expirer,
Il lui jette un regard qui semble l'implorer,
Avec le faible adieu que sa bouche murmure.
L'écume d'un sang noir souille sa riche armure ;

Digitized by Google

Ses yeux se sont fermés, il tombe... Ainsi la fleur
Que le soc mutila, penche la tête,... et meurt...

Arnaud !... oh ! qui dira sa douleur, sa colère ?...
Sous les coups de Montfort il voit tomber son frère.
Il s'élance,... il rugit;... ses transports meurtriers
D'abord à sa vengeance immolent deux guerriers.
Thibaut est le premier qu'il frappe dans la foule ;
Sous le fer menaçant sa tête tombe et roule.
Le second, c'est Raoul ; du terrible vengeur
Le glaive furieux lui traverse le cœur.
Puis il frappe, il renverse, il foudroie, il dévore
Tous ceux qui de Montfort le séparaient encore.
Il l'attaque, et lui dit : « Destructeur inhumain !
» Mes parents les plus chers sont tombés sous ta main.
» Tu m'as privé, barbare, et d'un père et d'un frère ;
» Ta mort doit me payer les larmes de ma mère.
» Je trancherai tes jours, ou tu prendras mon sang. »
Il lui porte, à ces mots, un coup terrible au flanc.
Mais l'espoir qui le flatte, hélas ! n'était qu'un rêve ;
Au choc rude du fer il a rompu son glaive.
Et Montfort lui répond : « Je vais te rendre heureux ;
» Car je puis exaucer au moins l'un de tes vœux.
» Jeune homme, y penses-tu de m'appeler barbare ?
» Je veux faire cesser l'exil qui vous sépare.
» Va rejoindre ton père au séjour de bonheur,
» Où brûle avec Manès l'hérétique imposteur.
» Meurs ! » — Il frappe aussitôt. L'inexorable épée
Brise, comme un jouet, l'armure mal trempée ;
Au dessous du sein droit le fer deux fois plongé,
Fait jaillir un sang noir de ce sein partagé.
Arnaud tombe ; nul cri n'a trahi sa souffrance ;

Digitized by Google

La nuit couvre ses yeux où s'éteint la vengeance ;
Il tombe ; il s'est roulé sur son frère expirant,
Et ses bras convulsifs le pressent en mourant.
Ainsi deux peupliers, nés au même rivage,
Se couchent l'un sur l'autre, abattus par l'orage.

Jeunes infortunés, dignes d'un meilleur sort,
La gloire a couronné votre héroïque mort !
Rien ne manque aux grandeurs de votre apothéose ;
Votre sang fut versé pour la plus sainte cause ;
Vous eûtes le plus beau de nos destins mortels :
Mourir en défendant les foyers paternels !
La patrie, en pleurant, vous consacre une tombe ;
Bientôt le meurtrier servira d'hécatombe ;
Et Toulouse, honorant de si hautes leçons,
Dans le nom d'une porte unira vos deux noms.
Un jour, la main du temps, sur nos cités errante,
Hélas ! la main de l'homme encor plus dévorante,
Effacera du sol cette tour, ce rempart
Qui réunit les noms d'Arnaud et de Bernard ;
Et peut-être on verrait tomber de la mémoire
Un pieux souvenir d'infortune et de gloire.
Mais, si mes faibles vers, gravés dans quelques cœurs,
De l'épreuve des ans peuvent sortir vainqueurs,
Vos noms, jeunes héros dont la gloire est si pure,
D'un oubli dédaigneux repousseront l'injure,
Et nos derniers neveux les entendront vanter,
Quand ces murs abattus cesseront d'exister.

L'heureux Montfort poursuit.....

Digitized by Google

BIARITZ, LA MER ET LES PÊCHEURS,

LE 31 JUILLET 1844 [1],

Lu en Séance publique de l'Académie,
le 15 Février 1846;

Par M. THÉOPHILE DE BARBOT, un des quarante Mainteneurs.

La plage où meurt l'Adour, où l'Océan bouillonne,
Où vers les blancs coteaux qui leur montrent Bayonne,
Après divers signaux, on voit, mais rarement,
Les vaisseaux s'avancer et grandir lentement;
Cette plage, d'abord amas de sable informe,
Ligne droite que l'onde interrompt, puis reforme,
En courant au Midi se relève; les bords,

(1) Dans la matinée de ce jour, le ciel était pur, la mer était belle; deux barques partirent, l'une ayant à bord un homme fait et un enfant de seize ans; l'autre, quatre vieux marins. A midi, le ciel était pur comme le matin; mais la mer devint mauvaise; ce fut comme un orage au soleil; les barques faillirent périr. Les habitants et les étrangers accourus sur la plage, s'effrayèrent de leur danger, se réjouirent de leur salut; l'émotion fut générale: elle a fait naître ces vers. Il n'y a d'ajouté que ce qu'on en voudrait peut-être retrancher, le dialogue de la mère et du fils. Le dévouement du matelot est vrai; le lieu seul est changé. Ce fut à Guettary et non à Biaritz que ce jour-là un patron alla à la nage rejoindre sa barque où son assistance manquait et qu'il avait laissée partir sans lui le matin.

Digitized by Google

Pur sable jusque-là, sont une roche alors
Qui vers les flots grondants se tourne fière et haute,
Et force leur fureur à briser sur la côte.
Dominant ces rochers qui dominent la mer,
D'un élan gracieux se déroulant en l'air,
Une colonne est là, s'appuyant sur ses dalles,
Sur ses grands blocs de pierre aux surfaces égales,
Dont le fer a courbé, poli, les prismes blancs
Et pour lesquels la Roume a déchiré ses flancs.
Son long fût se termine au cercle d'une grille;
Son sommet de cristal luit le jour, la nuit brille;
Le centre alors s'allume, et chaque face autour
Passe avec sa lentille et rayonne à son tour.
Non loin de cette tour, qui, pendant la nuit sombre,
Une fois par minute est lumière et puis ombre,
Qui, d'en haut, aux vaisseaux, sur ces mers fourvoyés,
Se montre et puis se cache, et qui leur dit : fuyez !
Brillent des toits épars, des murs de couleur blanche,
Amphithéâtre ici, qui vers la mer se penche,
Sur la plaine plus haut groupes disséminés,
Tour à tour vers Bayonne et Guettary tournés;
Au-dessous un plateau qui vers la mer s'allonge,
Qui forme comme un cap, qui se courbe, et qui plonge
Sur l'eau sans profondeur de deux bassins étroits,
Et que marque au milieu, que domine une croix,
La côte qui blanchit au loin jusqu'à l'Espagne,
Jusqu'à Fontarabie et sa grande montagne;
Des rochers dans la mer, des barques hors de l'eau,
Des cabanes au bord, achèvent le tableau.
Une vague lueur par degrés le colore;
C'est le dernier des jours que juillet voit éclore,

Digitized by Google

C'est l'heure où tour à tour, dans le ciel plus profond,
Des flambeaux de la nuit l'éclat voilé se fond,
Tandis que du matin la lumière rivale
Dans l'azur qui blanchit s'étend par intervalle;
Heure douce partout, mais bien plus douce encor
Quand l'Océan est là, quand la lumière d'or,
Avant d'illuminer la plage et les campagnes,
Au-dessus de la mer éclaire les montagnes.
La lune à l'Occident achève son essor;
Le phare au Nord pâlit et veut lutter encor;
Mais en vain tour à tour chaque face s'allume,
En vain le globe tourne et l'huile se consume,
A chaque instant décroît le cercle qu'il atteint;
Il cesse un vain combat; il s'arrête, il s'éteint.
A mesure qu'en bas l'éclat naissant arrive,
Il fait étinceler les sables de la rive,
Ouvre sur l'Océan de nouveaux horizons,
A terre fait saillir les murs blancs des maisons,
Et tout s'emplit au loin de ces teintes nombreuses,
Douces, mais sans éclat, mollement vaporeuses,
Qui marquent le moment où l'ombre de la nuit
Tombe devant l'aurore et le jour qui la suit.
Une de ces maisons est ouverte, et la porte
Livre des mots au vent qui plus loin les apporte;
L'enfant qui dit ces mots est dans cette saison
Où s'annoncent déjà la force et la raison;
Et celle qui debout lui répond et l'écoute,
Est déjà parvenue au milieu de sa route;
L'enfant parfois regarde un aviron brisé,
La femme sa quenouille et son rouet usé.
Des débris de filets, de lignes pour la pêche,

Digitized by Google

Une croix de bois noir, un poisson plat qui sèche,
Voilà tout ce qui s'offre au regard curieux ;
L'enfant met tout son cœur dans sa voix, dans ses yeux :

Je vais aller en mer au large,
C'est trop languir, c'est trop tarder ;
Oui, c'est trop rester à ta charge ;
Je suis ton fils, je veux t'aider.

Je n'ai que quinze ans ; mais la rame
Ne tournera pas dans ma main,
Et je sais comment de la lame
On trompe l'effort en chemin.

J'ai la volonté, le courage,
La force, je l'aurai pour toi ;
Tu m'as nourri de ton ouvrage,
A mon tour maintenant, à moi !

Oh ! de partir je suis avide ;
En mer, en mer ! j'y trouverai
De quoi remplir ce tiroir vide ;
Ne tremble pas, je reviendrai.

— Tu veux partir ; et que ferai-je ?
Oh ! que ferai-je seule ici ?
Et toi, sans rien qui te protége,
Sans moi que vas-tu faire aussi ?

Jours de ton enfance, heureux âge !
A tout pour toi je suffisais,
Et dans tes yeux, dans ton visage,
Quand j'étais lasse je puisais.

Ah ! comme au temps de ton aïeule,
Si du moins le travail s'offrait

Digitized by Google

Encor à nous deux toute seule,
Encor cette main suffirait.

Nous avions alors la quenouille,
Nos fuseaux seuls tordaient le fil ;
A présent le fuseau se rouille ;
Sans travail que nous reste-t-il ?

— Le Seigneur, ma mère ; il nous aime,
Sa terre a diverses moissons ;
Pour tous nos besoins il les sème :
Ici le blé, là les poissons.

A moi je n'ai point de nacelle,
Point d'argent, mais j'ai mes deux bras,
J'ai mon temps à donner, mon zèle,
Et lui qui nous sort d'embarras.

Tout marin connaît Jean-Baptiste,
Et quand au port on me verra,
Bonne mère, ne sois plus triste,
Chacun des patrons me voudra.

Nous voguons, je rame, à la quille
Près des filets lui va s'asseoir ;
Vois déjà le poisson qui brille.....
Oh ! nous aurons du pain ce soir !

— Va donc, mon fils, va, mais prends garde,
Ecoute bien les bruits de l'air ;
Vois d'où souffle le vent, regarde
Si le couchant partout est clair.

Regarde si la mer moutonne,
Si rien au large ne blanchit ;
Ce n'est pas seulement l'automne
Que la brise soudain fraîchit.

Digitized by Google

Regarde, et moi dans la chapelle
J'irai prier à deux genoux
Aux pieds de l'image nouvelle
De celle qui veille sur nous (1).

Elle est pour tous la bonne Vierge,
De tous elle plaint le malheur,
Et le grand et le petit cierge
A ses yeux ont même valeur.

Et vers les humbles murs de la chapelle sainte
Vers l'humble croix qui seule en indique l'enceinte,
Pendant que dans son cœur, déjà priant tout bas,
Sans regarder sa route elle tourne ses pas,
L'enfant joyeux s'élance, et va droit à la rive;
A l'anse des pêcheurs promptement il arrive.
Là des marins déjà viennent de s'arrêter;
Ils regardent la mer et semblent hésiter.
« Tu veux rester, dit l'un, eh bien ! donc, à nous quatre
» A nous la voile à tendre et le flot à combattre !
» Le vent, le jour, la pêche et ses plaisirs à nous !
» La mer protégera, s'il le faut, ses vieux loups. »
Et celui qui parlait monte à bord sans attendre,
Les trois suivent; ensemble on voit leurs bras se tendre,
Et la rame se courbe et bat les flots amers.
C'étaient de vieux soldats, de vieux hôtes des mers,
Que l'orage a bercés aux vergues les plus hautes,
Pacifiques pêcheurs, maintenant sur les côtes;

(1) La statue de la Vierge, objet, depuis des siècles, de la vénération pieuse des matelots de Biaritz, était tout-à-fait hors d'usage; le comte Albert de Resseguier l'a remplacée par une statue de bois, où l'art moderne a imité heureusement la manière antique.

Digitized by Google

Et celui qu'au rivage ils viennent de quitter,
Les suit encor des yeux et semble regretter.
La barque vogue ; une autre à sa suite s'avance,
Celle-là sur les flots sans hésiter s'élance,
Deux pêcheurs à son bord qui la manœuvrent, l'un
Ayant cet air de force à l'âge mûr commun,
L'autre annonçant l'enfance et pourtant le courage,
La résolution, la vigueur d'un autre âge ;
C'est Baptiste, en un mot ; mère, c'est ton enfant,
De partir, de voguer, de ramer triomphant !
Les deux barques bientôt hissant leur voile étroite,
Sur la plaine d'azur glissent en ligne droite ;
Elles gagnent le large, et bientôt on les voit
Comme une tache au loin, un point blanc qui décroît.
L'une porte l'enfance, et l'autre la vieillesse :
Que le ciel compatisse à leur double faiblesse ;
Que le vent leur soit bon et le flot leur soit doux ;
Bonne chance aux vieillards, au jeune enfant, à tous !
Cependant le soleil s'avance dans l'espace,
Partout sur l'horizon que son rayon dépasse
Faisant tomber un voile et surgir un tableau,
Partout luire un miroir sur la face de l'eau.
Il se joue à présent aux remparts de Bayonne,
Glisse aux murs de l'église, au clocher qui rayonne,
Des défenses de l'art suit les divers chaînons,
Allume des reflets au cuivre des canons,
Et passant au delà le trait brûlant qu'il jette
Au phare va frapper, — foyer mort, — voix muette,
Mais qui soudain s'éveille ; — éblouissant reveil !
Au lieu de son foyer impuissant, — le soleil !
Des bords de l'horizon il frappe la lentille,

Digitized by Google

Et comme il ne brilla jamais, le verre brille.
Est-ce l'avis soudain d'un imminent péril?
Et de loin aux pêcheurs le phare parle-t-il?
S'il a brillé pour eux, c'est en vain; ils ne songent
Qu'à leurs filets tendus, qu'à leurs lignes qui plongent;
Sur la terre, au rivage, on ne songe qu'à voir.
Ce golfe où la tempête a marqué son pouvoir,
De moment en moment plus complet se découvre;
L'immense demi-cercle à l'œil grandit — il s'ouvre!
L'Océan dans le fond sans borne, et par côté
Le profil de la terre immense, illimité:
Là comme un grand rempart le long du grand abîme,
Baignant ses pieds dans l'onde, et dans le ciel sa cime,
La chaîne de Biscaye, en son vague contour
S'élevant, s'abaissant, loin et près tour à tour;
Ici, comme un ruban qui châtoie et qui tranche,
Qui déroule sans fin sa couleur noire et blanche,
Vif contraste à l'azur de l'éclatant bassin,
Les sables argentés, les pins du Maransin.
Vaste scène! où la terre en un seul point rassemble
Le grand, le fort, le doux, et fait lutter ensemble
Aux rayons du soleil, sous l'immobile éther,
Ce qu'elle a de plus beau, les montagnes, la mer!
Et le regard s'émousse à l'immense spectacle,
A ce grand horizon, sans terme et sans obstacle,
Où l'œil fait faute à l'onde, et jamais l'onde à l'œil,
Où d'un autre univers semble s'ouvrir le seuil,
Et las il se reporte, et se fixe à la grève,
Puis se détourne enfin tout-à-fait, — et l'on rêve!...
Et cependant le ciel rayonnait toujours pur,
Rien ne troublait les airs, rien ne voilait l'azur.

Digitized by Google

Rien ! — Quel est donc ce bruit qu'on croit au loin entendre?
On l'entend ; il paraît sur l'Océan s'étendre,
Et dans la grande voix à laquelle il se fond,
Il met un nouveau sens étrange, et plus profond.
Sur l'éclatant miroir jusques alors sans tache,
Une ride se creuse, un point blanc se détache ;
Et le paisible azur de loin en loin troublé
D'un peu d'écume éparse est par moment mêlé.
Dans ces points isolés, dans ces rides, cette ombre,
Dans cet azur moins clair, et dans ce bruit plus sombre,
Dans tout l'aspect enfin quelque chose s'empreint,
Qui fait que l'on s'étonne et que bientôt l'on craint.
Le matelot s'arrête : il écoute, il regarde,
Et l'essor du ressac surtout le met en garde ;
Refoulé promptement, promptement épuisé,
Il a je ne sais quoi de bref et de brisé,
Et la vague qui vient, je ne sais quoi d'avide ;
L'azur en est voilé, l'écume en est livide ;
Et cependant le ciel toujours est transparent :
Point de vapeur lointaine, aucun nuage errant,
Ni mouvement dans l'air, ni murmure — n'importe !
La vague vient et gronde à chaque instant plus forte ;
Celle-ci jusqu'au port sombre va déferler,
Cette autre qui la suit s'en va plus loin rouler,
Cette autre encor ; — bientôt toutes ont un langage,
Toutes un sillon blanc qui du bleu se dégage,
Nouveau flot dans le flot sur l'autre dominant ;
Aucune sans mélange, aucune maintenant
Qui vienne au bord paisible, et qui muette y meure ;
Le marin n'est plus seul à comprendre à cette heure ;
L'Océan parle à tous, aux autres comme aux siens,

Digitized by Google

Et sa voix semble dire : Accourez ! — oh ! je viens !
Je croyais te connaître, inépuisable abîme !
Je venais de t'entendre, et de te voir sublime ;
Je ne t'avais pas vu, pas entendu ta voix !
Maintenant seulement je t'entends, je te vois !
Pas de flot qui ne s'enfle et ne gronde, et ne roule,
Plus d'immobile azur — partout, partout la houle,
Partout ses chocs, ses bonds et son mugissement,
L'éternelle clameur, l'éternel mouvement !
Ce n'est plus cette mer, l'ornement du rivage ;
C'est un fier adversaire, un ennemi sauvage,
Géant que le courroux fait mouvoir, fait blanchir,
Qui se tord sous sa chaîne, et qui la veut franchir,
Qui s'y jette en fureur, s'y brise et recommence :
Combat démesuré, concert, spectacle immense !
Chaque flot dans la mer, chaque onde dans le flot
Y répand sa lueur, vient y dire son mot,
Et dans cette fureur qui la fait rouler toute,
Vient à son tour verser sa fureur et sa goutte :
Du Nord au Sud, du phare à ce bord impuissant
Où Saint-Jean-de-Luz tremble et dans la mer descend,
Comme une armée immense est sous les yeux rangée,
Sur tous les points ensemble au combat engagée ;
Elle vient, elle avance, elle monte à l'assaut ;
Chaque instant, chaque effort la fait monter plus haut,
Et les reflets brillants que le soleil allume
Sur les blancs tourbillons de sa flottante écume,
Les retentissements des rochers qu'elle bat,
Sont les feux de l'assaut, et les bruits du combat.
Oh ! laisse-nous jouir de tes fureurs sublimes,
Laisse-nous épuiser l'aspect de tes abîmes,

Digitized by Google

Et tandis qu'au rivage errent partout nos pas,
Poursuis — oh ! j'oubliais — d'autres n'oubliaient pas.
Sur ce plateau qui penche et qu'une croix domine,
Un groupe de marins attentif examine ;
Les barques sont au large ; on les voit hésiter ;
Le flot déjà leur vient, et les fait balotter.
Mais bientôt que sera-ce à la mer en colère,
Que ces quatre vieillards et cet enfant ; que faire ?
Tous n'ont qu'un même cri : protéger leur péril !
Le plus vieux parle alors : « Ce qui les perd, dit-il,
» Ce n'est pas tant la mer, le flot ; c'est le peu d'aide,
» Le peu de bras à bord. Voici donc le remède :
» Chaque marin au port aussitôt se rendra,
» Et la grande chaloupe avec tous sortira. »

Elle n'oubliait pas, elle non plus, la mère,
La mère infortunée, et dès que l'onde amère
Eut commencé de battre au rivage lointain,
Triste, elle avait repris sa route du matin.
La voilà de nouveau dans la pieuse enceinte,
De nouveau s'inclinant près de l'image sainte ;
Et tandis que les flots grondent tous à la fois,
A la Reine du ciel monte son humble voix :

« C'est moi, c'est moi qui viens encore, et qui réclame
Ton secours, le secours de ton fils triomphant ;
Mère, prends pitié d'une femme,
Vierge, prends pitié d'un enfant.

Ce ne sont point les biens du monde,
Les dons de la fortune, et tout ce qui vient d'eux,
Qu'il est allé chercher sur la plaine profonde ;
C'est un peu de pain pour nous deux.

Digitized by Google

Il m'a vue épuisée et lasse,
Sans ouvrage, et l'ouvrage est notre unique appui;
Il a voulu prendre ma place;
S'exposer sur la mer, c'est son ouvrage à lui.

Et maintenant que la mer gronde,
Qu'elle s'étend au loin, blanche comme un linceul,
Au bord, sans pouvoir rien, moi je pleure, et sur l'onde
Mon pauvre enfant lutte tout seul.

Si tu n'empêches pas qu'il meure,
Pour vivre et bien mourir qui pourra m'appuyer?
Comme je te prie à cette heure,
Comment pourrai-je te prier?

C'est si bon de s'aimer l'un l'autre!
Les mots qu'on dit ensemble au ciel montent si bien!
Un si doux élan est le nôtre
Quand, mon fils près de moi, je lui parle du tien!

Quand je lui dis la sainte histoire
Qui commence à la crèche et finit à la croix.
Pour obtenir son aide, il suffisait de croire,
La mer s'apaisait. — Oh! je crois!

Je crois! tu guideras la fragile nacelle
Au milieu de ces flots, à travers ces brisans;
Tu ne permettras pas que, pour prix d'un saint zèle,
Il meure si tôt, — à quinze ans! —

Je crois! et j'aime aussi, j'espère, — oh! vois mon âme,
Et qu'il vive celui que cette foi défend!
Mère, prends pitié d'une femme,
Vierge, prends pitié d'un enfant. »

Digitized by Google

Et laissant l'humble cierge éclairer la chapelle,
Elle revient au bord où l'effroi la rappelle ;
Le danger, déjà grand, s'est maintenant accru ;
L'espoir présent encor semble avoir disparu.
Les flots sont plus pressés, plus forts, la mer plus haute !
Et les barques déjà s'approchent de la côte.
Le flot les fait monter, les fait descendre ; on croit
Le gouffre refermé sur eux, — on les revoit.
Ils veulent vers un point se diriger ; la houle
Arrivant en fureur les prend et les refoule.
D'un flot à l'autre flot, de l'arrière à l'avant,
Chaque barque à la fois s'abaissant, s'élevant,
Entre ces deux périls sans cesse suspendue,
Semble au même moment et sauvée et perdue.
Oh ! de ces vétérans sera-ce donc le sort ?
Mourir là, près des leurs, dans une barque, au port,
Eux que de grands vaisseaux ont porté sur leur aile,
Qui dans la grande mer, dans la grande querelle,
Pour notre belle France auraient tous trouvé beau
D'avoir dans la bataille et dans l'onde un tombeau !
Et lui, faut-il qu'aussi son enfance succombe ?
Que si près du berceau la mer ouvre sa tombe,
Lui, le fils dévoué, le mousse courageux,
Qui préférait la rame et le péril aux jeux,
Si jeune ! oh, qu'il survive et grandisse ! peut-être
En un des jours cachés que d'autres verront naître,
Peut-être, ô Léopard, tu sentiras sa main,
Pour barrer ta fortune et ta gloire en chemin ;
Pour arracher aux tiens ce qui leur vient des nôtres,
A ta crinière en feu se prendre avec mille autres,
Donnant l'exemple à tous, affrontant à la fois

Digitized by Google

Les éclairs dans tes yeux, les foudres dans ta voix ;
Oui, peut-être qu'en lui cet humble coin de terre
Cache un vainqueur futur de la fière Angleterre !
Et nulle aide pour eux ! seuls contre l'Océan !
Les marins avaient dû laisser leur premier plan ;
Quel second adopter ? Dans les vagues rivales,
Dans leur fureur croissante, il est des intervalles (1) ;
L'inégalité règne, et l'armée à ses rangs
A ses soldats, ses chefs, a son peuple et ses grands.
On dirait plusieurs mers ; on peut s'ouvrir dans l'une
L'accès fermé dans l'autre, et lasser la fortune.
« A la pointe du cap, dit le plus vieux, j'irai ;
» Ce qu'ils ne peuvent voir, je le signalerai. »
Et pendant qu'à leur marche, en ce péril suprême,
Il va veiller d'en haut, un autre, celui même
Qui le matin quittait les quatre matelots,
Qui jusque-là toujours les suivait sur les flots,
Veut tenter plus encor, et de l'abrupte plage
Il descend à l'instant, se jette en mer et nage.
A temps à leur secours puisse-t-il arriver !
Qu'il ne se perde pas pour eux sans les sauver !
De leur danger croissant la nouvelle qui touche
A terre cependant passe de bouche en bouche.
Tous l'apprennent bientôt, et tous accourent : l'un
Qui, quand on voit veut voir, dont c'est le soin commun
Qui ne se trouble pas, et va comme au spectacle ;

(1) Ces intervalles sont sensibles au premier coup d'œil ; ils sont réguliers quant à la durée du temps, mais pas tout-à-fait peut-être quant au nombre de vagues qui les séparent. Il m'a semblé qu'il y avait trois vagues fortes de suite, puis quatre moindres, puis quatre ou cinq moins fortes encore. « Il y a trois mers, » me disait un matelot.

Digitized by Google

L'autre qui s'est heurté souvent au même obstacle,
Qui connaît cette mer qu'on ne désarme pas,
Mais tous au but divers allant du même pas,
Et baigneurs dans l'aisance, et pêcheurs dans la gêne,
Et la ville étrangère, et la ville indigène,
Ses hôtes de toujours, ceux que juin appela,
Hommes, femmes, enfants, vieillards, — il sont tous là.
Ils sont tous là! — bientôt n'ayant qu'une pensée,
Qu'une âme de la crainte à l'espoir balancée,
Comme la frêle barque, en son essor passant,
De l'onde qui s'élève, à l'onde qui descend,
Et ce qui jusque là n'était qu'un vain mélange,
Qu'éléments discordants, sans lien, sans échange,
Se combine au foyer d'un sentiment commun;
Tous ces hommes divers, le danger n'en fait qu'un.
Le danger! — cet écueil! en même temps ce phare!
Qui brise ou raffermit, qui dépouille ou qui pare,
Dans l'ombre de ceux-ci met soudain la clarté,
Dans l'éclat de ceux-là jette l'obscurité;
Qui, prompt à séparer l'or pur de l'alliage,
Fait des hommes entr'eux l'embarrassant triage,
Mais qui n'a ce que Dieu lui voulut accorder,
Que quand le dévoûment s'en vient le féconder.
Danger et dévoûment! effet ensemble et cause,
Que l'un à l'autre ainsi la main divine oppose!
Double pôle d'où sort comme un double courant,
Qui rapproché peut tout, qui nous donne ou nous rend,
Qui crée ici chez l'un, qui là chez l'autre éveille,
Qui fait battre aujourd'hui tous ces cœurs morts la veille!
Mélange préparé là-haut pour ici-bas,
Et le Dieu trois fois saint est le Dieu des combats!

Digitized by Google

Et le danger ici ne reste pas stérile !
Dans l'anse, à l'un des bords, regardant immobile
L'autre bord qui dépasse et forme un long écueil,
Un grand rocher se dresse et s'étend sur le seuil.
Il se couvre à présent de la base à la crête,
D'hommes de tous les rangs, le cœur prêt, la main prête ;
Au passage fatal quand les barques viendront,
Ce qu'un seul fait déjà, tous alors le feront ;
Tous braveront ces flots qu'intrépide il affronte,
Qu'il combat sans faiblir ; il fait plus, il les dompte ;
La vague avec fureur sur lui vient fondre ; prompt,
Il l'ouvre de sa main, il l'ouvre de son front.
Sur ces flots si pressés, sur cette mer si vaste,
On le voit faible point, faible atôme, contraste
Entre la force en œuvre et l'obstacle à franchir,
Vide que le courage à lui seul sait remplir.
Mais ses bras ont réduit le cercle qu'ils décrivent,
Il s'affaiblit ; la barque et les vieillards arrivent ;
Il les entend venir, les voit, il fait effort ;
Une brassée, — une autre encore, — il est à bord,
Et saisissant la barre, il se place à l'arrière.
Tout est prêt maintenant pour la lutte dernière,
Lutte où braver le choc de tous ces flots pressés,
Où briser leur fureur n'est point encor assez ;
Lutte contre la plage ensemble et contre l'onde,
Contre tous ces rochers à la base profonde,
En avant du rivage, à l'entour, se dressant,
Quelques-uns à fleur d'eau, d'autres se hérissant,
Raboteuse avenue, inégal labyrinthe,
Que la mer chaque jour use de son étreinte,
Où le danger franchi renaît sur chaque point,

Digitized by Google

Où la terre à la mer contre l'homme se joint.
Ils les vont affronter ; au milieu de cette onde,
A travers ces rochers que sa fureur inonde,
Sur leurs rames penchés, à toute chance prêts,
Ils vont, l'enfant d'abord, et les vieillards après.
Mobile et saisissant tableau ! ces barques frêles,
Contre elles tous ces flots, ce peu de bras pour elles,
Ces signaux, vain secours, en haut se succédant,
Cette mère sans voix, penchée et regardant
Ce prêtre l'œil au ciel et la main sur l'abîme,
Et ces nageurs en bas, prêts à l'effort sublime,
Eux tous gardant la vie, et lui gardant la mort,
Eux guides vers la terre, et lui vers le vrai port ;
Et le ciel qui sourit, et l'Océan qui gronde,
Et la croix sur la terre, et les rochers sur l'onde,
Comme pour réunir, comme pour faire voir
Ce qui perd, ce qui sauve, et la crainte et l'espoir !
Oh ! c'est dans ces moments, Seigneur, que l'on vous nomme,
Que votre souvenir revient au cœur de l'homme,
Qu'il se tourne vers vous, souverain protecteur,
Et met la petitesse aux pieds de la grandeur !
La barque de l'enfant, dans la rude avenue
Jusqu'à l'extrême pointe est déjà parvenue ;
De l'effort décisif c'est le fatal moment ;
Il faut doubler le cap ; docile au mouvement,
La barre sous la main s'écarte, en cette crise,
Comme ils viraient déjà, le gouvernail se brise,
Et le flot vers le port les précipite ; l'œil
Va de la frêle barque au grand rocher du seuil,
Les suivant, les guidant, devançant leur carrière ;
Ils approchent : — Redouble, ô mère, ta prière ! —

Digitized by Google

L'esquif semble hésiter comme la flèche en l'air ;
En mer ! crie une voix ; et l'enfant est en mer,
Et l'esquif, achevant de franchir l'intervalle,
Au grand rocher du seuil légèrement s'affale,
S'affaisse, tourne en rond, remonte ; — il est sauvé !
En tournant, en plongeant, l'essor s'est achevé.
Déjà plus d'une main au rivage l'enchaîne,
Quand la lame en fureur arrive et se déchaîne.
Oui, sauvé ! le patron, la barque, tout est là !
Et l'enfant qui dans l'onde a plongé ! — le voilà !
De l'onde qui d'abord sur lui se précipite,
Luttant des pieds, des mains, il s'est dégagé vite ;
Il nage maintenant ; il trouve en son chemin
Sa rame au choc tombée ; il la prend d'une main,
Et le voilà, tenant ce témoin de sa gloire,
A sa mère déjà tendant les bras. — Victoire !
Victoire ! — Oh, pas encore ! — Il reste les vieillards !
L'éclair qui s'allumait s'éteint dans les regards,
Et le cri commencé s'interrompt. — Leur nacelle
Sous la main du patron qu'a ramené son zèle,
Sous les signes d'en haut comme en panne se tient ;
Elle attend le moment et le signal. — Il vient.
Entre les flots se creuse un moindre précipice,
Ce sont les flots plus doux, c'est cette mer propice ;
Ils ont vu le signal, ils ont saisi l'instant,
Et le cap est doublé ; — qu'ils se hâtent pourtant ;
Déjà la grande mer pour surprendre leur fuite,
Pour ressaisir sa proie accourt à leur poursuite ;
Déjà dans les rochers roulant tumultueux,
Son premier flot s'élance, avide, impétueux ;
De sa course fougueuse à leur course rivale

Digitized by Google

De moment en moment s'accourcit l'intervalle ;
Il s'avance, il les presse, il est là : — vain effort !
Il n'atteint que l'arrière, et l'avant est au port.
Une acclamation universelle, immense,
Dans la bouche de tous en même temps commence,
En même temps s'achève et monte vers les cieux ;
L'Océan la répète, ou plutôt furieux
Tous les flots au rivage arrivant à mesure
Sous l'acclamation étendent le murmure.
Les deux barques qu'on prend, qu'on entoure à la fois,
Aux applaudissements, au bruit des pas, des voix,
S'élevant sur les bras par égaux intervalles
Jusques au haut du port arrivent triomphales.
De ce premier moment l'élan contagieux
Met le même transport dans la voix, dans les yeux.
Le fils est dans les bras de sa mère ; les autres
Ont leurs parents aussi ; vous avez tous les vôtres,
Vieillards qu'on applaudit qu'on entoure, et celui
Qui la veille était seul ne l'est plus aujourd'hui.
Ce danger, cette attente, épreuve solennelle,
Ont refait tes liens, charité fraternelle !
Et dans la foule, ainsi qu'au moment du danger,
Au moment du triomphe, il n'est plus d'étranger.
Heures que Dieu nous donne, heures où l'on s'oublie,
Où la même moisson par chacun est cueillie,
Où l'égoïsme aussi, dans son rempart forcé,
Sort de lui-même, et semble un moment effacé !
Ineffable douceur, que n'égale aucune autre,
Sentir que tous les cœurs battent comme le nôtre,
Entre la foule et soi ne rencontrer plus rien,
Dans l'élan de chacun reconnaître le sien,

Digitized by Google

Au son de voix ému, joyeux, à l'œil qui brille,
Eprouver qu'on n'est tous qu'un sang, qu'une famille !
Oui, c'est bon de sentir les cœurs battre en commun,
D'être beaucoup ensemble, et que tous ne soient qu'un,
D'être heureux et de voir la foule aussi ravie,
De penser sa pensée et de vivre sa vie ;
Et cette vie alors n'est plus la nôtre ; elle est
Quelque chose à la fois d'à part et de complet,
Déjà presque la vôtre, ô Seigneur, presque celle
Que vous nous préparez, immense, universelle,
Et vous avez voulu sur nous, sur nos sueurs
En laisser arriver un reflet, des lueurs ;
Sur nos aridités en répandre une goutte
Afin qu'on pût l'aimer, et la deviner toute,
Afin qu'à sa douceur on pût se rafraîchir,
Qu'on crût à la lumière, à voir le ciel blanchir.
Oh ! que jamais en vous ce sentiment ne meure,
Jamais ne l'éloignez, ne l'effacez cette heure,
Vous tous qu'elle éclaira de son rayon si doux,
Et quand l'aridité naîtra, souvenez-vous.

Et maintenant venez, l'Océan vous appelle !
La mer n'est plus terrible, elle n'est plus que belle ;
Plus de barque à présent et plus de matelots
Sur le mobile appui de ses mobiles flots
Luttant contre la mort, de leur base à leur faîte,
Et comme sur ses bords sur l'Océan c'est fête !
Fête qui fait jouer aussi ses grandes eaux,
Qui fait jaillir ses bruits et ses feux en faisceaux ;
Ici les spectateurs et leur amphithéâtre,
Et devant à la fois les acteurs, le théâtre :

Digitized by Google

Tous ces flots, tous ces rocs mêlés à tous ces flots,
Durs écueils tout à l'heure, à présent doux tableaux,
Les uns au sein des mers semés comme une tache,
Les autres que leur cime à la terre rattache,
Ponts jetés sur la mer, par la mer façonnés,
Que ses travaux sans fin, sans fin ont sillonnés.
Des deux parts au-dessous les flots grondants arrivent,
Et le point qui rejoint la courbe qu'ils décrivent,
Les voit dans leur fureur se heurter, se dresser,
Battre aux parois du pont, par dessus s'élancer,
Et dans l'immense jet de l'onde qui bouillonne,
Qui glisse sur la pierre, et dans l'air tourbillonne,
Dans le bouquet d'écume aux feux du jour flottant
Le rivage et la mer, tout s'efface un instant.
Ailleurs, le flot grondant s'est creusé comme un antre,
La vague en bondissant arrive au seuil; elle entre,
Et quand elle a couru rapide jusqu'au fonds,
Il en sort coup sur coup des bruits puissants, profonds,
Tonnerres souterrains qui de l'abîme arrivent,
Foudres que les éclairs n'annoncent pas, mais suivent;
Le flot refoulé sort, jaillit, et le soleil
Lui jetant un regard du haut du ciel vermeil
Le rayon en glissant sur l'humide crinière,
En fait jaillir l'éclat de la triple lumière,
Fugitif arc-en-ciel qui vous vient éblouir,
Si rapide que l'œil peut à peine en jouir,
Et dont l'air fait flotter sur l'écume qui vole
Les contours indécis, la tremblante auréole.
Sous un de ces rochers que j'ai décrits d'abord
Et que leur cime lie à la chaîne du bord,
Sous cette gracieuse et pittoresque arcade

Digitized by Google

Où par instant se heurte une double cascade,
Dans le moment trompeur qui cache le danger,
Une hirondelle passe et se vient engager.
Légère, elle volait dans le libre intervalle :
Des deux côtés soudain vient la vague rivale;
L'oiseau tremblant la voit, veut fuir, ne le peut point,
S'arrête, et cependant le flot au flot se joint,
Et tout n'est plus soudain que bruit et que fumée ;
Et lorsqu'en un instant disparue et formée,
L'écume a retiré le liquide réseau
Où s'est enveloppé le fugitif oiseau,
L'œil cherche vainement l'hirondelle timide,
Rien ne s'agite plus sur l'eau, dans l'air humide ;
Petit drame isolé qui n'eut que deux témoins,
Qui ne fit pas de bruit, qui n'en émut pas moins.

Ainsi ce jour d'épreuve, avec toutes ses phases,
Ses angoisses de crainte et ses douces extases,
Avec ses biens, ses maux, est en entier passé.
Chez quelques-uns pourtant il n'est point effacé.
Leur pensée y revient, et la reconnaissance
En prolonge pour eux la secrète présence.
Près de l'agneau perdu, maintenant au bercail,
La mère en elle-même en suit chaque détail :
La chapelle, la plage, et dans l'heure dernière,
Sa prière et son fils couronnant sa prière.
Eux aussi, les vieillards, ils n'ont pas oublié ;
Eux aussi, quand la mer grondait, ils ont prié ;
Et le doux sentiment qui justement les presse,
Attend pour se montrer que le soleil paraisse.
Il vient, comme la veille, étincelant et pur,

Digitized by Google

Splendeur dans la splendeur, globe d'or dans l'azur,
Et pendant que son disque à l'horizon rayonne,
Au haut du toit pieux l'humble cloche résonne.
Le lin brille et s'étend, l'autel est apprêté,
La chapelle, dont rien n'orne la nudité,
Où la Vierge nouvelle a la seule dorure,
Semble prendre pourtant comme un air de parure.
Un jet plus vif s'allume à chaque étroit flambeau ;
Son prêtre a revêtu l'ornement le plus beau ;
Son enceinte s'emplit en bas et près du faîte,
Et ce qui peut manquer à l'éclat de la fête,
Brille dans l'œil de ceux que l'on voit s'y ranger.
Ce sont les fils du sol, c'est aussi l'étranger ;
Les matelots du port à part forment des groupes ;
Dans l'un sont réunis tous ceux des deux chaloupes ;
Tous au bienfait la veille, à l'offrande à présent,
Ainsi que sur les flots les voilà s'unissant,
Quand le chant glorifie, et dit ce qu'il faut croire,
Pour dire tous : Je crois ; et tous pour dire : Gloire ;
Et quand le prêtre saint se tourne et dit : Allez,
Quand rejoignant leurs fils, à leurs femmes mêlés,
Ils repassent le seuil de la pieuse enceinte,
Quelque chose au delà les suit ; cette heure sainte
Aux anneaux fraternels déjà rivés en eux,
A la trame divine a joint de nouveaux nœuds ;
Et ceux aussi qu'ailleurs bientôt leur vie appelle
En ressortent liés à la sainte chapelle.

Oui, si loin que le monde un jour porte vos pas,
Oui, vous vous souviendrez, oui, vous n'oublierez pas,
Vous que sa frêle cloche appelait, qui peut-être,
Sur l'humble banc, au jour de son humble fenêtre,

Digitized by Google

Avez trouvé le calme et la sérénité,
Et de vos jours futurs la secrète unité,
Qui peut-être aux murs blancs de son étroite voûte,
A sa porte de hêtre avez laissé le doute,
Qui revoyant au seuil l'Océan et les cieux,
Les revoyiez plus grands, et les compreniez mieux,
Pour qui peut-être enfin rien ne valait cette heure
Qu'abrégeait la prière en sa sainte demeure.
Mer sombre, mer terrible, oh! ce n'est pas en vain,
Oh! ce n'est pas sans but que ton Maître divin
A voulu que sur toi trouvant sa grande empreinte,
L'homme y trouvât encor l'espérance et la crainte,
Qu'avec l'immensité vinssent à lui s'offrir
Les travaux, les combats, les dangers à courir;
Tous ces témoins de toi, sur ton sein, sur tes côtes,
Les hardis laboureurs de tes plaines, ces hôtes
Qui laissant leur foyer vont à toi sans savoir
Si ceux qu'ils ont quittés, ils les doivent revoir,
Qui l'un pour l'autre là chaque jour se hasardent,
Ces femmes sur le bord qui tremblent et regardent,
Sentent ce qu'une vie exempte de combats,
A l'homme obscur ailleurs apprend peu, n'apprend pas.
Ces grandeurs, cette mort en même temps présente
Aux matelots à bord, à leur famille absente,
Ce besoin de secours qui les vienne appuyer,
Leur montrent ce que c'est qu'aimer et que prier,
Et toujours au présent mêlant ce qui doit suivre,
Leur montrent en un mot ce que c'est que de vivre.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE

CLÉMENCE ISAURE;

Par M. Auguste D'ALDÉGUIER,

Un des quarante Mainteneurs;

Prononcé à la Séance publique du 3 Mai 1846.

Messieurs,

Lorsqu'un gracieux anniversaire ramène dans cette enceinte les jeunes émules de nos luttes poétiques, et avec eux cette nombreuse assemblée, brillant ornement de leur triomphe, un ancien usage adresse nos premières paroles à celle qui tressa ces couronnes, et prépara pour tous la joie et l'éclat de ce jour. Cet usage que chaque année ramène, est la consécration d'une pieuse pensée. Lorsque la cité se pare de fleurs, lorsque le même nom est dans toutes les bouches, le Collége d'Isaure ne pouvait garder le silence, et c'était à lui d'offrir à sa mémoire l'hommage public de la publique reconnaissance.

De tous les temps les empires et les cités ont regardé

Digitized by Google

la gloire de leurs grands hommes comme la plus précieuse de leurs propriétés, et ont cherché à rehausser par d'éclatants hommages cette célébrité devenue la richesse et l'orgueil de la patrie. La Grèce leur élevait des temples, et les associait aux honneurs divins : Rome faisait porter leurs effigies dans ses cérémonies publiques : réservant à la seule divinité son culte et ses autels, la France moderne se fait un religieux devoir de continuer la pensée des siècles passés. Partout le marbre et le bronze s'animent sous le ciseau de nos grands artistes, pour rappeler aux cités leurs titres de gloire. Toulouse avait devancé ce mouvement général, Toulouse avait compris la première tout ce que les honneurs accordés au mérite, pouvaient exciter de nobles émulations et de généreux efforts. Les grands hommes qui nous entourent sont là, pour attester l'honorable sollicitude de nos pères. En parcourant ce riche Panthéon, nous y retrouvons ces Comtes belliqueux, dont l'étendard arboré sur les murs de Jérusalem, devint l'héraldique et glorieux emblème de notre cité ; ce Cujas, l'oracle du Droit ; ce Bachelier, l'élève et l'heureux imitateur de Michel-Ange, et tant d'autres enfin que le Génie avait marqués de son empreinte. Cependant, au milieu de tant de rares illustrations, ne vous semble-t-il pas, Messieurs, qu'il en est une qui les domine et qui les éclipse. Quel que soit l'éclat de ces hommes éminents, ils ne se représentent pas d'eux-mêmes à la pensée, et ces marbres, décorés de leurs noms et de leurs titres, ne sont pas inutiles pour nous rappeler les hommages dûs à leur mémoire.

Par un heureux privilége, Clémence Isaure n'a besoin d'aucun secours pour s'offrir à nos souvenirs. Elle a détrôné la divinité païenne dont le temple célèbre avait enrichi notre cité d'une pompeuse dénomination. Depuis plusieurs siècles le nom de Toulouse est insé-

Digitized by Google

parable de celui d'Isaure ; ainsi, dans la Grèce antique chaque ville rappelait la Divinité tutélaire dont elle portait le nom, ou dont elle honorait les autels. La France littéraire a depuis longtemps consacré notre distinction poétique, et parmi les plus heureux favoris des Muses, il en est peu qui n'aient voulu ajouter à leur couronne quelques-unes de nos Fleurs.

Ainsi, sans le rechercher, sans le vouloir peut-être, notre modeste Souveraine a su conquérir une célébrité, que donnent bien rarement la gloire des armes, l'illustration des Lettres et les services les plus signalés ; mais pour nous, Messieurs, elle se révèle avec un charme plus puissant encore, et la douce clarté de son auréole poétique perçant la nuit des temps, nous apparaît comme un phare lointain, autour duquel se réfléchissent et rayonnent sans cesse nos plus précieux et nos plus chers souvenirs. Trois fois capitale d'un grand empire, fière de son ancienne origine, illustrée dans les armes, dans les sciences, dans les arts, Toulouse trouvait jadis tous ses titres de gloire écrits sur ses monuments, ou rappelés par ses usages, ses fêtes, ses institutions. Ses souvenirs romains se groupaient autour du Château Narbonnais, et s'il avait fallu subir la domination que l'univers connu avait acceptée, son Capitole prouvait l'importance de la colonie, et lui donnait le droit de s'enorgueillir des priviléges dont les maîtres du monde l'avaient honorée. Ses églises somptueuses aux flèches élancées, ses nombreux et riches monastères, ses pompeuses cérémonies lui rappelaient l'établissement du christianisme, et lui redisaient qu'une des premières parmi les villes des Gaules, elle avait donné le signal de l'émancipation catholique : ses maisons crénelées, donjonnées et blasonnées, lui représentaient les temps du moyen âge, les pèlerinages d'outre-mer, et les brillantes prouesses de ses

Digitized by Google

chevaliers ; enfin, son enceinte de murailles proclamait hautement les hauts faits et la bravoure proverbiale des enfants du Midi. C'était là qu'étaient venues se briser les armées des Francs, les phalanges de l'indomptable Richard, et les attaques de ce farouche Montfort, qui vit échouer devant elles et sa fortune et son grand nom.

Que sont devenus tous ces témoignages de nos antiques gloires, ces emblèmes traditionnels que les pères expliquaient aux enfants, qui gravaient dans tous les cœurs la religion du passé, et qui retraçaient incessamment à nos yeux les titres, les croyances et les grands événements de la cité ? Hélas ! le temps a promené partout ses ravages, la désuétude a anéanti nos vieux usages, et la civilisation, sous les trompeuses apparences du luxe et de la coquetterie, a étendu son inexorable et monotone niveau sur tous ces souvenirs. Mais, par un précieux privilége, le temple d'Isaure s'élève au milieu de ces ruines, intact, et religieusement conservé ; son autel est paré de fleurs nouvelles, les jeunes Poëtes accourent de tout côté pour disputer ses couronnes, et pendant que la reine de nos Jeux se présente à nous parée de toute la fraîcheur de la nouveauté, elle compose sa couronne de tous les poétiques souvenirs, que son nom seul fait revivre, et qui feront toujours battre le cœur des enfants de la cité palladienne.

Au milieu des débris entassés autour de nous, quel a été le génie tutélaire de l'œuvre d'Isaure ? de quelle force s'est-elle environnée pour donner à son institution ce germe de vie, dont la puissance devait braver le temps et toutes ses vicissitudes ? N'en doutons pas, Messieurs, ces modestes Fleurs étaient trop fragiles pour un si long avenir. Mais celle qui sut leur donner tant de prix, sut aussi déguiser sous ces em-

Digitized by Google

blèmes délicats, une de ces pensées fortes et vitales, que le temps peut modifier peut-être, mais qu'il ne saurait détruire. Parcourant d'un œil inquiet les vastes contrées dont la Méditerranée trace les limites, elle retrouvait partout les fatales empreintes des vicissitudes récentes de son pays : son indépendance à jamais détruite, son empire littéraire menacé, la lyre de ses Troubadours muette et délaissée, partout le découragement et la tristesse. Dans ces moments critiques, avant-coureurs de la décadence des états, elle voulut réunir les éléments de vie partout dispersés, les concentrer et les réchauffer au foyer d'une institution patriotique, et opposer aux regrets de la gloire et de la liberté, l'éclat séduisant et durable d'une nouvelle suprématie. Elle fit son œuvre, et la livra sans crainte aux chances de l'avenir, bien assurée qu'au milieu d'inévitables tourmentes, les brises du Midi viendraient toujours soulever et ramener au port la nef dépositaire des trésors féconds de sa pensée.

Jetons un rapide coup d'œil sur les temps et les circonstances qui virent apparaître la jeune vierge destinée à une si noble mission. Dans les dernières années du XIII.e siècle, la domination française, si longtemps repoussée, s'était enfin établie sur le Midi de la France ; la couronne venait de s'enrichir du plus beau de ses fleurons, et le droit avait consacré ce que n'avaient pu obtenir quatre siècles de luttes incessantes. Les Princes français posaient les bases de cette belle unité, présage des grands siècles de la monarchie.

Cependant les anciens souvenirs que tout rappelait, avaient laissé de profondes empreintes dans toutes les contrées méridionales. Justement enorgueillie de son beau climat, de la fertilité du sol, de ses villes florissantes, la belle Occitanie se rappelait les temps si récents, où tenant le sceptre incontesté de la civilisa-

Digitized by Google

tion, elle jouissait de la noble indépendance conquise par la vaillance de ses enfants. La féodalité ne lui avait jamais imposé des chaînes pesantes. Le vieux sang gaulois coulait sans altération dans ses veines. Tandis que les pays d'outre-Loire étaient gouvernés par les Seigneurs imposés par la conquête, les riches provinces de la Langue-d'Oc n'avaient jamais subi la domination des peuples du Nord, et les Seigneurs qui les gouvernaient n'étaient autres que les soldats heureux, librement choisis dans les phalanges dont l'indomptable courage avait repoussé l'invasion étrangère. Enfant du pays, le Seigneur traitait avec une bienveillante douceur le vassal avec lequel il avait partagé la chance des combats, et celui-ci regardait sans inquiétude les tourelles d'un suzerain, dont la puissance était son ouvrage. Propriétaire du sol, jouissant de ses franchises, il accordait à ses Princes l'hommage libre de ses affections, et conservait à son pays un entier dévouement, dont les éléments reposaient sur la propriété, et les avantages assurés par les usages et les lois.

De nombreuses années s'étaient écoulées depuis le jour qui avait donné à la couronne le magnifique apanage des Comtes de Toulouse, et cependant leur souvenir vivait encore dans les vastes états de leur domination. On se rappelait avec bonheur ces Princes puissants, vivant avec confiance au milieu des franchises municipales sans leur porter la plus légère atteinte, heureux de l'opulence de leurs cités, du commerce florissant de leur pays, et de la liberté de leurs sujets. Organes de la pensée publique, les Troubadours, accueillis dans leurs palais avec une magnificence royale, célébraient à l'envi leurs exploits. Des Sirventes partout répétés, redisaient les hauts faits de Raymond de Saint-Gilles, le plus puissant des Princes croisés, et qui voulut, humble pèlerin, échanger ses riches

Digitized by Google

états contre une place modeste auprès du saint Tombeau. Le célèbre Pierre Vidal, apprenant la mort *du bon Comte* Raymond V, laissait croître sa barbe, se couvrait de deuil, et ne faisait plus entendre que des chants de douleur. Plus tard, lorsque l'armée des croisés menaçait la noble maison de Toulouse, la ligue poétique des enfants de la lyre occitanienne opposait des chants énergiques aux terribles armes de Montfort, et ralliait tous les cœurs aux infortunes de Raymond VI, et à la nationalité méridionale, étroitement unie à sa cause.

Enfin la vieille langue du pays, lien naturel de tous les peuples de la Langue-d'Oc, était aussi celui de leurs priviléges dont ils étaient le plus jaloux, et qu'ils chérissaient comme le caractère distinctif de leur nationalité. La civilisation avancée de nos contrées, lui avait donné de bonne heure un degré de perfection qui la fit adopter en Espagne et en Italie. Pleine, sonore, retentissante, c'était un instrument merveilleux, qui renfermait tous les genres d'harmonie. Grâce à elle, les Troubadours découvrirent bientôt l'influence de la rime, et aussi souple qu'élégante elle reproduisit avec bonheur tous les caprices de leur imagination brillante et variée. Promenant leurs accords de ville en ville, écoutés des grands, chéris du peuple, l'idiome méridional, propagé par eux, se répandit avec rapidité, et devint bientôt la langue du monde littéraire; aussi le Dante hésita-t-il longtemps à l'employer, pour révéler au monde ses sublimes pensées.

La Poésie avait alors conquis le noble privilége d'être l'interprète des impressions et des sentiments populaires. Fidèle à sa première origine, elle animait les fêtes, elle présidait aux banquets, et charmait les veillées de ses Légendes amoureuses et chevaleresques ; mais plus souvent encore elle prenait un essor plus élevé, et ajoutant

Digitized by Google

une corde à leur lyre, les Troubadours savaient en tirer les accents mâles et vigoureux qui s'emparent de l'âme. Pas de guerre, pas de transaction qui ne fût chantée et répandue avec une incroyable rapidité. A peine reposés des combats, ces Poëtes ardents traduisaient sur la lyre les faits d'armes où ils avaient figuré, et les sympathies du pays dont ils soutenaient toujours la cause; et leurs accents passionnés étaient toujours empreints d'une force et d'une énergie, qui repousse le reproche de mollesse dont on a voulu de nos jours flétrir la langue romane. Les chants guerriers de Boniface de Castellane ébranlèrent, en Provence, la puissance si redoutée du duc d'Anjou, et la lyre vigoureuse de Bertrand de Born vint souvent troubler les rêves ambitieux des princes normands, et leur susciter les plus rudes labeurs.

Ainsi la langue Romane était chère à nos pères; elle leur rappelait leurs plus précieux souvenirs, et sa séduisante harmonie flattait leur imagination vive et poétique. Si, d'un autre côté, ils prêtaient l'oreille aux accents qui leur venaient des pays d'outre-Loire, leur délicatesse était blessée de ce langage tudesque, qui depuis si longtemps résistait à tous les efforts de l'université parisienne. En vain les nombreux Poëtes des rives de la Seine cherchaient à plier leurs Muses aux règles de l'euphonie, leurs tentatives inutiles n'aboutissaient qu'à d'étranges écarts, et à de désespérantes incertitudes. Montaigne lui-même, à la fin du XVI.e siècle, exprime avec amertume ses regrets, *d'employer un langage aussi peu ferme, et d'écrire son livre à peu d'hommes et à peu d'années*, et pendant un siècle encore la langue française devait conserver ce qu'un auteur ingénieux appelait, *nos anciens habits de sauvage*.

Cependant, après la chute de la puissance méridionale, nos pères voyaient avec regret leur langue si

Digitized by Google

harmonieuse au moment de subir à son tour la dure condition de la conquête. Ce fut à ces sentiments que nous devons l'institution du Collége du *Gai savoir*, et la faveur qui s'attacha aux efforts de la Pléiade toulousaine, pour retenir cette poésie mélodieuse au moment de s'évanouir. En vain posèrent-ils d'une main savante les règles de l'art, ils ne devaient obtenir qu'un succès éphémère ; les Troubadours n'étaient plus comme autrefois les organes du pays, l'indépendance méridionale n'existait plus, et la dénomination elle-même du *Collége du Gai savoir* avait trahi le secret de leur déchéance.

Au milieu de ce silence des lyres de l'Occitanie, apparut celle dont le temps devait consacrer l'œuvre immortelle. Les faibles lueurs qui révèlent ses jeunes années, l'entourent d'un poétique mystère : elle était belle, et celui qui régnait sur son cœur, moissonné de bonne heure dans les combats, y déposa les empreintes ineffaçables de la douleur et de la mélancolie, comme si le destin avait ainsi voulu la préparer aux sentiments les plus intimes et les plus élevés de la poésie. Livrée à ses solitaires rêveries, vivant entre les douleurs du passé et les préoccupations de l'avenir, la situation de son cœur, celle de son pays lui révélèrent les sources nouvelles où la poésie dégagée de ses entraves, devait puiser désormais ses plus pures inspirations. Les désordres et les calamités publiques proscrivaient la licence et les folles joies du passé, l'indépendance nationale à jamais perdue n'admettait plus l'appel aux armes, les chants de triomphe et l'explosion des brûlantes passions de ces poëtes dont la lyre flottait sur le manteau de guerre ; mais en même temps elle indiquait à la poésie d'inépuisables trésors dans la contemplation de la nature, dans les accents de la douleur, dans les effusions de l'âme et

Digitized by Google

dans les inspirations du cœur. Tels furent les champs inconnus qu'elle ouvrit à la pensée, et le caractère nouveau qui devait ajouter un charme de plus à la poésie méridionale. Heureuse de la noble émulation que ses couronnes avaient excitée, elle sut aussi tirer de suaves accords de la lyre occitanienne. Peut-on entendre sans émotion les chants mélancoliques où, croyant son nom destiné à l'oubli, elle se compare à cette rose du printemps que le vent de la nuit emporte et efface à jamais. Peut-être agitée d'une prophétique pensée, déguisant sous un gracieux emblème cette poésie chère à son cœur, voulait-elle alors déplorer les temps où la lyre des Troubadours cesserait de se faire entendre.

Au milieu des poétiques concours dont retentissait le Midi, Clémence Isaure se dérobe à nos regards. La science s'épuise à dissiper le mystère de son tombeau : respectons-le, Messieurs; l'ami des arts ne cherche pas à écarter les ombres légères que le temps a déposées sur les toiles du peintre d'Urbin, et ne nous plaignons pas si la divinité se dérobe sous les nuages de l'encens brûlé sur ses autels. Qu'il nous suffise d'avoir répandu quelques lumières sur l'œuvre de notre illustre Fondatrice, et de nous voir environnés encore des preuves irrécusables et fécondes de sa pensée.

Encouragée par la faveur populaire et les couronnes nouvelles, la lyre des Troubadours avait repris une nouvelle vie, et seule encore, dans les commencements du XVI.e siècle, elle se fit entendre aux solennités du 3 mai. Mais déjà s'élevait des bords de la Seine la vive clarté de beaux jours de la renaissance. François 1.er ajoutait à sa couronne de poétiques fleurons; les Lettres et les Arts faisaient d'unanimes efforts pour rompre les entraves de la barbarie; des Poëtes plus heureux travaillaient à l'envi à moduler et assouplir l'idiome du Nord, et bientôt la langue française,

Digitized by Google

marchant à la suite de l'unité, vint prendre droit de cité et disputer nos palmes académiques. La langue du Midi se retira devant sa superbe rivale ; le sanctuaire d'Isaure lui servit longtemps de refuge : elle, à qui naguères semblait réservé l'empire du monde littéraire, s'évanouit peu à peu, et abandonnée des maîtres habiles qui maintenaient son élégance et sa pureté, ne devint bientôt plus qu'un idiome national soumis à toutes les altérations du temps, des usages et de la diversité des lieux.

Cependant, et malgré sa décadence, il régnait toujours dans nos contrées méridionales; il était admis à nos Jeux avec faveur; les Poëtes ne lui manquèrent jamais, et dans le XVII.e siècle notre immortel Goudelin sut en tirer les gracieuses inspirations, dont il répandait les fleurs à pleines mains dans ses chansons et ses pastorales, et qu'à son gré il savait élever à la fermeté de la Muse lyrique. Un siècle plus tard, le spirituel Palaprat, dans des pages pleines de verve et de chaleur, se plaint de ne plus entendre à nos Jeux ces accents de la Muse languedocienne, ces vieux *Chants royaux* que le peuple écoutait avec avidité, dont il retenait le vers *intercalaire*, et qui, répétés à l'envi, faisaient, longtemps après les Jeux, les délices de la cité.

Cette affection pour le vieux langage se retrouvait partout. S'il animait la physionomie mobile et enjouée des classes populaires, il ajoutait aussi une grâce de plus à l'élégance privilégiée; le morcellement de nos provinces, et les progrès d'une civilisation dédaigneuse ont pu seuls le bannir des salons aristocratiques, où il avait toujours eu droit d'asile, et où il venait tempérer la gravité de l'étiquette, de son aimable naïveté et de ses piquantes saillies. Naguères encore, et dans les lieux mêmes qui nous rassemblent, l'élite de la cité n'a-t-elle

Digitized by Google

pas ressenti son irrésistible influence, en prêtant l'oreille aux délicieuses inspirations du Poëte que nous envions à une contrée voisine. La Muse languedocienne ne donnait-elle pas un charme de plus au tableau si frais et si naïf de ses jeunes années, aux plaintes attendrissantes de sa jeune aveugle, et à la touchante épopée de cette autre jeune fille, victime infortunée d'un amour méconnu. Pour nous, Messieurs, ces accents magiques résonnaient à nos oreilles, comme un écho lointain de l'ancienne Muse de l'Occitanie; et séduits par cette harmonie inaccoutumée, il nous semblait assister à une de ces fêtes brillantes où la lyre des Troubadours faisait retentir les voûtes du Capitole.

Je suis heureux, Messieurs, d'avoir trouvé dans le Poëte agenais le puissant auxiliaire de ma pensée; je suis heureux de pouvoir invoquer toutes les sympathies qu'il a réveillées, et d'en retrouver la cause dans les sentiments intimes qui nous lient aux choses et aux souvenirs du pays. Ces impressions primitives et profondes sont aussi le secret de cette faveur séculaire dont Isaure peut seule aujourd'hui revendiquer le privilége. Elle a fait une œuvre qui touchait à tous les points de notre nationalité, nous devions à son œuvre une éternelle sympathie.

Réunissons-nous pour célébrer la Reine de nos Jeux; qu'elle laisse toujours tomber sur notre cité les doux rayons de sa poétique couronne; que son culte religieusement conservé, soit toujours le plus précieux comme il est le plus ancien de nos titres; son empire sera toujours celui de l'intelligence et des nobles pensées. En vain la civilisation nous éblouit de ses nombreux prestiges; les merveilles qui nous entourent frappent nos sens d'une juste admiration, les facultés de notre esprit s'épuisent à comprendre les miracles de l'art et de l'industrie moderne: mais le nom seul d'Isaure

Digitized by Google

exerce sur nous une bien plus puissante influence. Environnée de ses légendes séculaires, de ses mystérieux récits, de ses fleurs symboliques, elle nous rend tout ce que le temps nous avait ravi; autour d'elle rayonnent sans cesse toutes nos illustrations passées; elle colore les rêves du Poëte, le berce de gracieuses harmonies; elle seule enfin nous redit des mots que le cœur n'oublie jamais, et les enfants du Midi n'entendront jamais sans émotion rappeler les souvenirs de leur beau pays, de leur vieille gloire, de leur ancienne indépendance, et de leur harmonieuse Poésie.

Digitized by Google

RAPPORT

SUR LE CONCOURS,

Lu en Séance publique, le 3 Mai 1846;

Par M. Théophile DE BARBOT, Secrétaire des Assemblées.

Messieurs,

Chaque année, quand nos Jeux s'ouvrent, quand vient l'instant de notre poétique moisson, et que les tributs de toutes parts offerts se pressent sous nos regards, gerbes confuses et inégales qu'il faut dépouiller et peser, c'est avec un empressement inquiet que nous commençons cette tâche difficile. La moisson sera-t-elle riche? les fleurs se seront-elles colorées, les fruits auront-ils mûri? chantent-ils ceux qui préludaient, écrivent-ils d'une main sûre ceux dont la main était hardie mais inégale? ils n'avaient fait que la préface, ont-ils fait le livre? et à ces voix, à ces mains connues, confirmant ou trompant notre attente, s'en mêlera-t-il d'inconnues encore? y aura-t-il de nouveaux préludes, des préfaces nouvelles, annonces de chants nouveaux, de nouveaux livres? Voilà ce que nous nous demandons, Messieurs; et quelquefois le premier coup d'œil est une première réponse. Il y a une liaison si étroite entre l'exécution du sujet et le sujet lui-même,

Digitized by Google

entre le titre et l'œuvre! à un canevas pauvre une broderie avare, à un thème fécond des notes brillantes ; et la réunion opposée cependant, le contraste d'ornements riches sur un fond terne, d'une pensée originale sous une enveloppe vulgaire, se produit aussi quelquefois, et il y aurait là un cadre pour nos expositions annuelles. Malheureusement des quatre classes qui en diviseraient ainsi les œuvres, la première serait la plus nombreuse, et il ne saurait en être autrement. Il y a dans le retentissement d'idées déjà connues, de mots en quelque sorte usés, quelque chose qui décourage même celui qui les prononce. Aussi quand un sujet a passé du domaine d'un seul dans le domaine de tous, de l'imagination dans la mémoire; quand cette semence, d'abord féconde, a été portée sous tous les climats, livrée à tous les souffles, on n'en reconnaît plus la richesse première, et le lieu commun est comme ces plantes dégénérées qui n'ont plus ni fleurs odorantes ni savoureux fruits. Chaque genre a eu son lieu commun cette année : celui de l'Ode a été la Poésie elle-même, le sort du Poète ; les malheurs qu'il se fait, les bonheurs qu'il rêve. La maladie déjà étudiée si souvent l'a été complétement de nouveau. Mais était-elle toujours bien réelle, les observateurs en avaient-ils toujours bien le spectacle? et pourquoi l'étudier d'ailleurs? est-ce pour la guérir? Etrange lutte, où le succès est de ne pas réussir! consultation étrange, où le médecin n'a le droit de parler que s'il est en même temps le malade! Quelques-uns cependant ont su rajeunir le fond par la forme : la pièce intitulée *les Secrets et les consolations de la Poésie*, n'est pas seulement une Ode ; l'Ode est en même temps un Sonnet, ou plutôt une longue suite de Sonnets. Le problème si difficile à résoudre une seule fois a été posé neuf fois de suite, et s'il n'a pas été entièrement résolu, si l'heureux Phénix ne s'est pas

Digitized by Google

vu neuf fois renaître, l'exécution a plus d'un mérite ; tout n'est pas dans la difficulté seule. Le Poëte se plaint à la Muse de l'obstacle du langage, impuissant à rendre ce que sent le cœur, ce que l'esprit rêve, et l'interroge sur cet amour qui souffre de parler, qui souffre de se taire, qui s'attache au fragile et qui veut l'impérissable : à ce premier Sonnet, la Muse répond par un second (1), et le dialogue continue ainsi d'un Sonnet à l'autre, sans que la gêne se fasse un moment sentir : partout les idées sont entrées sans effort dans le cadre inflexible que la fantaisie avait préparé. C'est un succès qu'un pareil résultat, et si la nouveauté de la forme n'a pas valu à l'auteur ce que la nouveauté du fond lui avait valu l'année dernière, elle a confirmé l'Académie dans son jugement sur le passé, dans ses espérances pour l'avenir. On garde quelquefois son rang sans remporter la victoire, et M. Maquan a combattu cette année de manière à rappeler celui qui a vaincu, celui qui peut vaincre.

Le mérite qu'il a cherché dans la difficulté nouvelle d'aborder une forme inusitée, l'auteur de l'Ode intitulée, *Rêve de gloire*, l'a trouvé dans la difficulté ancienne, mais toujours nouvelle, de suivre même la forme ordinaire, quand on ne veut rien sacrifier aux exigences du vers, des exigences de la pensée et du langage. Sa phrase est toujours correcte, toujours élégante, ses idées sont toujours claires, toujours suivies, trop peut-être : l'enchaînement plaît, mais n'étonne pas ; il vous mène où vous aviez prévu que vous iriez, où vous êtes bien aise d'aller, mais il ne vous mène que là : c'est l'inattendu qui transporte, et l'inattendu n'est-ce pas ce que promet l'Ode ? Et cependant cette pièce offre un ensemble si égal, les vers se groupent si bien dans la strophe, les mots se groupent si bien dans le vers, qu'on doute un moment si ce qu'elle a ne peut tenir lieu de ce qui lui manque : mais l'Ode a ses priviléges,

Digitized by Google

et elle les eût oubliés, que deux inexplicables négligences eussent fait un devoir de les rappeler : au milieu de tous ces vers que la rime finit si naturellement et si bien, il y en a quatre qui finissent comme de la prose ; le son est autre.

A ces deux pièces, fleurs inégales, venues sur ce que j'ai appelé le fonds commun des Odes de cette année, mais venues sous une forme et avec des couleurs qui les relèvent, il faut en ajouter deux autres qui ont été pour l'Académie l'objet d'un examen particulier, et qui, avec le même mérite ont aussi le même inconvénient. Seulement le sujet a pris sous la plume des deux auteurs, une plus grande étendue : au lieu du *Poëte*, c'est la *Poésie*, la Poésie dans toutes ses branches chez l'un, dans une seule chez l'autre, mais une seule qui les domine toutes, la Poésie sacrée. Ce n'est pas sous ce titre que son ouvrage s'est offert aux juges dans le concours, qu'il s'offrira aux lecteurs dans le Recueil ; mais je m'attache à la réalité, et peut-être l'auteur eût-il bien fait de s'y attacher de même. Le titre qu'il a préféré, *la Bible*, a l'inconvénient de ne pas se prêter à la personnification dont il fait usage, dont il fait abus peut-être. Cette forme : *Tu vis le jour éclore..... Tu vis la nuit naissante*, appliquée à un temps où tout commence, où commence le temps lui-même, a quelque chose qui choque, rapprochée du titre ; et tout autre titre même eût-il pu sauver cette impression ? Poser ainsi, d'un coté l'Eternel, et de l'autre la Bible, ou même la Poésie, et dérouler au milieu les scènes de la création, est une hardiesse qui avait besoin d'être justifiée. Elle ne l'a pas été assez : il y a des vers heureux, et il fallait des vers sublimes ; mais c'était là un des inconvénients du sujet : la Bible ! quelle mine à ouvrir devant soi, devant les autres, mais aussi quel danger ! Comment y prendre et com-

Digitized by Google

ment n'y pas prendre ! et le filon une fois pris, comment le montrer, comment faire qu'il ait au dehors l'éclat qu'il avait au dedans, qu'à la matière réponde l'œuvre? Oui, comment dire comme la Bible, et comment dire autrement qu'elle? comment inventer, et comment traduire? Et telle est pourtant la beauté des images qu'on y trouve, et qu'on ne trouve que là; telle est l'énergie de son langage, que l'écho en a suffi pour relever cette Ode et pour animer celle qui l'accompagne. L'auteur de celle-ci peint comme l'autre les premiers jours du monde, et ses premières strophes se colorent, se balancent comme au reflet des premiers rayons, comme au souffle des premières brises. Le mouvement baisse, la couleur pâlit, quand le Poëte quitte les hauteurs de l'inspiration sacrée pour les sommets de l'inspiration profane, quand il passe de Moïse à Homère; mais il se relève lorsqu'il arrive à nous, lorsque penché sur notre siècle il écoute, il regarde. Et cependant l'attente excitée d'abord n'est pas remplie : il semblait que l'auteur avait vu luire quelque chose sous les nuages de l'avenir, qu'il avait entendu de mystérieux bruits; et tout aboutit à une exhortation à la Poésie de chanter le berceau de ce siècle, l'Empire sans doute, et à des généralités sur l'esprit et la matière. L'auteur, à le juger par cette Ode, et par ses sœurs des années précédentes, a du mouvement, de la chaleur, mais en même temps je ne sais quoi d'encore inachevé dans les idées : elles ne se résument pas tout de suite dans ces mots qui apportent avec eux la lumière et qui aident à voir tout à fait ce qu'on n'avait qu'entrevu. Il y a des intervalles obscurs, comme dans ces routes de l'industrie nouvelle dont il se plaît à rappeler l'image. Mais là la rapidité est le remède; qu'il se hâte donc, l'Académie l'a suivi avec un intérêt croissant dans ces demi-teintes qui s'éclairent; elle applaudira

Digitized by Google

à son apparition au grand jour de l'idée complète.

Ces quatre ouvrages n'épuisent pas tout ce que j'ai à vous dire sur les deux premières classes indiquées en commençant, car c'est à la première qu'il faut rattacher ces sujets, dont le titre n'attire ni ne repousse, et qui vous laissent incertains jusqu'à ce que la lecture décide; c'est dans ce milieu que se placent d'abord la plupart des Odes qui nous ont été envoyées : quelques-unes y restent jusqu'au bout; quelques autres en sortent un moment et y retombent ensuite; celles-ci se placent dès leur début un peu au-dessus du commun niveau, et elles se soutiennent ainsi sans s'élever ni sans descendre; celles-là ne se relèvent qu'à la fin. C'est une pensée ingénieuse, un tour heureux, un vers brillant, même une strophe tout entière, qui leur vient en aide, et qui vient en aide au lecteur en même temps. Encouragé, il continue sa tâche; il les suit dans leur marche, applaudissant presque toujours au but, où se lisent des mots comme ceux-ci : *l'homme de bien, Dieu, la divinité du Christ, la foi au Christ;* applaudissant même parfois à quelques détails de la route; d'autres fois ému par une circonstance extérieure. Cette Ode, c'est un enfant qui l'a faite; celle-ci, adressée à Clémence Isaure, c'est un sourd-muet, c'est un de ces hommes à qui la nature a tout refusé, à qui le génie a tout donné; il ne savait pas qu'il y avait des mots, et il sait qu'il y a des vers; il en fait même! Me demanderez-vous de les juger? On ne juge pas alors, on admire; l'ouvrage s'efface devant l'auteur, devant celui à qui on rapporte et l'auteur et l'ouvrage, et on regrette de ne pouvoir rien ajouter à la couronne immortelle que la reconnaissance publique lui a décernée.

D'autres Odes attachent par elles-mêmes.

Il y a dans celle qui porte le titre de *Méditation*, si dangereuse par ce qu'il rappelle et par ce qu'il an-

Digitized by Google

nonce, une forme suave et élégante, une harmonie égale et douce. Il ne faudrait pas abuser pourtant de cette énumération de choses qu'on aime, il ne faudrait pas abuser de ces strophes que le même mot commence et que tant d'autres peuvent continuer, cadre uniforme, où il est facile de faire entrer ensuite tout ce qu'il faut pour le remplir. Le Poëte l'a senti lui-même; il brise ce cadre, et le trait qui le brise est le plus heureux de la pièce.

Il y a dans l'Ode intitulée *l'Epoque*, un fond de pensées pleines d'une verdeur active, d'une sève qui bouillonne, mais qui n'a pu suffisamment assouplir l'écorce: les idées n'ont pas au dehors tout leur relief. Sans doute le sujet se prête à de rudes blâmes; mais les plus rudes au fond, ne sont-ce pas quelquefois ceux dont la forme l'est le moins? C'est l'acier poli qui pénètre : la strophe avec ses deux grands vers et ses deux petits, est bien aiguisée pour qu'elle entre, elle a bien la forme incisive; mais des mots trop durs la hérissent parfois; l'arme est trop inégale : on reconnaît pourtant qu'un coup d'œil exercé, qu'une main habile la dirige. L'ennemi n'échappera pas une autre fois, et ce sont de pareilles victoires que l'Académie aimerait à couronner.

Le mont Viso ne se déploie pas dans l'Ode qui porte son nom avec la majesté et la grandeur natale : mais les strophes de la fin qui humilient l'orgueil de ses cimes sous le pied de l'homme qui les foule, et l'éclat des étoiles sous le regard de la science qui les dépasse, en rabaissant le sujet, relèvent la pièce.

L'Ode *la Douleur* n'a pas toute l'étendue de son titre. Elle ne donne pas tout ce qu'il promet : c'est donner davantage; la pensée gagne à se concentrer et la douleur chrétienne, cette douleur transfigurée au Golgotha, a fourni à l'auteur des images qu'un aspect plus général n'eût pas présentées.

Digitized by Google

L'Ode *la Patrie*, au contraire, donne plus que le sien n'annonce, et l'avantage est un inconvenient; le sujet est double : c'est d'abord la patrie d'ici-bas, cette terre où nous sommes, que nous aimons, que nous défendons, qu'il est beau d'aimer et de défendre; puis c'est tout à coup la patrie d'en haut, celle que notre pensée doit habiter dès ce monde, et dont le nom immortel doit effacer le nom mortel de l'autre. L'auteur ainsi dénoue brusquement les nœuds qu'il vient de serrer; c'est bien ce que fait la réalité, ce que fait la mort, *ce terrible Poëte;* c'est bien ce que la religion dit, ce qu'elle a le droit et le devoir de dire; et il semble que la Poésie, cette fille de la Religion, a le droit de dire comme elle : mais il fallait une transition, et le Poëte n'en a point mis. N'appelez point patrie, dit-il aux Princes et aux Rois,

> N'appelez point patrie une terre où la tombe
> Peut engloutir demain le bonheur d'aujourd'hui;

et lui-même ne l'a pas appelée autrement jusque-là! On est brusquement dérouté et on l'est d'autant plus que le succès avait d'abord été plus grand : on s'était cramponné, et il faut qu'on se détache; ce n'est pas là l'inattendu que je réclamais tout à l'heure; celui-ci a bien des lumières soudaines, mais qui ne jettent pas d'ombres sur ce qui précède : une nouvelle clarté brille partout. C'est dommage : les strophes commençant par ces mots : *la réelle patrie*, sont vraiment remarquables : on regrette que l'on ne puisse pas les détacher, et détacher en même temps une couronne pour celui qui les a faites.

J'allais marquer ici le passage des deux premières classes à la troisième; mais je m'aperçois que le sujet dépend tellement de l'exécution, que c'est d'elle presque toujours qu'il reçoit son véritable caractère, qu'il est presque toujours hasardeux de dire ce qu'il est, avant qu'elle ne l'ait proclamé. Est-ce un sujet heureux ou malheureux, par exemple, que celui que je rencontre

Digitized by Google

d'abord, que *les Cendres ?* Ce jour de deuil après ces jours de joie, ces femmes reines la veille, maintenant à genoux, ce front qui dominait et qui maintenant s'incline, la poussière au lieu du diamant, n'y a-t-il pas là un sujet de tableau ? Mais il fallait que les couleurs en fussent habilement contrastées, les deux faces habilement opposées; il ne fallait pas étendre ce jour sans limites, et faire déborder sur ce contraste tous les autres contrastes de notre vie de misères; il ne fallait pas, en un mot, que le thème du Poëte devînt tout à fait le texte du sage couronné. L'auteur en attachant les mêmes choses à un mot différent, n'a pas assez senti que le mot qu'il adopte n'est pas comme celui de l'Ecriture, comme ce mot de *vanité* qui s'applique si bien à la grandeur et à la gloire, qui s'applique si bien à tout. Il a fait cependant une œuvre estimable, mais il l'a affaiblie en l'étendant : l'originalité du sujet s'est perdue dans sa généralité.

Et le sujet qui suit, et que l'imprévu du titre, *la Mort en duel*, fait remarquer comme le précédent, n'amène-t-il pas la même question ? Est-il heureux, est-il malheureux ? N'est ce pas un type saisissant que cet homme qu'un moment d'oubli a condamné à un éternel souvenir, qui a joué sa vie comme un objet frivole, et qui, à ce terrible jeu, a gagné la vie de son adversaire. Il n'avait pas eu le temps de connaître, il n'avait pas eu le temps de haïr et il a frappé comme s'il haïssait : il a eu la fureur de la haine sans en avoir l'excuse. Il pensait comme à une époque où rien n'importe, et il a agi comme à une époque où tout importait : l'honneur plus que tout. Il était l'homme blasé de nos jours et il a voulu être le vif gentilhomme d'autrefois, il a voulu revenir au passé : eh bien, c'est dans le passé qu'il vivra maintenant, mais dans un passé plus près de lui, dans ce jour, où sa main a frappé, et où il a vu,

Digitized by Google

sous ses coups, le sang se répandre, la vie s'écouler: voilà le moment qui s'étendra maintenant sur tous les autres, voilà l'image qui l'assiégera sans cesse; qu'il aille traînant partout ses souvenirs comme une chaîne, montrant à tous sa tristesse comme une leçon. Oh! cette utilité me décide; je ne balance plus : il y avait là un beau texte, il y avait là une belle page à publier pour celui qui publie; il y avait plus, il y avait l'accomplissement d'un devoir!

Oui c'est un devoir pour ceux qui tiennent la plume, lorsque la plume est une puissance, de chercher à éclairer ceux qui tiennent le glaive, ceux qui voudraient le prendre, et de travailler à ce que les mœurs qu'ils ont tant contribué à faire ce qu'elles sont, inconsistantes et molles, n'aient pas avec tous les inconvénients du laisser aller, tous les inconvénients de la disposition contraire; c'est un devoir dans un siècle, qui avec les siècles précédents a englouti ce qu'ils avaient de respectable, d'empêcher qu'on ne cherche à y faire surnager ce qu'ils avaient de répréhensible. Louange donc au but de l'Ode! et l'intention n'est pas la seule chose à louer; il y a, à la fin, des strophes qui se recommandent par elles-mêmes.

Je ne balance pas non plus, mais ici ce n'est pas l'utile qui me décide, je ne balance pas non plus à l'aspect du tableau que présente l'Ode suivante, à l'aspect de ce cachot où le début nous introduit. Une femme est là, chargée de fers, une femme dont l'âge a depuis longtemps appesanti le front et que le malheur maintenant accable. Elle était reine et elle est captive; elle se servait de son sceptre pour en frapper ses ennemis, et ses ennemis vont se servir de leur victoire pour la frapper à son tour! Le jour qui est près de paraître éclairera le supplice de Brunehaut : elle dort cependant; elle dort, mais elle tressaille; une sombre

Digitized by Google

image vient assiéger son sommeil : tremble ! ô fille des rois Goths, c'est l'altière plébéienne ! c'est celle qui sembla ne devenir reine que pour devenir ta rivale, qui fit plus que de te combattre dans ta route, qui t'entraîna dans la sienne, qui te fit semblable à elle-même ; tremble ! celle qui domina sur ta vie vient dominer sur ta mort. N'espère pas de pardon, n'espère pas de repentir ; n'espère rien des autres, rien de toi-même ; c'est Frédégonde !... Oui, il y avait là un beau sujet. L'auteur ne l'a exécuté qu'en partie. Une heureuse inspiration avait choisi la messagère de mort et d'impénitence ; une main assez ferme ne l'a pas dessinée. Frédégonde n'est pas assez Frédégonde.

A ces deux types, empruntés à la France au berceau, en succèdent d'autres plus modernes ; car ce que j'appelais, l'année dernière, l'Ode historique, n'a pas fait faute au concours de cette année. Il y a dans les sujets de ce genre un mélange de réel et d'idéal qui va à la disposition actuelle des esprits. Mais il ne suffit pas d'évoquer du passé l'image d'un de ces hommes dans laquelle une époque se résume, avec toute sa grandeur si elle est grande, avec tous ses crimes si elle est criminelle ; il ne suffit pas de déployer une toile, et d'y inscrire un nom, il faut que le portrait qu'on trace soit aussi vif sur cette toile que dans la mémoire des spectateurs ; il faut que l'écho qui s'éveille en eux, n'étouffe pas ce qu'ils entendent ; et c'est là un écueil de ce genre. Il est de ces images qui éclipsent leur cadre ; il est de ces mots qui retentissent plus haut que tous ceux qu'on ajoute. Celui qui les entend s'arrête, comme au son bref des tambours funèbres les chants du convoi s'interrompent ; tel est le nom que prononce la première de ces Odes, telle est l'image qu'elle présente : *Marat !* — Cette figure hideuse ! — aussi hideuse pour nous maintenant que pour ses vic-

Digitized by Google

times alors, que nul presque aujourd'hui n'a vu, que tous croient voir, et qui semble n'avoir reçu sa fatale immortalité que pour inspirer aux fils comme aux pères une salutaire horreur. Oh! ne le laissez pas trop longtemps sous les yeux qu'il repousse, on croit voir du sang dans ce bain où il médite; qu'elle paraisse cette femme qui fut forte quand les hommes étaient faibles, et que paraisse avec elle l'aurore d'un temps meilleur! car ce temps, il arrive sur ses traces : ce fut la terreur qu'elle frappa en frappant sa terrible victime; ceux qui au 9 thermidor eurent à eux tous l'énergie qu'elle eut à elle seule, ne firent que continuer son ouvrage, et c'est en réalité du courage d'une femme que date la délivrance de la France. Qu'elle paraisse donc! mais le jeune Poëte ne savait pas assez les mots que demandent ces évocations puissantes. La poésie a ses mystères aussi; elle ne les révèle pas à tous, et elle ne les révèle pas tout de suite.

Il ne les savait pas non plus assez, il ne les prononçait pas non plus d'une voix assez ferme celui qui a évoqué du même passé, qui a fait sortir des mêmes abîmes une image bien différente, terrible aussi celle-là, mais grande; environnée aussi d'un nuage, mais d'un nuage où il y a des éclairs et des foudres. Répondrez-vous à son appel, ô Mirabeau! viendrez-vous remuer dans les fils ce qui agitait les pères, et leur demander ce qu'ils ont fait de leur ardeur et de leur enthousiasme? Viendrez-vous essayer si cette tribune qu'environnaient tant de passions, qu'entoure tant d'indifférence, est encore celle où vous régniez; et là, si le courant de vos pensées est combattu par des courants contraires, rapportez-vous des méditations de votre long silence quelqu'une de ces pensées, quelqu'une de ces images qui changent pour l'orateur la défaite en triomphe, et font que la roche Tarpéienne redevient pour lui le Capitole?

Digitized by Google

Oh ! si c'est bien vous, parlez ! l'assemblée est distraite, mais elle est curieuse, et ce sera pour elle un précieux spectacle que de voir l'éloquence de votre temps aux prises avec l'éloquence du nôtre ; que de voir le tribun lutter avec le philosophe, avec l'historien, avec le Poëte ; avec celui qui est, peut-être plus que tout autre, votre véritable rival, autant par la différence des bancs où il siége que par la ressemblance de son action électrique !

Mais il ne vient pas ; la corde des évocations magiques est restée immobile sous la main du second Poëte, comme sous celle du premier.

Un troisième sera-t-il plus heureux ? Trouverez-vous un plus digne interprète, ô vous dont la voix fut toujours si sonore et si douce ; si brillante dans les jours prospères, si généreuse dans les jours mauvais ; si puissante dans cette épreuve où vous vous dévouâtes au malheur d'un rival, comme on se dévoue à un ami, où les dangers que combattait votre éloquence ne furent mortels que pour vous ? Votre image s'animera-t-elle sous nos yeux, à la voix du Poëte, comme elle se dressera bientôt sous la main du statuaire aux regards de vos compatriotes ? Martignac, Mirabeau, Marat ! la Restauration dans sa douceur bienveillante, la révolution dans sa grandeur orageuse, la terreur dans sa hideuse difformité ! quelle réunion pour notre exposition poétique ! Mais le hasard qui les y allait rassembler avait besoin d'un autre hasard, et celui-là a fait faute ; l'inspiration a manqué. Il y a cependant des vers heureux dans les trois Odes, dans la dernière surtout.

Ces types ne sont pas les seuls que la pensée ait été chercher dans l'histoire, et ce n'est pas non plus à propos des personnes seulement, c'est aussi à propos des choses qu'elle en a évoqué les souvenirs. Le Poëte a rêvé à

Digitized by Google

l'aspect des montagnes et des fleuves, comme à l'aspect des hommes célèbres, et plus heureusement même : c'est une Ode de ce genre qui nous mène maintenant à cette dernière classe où nous ne devions trouver qu'un examen à faire, qu'une couronne à déposer.

Il est une terre poétique par sa forme, poétique par son histoire, féodale et indépendante d'abord, française bientôt, et dont le nom représente mieux que toute autre parmi nous l'unité et l'hérédité : c'était le nom des fils aînés de nos rois. Chevaleresque et religieuse, elle peut montrer à la fois le cloître ou vécut saint Bruno, le château où naquit Bayard; elle a des montagnes pittoresques, une rivière limpide, et dont le nom est doux comme les ondes. C'est à cette rivière, c'est à l'Isère que s'adresse l'auteur de l'Ode couronnée; c'est au miroir de ses eaux que vient se réfléchir pour lui l'image de la noble province et de ses belliqueux enfants. Les lieux et les hommes apparaissent : les Galls agitent leur framée, les Croisés agitent leur lance : ici les ormeaux de Vizile, d'où le cri de la liberté fut se répandre sur toute la terre; là les voûtes de la Chartreuse, d'où la voix de la prière va sans cesse se répandre aux cieux. Les vers où passent ces diverses images ont de la force et de la grâce, et ceux qui peignent ce qu'est la demeure, et ce qu'est la vie des disciples de saint Bruno, suffiraient au succès de l'Ode. Elle a un peu trop de noms propres, de détails techniques, mais elle en rachète bientôt la rudesse par des vers doux et faciles. Elle coule comme l'Isère, mais comme l'Isère dans la vallée, jamais comme l'Isère sur la montagne; les idées ne se précipitent pas, elles s'enchaînent. Ce qui lui manque surtout, c'est ce mouvement, c'est cet éclat, auquel eût répondu l'éclat de l'Amarante. L'auteur, M. Bonnefous, paraît pour la première fois dans nos Jeux; il n'est pas cependant étranger à nos

Digitized by Google

murs. Il est né à Toulouse, et des bords de ces ondes qu'il venait de chanter, ses rêves de poëte l'ont reporté aux bords où croissent les Fleurs de Clémence. Qu'ils l'y reportent souvent ; qu'il songe à l'Amarante en regardant la Violette ; et si elle est pour lui l'occasion d'un regret en même temps que d'une espérance, qu'il songe que la Fleur modeste est la plus brillante de celles que nous avons accordées cette année, et que nous n'en avons accordé qu'une autre.

Celle-ci, la même en apparence, mais en réalité plus glorieuse (elle est la fleur du genre où elle a été obtenue), nous fait passer des Odes aux Poëmes. Les Odes nous avaient laissés sur les bords de l'Isère, le Poëme couronné et qui est intitulé la Sibylle nous place sur les bords du Lyris ; là deux troupeaux de chèvres broutent, deux hommes s'entretiennent : l'un est âgé, et les cicatrices de son visage parlent du passé et d'un passé glorieux ; l'autre est jeune, et sur son front qui se contracte semble se projeter un orageux avenir. Rome ne se voit pas, mais elle se devine ; sa grande ombre domine la scène ; elle apparaît sans cesse à la pensée des deux acteurs, elle retentit dans leurs paroles ; et c'est elle bientôt qu'aperçoivent aussi les spectateurs et qu'ils finissent par personnifier dans ces deux hommes : l'un, c'est la ville paisible, la ville austère, la Rome des guerres Latines et des guerres Puniques ; l'autre, c'est la ville agitée, la ville corrompue, c'est la Rome des guerres civiles ; l'un, c'est le dernier de ces guerriers austères qui ne devenaient Dictateurs que pour redevenir laboureurs ; l'autre c'est le premier de ceux qui ne seront Consuls que pour être tyrans ; c'est celui qui ne s'appelle que Caius encore, mais qui bientôt s'appellera Marius. Le dialogue s'interrompt : le vieillard se retire ; c'est le passé qui s'en va ; l'avenir arrive avec la Sibylle. Les

Digitized by Google

entrailles fumantes ont été propices, il sera Consul ; mais combien de fois ? à lui de chercher la réponse. Un grand bruit se fait entendre au haut d'un grand chêne, le bruit de deux aigles et de leurs aiglons. Qu'il aille, qu'il arrache ses petits à l'oiseau du tonnerre ; le nombre des victimes dira le nombre des consulats. La tradition attestée et combattue à la fois par Plutarque, donnait ce présage : Un nid d'aigle était tombé dans la robe de Marius enfant, et ce nid contenait sept aiglons ; mais elle ne donnait pas cette scène, elle ne donnait pas cette divination par le courage au lieu de la divination par le hasard, elle ne donnait pas cette lutte que le silence commence et que couronnent les grandes ailes de l'aigle blessé s'élevant au ciel avec l'augure ; elle ne donnait pas ces beaux vers ; c'est ainsi que la poésie s'allie à l'histoire. Caius redescend beau de ses blessures et beau de sa victoire ; ce n'est plus le pâtre, et lorsqu'il offre à la Sibylle l'humble obole du chevrier, c'est Marius que la Sibylle ajourne au Capitole. Là, s'arrête le Poëme, mais là ne s'arrête pas la perspective qu'il ouvre : Marius est apparu trop bien pour disparaître si vite ; la pensée le suit, et ce Capitole que le Poëte a dressé dans le lointain, le lui fait voir aussi impitoyable envers les enfants de Rome qu'envers les petits de l'aigle ; le présage est plus complet que vous ne le pensez, ô rêveur farouche ! oui, vous serez sept fois Consul ; oui, vous arracherez à Rome ces honneurs qu'elle gardait précieusement, qu'elle distribuait avec réserve et où couvaient tous les germes de son avenir ; vous les lui arracherez, mais vous lui arracherez en même temps sa vie et sa force. Cette aigle sortie inanimée de vos mains, cette mère qui a défendu contre vous sa substance, c'était elle. La ressemblance ne se fera pas attendre, et la Rome qu'on aperçoit dans l'avenir,

Digitized by Google

cette vile esclave des Empereurs et du glaive, cette vaine ombre d'elle-même, elle est bien telle que vous l'aviez préparée, telle que vous l'aviez déjà faite.

Ce Poëme serait la meilleure preuve de ce que nous disions en commençant, de l'influence du sujet sur l'exécution, du fond sur la forme, s'il n'y avait pas dans le style une force et une sûreté dont l'inspiration profite, mais qu'elle ne lui donne pas. Elle lui communique bien un ébranlement qui grave la pensée, mais qui ne la cisèle pas ainsi, surtout sur le marbre du vers qui ne reçoit et ne garde rien à demi. Il faut que ce marbre ait été longtemps poli par le travail, il faut que la main se soit longtemps exercée à en éviter les cassures, à profiter de ses veines. Il a reçu là une empreinte que nous ne retrouverions que dans ces pages de nos Recueils où brille la fête de Molière; il y a dans ce Poëme un style, une manière. Je dirais que c'est la manière nouvelle, si l'on voulait ne voir dans ce mot que l'indication d'une nuance, d'un choix entre les modèles du passé. Cette manière d'un côté se rapproche de la prose en ce qu'elle en adopte autant qu'elle peut la marche droite et rapide, et elle s'en éloigne de l'autre, en s'attachant à cette exactitude complète de la rime propre à relever la barrière affaiblie; elle s'en rapproche aussi en ce qu'elle n'a pas d'exclusion absolue pour le mot simple, vulgaire même, quand ce mot est en même temps le mot propre. On peut juger diversement des avantages qu'elle a comparée à celle qui en diffère; mais on jugera de même de l'avantage d'en avoir une, de donner à ce qu'on écrit cette individualité qui se fait reconnaître. Les sœurs que la Sybille nous promet aujourd'hui, trahiront leur origine à l'avenir, et puissions-nous avoir à la deviner souvent ! puisse la corbeille de Clémence

Digitized by Google

ajouter ses plus belles fleurs à la Violette que M. de Pontgibaud y cueille aujourd'hui ! c'est la plus brillante qu'elle offre aux Poëmes, c'est le prix du genre.

De ce Poëme si justement couronné, à l'Epître qui avait la tâche difficile de lui disputer la victoire, la transition d'abord paraît brusque. L'Epître est adressée à un journaliste : elle peint le journal tel qu'il devrait être ; mais le journal, n'est-ce pas une puissance ? et ne peut-on pas y résumer l'époque où nous sommes, comme l'époque où nous étions tout à l'heure se résumait dans cet homme qui était la personnification de la force ? D'un côté le glaive, de l'autre la plume. Qu'elle n'abuse pas de son pouvoir, qu'elle féconde, et qu'elle respecte ! Il y avait là tout un grand côté ; mais l'auteur proportionne ses conseils à la sphère d'action de celui qui doit les suivre, et c'est dans un département qu'il doit la renfermer. Peut-être un journal qui a commencé et qui continue, offrirait-il dans ses premiers numéros, sous la forme de promesses, quelque chose des conseils du Poëte, dans les derniers, quelque chose de leurs résultats probables. Mais la Poésie a de grands priviléges, et les lecteurs de l'Epître ne seront pas tentés de les contester. Elle a une marche claire et leste, à laquelle il est difficile de ne pas se laisser aller, plus difficile de ne pas se plaire ; elle a d'heureux passages, et ce sont précisément ceux où l'auteur parle des flatteries électorales et des flatteries académiques, de ce qu'on dit de soi-même dans les circulaires, de ce que l'on se dit les uns aux autres dans les discours. Le moyen après cela qu'il ne réussît pas dans une académie, et à une époque comme celle où nous allons entrer, où nous sommes déjà à moitié ! Nous avons été heureux de reconnaître en lui un des vainqueurs de nos précédentes luttes ; et si le succès qu'obtient au-

Digitized by Google

jourd'hui M. Viancin n'égale pas la victoire d'alors, si à l'orgueilleuse Amarante, succède le Lis modeste, sur sa douce blancheur rayonnent, pour en relever l'éclat, le souvenir des triomphes passés, l'espérance des triomphes à venir.

Entrés ainsi dans le champ du Poëme et de l'Epître, par le beau côté, par le côté des fruits et des fleurs, il faut, si nous voulons le connaître, nous reporter brusquement à l'autre bout; il faut quitter le sanctuaire du temple pour le péristyle : là nous trouverons la foule comme dans l'Ode, là est le terrain où elle semble aussi s'être donné rendez-vous; seulement ce terrain n'est pas le même : le lieu commun de l'Ode était le Poëte; le lieu commun de l'Epître est la satire du Poëte, du Poëte moderne, s'entend; c'est une croisade : armes bien choisies, armes prises au hasard, tout sert; c'est cette dernière partie du tournoi où la mêlée de la foule succédait aux combats d'élite, où l'on ramassait les tronçons de lance des premières luttes. Le zèle est grand, le but est louable; mais s'il y avait encore dans la Littérature telle chose que deux camps en présence, que deux écoles opposées, le mieux serait-il de combattre les inconvénients de l'une avec les inconvénients de l'autre, et d'opposer au fer rude mais intact la lame polie mais ébréchée, et n'y aurait-il pas quelque chose de plus simple? prendre à ceux qu'on voudrait combattre ce qu'il peut y avoir de bon dans leur marche, choisir entre les sources où ils puisent, celle qui donne aux armes la force, et quand on y aurait retrempé les siennes, s'en servir, ou pour les pousser vers son propre but, fût-ce par un détour de leur route, ou, s'ils s'obstinaient vers un but mauvais, s'en servir pour empêcher au moins que la foule ne les suive; car c'est le but surtout qui importe.

Dans cette mêlée des combattants de l'Epître, celui qui

Digitized by Google

adresse ses vers à un Président, qu'il ne nomme pas, laisse sa marche indécise comme son hommage. Est-il de ceux qui attaquent ou de ceux qui sont attaqués? On le croirait dans les deux camps. Il parle de l'ancienne Littérature, il parle de la nouvelle; il nomme les auteurs morts, il nommerait les auteurs vivants si on le laissait faire, mais il ne se prononce pour ou contre que du bout des lèvres. Il y a bien une intention d'ironie dans un passage, mais ce passage est en même temps le plus remarquable de la pièce, et le succès de l'imitation qu'il essaye, tournerait contre son but, s'il en avait un. Il cause pour causer, pour qu'on l'écoute et non pour qu'on dise comme lui; il écrit pour qu'on le lise et non pour qu'on se passionne.

C'est pour qu'on se passionne, au contraire, qu'écrit l'auteur de l'Epître qui est intitulée *une Partie de volant*, et qu'annonce si bien l'épigraphe empruntée à un de nos plus aimables poëtes, M. Emile Deschamps :

La Poésie, hélas, n'est rien par elle-même;
Pour qu'elle vive, il faut qu'on l'aime.

C'est l'enthousiasme qu'il invoque, et il gourmande le public de son indifférence; il pose d'un côté ceux qui chantent, ou qui parlent, tous ceux qu'à des degrés divers, l'art inspire et prend pour organes; de l'autre côté ceux qui écoutent, et il demande à ceux-ci ce qu'ils donnent en échange de ce qu'ils reçoivent; il leur demande ce qu'ils font pour ces hommes qui ont besoin de l'émotion qu'ils inspirent, comme de l'émotion qu'ils éprouvent, et pour qui la froideur ou l'enthousiasme est ce qui tue, ou ce qui fait vivre. C'est aux femmes surtout qu'il s'adresse, c'est à leurs mains qu'il confie la raquette dans cette partie qui se joue entre les artistes et le public, et où le volant tombe si le public ne le relève; c'est à elles qu'il dit en finissant :

Digitized by Google

Et dussent vos gants blancs en être tout froissés,
Applaudissez longtemps, longtemps applaudissez.

Peut-être dans ce pêle-mêle des représentants de l'art, ainsi groupés en face du public, a-t-il trop caché le Poëte, a-t-il trop montré le Chanteur ; peut-être a-t-il fait abus des notes et des instruments de musique ; mais l'idée est heureuse, si l'exécution laisse à dire. Ces deux Epîtres avec leurs côtés faibles ont du charme toutes deux, l'une dans sa régularité douce, l'autre dans sa verdeur inégale ; l'une par ses attaques incisives et ses traits vifs, l'autre par sa marche facile quoique sans but.

C'est par le but au contraire que vaut l'Epître qu'un fils adresse à son père, c'est par la vérité des sentiments, par l'abandon mis à les exprimer. Peut-être cet abandon est-il plus suivant le cœur que suivant l'art, peut-être le Poëte s'est-il un peu oublié dans le chrétien ; mais on sympathise trop avec l'un pour blâmer l'autre. On aime trop que le Poëte s'oublie ainsi pour lui dire de se souvenir. Il se souviendra sans qu'on le lui dise ; bientôt M. Gustave Blanchard retrouvera dans les Ballades la Fleur qu'une négligence, qui est un mérite, lui a fait perdre dans l'Epître ; c'est là que nous lui donnons rendez-vous.

Un but pareil, des émotions semblables se retrouvent dans un Poëme intitulé *le Monastère* : même sentiment religieux, même pieux souvenir, mais non même grâce négligente, même paisible douceur. Les vers n'ont pas cette facile allure ; ils marchent régulièrement, mais lentement. L'objet des regrets aussi n'est pas le même : ce n'est pas sur lui, sur les sentiers abandonnés de son adolescence naïve, ce n'est pas sur les personnes que l'auteur s'afflige, c'est sur les choses : c'est sur ce cloître en ruine, sur ces murs dé-

Digitized by Google

serts ! Le pauvre y venait et en rapportait l'aliment de ses besoins, le baume de ses chagrins ; le désespoir y cherchait l'asile qu'il ne trouve plus maintenant que dans la tombe ; le Poëte seul y vient : peut-être s'y établit-il trop longtemps, peut-être y établit-il trop longtemps ses lecteurs ; il ne faut pas tout montrer, quand on veut faire voir.

L'auteur du Poëme intitulé *le Retour de Bade ou le Chevalier d'industrie peint par lui-même*, mène les siens plus vite : on passe avec lui en un instant de la misère à la fortune, de la solitude à Bade, de Bade à Paris. Mais où vous conduit-il ainsi ? Combat-il bien sérieusement ce qu'il ne peut non plus, il est vrai, sérieusement défendre, et n'y a-t-il pas une secrète complicité dans cette complaisance qui étale tous ces dehors brillants, toutes ces riches apparences aux yeux d'un public qui aime ce qui brille ? Parer l'écueil de tant d'éclat, est-ce le rendre moins redoutable, ou le rendre plus périlleux ? est-ce faire qu'on l'évite ou qu'on y tombe ? Peut-être que l'auteur n'a voulu qu'une chose, faire des vers, et alors il faut convenir qu'il n'a voulu que ce qu'il sait faire : ses tableaux sont colorés et riches, ses vers sont faciles et brillants (3).

A côté de ce Poëme qui n'est qu'un long monologue, vient naturellement se placer une Epître qui est un dialogue d'un bout à l'autre, qui est même une pièce tout entière ; elle est intitulée *la Femme d'un Ministre*. Le sujet est heureusement choisi, heureusement conduit, le style est facile et de bon goût, les traits abondent ; mais l'Académie n'avait pas de prix pour ce genre ; elle ne pouvait donner que ce qu'elle donne toujours à des idées heureuses, heureusement exprimées. Ce juste tribut qu'elle a payé à l'auteur dans ses bureaux, elle me charge de le payer aujourd'hui dans mon Rapport.

Digitized by Google

L'Epître et le Poëme auraient bien encore quelques confidences à nous faire ; mais l'Elégie demande qu'on l'écoute : ce qu'elle a à nous dire, est-ce ce qu'elle nous a dit plus d'une fois ? Est-ce cette tristesse vague qui se nourrit d'elle-même, et qui trouve ses aliments partout, parce qu'elle n'en trouve de réels nulle part ? Elle a un peu vieilli ; tant de Poëtes l'ont éprouvée ou en ont parlé comme s'ils l'éprouvaient ! Aussi nos Poëtes ont-ils puisé moins que les années précédentes dans ce lieu commun ordinaire. Mais après leur avoir reproché le factice, n'allons-nous pas leur reprocher le vrai ? N'est-ce pas une réalité bien triste que ce long convoi qui va des temps les plus reculés aux jours les plus près de nous ? C'est le sépulcre de Jacob et Joseph qui prie et s'afflige ; c'est la belle Hypathia et son disciple qui gémit sur sa dépouille ; c'est Elisa Mercœur dont le malheur détruit la vie, et limite la gloire ; c'est Alexandre Soumet entrant au tombeau en possession de toute la sienne et attachant de sa main mourante une dernière palme à sa couronne. L'Elégie hébraïque n'a pas ce je ne sais quoi qui fait pleurer aux paroles de Joseph dans l'Ecriture ; l'Elégie grecque a de la couleur et de la fraîcheur là où elles sont de mise, mais n'a pas l'accent de la douleur là où la douleur devrait être. Elisa Mercœur n'a pas confié à celui qui la regrette tout le secret de ses inspirations ; Le chantre d'Alexandre Soumet ne nous rend un moment qu'une partie de ce que nous avons perdu pour toujours. Le portrait n'est tracé qu'à demi : c'est le cœur et la bonté de l'homme, ce n'est pas l'imagination et la pensée du Poëte. Nous avions espéré au titre de cette pièce que la poésie commencerait ce que la prose devait achever plus tard, et que l'Académie, par l'organe d'un de ses Lauréats, devancerait par une

Digitized by Google

première offrande le dernier et juste tribut qu'un de ses Membres payera bientôt pour elle. L'auteur n'a essayé de remplir notre espoir qu'en partie ; son ouvrage y perd, et peut-être cependant est-ce une faute légère dans une Elégie, que de s'attacher à ce qui fait qu'on vous aime plutôt qu'à ce qui fait qu'on vous admire.

Les plaintes de la lyre n'ont pas cette réalité triste ; elles s'adressent bien à un Poëte, mais le Poëte n'est point mort, seulement il n'est plus Poëte ; et qui chante donc alors ? Ce Dialogue de soi-même à soi-même pouvait bien être essayé ; mais il ne devait pas être poussé si loin, et les mots dont se sert la Lyre, *son cœur, son âme, ses larmes*, sont une personnification par trop complète et par trop détaillée. Il y a là quelque chose de compliqué qui nuit à l'effet de la pièce ; il semble que de mauvais vers seraient la meilleure preuve de l'abandon, la meilleure justification des plaintes ; mais cette preuve n'est pas à l'usage de l'auteur.

Entre ces larmes, les unes factices, les autres vraies, les unes que l'imagination distille, les autres que la réalité verse, il en est qui ne ressemblent à aucune. Elles sont profondes et pourtant elles brillent, elles ont la vérité et l'éclat : ce sont des larmes d'hommes. Rien de plus gracieux, de plus vrai que les trois tableaux qui se déroulent sous ce titre ; rien de plus suave et de plus fini que les quatorze vers qu'il annonce. Je ne puis résister au plaisir de vous les lire.

Que vos chagrins sont doux ! Femmes aux voix brisées,
Aux seins gros de soupirs, aux yeux voilés de pleurs !
Car ces larmes pour vous sont comme les rosées
Dont le ciel rafraîchit le calice des fleurs.

Digitized by Google

Enfants ! si vous courbez vos têtes épuisées,
C'est pour les relever plus belles de douleurs ;
Et comme l'arc-en-ciel sur vos lèvres rosées,
Un sourire bientôt ramène les couleurs.

Mais nos larmes à nous, hommes au front de marbre,
Sont la noble liqueur cachée au cœur de l'arbre,
La résine qui bout dans le sapin du Nord ;

Pour la faire couler, il faut briser l'écorce,
Et si l'arbre tari vit encor de sa force,
La blessure, du moins, reste jusqu'à la mort.

Ce n'est point une Elégie, c'est un Sonnet. Mais est-ce plus ou est-ce moins? Regrettons que ce ne soit pas la même chose ; regrettons qu'il n'y ait pas un prix à part pour une œuvre pareille, et n'espérons pas que ce que nous allons trouver nous console bientôt. Peut-être faudra-t-il aller jusqu'aux Hymnes. Et que de domaines divers à traverser pour y arriver ! Les Ballades, les Idylles, les Eglogues !

Je voudrais passer vite; mais le moyen de ne pas s'arrêter sur le chemin pittoresque et varié des Ballades ! Là point de lieux communs à craindre ; il faut que chacune se trouve sa place, que chacune se fasse son thème. Le moyen, par exemple, de ne pas s'arrêter devant le gracieux tableau qu'offre la première? Ce sont des anges, c'est un enfant. Les habitants du ciel montrent au jeune hôte de la terre l'éclat et les joies de leur demeure, et celui-ci leur montre sa Mère; et alors les Anges ne disent plus à l'enfant de les suivre ; ils lui disent de les garder près de lui ; ce n'est pas l'enfant qui veut partir, ce sont les Anges qui veulent rester.

Et ce héros de la seconde Ballade qu'elle place au milieu du givre et de la neige, ce jeune homme que le souffle des hivers attaque, et que ses habits d'été défendent mal, ne lui demanderons-nous pas pourquoi ses

Digitized by Google

yeux brillent, pourquoi rien n'est pour lui comme pour les autres ? La brume s'amasse, c'est le soleil ; le vent se déchaîne, c'est la brise : en vain le paysan, en vain le vieillard, en vain passe l'homme de guerre ; il n'a dans les yeux qu'un regard, dans la bouche il n'a qu'un nom, il n'a au cœur qu'un sentiment ; — c'est qu'il attend celle qu'il aime.

Il y a dans ces deux Ballades, dont les paroles et les tableaux indiquent la même main et la même voix, et dont il serait facile de retrouver la parenté avec des pièces des concours précédents, peut-être même avec des pièces couronnées, il y a, dis-je, l'empreinte d'un talent qui se montre et qui se cache tour à tour, qui ne se révèle jamais tout à fait, qui jamais ne produit tout ce qu'il pourrait produire. On dirait que le Poëte n'a pas encore découvert le vrai jour de ses tableaux, le vrai ton de sa voix. Il essaie de tous les sujets, il essaie de tous les genres ; il a des idées sur tous, mais il ne dit son dernier mot dans aucun ; il ne trouve nulle part la dernière forme ; peut-être ne la cherche-t-il pas ; les résultats durables sont à ce prix pourtant ; l'inspiration commence, mais le travail achève.

Il y a plus d'égalité de ton, plus d'harmonie de couleur, dans la Ballade intitulée *Notre-Dame de la Drêche*. Une mère prie au pied de l'autel, avec son enfant aveugle. Un cri révèle son bonheur, son enfant y voit ! Les vers sont coulants et faciles, les stances bien faites, il y a de la sensibilité et de la grâce. On se plaît à y reconnaître tout ce qu'on avait déjà goûté, dans l'Ode intitulée *Méditation*, et si ces deux pièces n'ont pas placé l'auteur dès le début au rang des vainqueurs de cette année, l'espérance qu'elles donnent, le fait déjà voir parmi les vainqueurs des années suivantes.

Digitized by Google

Nous avions donné rendez-vous à M. Gustave Blanchard dans les Ballades; il nous attend, et il a bien choisi le lieu : sur une terre stérile se dressent trois de ces pierres colossales, mystérieux témoins du passé, objet de crainte alors, de curiosité maintenant ! Trois enfants courent pour en approcher, mais leur grand'mère les retient, leur grand'mère les fait asseoir et leur parle. Vous écouterez bientôt, Messieurs, ce qu'elle leur dit, et, comme l'Académie, vous applaudirez, j'en suis sûr, à cette histoire si naïve, si naïvement racontée, et que toute exposition gâterait. On n'analyse pas de pareilles pièces, on les couronne. C'est ce que nous avons fait, c'est ce que nous ferons plus d'une fois encore, j'espère, et l'occasion que M. Gustave Blanchard nous offre aujourd'hui à son début dans la lice de nos Jeux, ne sera certainement pas la dernière. Il habite une terre qui produit naturellement ces fleurs contre lesquelles nous aimons à échanger les nôtres; Ancénis n'est pas trop loin de Brest; les mœurs l'en rapprochent encore plus que la carte, et l'on y trouve de même avec les Légendes, le talent de les raconter.

Ce roi de la place publique qui y régnait seul autrefois, mais qui est un peu détrôné maintenant, je crois, cet ancien favori des enfants que les enfants dédaignent, et à qui des hommes d'un autre âge demeurent seuls fidèles, Polichinelle, en un mot, a eu sa légende aussi; celui qui l'a faite n'est pas loin de l'âge qui le délaisse; sans doute il a voulu payer pour ses jeunes camarades, et il a spirituellement acquitté la dette commune. Il y a de l'imagination et de la grâce dans le tableau qu'il a tracé. Je m'y arrêterais volontiers, mais ne faut-il pas être de son époque? Je passe donc

Digitized by Google

et je salue en passant l'espérance que ce tableau nous donne : je la confie à l'auteur ; M. Bérenger de Nattes ne voudra pas qu'elle soit trompeuse.

Je salue en passant aussi cette souriante petite fille que le titre de la Ballade qu'elle a inspirée, fait connaître par le nom de Marie, et l'ouvrage lui-même, par de charmants détails, cette petite fille, gracieux rêve pendant le sommeil, et au réveil douce poésie, et je souhaite à la fois d'heureuses chances à son père en Afrique, et d'heureuses chances à son Poëte parmi nous. Qu'il donne plus de variété à ses idées, qu'il les étende, et le dernier vœu au moins sera rempli.

Après les Ballades, les Idylles. Nous ne chercherons pas quel est le lieu commun où la foule s'est donné rendez-vous, et nous irons tout de suite à la pièce qui s'en détache par la forme, autant que par le sujet, qui est peut-être en dehors du genre. Une mère se plaint aux pieds de la Madone ; elle veut réchauffer le marbre où vit l'enfant divin ; elle veut que l'enfant de la Vierge soit le sien aussi, et lui tienne lieu de celui qu'elle a perdu ; il y a de la douceur à écouter ce qu'elle dit ; mais il faut s'arrêter, lorsque la plainte n'est pas encore trop longue, lorsque la situation n'est pas encore forcée.

Les Elégies, les Eglogues, les Idylles sont passées ; un seul coup d'œil suffit à la seule Eglogue ; quel genre reste encore ?

Il en resterait un, si l'exécution d'une idée généreuse était rapide, comme l'idée elle-même, si la nouvelle Fleur qui brillera bientôt dans la corbeille de Clémence, pouvait y briller déjà. M. le Président Boyer s'est souvenu de Toulouse, comme Toulouse se souvient du magistrat qui soutient au loin la réputation

Digitized by Google

de la ville de Cujas, et il y aura bientôt un nouveau gage que l'amour des lois n'exclut pas l'amour des Lettres ; la Fable aura sa Fleur. La Fable n'est pas étrangère au passé de l'Académie, et heureusement ce passé est à la fois le présent. Mais l'éclat qu'elle lui devait ne venait pas du dehors; il viendra des deux parts à la fois désormais; ses rayons s'entr'aideront au lieu de se nuire, et les nouveaux émules qu'attirera la nouvelle Fleur, arriveront confiants, heureux de penser qu'ils trouveront un juge, là où ils auraient trouvé un vainqueur.

Nous voici aux Hymnes enfin ; la course a été longue, j'aurais voulu qu'elle fût rapide ; mais les Hymnes ont des secrets pour la faire oublier. Celle que je choisis entre toutes, et que l'Académie avait choisie avant moi, a de suaves paroles et de douces harmonies: c'est la *première Prière*, c'est la prière de l'enfant, à cet âge où il bégaye à peine, où les mots demi-formés qu'il essaie, n'ont de sens que pour les mères qui les écoutent et qui les inspirent : c'est à les inspirer que celle-ci s'attache : « Tu me vois et tu m'aimes, dit-elle à son enfant, et tu crois n'avoir que moi à aimer et à voir; tu crois n'avoir qu'une mère, tu en as une autre ; celle-là, on ne s'en approche que par la prière, on ne la voit que dans ses songes: aime-la bien, prie-la bien, afin que si je meurs, — tu ne sais pas ce que c'est que mourir, mais ce monde nous l'apprend bien vite, afin que si je meurs, tu ne restes pas seul sur la terre. » Vous applaudirez bientôt, Messieurs, à cette œuvre pleine de sensibilité et de grâce, et vos applaudissements seront d'autant plus vifs, qu'ils s'adresseront à un compatriote. M. Henri Delpont avait déjà envoyé, l'année dernière, à l'Académie, une Ode semée de vers heureux, et cette année, avec une nouvelle Ode intitulée *les Etoiles*, qui continue heureusement la chaîne,

Digitized by Google

il nous adresse cette *première Prière*, douce et pure comme le Lis qui va la couronner. Puisse l'avenir d'une année à l'autre répondre au passé et au présent, et continuer cette ascension rapide !

A cette Hymne s'attache notre dernière couronne, et s'attache aussi la dernière page de mon Rapport sur la Poésie. Les Sonnets n'ont rien à nous apprendre ; un de leurs frères, et un frère bien privilégié, un frère égaré parmi des rivales inhospitalières nous avait tout dit à l'avance. Si nous jetons maintenant un coup d'œil d'ensemble sur les quatre classes que nous avons indiquées en commençant, et que nous avons depuis examinées en détail, nous verrons qu'en allant de la première à la dernière, de celle où le fond et la forme sont également communs à celle où la forme et le fond sont également heureux, la base est bien large et le sommet bien étroit ; la pyramide est bien écrasée ; c'est que quelques-uns des ouvriers habiles, accoutumés à former les assises du faîte, nous ont fait faute cette année, c'est que leur ouvrage manque pour couronner celui des autres, et pour qu'on le couronne lui-même. Rien n'est venu des extrémités de la Bretagne, où les mères sont si tendres, les nourrices si dévouées, où leurs interprètes et leurs guides ont des paroles si douces et des leçons si graves ; rien n'est venu de ces montagnes plus rapprochées où les chants que leur envoie la vallée sont purs et limpides comme les sources qu'elles y font descendre ; rien n'est venu de Provence ; et l'Epître *aux Mères*, l'Ode *à Toulouse*, la *Fête de Molière* sont restées sans glorieuses sœurs, sans fraternelles rivales. Si ceux qui chantaient chantent encore, si la voix plus forte est toujours aussi pure, si la route continue et s'élève, qu'ils chantent et qu'ils aillent ; l'Académie suivra leur marche de ses regards sympathiques, et le retentisse-

Digitized by Google

ment de leurs succès au dehors, sera doux pour elle, comme le fut au dedans le bruit de leurs premiers triomphes. Mais si les vents contraires ont glacé leurs voix, si la corde immobile de leur lyre a besoin d'un souffle ami qui l'agite, d'un écho favorable qui en prolonge les sons, si leur cœur de Poëte a besoin de sympathie, qu'ils songent à celle qu'ils ont trouvée, à celle qui les attend toujours.

Ainsi la Poésie n'a pas rempli toutes nos espérances, la Prose au moins nous dédommagera-t-elle ? Il y a trois ans, lorsque nous donnâmes pour sujet de discours l'éloge de Dante, nous pensâmes que le retour, chaque jour plus marqué, aux enseignements de la religion, était favorable à un tel sujet, et si l'événement n'a pas entièrement confirmé nos espérances, il ne les a pas non plus démenties tout à fait. Deux fois, il est vrai, l'Eglantine est restée intacte dans notre corbeille, et cette fois encore nous ne donnons pas cette troisième couronne qui contenait en même temps les deux autres ; mais du moins à la valeur croissante de la récompense a répondu la valeur croissante du travail ; l'intervalle entre ces deux termes a diminué de plus en plus, et peu s'en est fallu que cette année la balance ne soit restée égale ; elle l'aurait été, elle serait descendue même du côté des ouvrages, s'il eût été permis d'y mettre à la fois les quatre discours dont je vais vous entretenir, s'il n'eût fallu choisir entre eux, si la difficulté d'un choix entre des œuvres égales n'eût été un obstacle de plus. Ces quatre Discours ne sont pas les seuls : quinze nous ont été envoyés ; presque tous ont des parties estimables, et annoncent un travail consciencieux et qui n'a pas été inutile : nous ne vous parlerons que des quatre qui les résument et qui les dominent.

La difficulté de l'Eloge de Dante vient précisément de la richesse du sujet ; comment faire une toile de tous ces

Digitized by Google

fils ? Cet homme qu'il faut peindre, il a pensé et agi, il a senti et chanté ; les malheurs privés et publics l'ont éprouvé tour à tour : comment dans son portrait, donner aux éléments divers qui composèrent ses jours, l'unité, la vie qu'ils avaient dans son cœur fécond, dans son cerveau puissant ? Les efforts que les auteurs des quatre discours ont tentés pour y parvenir peuvent être ramenés à ces deux systèmes :

S'attacher principalement aux écrits et aller du Poëte à l'homme,

S'attacher principalement aux actions et passer de l'homme au Poëte ;

En d'autres termes :

Ou peindre à grands traits les œuvres, et dans les œuvres retrouver la vie,

Ou peindre rapidement la vie, et dans la vie retrouver les œuvres.

C'est le premier système qu'a adopté l'auteur du discours portant cette épigraphe empruntée à M. de Lamartine :

> « Dante semble le Poëte de notre époque, car chaque » époque adopte et rajeunit tour à tour quelqu'un de ces » génies immortels qui sont toujours aussi des hommes » de circonstance ; elle s'y réfléchit elle-même, elle y » retrouve sa propre image, et trahit ainsi sa nature par » ses prédilections.

C'est dans la voie que trace ce système qu'il a marché. Mais il n'y a pas marché assez vite : il ne s'est pas assez garanti de l'inconvénient des exordes multipliées, des expositions successives ; au lieu de peindre à grands traits, il a fait une longue analyse ; et cette analyse ne se couronne pas même d'une appréciation forte, impartiale, où le blâme vienne,

Digitized by Google

quand il faut qu'il vienne, où l'Eloge soit toujours à sa place ; d'une appréciation enfin, telle que la méritent les grands hommes, telle qu'eux seuls la supportent : ce n'est pas à être loué que consiste la vraie grandeur, c'est à pouvoir être impunément blâmé. Pourquoi tant d'idées justes, tant de passages remarquables n'ont-ils abouti qu'à ce long sommaire ? Et dans ces longs détails des œuvres se réfléchissent à peine quelques détails de la vie ; l'homme a presque en entier disparu sous le Poëte.

Il a disparu tout-à-fait dans le Discours qui porte cette épigraphe :

Vostr' arte à Dio quasi e nipote,

c'est le Poëte seul qu'on y trouve, et encore, plutôt le Poëte qui médite ce que les autres ont pensé, qui s'inspire de leurs idées et de leurs ouvrages, que le Poëte qui est ému et qui chante. L'auteur ne se contente pas de chercher uniquement Dante dans ses œuvres, il cherche encore ses œuvres dans les œuvres des autres ; et non pas en passant, non pas à mesure des besoins, comme il le pouvait, comme il le devait, mais de manière à établir une sorte de niveau que la divine comédie dépasse à peine. C'est la somme de Théologie ; c'est l'itinéraire de l'esprit vers Dieu ; c'est avec les ouvrages, les auteurs : Roger Bacon, Albert le Grand, Saint-Thomas près de Saint-Bonaventure, près de Saint-Dominique Saint-François ! tous portraits remarquablement touchés, toutes analyses remarquablement faites ; mais où est l'exilé de Florence, où est même la divine comédie ? L'auteur connaît si peu l'homme, qu'il le fait naître Gibelin ; il connaît si imparfaitement le Poëte, qu'il le peint élevant dans les hauteurs de sa pensée un trône aux Princes de la maison de France, lui qui les aurait précipités de celui qu'ils

Digitized by Google

avaient sur la terre, si des malédictions du Poëte, si de ses passions il sortait des foudres aussi bien que des éclairs. Et pourtant tel est le charme d'une route animée que trace un style rapide, qu'à la lecture, c'est des quatre celui que l'on choisirait. Mais si la première impression lui est favorable, la réflexion lui est contraire. On le mettait à part après avoir seulement écouté, on le replace avec les autres après avoir pesé. C'est le siècle et son histoire, c'est l'église et ses grands hommes ; ce n'est pas le Dante et sa vie.

Sa vie, la voici ; la voici dans le Discours portant pour épigraphe : *Ignem veni mittere in terram,* et plus complète qu'elle ne l'est nulle part ; histoire publique et histoire privée, Béatrix et Boniface, le Sacerdoce et l'Empire, Rome et Florence, rien n'y manque. L'appréciation des faits publiés a cette exactitude qui unit ce qu'on lit à ce qu'on se rappelle, et en même temps ce relief qui détache, cette portée qui fait voir plus loin ; celle des faits privés a cet ordre qui classe, et en même temps cette direction qui fait rentrer chaque détail dans l'ensemble. Jamais dans ce chaos d'événements divers, jamais dans ce dédale ne s'éteint le flambeau qui éclaire la figure de Dante, jamais ne se brise le fil qui rattache ses actions les unes aux autres, et à ce fil se rattachent aussi ses œuvres. Le Poëte exilé parcourt l'Italie. Il se souvient, et il maudit ; il rêve, et il aime ; il chante alors, et les lieux où il se trouve font en quelque sorte partie de ses chants ; sa pensée, et quelquefois même ses descriptions les y mêlent. Cette pensée du fugitif, son panégyriste la devine et la révèle : là il traça cette image où luttent l'amour et la douleur, éternels tous deux ; ici il écrivit ce drame de la fin du Purgatoire, dont l'expression pathétique est restée sans rivale. Pourquoi ce qui est si complet est-il si long ? Pourquoi l'enchaînement et

Digitized by Google

la clarté ne sont-ils pas aussi le mouvement et l'éclat? Pourquoi faut-il qu'un sujet pareil excite une attente qu'un plan sage et bien suivi, une manière égale et sûre ne suffisent pas à remplir? C'est le Dante qu'il fallait peindre, et ne fallait-il pas que brillât par moment un éclair de cette flamme qui l'animait, qu'un écho lointain de sa voix vînt par moment retentir.

Ce moment heureux, ce jet de lumière qui se réfléchit, cet écho soudain, on les trouve dans le discours qui a deux épigraphes, l'une empruntée aussi à M. de Lamartine, tant c'est un besoin naturel que de s'appuyer à la force, l'autre empruntée à Alfieri :

> Più s'impara negli errori di questo
> Che nelle bellezze degli altri.

Mais malheureusement on ne les trouve qu'à la fin; jusque là l'ouvrage a langui; l'auteur est resté indécis entre les deux systèmes, passant des actions aux ouvrages, des ouvrages aux actions, sans fermeté dans le plan, sans bonheur dans les effets de la disposition : c'est ainsi que les détails sur la langue et les doctrines philosophiques viennent après la divine comédie : il a montré l'édifice, et puis il montre les pierres. Mais arrivé lentement au but, il se relève : pourquoi l'inspiration des dernières pages n'a-t-elle pu remonter aux premières?

Le style des quatre auteurs diffère comme leur plan.

Le style du premier est soigné, est brillant, mais il est uniforme; ses phrases sont trop souvent coulées dans le même moule; ce n'est pas la Lave qui entre et qui déborde; c'est le métal qui se plie aux mêmes contours, et que la main ajoute, jusqu'à ce

Digitized by Google

que les mêmes dimensions soient atteintes. Il y a quelquefois de l'entassement dans les mots comme il y en a aussi quelquefois dans les images.

Le style du second est plus ferme et plus franc. La phrase se laisse aller à l'idée et en reçoit le caractère au lieu de lui imposer le sien. Le lecteur se laisse aller de même et n'éprouve pas cette fatigue que causent l'uniformité et la roideur. Elle n'est pas exempte d'obscurité cependant, et la grâce ne s'y joint pas à la force.

Le style du troisième est le plus égal de tous. Il a cette sagesse que demande la critique historique, cette netteté que veut le récit. Le philosophe qui pense, le moraliste qui conseille, l'historien qui juge, y trouveraient l'instrument convenable : le Poëte chercherait à lui imprimer quelque chose des vibrations de la lyre, et il s'agissait d'un Poëte !

Le style du quatrième n'est ni soigné comme celui du premier, ni ferme comme celui du second. Ce n'est pas ce jet de la sève qui déborde et dont la puissance fait oublier les caprices ; ce n'est pas non plus cet art qui donne à l'arbre l'attrait de l'ordre et de la régularité. Il y a des branches parasites, et il n'y en a pas qui dominent. Je me trompe, il y en a une : ceux qui ne verraient que celle-là, auraient une idée trop grande et ne comprendraient pas notre indécision.

Ainsi, Messieurs, des quatre auteurs qui, avec des mérites si divers et en même temps si égaux, ont disputé la triple couronne sans pouvoir cependant l'obtenir, l'un a complétement parlé de la vie, l'autre complétement des ouvrages ; celui-ci a mêlé les actions et les œuvres, celui-là a indiqué les unes, et s'est complétement tu sur les autres : chacun en un mot a rempli une partie de la tâche, aucun ne l'a remplie tout entière. Ils n'ont pas eu assez cet art qui choisit et re-

Digitized by Google

tranche, qui fait souvenir et qui fait deviner ; qui mêle les idées du traducteur à celles de l'auteur, les couleurs du peintre aux couleurs du modèle ; qui fait en un mot que le portrait est un tableau, que le récit est un discours.

Faudra-t-il donc renoncer à retrouver dans les pages de nos Recueils les traits de ce Poëte qui fut celui du monde chrétien comme de l'Italie, qui fut plus particulièrement le nôtre, nous dont il vanta la langue et dont il goûtait le génie? et sera-ce vainement que la ville des Troubadours aura fait appel aux descendants de ces hommes qu'il connut, qu'il aima, qu'il immortalisa dans ses vers ? N'y en aura-t-il aucun qui se fasse par la pensée son contemporain comme eux, qui, pour le mieux connaître, revive avec lui ses années orageuses, cette année surtout où naquirent à la fois les malheurs de l'homme et la gloire du Poëte, cette année où commença le siècle, où commença la divine Comédie ? Il n'est pas encore exilé, il est ambassadeur, il est à Rome ; mais le moment fatal approche, et dans son cœur qui pressent et qui se souvient, se mêlent le retentissement affaibli des passions pures de sa jeunesse et le murmure croissant des énergiques passions de son âge mûr. S'il écoute au dehors, quel bruit solennel vient frapper son oreille ? Les peuples accourent de tous côtés vers la ville éternelle : ce n'est pas la voix du Pape qui les appelle, le Pape se tait, aucune bulle n'a rien ordonné ; ce n'est qu'après avoir écouté longtemps, observé longtemps, que Boniface parle, et le jubilé qu'il consacre, l'empressement universel l'avait déjà établi (4). Ce qui amène tous ces peuples, ce qui leur fait braver l'obstacle des temps et des lieux, c'est leur foi vive, c'est la crainte et l'espoir ; c'est ce qui a fourni des armes au Sacerdoce dans sa longue lutte contre l'Empire, ce qui a fait, d'un côté, cette inébranlable

Digitized by Google

constance, de l'autre, cette fermeté inégale; c'est ce qui a fait les Croisades; et les mots que murmurent toutes ces multitudes, remontent en se prolongeant jusqu'au berceau du Christianisme. Ce n'est pas un seul peuple, c'est la nation universelle qui dit ce qui l'agite; et c'est ainsi que se font les grandes épopées: tous y travaillent et un seul les écrit. La Grèce se souvient et Homère chante, l'Italie espère et Virgile prend sa lyre. Mais ici tout est changé, tout a grandi; les horizons de la défaite et du triomphe se sont élargis pour les peuples chrétiens; les deux termes ont reculé sans limite: d'un côté l'enfer, de l'autre le ciel. Oh! ce n'est pas seulement la pénitence et la prière que roulent les flots de cette multitude; et sur ces bords où elle vient chercher le baume de ses craintes et le sceau de ses espérances, sur ces bords où Dante écoute et regarde, elle apporte aussi quelque chose, elle y apporte un grand Poëme.

Ce n'est pas une époque ordinaire, Messieurs, que celle où tout un peuple, où toutes les nations chrétiennes s'ébranlent ainsi à la même pensée, et trouvent à ce qui les agite un semblable interprète, où se rencontre cette heureuse union de la foi de tous qui commence, et du génie d'un seul qui achève; elle est grande pour la critique qui y voit naître la Poésie chrétienne et la Littérature moderne; elle est grande aussi pour l'historien qui y marque le point extrême de cette ascension de la puissance des Papes, destinée à décroître ensuite jusqu'à ce qu'elle rentre dans ses véritables limites, jusqu'à ce qu'elle arrive à cette séparation des deux pouvoirs que la vérité de son génie avait montrée à Dante, et qu'elle lui faisait poursuivre de toute l'énergie de son âme; elle est grande pour nous qui y voyons l'astre de la France monter à l'horizon, et balancer déjà de ses rayons les rayons pâlissants de

Digitized by Google

l'Empire; pour nous qui distinguons le bruit croissant de son nom au sein des conseils des nations chrétiennes, jusque dans la colère du Poëte : il ne hait l'influence française que parce qu'elle domine en Italie. Aussi avons-nous voulu faire poser encore une fois cette époque et celui qui la résume devant ceux qui ont déjà tenté de la peindre, devant ceux qui seraient tentés de la peindre à leur tour. L'éloge du Dante est remis au concours encore, le prix encore sera triple. Que ceux qui, cette année, sont arrivés si près du but fassent un nouvel effort ; qu'une généreuse émulation en amène d'autres, et s'il ne leur est pas donné de franchir le dernier intervalle, ce ne sera pas du moins sur une route frivole, ce ne sera pas à une frivole étude que nous les aurons appelés : et qui sait ce que cette étude produira, qui sait ce qui sortira de ce germe ? Si ce sont les fruits savoureux de l'histoire, l'Académie s'en applaudira autant que d'en voir s'échapper cette fleur brillante, pour laquelle elle avait multiplié les siennes ; car ce n'est pas elle-même, ce n'est pas la gloire de ses concours qu'elle a seulement en vue, c'est aussi la gloire des Lettres qui est en même temps la gloire de la France. Elle ne propose pas à ses adeptes une seule route, elle les encourage à marcher sur toutes celles qui sont droites ; elle ne leur montre pas cette salle avec ses jours de fête comme un but où l'on se repose, mais comme une halte glorieuse où l'on prend des forces ; elle applaudit quand ils poursuivent, quand elle les voit marcher d'un pas ferme vers le but qui a reculé : on ne la quitte pas alors, on lui est fidèle. Elle a sa part dans ces pages dont elle avait marqué les premières lignes, et cette voix qui ne lui a pas dit ses derniers mots, et elle en est heureuse, avait préludé, avait grandi dans cette enceinte. Non, ce n'est pas inutilement que le front

Digitized by Google

en a ceint les couronnes, que l'âme en a respiré les parfums, ce n'est pas inutilement que le jeune homme est venu à la vie de Poëte dans cette atmosphère de joies pures et de triomphes désintéressés ; en vain ce printemps de sa gloire en fleurs s'écoulera rapide, en vain l'automne précoce viendra : jusque dans ses fruits, jusque dans ses feuilles on retrouvera l'influence de cette fraîcheur première. Et celui qui n'a pas ces destinées glorieuses, pour qui les jours des poétiques rêves, des poétiques succès ne sont qu'un éclair rapide, qui en sortant de cette enceinte avec vos couronnes les dépose au seuil des carrières exclusives comme une offrande douloureuse à la raison sévère, celui-là aussi en garde la bienfaisante trace : par moment il se retourne et en respire de loin les parfums, et s'il n'est plus Poëte par les chants et par les couronnes, il l'est encore par le cœur : c'est être Poëte encore que de sentir les Poëtes, que d'éprouver ce qu'ils peignent, que d'entrevoir ce qu'ils font briller, que de penser ce qu'ils disent. C'est l'être par le côté le moins envié, par un côté qui est stérile en apparence, mais qui a sa fécondité cachée : cette poésie de l'émotion et de la pensée, qui ne paraît pas au grand jour, qui ne se livre pas au souffle du monde, se conserve dans son abri mystérieux ; la source reste intacte ; et si elle n'a pas les bruits du dehors, si elle ne s'y épanouit pas en gerbes lumineuses, elle ne s'y épuise pas non plus ; elle s'infiltre dans les canaux de la vie intérieure et y répand un charme bienfaisant, une douceur salutaire : il en sort le dévouement et la pitié ; il en peut sortir la prière. Aussi, Messieurs, en finissant ce trop long Rapport, j'éprouverais des regrets si les exigences de la justice l'avaient trop souvent emporté sur les besoins de la sympathie, et si en craignant d'encourager trop, j'avais négligé d'encourager assez. J'aurais pu repousser ceux qui venaient

Digitized by Google

confiants, qui s'avançaient modestes, qui ne demandaient qu'un regard, qu'une parole ! Oh ! qu'ils ne craignent pas que ce tribut leur ait manqué, qu'ils ne craignent pas qu'aucune de ces inégales gerbes que je montrais tout à l'heure amoncelées d'abord autour de nous sur la table de nos examens, en ait été retirée intacte. Le parfum le plus secret s'est trahi, le pli le plus caché de la fleur a révélé sa teinte ; et si le parfum était trop faible pour les souffles du dehors, si la fleur était trop pâle pour le grand jour, leur douceur et leur pureté n'ont pas été perdues. L'Académie les a respirées ; elle en remercie ceux à qui elle le doit, et elle leur dit par ma voix maintenant : Restez ce que vous êtes, vous dont le cœur bat aux émotions généreuses ; vous pour qui les choses de l'âme ont leur réalité et leur culte, restez Poëtes ! et s'il ne vous a pas été donné de l'être dans le sens orgueilleux, dans le sens du bruit et de l'éclat, il vous a été donné d'applaudir à ceux qui le sont, et à qui il est bien temps de donner enfin la parole.

Digitized by Google

NOTES DU RAPPORT.

(1) Dis-moi comment l'amour, âme de toute chose,
En moissonnant des fleurs, rêve l'éternité,
Et, naissant d'un regard ou d'un sourire, pose
Le nid de son bonheur au sein de la beauté.
D'où vient que, fait d'orage et de souffrance, il ose
Avide de repos et de sérénité,
Suspendre follement aux feuilles d'une rose
Le fragile tissu d'un espoir tourmenté?
Etrange, inexplicable en sa métamorphose,
Muse, pourquoi faut-il que de pleurs il arrose
Le fugitif éclat de sa félicité?
Que, brûlant d'une ardeur infinie et sans cause,
Son breuvage d'absinthe et de miel se compose,
Qu'il vive de douleur, meure de volupté?

De l'amour infini si j'étais l'interprète,
Les divines splendeurs éblouiraient tes yeux.
Les larmes t'apprendront un jour, mon doux Poëte,
Ce que la terre souffre à deviner les cieux!
L'éternité des fleurs pour l'homme n'est pas faite,
Mais son âme pressent les parfums des saints lieux.
Sœur des anges, la femme, harmonie incomplète,
N'est qu'un accord brisé de leurs chants radieux.
La Vierge, abandonnée, en pâlissant, déplore
Son passé qui s'effeuille et qui se décolore,
Puis d'un beau dévoûment elle remplit ses jours;
La volupté gémit et la pudeur frissonne,
Mais sur les sens domptés quand la douleur rayonne,
Rose qu'on foule aux pieds, elle embaume toujours!...

(2) Foulez, toutes, aux pieds cette étiquette vaine
Qui de l'expansion comprime à tort la veine,
Et dussent vos gants blancs en être tout froissés,
Applaudissez longtemps, longtemps applaudissez!
Des regards dédaigneux, des visages sévères
Paralysent l'élan des modernes trouvères,
L'amitié d'un Crésus et les sacs de son or
Moins qu'un de vos bravos exaltent un ténor,

Digitized by Google

Et tout artiste né, reste encore anathème,
S'il n'a reçu de vous, Mesdames, le baptême.
Ah ! n'oubliez jamais lorsque, soir ou matin,
Troupe aux armures d'or, de gaze et de satin,
Vous assiégez gaîment le velours des banquettes,
Que vos mains sont toujours les meilleures raquettes
Où puisse rebondir le magique volant
Jeté dans le public par l'homme de talent,
Et que, sans le secours de leur vigueur musquée,
Indubitablement la partie est manquée.

(3) Bade que j'ai choisi pour mes premiers essais,
Bade m'a couronné du plus heureux succès.
A peine eus-je fixé ma course bohémienne
Dans ce monde élégant, que, leur main dans la mienne,
Ces messieurs à l'envi semblèrent se prêter
Aux grandes razzias que je venais tenter.
Ah ! vraiment, quel honneur pour l'humble prolétaire;
Moi, traiter d'égal Duc et Prince héréditaire !
L'aventure est étrange; et pourtant, nul baigneur
Plus que moi n'a pressé de mains de grand seigneur.
Dans ce siècle où chacun se dispute une place,
Ayez du talent, bien; mais surtout de l'audace !
De l'audace ! voilà le suprême moyen.
Messeigneurs, vous eussiez rougi d'un plébéien;
Aussi, pour vous garder d'un contact qui vous blesse,
Je pris un nom brillant, des titres de noblesse;
Tout chez moi reluisait d'emblèmes, d'écussons,
Mon briska, mes chevaux et mès caparaçons;
J'avais armorié jusques à mes persiennes,
Jusques à mes mouchoirs garnis de valenciennes.
Des scrupules ! pourquoi ? Certes, au temps qui court
Il est plus d'un Baron né dans la basse cour.
Si les blasons d'emprunt et les blasons antiques
Ont querelle, les faux battront les authentiques.
Pour être en même temps du beau sexe applaudi,
Outre le gentilhomme on trouvait le dandy.
J'avais, pour déguiser l'homme qui sent la fraude,
A mon doigt une bague au cachet d'émeraude,
La chemise brodée et le gant de Mayer,
De plus le verbe haut, l'œil insolent et fier.
Et pour sortir, les jours où la route était belle,
J'attelais ma berline aux chevaux isabelle.

Digitized by Google

Je vois encor la foule, aux regards ébahis,
Se demander mon nom, mon titre, mon pays,
Mes laquais affectant de grands airs d'arrogance,
Sous l'habit galonné, le feutre orné de ganse,
Commander le galop effréné, soulevant
La poudre des chemins que dispersait le vent.
Je passais comme un Roi dans ces agrestes zones.
De jeunes écuyers, de frêles amazones,
D'un coursier montagnard aiguillonnant l'essor,
Le piquaient pour m'atteindre à coups d'éperon d'or.

(4) Le premier jour de janvier (1300) se passa presque entier sans qu'on vît rien d'extraordinaire : mais le soir, et jusques à minuit, il se fit à S.t-Pierre un concours prodigieux de peuple, qui s'empressait d'y venir, comme si l'indulgence devait finir avec cette journée. Ce concours dura près de deux mois.

Le Pape observait attentivement cette dévotion du peuple, et, après des informations et sur l'avis des Cardinaux, il fit dresser une bulle accordant indulgence plénière à tous ceux qui visiteraient les Eglises S.t Pierre et S.t Paul durant l'année 1300, et toutes les centièmes années suivantes.

On y vint de toute l'Italie, de Sicile, de Sardaigne, de Corse, de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne, de Hongrie. Non-seulement les jeunes gens et les hommes vigoureux y venaient, mais les vieillards de soixante et dix ans, et des infirmes portés dans des litières.

L'Historien Jean Villani dit que la plus grande merveille qu'on eût jamais vue, fut que pendant toute l'année il y eut continuellement à Rome, deux cent mille pèlerins, outre le peuple romain, sans compter ceux qui étaient par les chemins.

(Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury, tome XVIII.)

Digitized by Google

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE RECUEIL DE 1846.

Pages.

LISTE ACADÉMIQUE..... v

Programme pour le Concours de 1847..... ix

L'Isère, *Ode qui a obtenu une Violette réservée ; par M.* Eugène BONNEFOUS..... 13

La Poésie, *Ode qui a concouru pour le Prix*..... 18

La Bible, *Ode qui a concouru pour le Prix*..... 25

Rêve de gloire, *Ode présentée au Concours ; par M.me* Caroline VALCHÈRE née DE NEVERS..... 30

La Patrie, *Ode présentée au Concours ; par M.* Charles CHAUBET..... 36

La Douleur, *Ode présentée au Concours ; par M.* Octave DUCROS..... 42

Méditation, *Ode présentée au Concours ; par M.me* Joséphine MERCIÉ née LONGAYROU..... 46

La Sibylle, *Poëme qui a remporté le Prix ; par M. le Comte* César DE PONTGIBAUD..... 49

Le Monastère, *Poëme présenté au Concours ; par M.* E. P. DE SAINT-FERRÉOL..... 58

A un Journaliste de département, *Epître qui a obtenu un Lis réservé ; par M.* Charles VIANCIN..... 66

A mon Père, *Epître présentée au Concours ; par M.* Gustave BLANCHARD..... 77

Alexandre Soumet, *Élégie présentée au Concours*... 82

Le Dolmen, *Ballade qui a obtenu un Lis réservé ; par M.* Gustave BLANCHARD..... 85

Digitized by Google

Pages.

Notre-Dame de la Drêche, *Ballade présentée au Concours; par M.me* Joséphine MERCIÉ née LONGAYROU. 89

A Mademoiselle Marie de C., *Ballade présentée au Concours*..... 93

La première Prière, *Hymne à la Vierge, qui a remporté le Prix; par M.* Henri DELPON..... 96

Eloge de M. Dralet; *par M.* Florentin DUCOS, *un des quarante Mainteneurs*..... 101

Remercîment de M. le Vicomte DE MAC CARTHY.... 117

Réponse au Remercîment de M. le Vicomte de Mac Carthy; *par M. le Comte* DE CASTELBAJAC, *Modérateur*..... 137

Semonce; *par M. le Vicomte* DE RAYNAUD, *un des quarante Mainteneurs*..... 145

Fragment de l'Epopée Toulousaine ou la Guerre des Albigeois; *par M.* Florentin DUCOS, *un des quarante Mainteneurs*..... 159

Biaritz, la Mer et les Pêcheurs, le 31 Juillet 1844; *par M.* Théophile DE BARBOT, *un des quarante Mainteneurs*..... 169

Eloge de Clémence Isaure; *par M.* Auguste D'ALDÉGUIER, *un des quarante Mainteneurs*..... 193

Rapport sur le Concours; *par M.* Théophile DE BARBOT, *Secrétaire des Assemblées*..... 206

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1847.

TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,

RUE SAINT-ROME, 41.

1847.

Digitized by Google

Digitized by Google

LISTE ACADÉMIQUE.

Année 1847.

LE ROI, *Protecteur.*

Monsieur le Chancelier de France.

MAINTENEURS DES JEUX FLORAUX.

1812. M. DANTIGNY (Pierre-François), ancien Sous-Préfet à Doullens (Somme), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, *Doyen de l'Académie.*

1813. M. le Baron DE LAMOTHE-LANGON (Léon), ex-Sous-préfet de Toulouse, Livourne, etc.

1816. M. le Comte DE RESSÉGUIER (Jules), Chevalier des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de la Légion d'honneur.

1816. M. DECAMPE (Louis-Auguste), Avocat, ancien Recteur.

1819. M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE (Marie-Joseph-François-Victor-Marius), ancien Membre de la Chambre des Députés.

1821. M. le Vicomte DE PANAT (Dominique-Samuel-Joseph-Philippe), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Préfet, *Secrétaire perpétuel.*

1822. M. le Comte BARON DE MONTBEL (Guillaume-Isidore), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Ministre Secrétaire d'Etat.

Digitized by Google

1825. M. l'Abbé DE MONTÉGUT DE LABOURGADE (Bernard-Charles-Marie-Joseph), Chanoine de Montauban.

1826. M. PECH (Hippolyte), Président à la Cour royale de Toulouse, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1829. M. DUCOS (Florentin), Docteur en Droit, Avocat à la Cour royale de Toulouse, Conseiller de préfecture, *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. GUILHAUD DE LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce), Maître des Requêtes, Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Député, *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. SAUVAGE (François), Doyen de la Faculté des Lettres, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1833. M. DE PUYBUSQUE (Adolphe-Louis), ancien Sous-préfet.

1833. M. CAUBET (Jean-Baptiste-Casimir), Conseiller à la Cour royale de Toulouse.

1833. M.gr D'ASTROS (Paul-Thérèse-David), Archevêque de Toulouse.

1833. M. GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres.

1834. M. DUGABÉ (Charles-Casimir), Membre de la Chambre des Députés.

1836. M. le Chevalier DU MÈGE (Alexandre-Louis-Charles-André), ex-Ingénieur militaire, l'un des Directeurs du Musée de Toulouse, *Maître ès Jeux Floraux.*

1838. M. le Comte DE CASTELBAJAC (Joseph-Gratian-Catherine-Louis-Raymond-Adolphe), Conseiller à la Cour royale de Toulouse.

1839. M. FÉRAL (Louis-Philippe), Avocat à la Cour royale de Toulouse.

Digitized by Google

1839. M. le Marquis DE ST.-FELIX-MAUREMONT (Armand-Joseph-Marie), ancien Préfet, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1841. M. MOQUIN-TANDON (Horace-Bénédict-Alfred), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Doct. ès scienc. et Doct. méd., Professeur à la Faculté des Sciences et au Jardin des Plantes de Toulouse.

1841. M. DE BARBOT (Théophile), *Secrétaire des Assemblées.*

1842. M. CABANIS (Jean-Guillaume-Gaston), Maire de Toulouse, Membre du Conseil général de la Haute-Garonne, Député.

1842. M. D'ALDÉGUIER (Auguste), Conseiller à la Cour royale, Président de la Société archéologique du Midi de la France.

1843. M. DE LIMAIRAC (Jean-Charles-Edmond), ancien Magistrat.

1843. M. DELQUIÉ (Pierre-François-Auguste), Procureur du Roi à Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1843. M. le Vicomte DE RAYNAUD (Anne-Philibert-Auguste), Chevalier de la Légion d'honneur, Membre du Conseil général de l'Hérault.

1843. M. le Comte DE TAURIAC (Eugène-Anne-Adolphe), Membre du Conseil général de la Haute-Garonne, Député.

1843. M. FORTOUL (Hippolyte), Doyen à l'Académie d'Aix.

1844. M. l'Abbé SALVAN (Adrien).

1845. M. le Vicomte DE MAC CARTHY (Justin), Membre de l'Académie royale d'Irlande.

1846. M. LEGAGNEUR (Hubert-Michel-Fortuné), Pair de France, Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, premier Président de la Cour royale de Toulouse.

1846. M. DESCLAUX (Pierre-Bruno), ancien Procureur général, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

Digitized by Google

1846. M. RODIÈRE (Aimé), Professeur à l'École de Droit.

1847. M. le C.te DE VILLENEUVE-ARIFAT, } Nommés et point encore reçus.

1847. M. PAGÉS, ancien Député, }

M. LE PRÉFET du département de la Haute-Garonne..... } *Académiciens nés.*

M. LE MAIRE de Toulouse..... }

MAITRES ÈS JEUX FLORAUX.

1820. M. HUGO (Victor-Marie), Membre de l'Académie française, Pair de France.

1821. M. le Vicomte DE CHATEAUBRIAND, Membre de l'Académie française.

1823. M. BAOUR-LORMIAN, Membre de l'Académie française.

1829. M. BIGNAN (Anne).

1833. M. DURAND (Nicolas-François).

1836. M. DUTOUR (Martin-Joseph).

1839. M. REBOUL (Jean).

1842. M. DUREAU (Louis).

1843. M. JAFFUS (Firmin).

1846. M. LAPÈNE (Jean-Baptiste-Marie-Augustin), Avocat, à Saint-Gaudens.

1847. M. L'ÉBRALY (Charles-Eugène).

Digitized by Google

PROGRAMME

POUR LE CONCOURS DE 1848.

L'Académie a célébré, le 3 mai 1847, *la Fête des Fleurs*, avec la solennité ordinaire. C'est le nom que l'on donne à la distribution des prix. Cette fête poétique et religieuse commence par l'Éloge de Clémence Isaure, prononcé par un membre du corps des Jeux Floraux. Des commissaires de l'Académie vont ensuite chercher avec pompe les Fleurs d'or et d'argent, qui sont exposées, dès le matin, sur le maître-autel de l'Église de la Daurade, près de laquelle fut ensevelie Clémence Isaure. Le Secrétaire perpétuel fait un rapport sur le Concours, pendant l'absence des Commissaires. A leur retour, on proclame les vainqueurs. L'Académie leur permet de lire eux-mêmes leurs ouvrages, s'ils en manifestent le désir; on leur distribue ensuite les Fleurs qu'ils ont remportées.

Ouvrages couronnés dans le Concours de 1847.

La verte Erin, Ode, par M. l'Ebraly, de l'Ebraly (Corrèze), a remporté le Prix.

Elusa, Ode, par M.me Thore née Léontine de Mibielle, d'Eause (Gers), a obtenu une Amarante réservée.

L'Épître à Messieurs de l'Académie des Jeux Floraux, par M. Edmond de Beauverger, de Paris, a remporté le Prix.

La Main rouge, Poëme, par M. Lesguillon, d'Orléans, a obtenu un Souci réservé.

La Jeune mourante, Élégie, par M.me Caroline Bétourné, de Paris, a remporté le Prix.

Le Renard député, Fable, par M. Richard Baudin, Professeur de Rhétorique au Collége de Vesoul, a remporté le Prix.

Digitized by Google

Le Discours ayant pour épigraphe *Sovra gli altri com' aquila vola*, par M. ALAFFRE, Professeur de langue Italienne au Collége royal de Toulouse, a obtenu une Églantine réservée.

Le Discours ayant pour épigraphe *La Divine Comédie est un poëme conçu dans une angoisse d'amour, etc.*, par M. MAFFRE DE FONTJOYE, Avocat à Beziers, a obtenu une Violette réservée.

L'ACADÉMIE a, tous les ans, six Fleurs à distribuer comme prix de l'année, savoir : l'Amarante, la Violette, le Souci, la Primevère, le Lis et l'Églantine.

L'Amarante d'or vaut quatre cents francs. Il n'y a que les Odes qui concourent pour cette Fleur.

La Violette d'argent vaut deux cent cinquante francs. Elle est destinée à un Poëme qui n'excède pas deux ou trois cents vers, à une Épître, ou à un Discours en vers.

Le Souci d'argent, qui vaut deux cents francs, est le prix de l'Églogue ou de l'Idylle, de l'Élégie, et de la Ballade.

La Primevère d'argent vaut cent francs. C'est le prix affecté à la Fable ou Apologue (1).

Le Lis d'argent, qui vaut soixante francs, est destiné à un Sonnet *en l'honneur de la Vierge*, ou à un Hymne sur le même sujet. C'est le seul prix de poésie pour lequel les auteurs ne soient pas libres de traiter un sujet à leur choix.

L'Églantine d'or vaut quatre cent cinquante francs. C'est le prix du Discours en prose, dont l'Académie donne toujours le sujet. — Elle propose la question suivante, pour le concours de 1848 :

« *Quelle influence peut exercer sur le caractère et l'esprit* » *national, la prédominance des études scientifiques sur les* » *études littéraires ?* »

Le concours sera ouvert jusqu'au 15 février 1848 inclusivement, terme de rigueur.

Les auteurs feront remettre, par une personne domiciliée

(1) Ce Prix a figuré pour la première fois en 1846 dans le Programme de l'Académie. Il a été fondé, cette même année, par M. Boyer, de Toulouse, Président à la Cour de Cassation.

Digitized by Google

à Toulouse, TROIS COPIES (1) de chaque ouvrage à *M. le Vicomte* DE PANAT, *Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue de la Dalbade, n.° 22, à Toulouse*, qui en fournira un récépissé. Ces TROIS COPIES sont nécessaires pour le premier examen, qui se fait à la fois et séparément dans trois bureaux. *Il est inutile d'y joindre un billet cacheté contenant le nom de l'auteur;* mais chaque exemplaire devra porter, avec le titre de l'ouvrage, une épigraphe ou devise, que le Secrétaire perpétuel inscrira sur son registre, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur. Les ouvrages transmis directement, par la poste, au Secrétaire perpétuel, ne seront pas admis au concours.

Les fonctionnaires publics de Toulouse ont la bonté de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés par leurs collègues des autres villes, pourvu que les lettres et les paquets leur parviennent sans frais.

Tout ouvrage qui attaquerait la Religion ou le Gouvernement, qui blesserait les mœurs ou les bienséances, est rejeté du concours. L'Académie exclut aussi les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations; ceux qui seraient écrits en style marotique, ou qui affecteraient les formes du genre burlesque; ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies; ceux qui auraient été précédemment publiés, et ceux dont les auteurs se feraient connaître avant le jugement définitif, ou pour lesquels ils solliciteraient ou auraient fait solliciter. *L'Académie a délibéré d'observer sur ce dernier article la plus grande sévérité. MM. les Mainteneurs ont promis de se récuser eux-mêmes dans le jugement des ouvrages qui leur auraient été directement ou indirectement recommandés.* Enfin, le prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle.

Après l'adjudication des prix, l'avis en sera donné assez tôt pour que chaque auteur, s'il est à Toulouse ou aux environs, puisse venir recevoir le prix qui lui est destiné, et lire lui-

(1) Il est à désirer, dans l'intérêt des auteurs, que ces copies soient *bien lisibles*. Elles devront être écrites séparément, et non réunies sur une même feuille ou dans un même cahier.

Digitized by Google

même son ouvrage. Ceux qui ne viendront pas, devront envoyer à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, dans laquelle ils se déclareront auteurs des ouvrages couronnés dont le prix serait réclamé en leur nom.

Les auteurs couronnés pourront en demander une attestation au Secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des Jeux Floraux.

On ne pourra plus concourir dans un même genre de composition après y avoir obtenu trois fois, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé (1), la Fleur assignée à ce genre. (L'Académie couronne douze genres différents : l'Ode, le Poëme, l'Épître, le Discours en vers, l'Élégie, l'Églogue, l'Idylle, la Ballade, l'Apologue, le Sonnet, l'Hymne à la Vierge, et le Discours en prose.)

Celui qui aura obtenu, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé, trois Fleurs, autres que le Lis, dont une au moins soit l'Amarante, pourra demander à l'Académie des lettres de *Maître ès Jeux Floraux*, qui lui donneront le droit d'assister et d'opiner avec les Mainteneurs, *aux Assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix.*

Les mêmes droits sont acquis aux orateurs qui auraient obtenu trois Églantines, soit comme prix d'année, soit comme prix réservés.

---

(1) On donne le nom de *prix réservé* à une Fleur qui, n'ayant point été adjugée dans un des concours précédents parce qu'aucun ouvrage n'avait mérité le prix du genre, a été mise en réserve pour les concours suivants, où elle vient accroître le nombre des six Fleurs que distribue annuellement l'Académie. Un Ouvrage qui n'a pas été jugé digne de remporter le prix de l'année peut donc obtenir quelquefois, suivant son degré de mérite, ou la Fleur *réservée* de son genre, ou même celle d'un genre différent, pourvu qu'elle soit d'une valeur moindre.

Digitized by Google

RECUEIL DE 1847.

Première Partie.

OUVRAGES COURONNÉS,

OU

DISTINGUÉS DANS LE CONCOURS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA VERTE ERIN [1],

ODE

Qui a remporté le Prix ;

Par M. EUGÈNE L'EBRALY, de l'Ebraly,
près Ussel (Corrèze).

First flower of the earth,
First gem of the sea (2).

Qu'il est aride et froid l'air de la servitude!
Cette oasis changée en morne solitude,
Cette Délos en deuil, est-ce toi, verte Erin,
Fille de l'Océan, et fille tant aimée,
Qu'il donna pour orner ta ceinture embaumée,
Tous les trésors de son écrin?

Tes fils pressent en vain ta mamelle épuisée :
Leurs larmes, leurs sueurs, cette sainte rosée,
En vain coulent à flots sous un ciel sans rayons.
La hache a dépeuplé tes bois aux larges dômes,
Et le vent de la mort couche les moissons d'hommes
Au lieu d'épis, dans tes sillons.

(1) *Erinn* (Émeraude), ancien nom de l'Irlande.
(2) Première fleur de la terre, première perle des mers.

Digitized by Google

L'autan impétueux qui gémit sur tes grèves
Disperse ta couronne avec tes plus doux rêves :
Le cygne, au cou de neige, a fui tes lacs déserts.
Seul, ainsi que le roi d'un funèbre domaine,
Enivré par l'attrait d'une hécatombe humaine,
Le vautour plane dans les airs.

Toi si belle autrefois, comme ta sœur des Gaules!
Car la pourpre a couvert tes royales épaules,
Que n'a fait qu'effleurer le joug du sombre Odin;
Car vous avez, puisant la vie aux mêmes veines,
Porté le bracelet du Gall ceint de verveines
Et la lance du Paladin.

Pour la foi des aïeux, et pour son culte antique,
Le plus pur de ton sang a rougi l'Atlantique.
Où dorment les martyrs de ta fidélité?
Où dorment ces grands cœurs, pour souffrir en silence
Que tu meures d'un mal qu'aurait guéri leur lance?...
N'as-tu pas soif de liberté?

La douce liberté qu'Albion t'a ravie,
N'est-ce pas ton amour, ton bonheur et ta vie,
Pour le mal dont tu meurs le baume le plus sûr?
Ah! conservant du moins ta robe immaculée,
Tu forces Albion à se tenir voilée
Devant ta bannière d'azur.

Digitized by Google

Dénouant les faisceaux que sa main n'a pu rompre,
Ta fière suzeraine est habile à corrompre !
Mais chaste Siloé qui jamais ne tarit,
La foi des anciens jours retrempe ton courage....
Il tombe moins de lis au souffle de l'orage,
Qu'aux vents du ciel il n'en fleurit !

Le Christ a sur l'amour fondé la loi nouvelle...
Oui, comme les épis d'une même javelle,
Tous les drapeaux, un jour, seront entrelacés;
Oui, par l'ordre du Dieu que ta douleur révère,
Un Ange descendra bientôt sur le Calvaire,
Pour dire à la mort : « C'est assez ! »

Déjà, pour recueillir cette douce parole,
Les fleurs ouvrent au loin leur humide corolle;
Déjà les gais oiseaux, transfuges de ton ciel,
Sont ramenés vers toi par des brises plus chaudes,
Et posent sur ton sein, comme autant d'émeraudes,
Leurs nids de rosée et de miel.

Sous l'haleine de Dieu, noble terre d'Irlande,
Tu verras refleurir la splendide guirlande
Dont ta beauté céleste aimait à se parer :
Dans les veines d'un sol jonché de funérailles
Par le mal dévorant qui brûle ses entrailles,
J'entends la sève murmurer.

Digitized by Google

Aux parfums s'exhalant de l'urne des fontaines,
J'entends frémir d'amour, sur tes plages lointaines,
Les rameaux sibyllins trop longtemps assoupis.
Dans tes champs désolés, qu'un air plus pur abreuve,
J'entends, ô verte Erin, ondoyer comme un fleuve
Des forêts de fleurs et d'épis.

En attendant le jour où l'haleine divine
D'un lait plus généreux gonflera ta poitrine,
Plaintive Niobé, penchée au bord des eaux,
Tu tournes tes regards du côté de la France,
Depuis qu'un saint appel de gloire et d'espérance
A frissonné dans tes roseaux (1).

S'il est des cœurs d'airain que la plainte importune,
S'il en est de muets pour ta noble infortune,
Ceux-là n'ont pas souffert, ceux-là n'ont pas aimé!
Moi je souffre et je t'aime, ô terre qu'on oublie!
Et je pleure sur toi... Car le bras qui supplie
Est plus fort que le bras armé.

Jetez le bouclier, peuples, brisez le glaive :
Vous marchiez dans la nuit, mais l'aube enfin se lève;
Plusieurs ont entrevu la colonne de feu;
Et du poëte ému les accents prophétiques
Se mêlent à la voix des grands chênes celtiques
Pour chanter la trève de Dieu!

---

(1) Allusion aux tentatives d'invasion en Irlande, entreprises par la France, de 1796 à 1798.

Digitized by Google

ELUSA[1],

ODE

Qui a obtenu une Amarante réservée;

Par M.me THORE, née LÉONTINE DE MIBIELLE, d'Eauze (Gers).

Elle brille sur sa ruine,
Et l'histoire qu'elle illumine
Ravit son mystère au destin!
LAMARTINE.

ELUSA, tu fus grande!.... et la vieille Aquitaine,
Dans les jours oubliés de son ère lointaine,
Te nommait Reine du Midi.....
Ceinte de tes forêts, sur les hauteurs assise,
A te voir dominer l'horizon, on t'eût prise
Pour la lionne à l'œil hardi!

(1) A l'époque où les Romains soumirent l'Aquitaine, cette troisième portion des Gaules était renfermée entre la Garonne, l'Océan et les Pyrénées. Plus tard, les limites de cette contrée furent reculées jusque dans l'intérieur des Gaules, et l'Aquitaine primitive prit le nom de Novempopulanie, des neuf peuples qui l'habitaient. Elusaberris, ou simplement Elusa, en était la métropole, la capitale. Les souscriptions de plusieurs Conciles prouvent qu'elle conserva ce rang jusque dans le huitième siècle. L'invasion arabe lui fit perdre ce titre, qui fut transporté à Auch, ainsi que le siége épiscopal. Celui-ci avait été fondé par saint Saturnin. On retrouve dans les champs, autour d'Eauze, des traces de la grandeur d'Elusa et de la magnificence de ses édifices. On y a découvert des bas-reliefs, des statues, des inscriptions, des mosaïques. La bibliothèque d'Auch et le Musée d'antiquités de Toulouse possèdent plusieurs de ces objets précieux. La ville actuelle d'Eauze a été bâtie à une petite distance des ruines de l'ancienne Elusa.

Digitized by Google

Alors ardente et libre, avec tes fils sauvages
Qui n'avaient d'autres lois que leurs mâles courages,
D'autres temples que leurs grands bois,
Tu les laissais errer, leur glaive à la ceinture,
Intrépides chasseurs, enfants de la nature,
Portant haut leur nom de Gaulois.

Quand le Peuple Romain, ce géant de l'histoire,
S'indignant de te voir vivre auprès de sa gloire,
Voulut t'écraser sous son char;
Il envoya vers toi..... Lève ta noble tête,
Elusa!..... car lui seul put rêver ta conquête.....
Il envoya vers toi..... César!

Et toi, poussant un cri,... frémissante,... blessée,
Ouvrant ton large sein à la foule empressée
Des guerriers armés pour leurs droits,
Tu luttas corps à corps..... et le grand capitaine,
Surpris de voir un jour sa fortune incertaine,
Chanta lui-même tes exploits.

Tu tombas comme un roc où l'éclair vient descendre;
Mais, telle qu'un phénix qui renaît de sa cendre,
Tu sortis vite du tombeau;
Et sous César, plutôt épouse qu'humble esclave,
Si ta main prit la chaîne, ah! ton front toujours grave
De tes grandeurs garda le sceau!

Digitized by Google

Les monuments de marbre aux riches mosaïques,
Les sculptures de pierre aux formes symboliques,
Te présageaient de beaux destins.
L'étranger saluait ton enceinte sacrée,
Toi, merveille de l'art, noble aïeule, entourée
De tes neuf peuples Aquitains (1).

Un de tes fils, comblé des faveurs de Byzance (2),
Monta jusqu'au niveau de la toute-puissance,
Ame de l'empire romain ;
Fit mouvoir ce colosse assis sur les deux mondes;
Et son ambition, en ses trames profondes,
Sur le sceptre posa la main.

Mais surtout tu fus grande, ô ville séculaire !
Lorsque la foi du Christ, ce réveil populaire,
Jaillit sur la terre en émoi!
Comme un mort ranimé brise ses draps funèbres,
Tu te levas, jetant ton bandeau de ténèbres,
En t'écriant : — Oh viens à moi !

Et tu t'agenouillas, humble et régénérée,
Aux pieds de Saturnin, dont la voix inspirée
Dictait de féconds repentirs;
Et ce sol, où longtemps le Druide sévère
Ensanglanta l'autel..... ce sol fut un calvaire
Baptisé du sang des martyrs.

---

(1) Elusa, capitale de la Novempopulanie.
(2) Rufin, ministre de l'empereur Théodose.

Digitized by Google

Rupert, athlète saint, sut ravir la couronne
Dont le reflet, du ciel sur nos têtes rayonne
Comme un phare de vérité;
Et toi, plus grande encor, grande et forte par l'âme,
Tu vis passer les temps et le fer et la flamme,
Te drapant de ta liberté.....

Alors, comme un volcan ouvrant son noir cratère
Jette à torrents impurs ses laves sur la terre,
La Germanie ouvrait ses flancs;
Et, grands fleuves humains, ces hordes dévorantes
Passèrent..... mais toujours sur leurs bases sanglantes
Se redressaient tes murs croulants.

Qui ne sait la valeur de ces ducs d'Aquitaine
Refusant d'incliner leur dignité hautaine
Devant les droits du suzerain!..
Pour résister au choc d'une guerre implacable
Qui déchira ton sein comme un soc redoutable,
Il te fallut un cœur d'airain!

Tu fus grande..... que dis-je?.... oh! quel douloureux rêve
Vient troubler mon esprit!.... et mon hymne s'achève
Par ce cri..... Tombons à genoux!
Les monts Pyrénéens, comme des bancs de sables,
S'abaissent sous les pieds de guerriers innombrables
Que l'Espagne vomit sur nous.

Digitized by Google

Ils viennent..... O cité! pour sauver tes murailles
Que menace le glas d'horribles funérailles,
Vas-tu prostituer ton front?
Non! jamais le croissant n'outragera ton dôme;....
Et ta dernière pierre avec ton dernier homme
Autour de la croix tomberont (1).

Qui peindra tes clameurs, tes frissons d'agonie,
L'incendie embrassant ta coupole ternie
Dans ce jour d'angoisse et de deuil?....
Moi, détournant les yeux quand disparaît ton faîte,
J'irai m'asseoir, pleurant ainsi que le Prophète,
Sur les débris de ton cercueil;

Et je dirai : — Voilà ta grandeur éclipsée.....
Tu n'es plus que poussière à tout vent dispersée,
Néant au désert réuni.....
Pour venger tes douleurs, Charles vaincra le Maure,
Mais nul ne te rendra l'éclat de ton aurore.....
Pour jamais ton règne est fini!....

Bien des siècles viendront..... et des villes nouvelles
Naîtront autour de toi, triomphantes et belles,
Insultant ton dernier sommeil.....
.....
Quelques brunes maisons se rassemblent à peine
Sur ton sol, où l'église, ombre de souveraine,
Semble attendre en vain ton réveil.

---

(1) Elusa fut détruite par les Sarrasins, venus d'Espagne sous la conduite d'Abdérame. Ils furent battus quelque temps après par Charles Martel.

Digitized by Google

Dois-tu les envier ?.... Ces villes plébéiennes
Sont sans nom, sans histoire, et sans gloires chrétiennes,
Espérant tout de l'avenir.....
N'importe leurs palais, leur vain peuple et leurs dômes !
Car tu fus grande, toi, de la grandeur des hommes,
Impérissable souvenir !....

.....
Oh ! toujours le passé garde un divin prestige !....
.....
On aime à Sainte-Hélène un saule, dont la tige
Est battue au flanc du rocher.....
Des terres d'Israël on aime la poussière.....
On aime, au champ des morts, à voir la croix de pierre
Où la douleur vient s'épancher.

Digitized by Google

LE SONGE DU CZAR,

ODE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. le Comte CÉSAR DE PONTGIBAUD,
de Paris.

Noël! — Noël!

I.

PAS de vent! — plus de bruit! — paisible sentinelle,
L'astre des nuits veillait sur la ville éternelle :
A peine on entendait vers le Mont-Aventin
L'essieu d'un chariot crier dans le lointain :
Le grelot des mulets envoyés de Ferrare
Tintait plus inégal, plus confus et plus rare.....
— Le présent s'éteignait comme une lampe d'or,
Et l'urne des vieux jours, urne vide et brisée,
Exhalait un parfum dont s'enivrait encor
La grande ombre du Colisée!

Or, ce jour avait lui parmi ceux-là qui font
Aux empires vivants un avenir profond; —

Digitized by Google

On disait avoir vu les vieux Césars de pierre
Dès son premier rayon remuer la paupière;
Le bronze inoffensif où dort le pélican
Avait tonné vingt fois au front du Vatican;
Un aigle au double rostre avait plané sur Rome,
Et les pesants bourdons dans leur langue d'airain
Avaient confusément grondé le nom d'un homme
Comme un oracle souterrain.

II.

C'est lui! le Czar! le Czar! l'éperon du Vandale
Du sol apostolique a fait frémir la dalle;
Le Tibre a reconnu le pas de Gélimer,
Et son flot a bondi plus pressé vers la mer.
Vient-il aussi, vient-il en conquérant sauvage
Par le fer et le feu désoler ce rivage?
Quoi! — le temps du Prophète est-il sitôt prescrit?
Dieu, voyant chaque jour sa lèpre plus immonde,
Va-t-il par un prodige épouvanter le monde? —
O Czar! — serais-tu l'Antechrist?

III.

Il veillait! — Des flambeaux les clartés fantastiques
Ondoyaient en mourant sur les fresques antiques;
Sous ce front gros d'orage appuyé sur sa main
Roulait tumultueux le plan du lendemain.

Digitized by Google

Tels sont les potentats! froids acteurs, sans contrôle,
Avant d'entrer en scène, ils compassent leur rôle ;
Or, le prêtre du schisme — empereur colossal
Que la triple Russie avec terreur encense, —
Répugnant à prêter l'hommage d'un vassal,
Pondérait sa toute-puissance.

Et d'abord se dressaient — gigantesque prison —
Son Kremlin aux cents tours qui peuple un horizon ;
Ses palais merveilleux, ses remparts imprenables ;
Ses steppes d'Archangel, déserts interminables :
Puis il voyait marcher, rangés sur un cordon,
Ses hordes de Kirghis, ses cosaques du Don,
Ses Baskirs, ses Kalmouks venus des Monts Caucases;
Et depuis les Krapacks jusqu'au Groënland froid
L'espace illimité lui semblait trop étroit
Pour la largeur de ses ukases.

Le Czar se complaisait dans ce jeu de l'orgueil,
Quand, détournant la vue et regardant au seuil,
En face il voit un homme — au nom de qui les gardes
Au lieu de les croiser baissaient leurs hallebardes.
Sa barbe à flots d'argent tombait sur son pourpoint,
Un globe d'or brillait arrondi sur son poing
Avec ces mots gravés : Empire d'Allemagne :
Son front chauve était ceint de trois cercles de fer :
« Quel es-tu ? » s'écria le Czar rapide et fier.
— L'aïeul des rois dit : « Charlemagne ! »

Digitized by Google

IV.

« Salut à toi, salut, autocrate du Nord.
» J'ai régné cinquante ans, et mon trône était fort :
» Rayonnant, il avait pour colonne première
» Le doigt de Dieu, d'où vient la force et la lumière.
» Tout empire fondé sur le glaive tranchant,
» Ephémère Babel, n'est qu'un soleil couchant :
» Sa gloire est dans l'oubli ; sa grandeur, périssable.
» De ces rois odieux les noms meurent rayés,
» Et leurs vains monuments s'écroulent balayés
» Comme un noir tourbillon de sable.

» Que viens-tu faire ici ? Viens-tu donc, comme moi,
» Retremper ton esprit aux sources de la foi ?
» Si tel est ton dessein, — va, — mais songe qu'à Rome
» Dieu règne sans partage, et que l'homme y reste homme;
» Que le sceptre éternel est l'arbre de la croix.
» La puissance est à Dieu, qui la mesure aux rois :
» Il déteste l'orgueil, l'humilité le touche ;
» Le bâton de David à ses pieds devient or;
» Il préfère le pâtre au conquérant farouche,
» Job à Nabuchodonosor ! »

V.

Il dit ; et, comme on voit le roc du promontoire
Dans l'ombre de la nuit voiler sa tête noire,
Le fantôme déjà drapé dans son linceul
Sous un arceau profond s'enfonce. — « Suis-je seul ? »

Digitized by Google

Répète alors le Czar, plus rêveur et plus sombre :
— « Non! » répond durement la voix sourde d'une ombre.
— « Qui donc ose marcher ici d'un pas si prompt ? »
— « Moi! » — « Quel nom est le tien? » — « Ta mémoire en est pleine;
» Si tu l'as oublié tes enfants l'apprendront. »
— « Le mot de passe... » — « Sainte-Hélène! »

« Salut à toi, salut, autocrate du Nord.
» Tu m'as connu vivant; — mais aujourd'hui la mort
» Sur sa livide proie épuisant son outrage,
» Sans doute a de mes traits défiguré l'image.
» Au tribunal d'en haut condamné pour cent ans,
» Je foule sans repos à mes pieds repentants
» Ce sol romain, qui brûle; — où le Dieu qu'on adore
» A des mystères saints au profane interdits :
» Ses anges ont gardé, pour frapper les maudits,
» Les deux verges d'Héliodore!

» Que viens-tu faire ici? — n'y viens pas comme moi; —
» Viens-y pour incliner, superbe Moscovite,
» Ta tête couronnée aux genoux du Lévite :
» La foudre plane en haut pour protéger sa loi.
» J'avais pu triompher des noirs Imans du Caire;
» Mais, le jour où du Christ j'outrageai le vicaire,
» Je sentis dans son vol mon aigle défaillir,
» Mes lauriers effeuillés peser sur mon épaule;
» Et, quand j'allai chez toi, sous le ciel gris du pôle,
» Je vis mon étoile pâlir!

Digitized by Google

» Adieu ! songe au rival de ton frère Alexandre. »
Et le Czar attendri lui présentait la main ;
Mais il ne rencontra que vapeur et que cendre. —
Grand soleil au dehors ! — C'était le lendemain.
Sortis de leurs palais, au-devant l'un de l'autre
Ils allèrent tous deux, l'Empereur et l'Apôtre.
Le Pontife attendit grave et calme ; le Czar
Courba presque le front jusqu'au pan de sa robe,
Et souriant, reçut à la face du globe
Le baiser de paix du vieillard.

Digitized by Google

LA MONTAGNE DE LA VICTOIRE,

EN PROVENCE ;

ODE

Présentée au Concours ;

Par M. CHARLES CHAUBETS, de Lépine près Toulon.

Undè dicitur Mons Victoriæ.

O Mont de la Victoire, aux flancs nus et sauvages,
Pourquoi lever si haut ton front dans les nuages?
Veux-tu savoir où va la course du soleil?
Ou si le flot des mers, sorti de ses abîmes,
Comme un aigle égaré ne vient pas sur tes cimes
Dormir d'un orageux sommeil?

Par-dessus la forêt profonde et solennelle
Où tu plonges tes pieds et la foudre son aile,
Veux-tu voir si là-bas coule encor le Cenus (1)?
Si des soldats romains, par hasard, dans ces plaines
Refont avec les os des peuplades germaines
L'arc triomphal de Marius?

(1) Aujourd'hui, l'Arc.

Digitized by Google

Dans ces vallons encor fuit une humble rivière;
Mais Rome n'y vient plus de sa lance guerrière
Insulter les Ambrons sous la terre assoupis;
Le sol que fatiguaient ses monuments superbes
Au fer du moissonneur livre de blondes gerbes,
De verts gazons à la brebis.

Vois l'arbre de la paix ombrager ces collines;
Vois ces blanches villas, ces fontaines alpines,
Ces pampres, ce feuillage aux brises frémissant:
Dirait-on que des lieux si chers aux tourterelles,
Des rives où les lis ont des tiges si belles,
Jadis ont nagé dans le sang?

Comme les doux rayons de l'aube qui s'éveille
Ondulent sur les bois en poussière vermeille!
De ces tilleuls fleuris que le dôme est riant!
Que de perles d'azur y suspend la rosée!
C'est l'image d'Eden, ou c'est un Elysée
Qui sort du ciel de l'Orient.

Et pourtant j'aime mieux, ô Mont de la Victoire,
Tes rochers où se lit une immortelle histoire,
Ton gouffre que le jour n'a jamais visité (1);
J'aime mieux ton sommet, colossale statue
Qui dans le firmament se dresse, revêtue
D'une effrayante majesté.

---

(1) Il existe, sur le sommet de la montagne de la Victoire, vulgairement appelée *Sainte-Victoire,* un gouffre dont la profondeur, encore inconnue, effraie l'imagination; il se trouve au fond d'une sorte de cratère, et quelques auteurs ont pensé que c'était le foyer éteint d'un volcan primitif. Voyez Bouche, *Hist. de Provence*, t. 1.

Digitized by Google

Quand les souffles de mai caressent les bruyères,
L'orage qui s'abat sur les vertes clairières
Dépouille le hallier de fleurs et de boutons;
Mais il te donne, à toi, l'arc-en-ciel pour couronne,
Et pour écharpe d'or un éclair qui rayonne
Sur les frimas de tes pitons.

Si le soir vaporeux, ouvrant ses urnes sombres,
Verse du haut des airs des songes et des ombres,
Dans la plaine endormie aucun rayon ne luit;
Mais un clair demi-jour sur tes cimes sans voiles
Descend comme un regard bienfaisant des étoiles
Ou des aurores de la nuit.

Le temps, vieillard d'airain, voit passer toutes choses,
Le sceptre du monarque et les feuilles des roses,
Et nos rêves d'amour qu'il aime à défleurir,
Et les vautours du Nord, messagers des tempêtes,
Qui, lassés de planer sur de neigeuses crêtes,
Descendent des cieux pour mourir.

Toi, tu ne courbes point sous le fardeau des âges :
Que d'obscures douleurs ou d'éclatants naufrages
Aux routes du tombeau poussent l'humanité,
Toujours du même front tu contemples le pôle,
Comme pour nous offrir un sublime symbole
D'espoir et d'immortalité.

Digitized by Google

Et toutefois un jour, Montagne solitaire,
Le pâtre cessera de fouler ton cratère,
L'abeille dans tes flancs ne fera plus son miel;
Un jour, pour accomplir les vieilles prophéties,
Tes roches de granit que le temps a durcies
Se dissoudront au feu du ciel.

Mais alors les Balkans, les Alpes scandinaves,
Les monts Ourals, l'Etna couronné de ses laves
S'écrouleront au choc de la foudre et des vents;
La mer engloutira les cités de sa grève,
Et l'ange de la mort frappera de son glaive
Toute la race des vivants.

Digitized by Google

A LEVERRIER,

ODE

Présentée au Concours;

Par M. EDMOND DE BEAUVERGER, de Paris.

Sic itur ad astra!

La France se disait : « Palerme aux nuits splendides
» Et les climats brumeux qu'arrose le Weser
» Donnaient naguère encor, dans leurs succès rapides (1),
» Des rivaux à Colomb, sur la céleste mer.
» Albion, ma rivale, au rang de ses merveilles
» Peut placer d'Uranus le cours capricieux :
« L'univers est complet. Nul des miens par ses veilles
» Ne m'a conquis ma part des cieux. »

Et cependant, nourri dans de savants mystères,
Tu t'enflammais, jeune homme, à ces accents si chers;
Sans attendre que l'ombre eût animé les sphères,
Au fond de ton esprit tu voyais l'univers.

(1) On se rappelle que, le 1.er janvier 1801, Piazzi découvrit Cérès, à Palerme, et que bientôt après, Junon, Pallas, Vesta furent observées à Gœttingue et à Brême. On sait également qu'Uranus, dont les perturbations ont amené les recherches et le succès de notre compatriote Leverrier, avait été, dans le siècle dernier, découvert par sir W. Herschell.

Digitized by Google

Sur la foi de Newton t'élançant dans l'espace,
Tu disais à ton tour : « Les cieux sont assez grands !
» Plus d'un monde ignoré peut y trouver sa place :
» Je veille, et toi, ma mère, attends ! »

A travers le calcul, télescope invisible,
La cause en ses effets parlait à tes regards ;
Par des signes secrets, un astre inaccessible
Des lois qu'il confirmait t'expliquait les écarts.
Variant du succès l'hypothèse hardie,
Tu croyais approcher cet astre, et le saisir !
Et de l'obscurité, que perçait ta magie,
La lumière semblait jaillir.

Comme on voit un chasseur haletant vers sa proie,
Dans les champs infinis ton esprit altéré
Cherchait, cherchait alors..... Il s'abreuve de joie !
Aux rets de ton algèbre un monde est demeuré !
Le compas a tracé sa courbe immense et lente.....
Mais lorsque sous ta main son cours s'est achevé,
Un doute agite encor ton âme frémissante :
« Ai-je découvert ou rêvé ? »

— « Non ! tu n'as point rêvé : la science est fidèle, »
Te répond une voix au fraternel accent :
« Dans l'abîme des nuits ta planète étincelle ;
» Non ! tu n'as point rêvé ! » Quel mot, et quel moment !...
Est-il vrai, Leverrier (car tu peux nous le dire),
Qu'Archimède se crut vers l'Olympe enlevé,
Lorsque dans Syracuse il criait en délire :
« Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé ! »

Digitized by Google

Est-il vrai que, les lois filles de son génie
Comblant Képler vieilli d'un orgueil noble et pur,
A tout bonheur de prince il préférât sa vie,
A tout royaume humain son empire d'azur?
Est-il vrai que Newton savourât par avance
Le plaisir des élus durant l'éternité?
Que l'homme, sur la terre, ait mieux que l'opulence,
Les grandeurs ou la liberté?

Vérité! c'est à toi qu'ici toute belle âme,
Que tout puissant esprit doit compte de ses jours;
C'est par toi qu'embrasés d'une commune flamme,
Les peuples s'uniraient en un sage concours.
Plus de rivalité! ton intérêt l'efface:
Celui qui sur tes pas s'élance le premier,
Est citoyen du monde, et possède une place
Partout où s'élève un laurier.

Vérité! du Seigneur éternelle louange!
Ta voix, ta seule voix peut chanter sa grandeur;
C'est elle que soutient la harpe d'or de l'ange,
Et parfois l'homme aussi se mêle à ce grand chœur.
Heureux!... Mais dans les cieux qu'est-ce qu'un nouveau monde?
Le maître par millions les fait naître et pleuvoir,
Les place, les enchaîne, et la sphère profonde
Suit sa marche sans s'émouvoir.

Il les orne des dons de sa magnificence,
Il les peuple de corps sans nombre et tous divers;
De sublimes rapports, miracles de puissance,
Rattachent sous ses yeux l'insecte à l'univers.

Digitized by Google

Il éteint un soleil... Et l'homme au fier génie
Ne sait si le rayon qui vient frapper ses sens,
N'est pas le spectre errant d'une flamme amortie
Peut-être depuis six mille ans (1) !

Leverrier, cependant sois fier de ta conquête !...
Confirmer le génie en son vol glorieux ;
Des mystères de Dieu devenir l'interprète ;
Donner à notre globe un frère dans les cieux ;
Ajouter une gloire aux splendeurs maternelles :
Un mortel à ce prix peut s'avouer content ;
Et ton nom s'est inscrit en lettres éternelles
Au livre d'or du firmament !

(1) C'est dire peu. Dans l'opinion des astronomes, il existe probablement des étoiles dont la lumière ne peut arriver à notre globe qu'un million d'années après son émission. *O altitudo !*

Digitized by Google

LA MAIN ROUGE,

LÉGENDE,

A MON AMI ACHILLE COMTE;

POËME

Qui a obtenu un Souci réservé;

Par M. LESGUILLON, d'Orléans.

Posuit Dominus Cain signum.
GENÈSE.

J'ai toujours fait grand cas des récits des nourrices:
De la simple raison naïves protectrices,
Leurs fables, s'inspirant du sentiment chrétien,
Peignent l'horreur du mal, donnent l'amour du bien;
Et pour régler la vie à de sages méthodes,
Tel conte du berceau vaut mieux que les cinq Codes.

Lorsque j'étais petit, et quelquefois méchant,
Ma nourrice, au retour des vignes ou du champ,
Disait à la veillée une touchante histoire
Qui de ses traits puissants a creusé ma mémoire.
Dans mon jeune cerveau le Poëme est resté,
Et je vous le redis comme on me l'a conté.

Digitized by Google

I.

Sur les bords enchantés que baigne notre Loire,
Se dresse un vieux château grand d'une triple gloire ;
Car il fut, nous dit-on, assiégé par trois rois,
D'un sceptre différent possesseurs tous les trois,
Et qui, se succédant par leur droit de naissance,
Se sont assis plus tard sur le trône de France :
Ces princes sont, du moins on l'assure en Berri,
Charles neuf, Henri trois, et notre bon Henri,
Qui dispensaient alors la royale besogne
Aux peuples de Béarn, de France et de Pologne.

Saint-Brisson, c'est le nom de l'antique manoir,
Couvait, comme l'aiglon que couve l'aigle noir,
Un jeune enfant, nourri de grâce et de caprice,
Héritier du pouvoir et du bien des Saint-Brice,
Agius, le seul fils d'un valeureux Baron
Brave guerrier jadis et tant soit peu larron,
Qui consumait ses jours dans sa tourelle haute
Entre son fils, sa femme et le vin de la côte.
Chargé de l'avenir d'une telle maison,
Agius à dix ans connaissait son blason,
De la guerre en son sein sentait déjà la fièvre,
Nageait comme un poisson, détalait comme un lièvre,
Et son vieux Chapelain, nourri, logé, vêtu,
A l'enfant, après boire, enseignait la vertu.
Tandis que le Baron, bouffi de sa noblesse,
Pour chasser de son cœur toute ombre de faiblesse,
Répétait au marmot avec un fier sang-froid ;
Que le fer fait la force, et la force le droit;

Digitized by Google

Agius, lui disait le Prêtre vénérable,
N'accablez pas le faible, aidez le misérable :
Semant, comme Jésus, les bienfaits sur vos pas,
Ne causez point de peine à qui ne vous nuit pas :
Si vous faites le mal, redoutez la puissance
Du Ciel qui donne à tous le jour et la naissance;
Car, égal protecteur du noble et des vilains,
Dieu le Père existait avant les châtelains.

L'enfant, où le seigneur commençait à paraître,
Croyait plus aux leçons du Baron que du Prêtre.
Un jour qu'ayant lassé son vieux maître aux abois,
Seul, du large domaine il parcourait les bois,
Un doux frémissement glissant dans la feuillée
Vint frapper tout à coup son oreille éveillée.
Il regarde... Au sommet de verts rameaux touffus,
Parmi des bruits joyeux, des murmures confus,
Trois têtes, s'élevant d'un nid sur une branche,
Gazouillaient au retour d'une colombe blanche
Qui portait à son bec, pliant sous le butin,
L'espoir délicieux d'un splendide festin.
Dans l'esprit d'Agius un noir complot pénètre :
Oubliant les leçons de son vertueux maître,
D'un caillou meurtrier il court armer sa main.
Tandis que devinant son projet inhumain
La pauvre mère, ardente, éperdue, alarmée,
Plane en tremblant autour de sa famille aimée;
Sans pitié pour ses cris d'angoisse et de terreur,
Agius, dont l'orgueil redouble la fureur,
D'un bras sûr qui trois fois dans les airs se balance
Dirige vers l'oiseau le caillou qui s'élance.

Digitized by Google

Ciel! la pierre en sifflant brise son corps meurtri!
Son bec rose s'entr'ouvre avec un léger cri;
Son aile se replie, et son beau cou se penche;
Ses ongles un instant s'attachent à la branche:
Là, son regard plaintif contemple avec effort
Ses enfants sans plumage orphelins par sa mort;
Puis son œil se referme, elle sent qu'elle expire,
Cherche encore son nid, le retrouve et soupire.
L'enfant, du bas de l'arbre à son deuil insultant,
Hâte par des clameurs sa chute qu'il attend:
Il agite sa main, où lentement dégoutte
Le sang pur et vermeil qui coule goutte à goutte;
Et bientôt à ses pieds vient s'abattre mourant
Le pauvre oiseau vaincu, qu'il emporte en courant.
Aux portes du manoir, éternisant son crime,
Il cloue avec fierté le corps de sa victime;
Rentre au dortoir, d'orgueil et de gloire éperdu;
S'endort, et dans son lit mollement étendu,
Il n'entend pas la plainte inconsolable, amère,
Du petit nid qui meurt en appelant sa mère.

II.

Le soleil, se levant à l'horizon vermeil,
Du séjour féodal a chassé le sommeil;
Et ses rayons, glissant dans la pourpre et la moire,
Réveillent Agius qui rêvait sa victoire.
Du meurtre de la veille encor tout radieux,
Du spectacle homicide il veut charmer ses yeux:
Il court revoir la porte où, sous les clous broyée,
Pend la colombe avec chaque aile déployée.

Digitized by Google

Il dresse un bras vers elle... ô surprise! ô terreur!
De ses sens abusés n'est-ce point une erreur?
Sa main, que lui cachaient les franges de sa manche,
Sa main, hier au soir encore pure et blanche,
Comme celle d'un spectre horrible et menaçant,
Se nuance soudain de la teinte du sang:
Les ongles, dont l'amande hier luisante et pâle
Mêlait l'azur du lin aux reflets de l'opale,
Comme un raisin qui tourne au sortir de la fleur,
Des feuilles du pavot revêtent la couleur:
Le muscle, qui se gonfle, et dont la veine éclate,
Dans l'épiderme ouvert grave son écarlate;
Et sous la peau qui fume il croit voir le carmin
Suer une vapeur qui s'infiltre en sa main.

On accourt, on s'empresse.... on convoque à la ronde
Des plus savants docteurs l'infaillible faconde.
De Bourges, de Vierzon, de Sully, d'Orléans
Accourent à l'envi ces professeurs géants
Qui, du rouage humain déchiffrant la charade,
Sauvent la maladie en perdant le malade.
Malgré la médecine, ou grâce à son concours,
Impassible et vainqueur le fléau suit son cours:
Comme l'huile s'étend du centre d'une tache,
La rougeur de la main à l'avant-bras s'attache,
Et bientôt montera, si le secours n'est prompt,
Du bras jusqu'à l'épaule et de l'épaule au front.

Le Baron tonne, crie, et menace, et blasphème;
Puis soudain il lui vint une idée..... à lui-même!
Quand l'homme ne peut rien, si l'on songeait à Dieu!
Bientôt pèlerinage et cierges sont en jeu:

Digitized by Google

Aux larmes des vassaux qui redoublent d'antiennes,
Le digne Chapelain voulut joindre les siennes :
Pour fléchir à coup sûr le ciel qu'il implora,
Il dit trois fois la messe.... et le mal empira.

Mais pendant ce temps-là que faisait le coupable?
De son premier forfait le châtiment durable
L'accompagnait partout, immuable, éternel...
C'était Caïn marqué du meurtre fraternel!
Des avis du saint homme écoutant la mémoire,
Au céleste courroux il commençait de croire :
Sa conscience en lui livrait de grands combats,
Et souvent avec elle il se disait tout bas,
Dans l'accès du remords qu'un peu d'espoir tempère :
Est-ce qu'un chapelain en saurait plus qu'un père?...
Est-ce qu'au mal toujours une peine s'unit?...
Est-ce un triste hasard? est-ce un Dieu qui punit?

III.

L'été, l'automne ont fui : l'hiver vient! l'hiver sombre
Qui sur le sol flétri jette la mort et l'ombre.
Aux pics des monts ardus voisins de nos climats
Il verse en lourds flocons les glaces des frimas
Qui, sur le front des rocs trois mois échevelées,
D'un déluge au printemps menacent les vallées.
Écoutez! n'est-ce pas le bruit retentissant
De l'orage qui gronde et vole en mugissant?
Au souffle chaud d'avril qui tiédit les montagnes,
La neige en se fondant descend dans les campagnes!
En rêves de grandeur tout à coup s'égarant,

Digitized by Google

Le plus humble ruisseau prend des airs de torrent,
Et passant, l'onde haute, à travers la bruyère,
Court d'un tribut plus riche augmenter sa rivière.
La rivière à son tour, s'enflant en un clin d'œil,
Du ruisselet vassal rivalise l'orgueil,
Se croit fleuve, s'échappe, inonde les prairies,
Brise les arbrisseaux, sape les métairies,
Et porte ces débris par vingt gouffres béants
Aux fleuves enchantés, qui se font océans!
Malheur! malheur à vous, citoyens de ses rives!
La plaine s'ouvre immense aux eaux longtemps captives:
C'est peu de la chaumière au penchant des coteaux;
Le fleuve parvenu s'en prend même aux châteaux!
Où sont, braves fermiers, vos cabanes tranquilles?
Les villas sont des ports, les hameaux sont des îles;
On vogue, on jette l'ancre où passait le râteau,
Et parmi ses bosquets on voyage en bateau!

Et la Loire! la Loire! oh! voyez!... l'orgueilleuse
Dévore au loin ses quais de sa dent furieuse:
Au sourd mugissement des abîmes profonds,
Elle crève sa digue, elle ébranle ses ponts:
Voyez comme elle marche, et forçant ses rivages
Aux plaines d'alentour disperse les ravages!
A sa gauche, à sa droite, en amont, en aval,
Elle comble en passant les lagunes du Val.
Adieu beau Saint-Mesmin! adieu riante Cosnes!...
Meylan, dont le clocher dresse au loin ses cinq cônes,
Beaugency, dont la tour dominant les chemins
Garde encor les vieux noms écrits par les Romains,
Château-Neuf, Saint-Denis, Jargeau, Sully, Dampierre,

Digitized by Google

Genabum, de César résidence guerrière,
Ne semblent plus aux yeux, du vide épouvantés,
Que des phares lointains au désert transplantés !

Pareille à ce coursier qui de ses pieds superbes
Foule indifféremment les épis et les herbes,
Pourquoi, dans sa barbare et terrible moisson,
La Loire eût-elle, hélas ! respecté Saint-Brisson ?

Voyez, du sein des prés et du fond de la plaine,
Accourir les vassaux vers la tour châtelaine !
A ce nid d'aigle, au ciel levant ses hauts débris,
Femmes, enfants, vieillards demandent ses abris.
Devant le flot qui roule et les suit à la trace,
La foule touche enfin le pied de la terrasse,
Et chacun, pâle encor du danger qu'il a fui,
Regarde en frémissant ceux qu'il laisse après lui.
Ciel ! il manque quelqu'un à la troupe... une femme !
Une mère !... Soudain un cri parti de l'âme,
Un de ces cris qui brise et dont le cœur se fend :
Il se noie... au secours ! mon enfant ! mon enfant !...
Et son enfant, atteint par la vague plus forte,
Disparaît entraîné par le flux qui l'emporte.

Cet élan maternel que toute âme a senti,
Dans le cœur d'Agius a soudain retenti :
Jetant au loin la cape et l'habit qui le couvre,
Il court, se précipite au torrent qui s'entr'ouvre,
Traverse les ajoncs, les genêts, les roseaux,
Glisse, lutte avec l'onde et plonge sous les eaux.

Digitized by Google

D'un cri de désespoir tout le château résonne !..
Mais du courant troublé la surface frissonne :
Agius sur les flots qu'il coupe triomphant
Se soutient d'une main, mais l'autre tient l'enfant !
Du flux impétueux domptant la violence,
Il nage vers le bord, il le touche, il s'élance,
Rapporte haletant son fardeau précieux,
Rend le fils à sa mère et regarde les cieux !

Le vieux Baron sanglotte à ce noble spectacle ;
Mais le bon Chapelain s'est écrié : « Miracle !
» Oui, miracle ! adorons le doigt du Tout-puissant !
» Regardez, Monseigneur ! plus de couleur de sang ! »
La main que rougissait la nuance sanglante
Comme le pur albâtre éclate étincelante,
Et le bras, où la vie a repris sa fraîcheur,
Comme un beau lis des champs resplendit de blancheur.

D'un pieux dévouement ô divine puissance !
Agius a conquis sa robe d'innocence !
Le signe de Caïn loin de lui disparaît :
Dans son cœur, que déjà le remords épurait,
L'ardente charité, soleil éclos de l'âme,
Des sentiments chrétiens a réveillé la flamme ;
Et le ciel, de l'enfer triomphant sans retour,
Où dominait la haine a fait germer l'amour.
Heureux qui, comme lui repentant et docile,
Prête à la voix d'en haut une oreille facile,
Et pour laver sa faute accueille avec bonheur
La sainte occasion qui lui vient du Seigneur !

Digitized by Google

A notre humanité, si prompte et si fragile,
Ainsi parle Jésus dans son doux Évangile :
Au plus grand des pécheurs l'Éternel désarmé
Pardonnera beaucoup s'il a beaucoup aimé.

Enfants, qui de la vie essayez le voyage,
Vous le troupeau béni du Dieu de l'orphelin,
Rappelez-vous souvent notre vieux Chapelain,
Et n'oubliez jamais les leçons du village.

Digitized by Google

A MESSIEURS

DE L'ACADÉMIE DES JEUX FLORAUX,

ÉPITRE

Qui a remporté le Prix ;

Par M. EDMOND DE BEAUVERGER, de Paris.

Horresco referens.

MESSIEURS, sans avoir droit à la chaise curule,
Permettez que chez vous j'entre sans préambule ;
Excusez les transports qui peuvent m'agiter.....
Saviez-vous que Toulouse eût cessé d'exister ?
Vous l'ignoriez peut-être. Eh bien, c'est la nouvelle
Qui stimule vers vous ma douleur et mon zèle :
Sur les bords de la Seine où je vis arrêté,
J'aimais, noble Sénat, votre antique cité ;
Je l'aimais, comme un preux du grand la Calprenède.
Ce n'est qu'en songe, hélas ! que mon cœur la possède ;
Mais en songe, souvent, du haut de ses remparts,
J'ai sur les champs voisins promené mes regards.
Sous un ciel éclatant, dans une riche plaine,
Je suivais ces torrents que la Garonne emmène,

Digitized by Google

Et qui, près de Bordeaux, dans un lit plus ouvert,
Se vont épanouir à l'égal d'une mer.
Je suivais, aux reflets de la même lumière,
Ces autres flots qui, mieux que le bronze ou la pierre,
Du règne de Louis célèbrent les beaux jours;
Et des âges aussi je descendais le cours.
Je me croyais Romain dans votre Capitole;
Le Gai-savoir m'ouvrait sa séduisante école;
Je fréquentais Cujas, perdant même à ce prix
Quelques inscriptions que j'avais à Paris;
Je m'arrêtais à voir, gravé sur vos murailles,
L'écu du vieux Raymond si fier dans les batailles,
Si prudent au Conseil.... A Londres, que de fois
J'ai cité, non moins fier, de plus récents exploits!
Pour abréger, Messieurs, des honneurs de Toulouse,
Ame de Capitoul ne fut onc plus jalouse
Que ne l'était la mienne; avec les Troubadours
J'aurais chanté sans fin Toulouse mes amours.
Hélas! la plume échappe à ma main défaillante;
L'horreur d'un tel récit glace ma voix tremblante;
Je commence pourtant.
Parti de Ténédos....
Non, parti de la Bourse où, récemment éclos,
Il se développait sous l'œil de la finance,
Voici qu'un long serpent s'est glissé sur la France.
Tout son corps est de fer; une noire vapeur
De son sein haletant s'échappe avec fureur.
Ses sifflements au loin font naître l'épouvante;
Dans son œil étincelle une flamme sanglante;
Indomptable *tender*, *wagon* impétueux,
Il couvre le jour d'ombre, emplit la nuit de feux;
Franchissant les ravins; entr'ouvrant les montagnes,

Digitized by Google

Il s'élance, il s'allonge, il court sur nos campagnes;
Rouen, Lille, Orléans, enlacés et surpris,
N'existent plus : — ce sont trois faubourgs de Paris.
Il se peut qu'aujourd'hui Toulouse existe encore :
Mais du regard déjà le monstre la dévore;
Et lorsque cet écrit en ses murs parviendra,
Le rail, ou peu s'en faut, de ses nœuds l'étreindra.
Vous comprendrez alors mes plaintives alarmes,
Vous!... Mais ici, Messieurs, on se rit de mes larmes,
Et l'on m'offre partout pour consolation
Ce mot long comme trois : *Centralisation!*
Vouloir que d'un tel mot un rimeur se contente!...
« La France, me dit-on, plus belle et plus puissante,
» Va transformer ainsi son sein hospitalier
» En fabuleux bazar, en magique atelier.
» La distance et le temps s'effacent; une ville
» Rassemble tous les dons du sol le plus fertile,
» Rassemble tous les arts nés pour les employer;
» Et cette ville, c'est — le pays tout entier.
» Un seul champ, désormais, un seul jardin cultive
» Le pampre et le houblon, le froment et l'olive;
» La houille en un filon se réunit au fer;
» Tout rivage s'étend en un long port de mer;
» Pourquoi vous lamenter, ô nouveau Jérémie?
» Terre promise au luxe, Eden de l'industrie,
» La France aura perdu le don de vous charmer?... »
Moi! qu'avant de mourir je cesse de l'aimer!
Mais daignez m'écouter, sévère économiste :
Vous parlez en oracle, et je songe en artiste;
D'Adam Smith ou de Say vous suivez les leçons,
Moi je suis mon caprice, et j'apprends... des chansons;
Vous cultivez le fait, et moi, la métaphore.....

Digitized by Google

Sans toutefois s'entendre, on se comprend encore;
Ou que si, par malheur, on ne se comprend point,
On a toujours parlé. C'est souvent le grand point.
Supposez donc un bois, d'où l'humaine industrie
Chasse l'arbre inutile et le rameau sans vie;
Où des chemins nombreux, alignés au cordeau,
S'annoncent au passant par un large écriteau;
Où le croissant exerce un annuel empire :
N'arrivera-t-il point que votre œil y désire
Le sentier tortueux plein de genêts en fleur,
Parfois même la ronce, ennui du voyageur;
A travers la bruyère une route incertaine;
Un vieux tronc de bouleau renversé sur un chêne?
« L'ennui naquit un jour... »
d'un vers trop répété.
Vivre, étant, je le sais, une nécessité,
Autant vaut bien que mal; mais je frémis d'avance
En voyant s'approcher l'âge d'or de la France.
Si j'en crois le bonheur qu'on nous promet, hélas!
Nous pourrons rappeler un jour le roi Midas,
Et songeant au pays cultivé par nos pères,
En nos mornes splendeurs envier leurs misères.
L'enthousiasme, ami de la simplicité,
Ne leur valait-il pas notre satiété?
Ne connaissaient-ils pas l'honneur, la poésie?
Or, poëtes, pour vous la mort c'est l'industrie;
Vous devez tous la fuir, ainsi qu'on voit l'essaim
Fuir les transformateurs du sol américain :
Tout porteur d'actions est maudit par les Muses;
La dérogeance, en lui, ne souffre point d'excuses;
A qui parut (vieux style) à la cour de Plutus,
Apollon dit : Va-t-en! je ne te connais plus.

Digitized by Google

Encor n'est-ce pas tout : supposez que votre âme
De l'inspiration veuille garder la flamme;
Supposez-vous, pour prix d'héroïques combats,
Élaborant des vers qui ne se liront pas,
Et gagnant dans la lune un droit de bourgeoisie :
L'art n'en sera point quitte avec son ennemie.
C'est une enchanteresse aux perfides secrets :
Marchez : à l'horizon se troublent les objets;
Tout se fond, dans le vol du char qu'elle vous donne.
Arrêtez-vous : des mœurs la teinte monotone
Dérobe à vos pinceaux ces effets séducteurs
Nés du choc adouci des diverses couleurs.
L'ennui, le pâle ennui vous frôle de son aile,
D'un peuple mercantile il est l'hôte fidèle :
Témoin ce grand comptoir, dont tous les habitants
Portent un front pensif sous des cheveux ardents :
Le spleen sur des sacs d'or là trône avec empire ;
Il s'infiltre en brouillard dans l'air que l'on respire ;
Il danse dans Almack, galoppe au bruit des cors,
Et préside en perruque à la chambre des lords.
Oh! que j'aime bien mieux ma charmante patrie!
Laisse-nous-la, Mammon, diverse quoique unie!
Lui ravir un seul trait, c'est nous prendre un plaisir,
Et jusqu'à ses défauts, nous savons tout chérir.
D'autres pourront trouver la Provence un peu folle :
N'importe! elle me plaît, menant sa farandole.
Si le Breton s'incruste au cœur tout sentiment :
Vive du Couëdic! vive Châteaubriand!
Vive l'honnête Flandre, et la guerrière Alsace!
Que de noms en mes vers ici trouveraient place,
Si de les allonger j'étais un peu jaloux!...
Permettez seulement que j'y parle de vous,

Digitized by Google

Fût-ce à votre insu même, ô belles Toulousaines,
Fleurs qui réunissez sur vos rives lointaines
(Maint voyageur du moins l'a redit parmi nous)
Du Nord et du Midi les parfums les plus doux !

Messieurs, nous savons tous qu'un peu de flatterie
Se tolère parfois dans une Académie :
Mais ici je ne veux dire rien que de vrai ;
Le nom seul du pays défend tout autre essai.
Or, un vieux souvenir que j'aime et que j'honore,
C'est votre mission, c'est le culte d'Isaure,
C'est le temple où le goût, les mœurs, l'urbanité
Fleurissent sous l'abri de votre intégrité.
Il est (encore en songe !) un tableau qui m'enchante :
Quand le printemps reprend sa parure éclatante,
De ses premiers rayons quand mai nous réjouit,
Un merveilleux bouquet six fois s'épanouit ;
Aux concerts des oiseaux, aux vapeurs de la plaine
S'unit le nom d'Isaure, amour de l'Aquitaine ;
Et tous ces bruits joyeux, tous ces parfums de miel
Ensemble, en pur encens, s'élèvent vers le ciel.
Celle qui consolait la Vierge solitaire,
Aimant encor le bien qu'elle a fait sur la terre,
La Reine des élus, la Mère des douleurs
Donne, sur son autel, asile aux nobles Fleurs.
Je les vois. Quel éclat ! Déjà ma main vers elles
S'étend.... Hélas ! le songe a des chutes cruelles !
C'est alors qu'on m'éveille, ou je rêve parfois
Que la tige résiste et me pique les doigts.

Courageux Mainteneurs, si sûrs de votre voie,
Veillez, veillez toujours sur les destins de Troie !
Prolongez, dans le sein d'historiques remparts,

Digitized by Google

Le dédain du métal et le culte des arts.
Je vous le dis : Veillez et faites sentinelle!
Si déjà l'ennemi n'a pris la citadelle,
Il s'avance du moins, méditant son assaut,
Et convoitant vos Fleurs pour les fondre en lingot.
Nous préserve le ciel d'une honte pareille!...
Tremblant pour l'avenir de la docte corbeille,
Puissé-je, en mai prochain, savoir que ses rameaux
Se sont renouvelés plus brillants et plus beaux.
Je vis en souhaitant qu'un journal me l'annonce....
De vous, Messieurs, je n'ose attendre une réponse.

Digitized by Google

UN HOMME DE LETTRES PARISIEN

A UN COMMIS VOYAGEUR,

EPITRE

Qui a concouru pour le Prix ;

Par M. Emile DE LABÉDOLLIÈRE, de Paris.

Non eadem miramur : eo disconvenit inter Meque et te.
Horat. Epist. I, 14.

Ami, vous témoignez une ardente colère
De ne point recevoir ma prose épistolaire;
Votre ressentiment m'accable sans pitié;
Je manque, selon vous, aux lois de l'amitié
En ne harcelant plus les courriers de la poste....
Souffrez que j'en appelle, et que je vous riposte.

Jules, vous le savez; encore adolescent,
J'appréhendais un joug trop assujettissant;
Et pour me garantir de toute servitude,
Pour goûter sûrement les charmes de l'étude,
Trompé par les rayons d'un prisme séducteur,
Entre mille métiers, je pris celui d'auteur.
Combien je déplorai mes projets téméraires,

Digitized by Google

Quand je me vis captif sur les bancs littéraires,
A travers les écueils, ramant, le front penché,
Et tiraillant la chaîne où je suis attaché!
Le temple des Beaux-arts et des Muses antiques,
Dont j'admirais, de loin, les imposants portiques,
Parut, à mon regard de son voile affranchi,
Un édifice grêle, un sépulcre blanchi,
Une halle vulgaire, aux voûtes lézardées,
Où l'on vendait en gros l'esprit et les idées.

Maintenant, c'en est fait! je me suis façonné
Aux devoirs de l'état que je m'étais donné,
Et sevré, désormais, d'illusions sublimes,
Je livre au plus offrant de la prose et des rimes.
Vous m'en félicitez; mais vous ne savez pas
Que d'ennuis ce négoce attire sur mes pas!
Traqué par l'imprimeur, qui, comme une harpie,
Vient feuillets par feuillets, m'arracher la *copie*,
Assailli chaque jour par vingt solliciteurs,
Contraint d'aller frapper à l'huis des éditeurs,
Sans pouvoir tirer d'eux la plus mince parcelle
Du salaire qui doit enfler mon escarcelle,
Je gémis de mes maux : j'accuse le destin
Qui ne m'a point donné de métal argentin,
Et dont l'arrêt m'oblige à chercher avec peine
Les sables du Pactole aux bords de l'Hippocrène.

Eh bien! si j'écoutais les vœux inconséquents
Que vous me formulez en termes provoquants,
Si j'étais quelque jour tenté de vous écrire,
Mes douloureux accents glaceraient votre rire,
Et mes lettres seraient, par leur sinistre écho,

Digitized by Google

Un cauchemar plus grand que l'ombre de Banquo.
Vous avez pour séjour l'ardente Occitanie ;
De pièces de vingt francs votre bourse est garnie ;
Vous travaillez à l'aise, heureux négociant,
De somptueux repas convive insouciant,
Jeune, sans fausses dents et sans cheveux postiches,
Aux heures de loisir, cousant des hémistiches
Dont un cercle d'élite, avec urbanité,
Préconise la grâce et la facilité.
Pourquoi vous ennuyer, alors que je m'ennuie ?
Pourquoi, sous un ciel pur, faire tomber la pluie ;
Et troubler, de cailloux imprudemment jetés,
La surface du lac aux reflets argentés ?

D'ailleurs, dans les instants où je n'ai point à faire
Pour le bibliopole un travail somnifère,
La tête appesantie, et las de composer,
Je n'ai qu'un seul besoin : c'est de me reposer.
Je secoue aussitôt le fardeau qui m'oppresse ;
J'oublie, avec transport, affranchi de la presse,
Que je sais manier, peut-être élégamment,
De ma profession le rebelle instrument.
A l'appel du plaisir mon esprit est docile ;
Je me livre, sans frein, loin de mon domicile,
A ce vagabondage, adoré des rimeurs.
J'arpente les trottoirs ; étudiant les mœurs,
Traduisant des passants l'expression mimique,
Voyant dans chaque rue un théâtre comique,
Dans chaque homme un acteur, et toujours observant
Les pièces à tiroir que l'on joue en plein vent.
Parfois même, oublieux des rêves poétiques,
On me voit m'arrêter aux vitres des boutiques,

Digitized by Google

Ou bien, avec l'enfant descendu des faubourgs,
De la garde montante escorter les tambours ;
Puis, laissant tout à coup la troupe qui défile,
Le long des parapets, j'erre en bibliophile.
Nos quais, à l'écrivain qui se sent amoindri,
Offrent de toutes parts un *memento mori !*
Il y passe en revue, au milieu des vieux tomes,
De ses prédécesseurs les illustres fantômes,
Ou même y reconnaît des livres de son temps,
Marcellus du Parnasse, éteints en leur printemps.
Heureux, lorsqu'en fouillant ces grandes catacombes,
Dont, en vrai fossoyeur, je dérange les tombes,
J'exhume par hasard un trésor ignoré
Que les rats et les vers n'ont pas trop dévoré,
Et lorsque je m'éloigne avec la douce charge
D'Elzevirs, dont le fer a respecté la marge !

Mais le soleil, brillant dans un ciel de saphirs,
Illumine les eaux que rident les Zéphirs.
L'insecte ranimé bourdonne dans la haie ;
Aux chansons des oiseaux la nature s'égaie,
Et prodigue l'azur aux lointains horizons,
Les rêves au poëte, et les fleurs aux gazons ;
Je n'y tiens plus ; je laisse encre, papiers et plumes,
Sans y mettre un signet je ferme mes volumes ;
Et me voilà, courant loin des murs enfumés
Où mes pas trop longtemps ont été renfermés.
O Jules ! quel plaisir de fuir la capitale,
De prendre dans les bois la pose horizontale,
De sentir un vent frais doucement m'apporter
La moisson de parfums qu'il vient de récolter !
Quel bonheur de gravir de verts amphithéâtres,

Digitized by Google

En lançant vers les cieux ces tourbillons bleuâtres
Que, pour entretenir sa poétique humeur,
D'un odorant *havane* exhale le fumeur !

Ami, voilà mes jours ! penché sur l'écritoire,
J'accomplis rudement ma tâche obligatoire,
Ou, délivré du joug, avec avidité
J'aspire, à pleins poumons, l'air de la liberté !
O vous qui sur mon cœur possédez tant de titres,
Ne me blâmez donc pas de mes rares épîtres :
Ma vie, entre la peine et les plaisirs flottant,
Suit, comme vous voyez, un cours intermittent,
Dont l'onde tourmentée a pour double rivage
L'extrême indépendance ou l'extrême esclavage.

Digitized by Google

RÉPONSE D'UN COMMIS VOYAGEUR

A UN HOMME DE LETTRES PARISIEN,

ÉPITRE

Présentée au Concours;

Par M. JULES RENOULT.

..... *Dulces.... reminiscitur Argos....*
VIRG.

LORSQUE l'Aréopage, en son enceinte immense,
Vit paraître Sophocle accusé de démence,
Le Poëte, forcé de prouver sa raison,
Des rhéteurs ampoulés dédaigna l'oraison;
Il s'avança tranquille, et d'une voix hardie,
Il lut l'*OEdipe-Roi*, sa grande tragédie....
Alors, plus de procès.... Le peuple électrisé
Fit un triomphateur du vieillard accusé;
Jamais, de la tribune où tonnait Démosthènes,
Pareille émotion ne courut dans Athènes,
Et de l'Acropolis on n'entendit jamais
Tant d'acclamations ébranler les sommets!
Et vous pouvez penser qu'un ami vous accuse,
Lorsqu'il a lu vos vers, harmonieuse excuse!
J'admire, et je voudrais, en vous ouvrant mes bras,
Au retour du Prodigue immoler le veau gras!

Digitized by Google

Mais le Prodigue est loin! — Deux cents mortelles lieues
De plaines, de vallons et de montagnes bleues,
S'allongeant entre nous, me donnent le souci
De rimer au hasard, pour vous dire : Merci!
Heureux si, comme vous, fécond en hexamètres,
Façonné dès l'enfance au rhythme des vieux maîtres,
J'en savais réveiller les suaves échos!
Mais quand, matin et soir, je vends des *calicos*,
Comment trouver des mots qui rendent mes pensées,
Et, groupant, au galop, des lignes cadencées,
Poëte, ainsi que vous, sans reproche et sans peur,
Improviser aussi des vers à la vapeur?
A mon aide, pourtant, j'appelle mon courage,
Car je veux dissiper le radieux mirage
Dont les reflets trompeurs vous montrent mon destin
Beau comme une oasis à l'horizon lointain.
— Vous qui, nonchalamment et sans que rien vous presse,
Errez, le long des quais, aux heures de paresse,
Et, dans les jours de verve, écrivain diligent,
Trouvez, sous votre plume, et la gloire et l'argent,
Comparez nos deux sorts! Vous verrez si ma vie,
En y regardant bien, mérite votre envie!
Lorsque mille bonheurs viennent vous enchanter,
Sur des *échantillons* il me faut végéter;
Quand sans cesse grandit votre nom qui circule,
Dans un obscur comptoir je vis en tubercule.
Vous dites que, pour vous, il est de mauvais jours;
Mais quel heureux Eden a le printemps toujours?
Au moins, selon vos goûts vous avez votre tâche;
Sur le *Doit* et l'*Avoir*, moi, je reste à l'attache.
Je ne suis, à vos yeux, qu'un oiseau passager
Qui change de climats, tout heureux de changer,

Digitized by Google

Qui s'arrête, en chantant, sous le premier bocage;
Mais vous ne songez point aux barreaux de la cage,
Et vous oubliez trop, qu'en esclave, je dois,
Pour gagner mon dîner, faire œuvre de mes doigts!
La vie — ah! croyez-en mon triste témoignage! —
Est, pour le *Voyageur,* un bien rude voyage!
Sans doute, il est charmant d'arpenter du terrain,
De courir tour à tour de la Garonne au Rhin,
De pouvoir, en rêvant, *aimable destinée!*
Contempler ton azur, ô Méditerranée! (1)
Puis, traversant la France en trois pas de géant,
Voir bondir tes flots verts, ô vieux père Océan!
Sans doute, c'est un sort qui veut qu'on le jalouse,
De compter les clochers de la sainte Toulouse;
D'admirer, en passant, Carcassonne, et son fort
Encor tout mutilé par Simon de Montfort;
Béziers, sur un rocher suspendu comme une aire;
Dans son linceul de tours, la ville poitrinaire,
Aigues-Mortes, qui songe aux gloires du vieux temps,
Et qui meurt de la fièvre, au milieu des étangs;
Nîmes et ses débris; la fille de Phocée,
Au murmure des flots, sous le soleil, bercée;
Avignon, s'entourant de moresques créneaux;
Perpignan, aux vieux murs tout remplis d'arsenaux;
Bordeaux, et ses raisins que le blond Phébus dore;
Montpellier, la savante et poudreuse Epidaure,
Où la voix des docteurs, fatiguant les échos,
Forme des délégués aux congrès médicaux....
— Mais, ces cités, vingt fois je les ai parcourues,
Je pourrais, de mémoire, en dessiner les rues;

(1) V. Hugo (Ruy-Blas).

Digitized by Google

Sans trêve poursuivant un but commercial,
J'y passe, — comme vous dans le Palais-Royal!
Tel que l'on voit tourner le cheval de manége,
Je tourne dans un cercle, et, qu'il vente, ou qu'il neige,
Ou qu'un soleil ardent embrase l'horizon,
Il faut, bon gré, mal gré, déserter ma maison,
Mon fauteuil, mon foyer, tous mes autres moi-même,
Mes livres, mes amis, — enfin tout ce que j'aime,
Pour aller, chapeau bas, courir les magasins,
Et *raisonner mouchoirs, jaconas* ou *basins!*
Ami, renoncez donc au rêve qui vous leurre!
Allez! de nos deux parts, la vôtre est la meilleure!
Aussi, quel heureux jour quand je puis m'envoler
Vers les bords où l'on voit notre Seine couler;
Quand tous les deux, le soir, tisonnant près de l'âtre,
Nous bavardons beaux-arts, poésie et théâtre,
Et que vous évoquez, à mes yeux éblouis,
Nos amours d'autrefois, hélas! évanouis!...
Mais où vont s'égarer mes plaintes insensées?
Pourquoi parler encor d'illusions passées?
D'un camarade absent recevez les adieux;
Goûtez les doux loisirs que vous ont faits les dieux;
Ecrivez, — invoquant, à votre fantaisie,
La Muse de l'histoire ou de la poésie;
Gagnez vos éperons! Placez-vous dans les rangs
Où vous ont précédé d'illustres vétérans!
Ombragez votre front des palmes littéraires!
Moi, poussé loin de vous par mille vents contraires,
Je dois marcher toujours, nouvel Ahasvérus,
Entre les *piqués blancs* et les *piqués écrus!*

Digitized by Google

LA JEUNE MOURANTE,

ÉLÉGIE

Qui a remporté le Prix;

Par M.me CAROLINE BÉTOURNÉ, née LE MIÈRE DE CORVEY, de Paris, ancienne élève de la Maison royale de Saint-Denis.

« Et j'envie en leur sort ces êtres que l'on pleure,
» Qui, tombés de leur tige, ont fleuri sans mûrir,
» Dont le cœur plein d'amour jusqu'à la dernière heure,
» Ne s'arrêta que pour mourir! »

M.me Emile DE GIRARDIN.

Pour subir le trépas je suis bien jeune encore!
Ma pauvre mère, en vain tu me caches tes pleurs;
En vain tu crois tromper le mal qui me dévore:
On devine la mort sous ce bandeau de fleurs!
Hélas! je suis déjà soumise à son empire:
Qui pourrait maintenant me soustraire à sa loi?...
Elle est dans mes regards, elle est dans le sourire
Que ton œil inquiet semble implorer de moi!
Le printemps, m'as-tu dit, ranime la nature;
Mais ce n'est plus pour moi que le printemps est beau:
Il renaît, et je meurs!... sa riante parure
S'effeuillera sur mon tombeau!

Digitized by Google

Ne pourrai-je donc plus de nos vertes campagnes
Revoir les frais vallons et les sentiers chéris,
Franchir, d'un pied léger, la cime des montagnes,
Ou cueillir l'aubépine à ses rameaux fleuris ?...
O compagnes de mon enfance,
Ne me cherchez-vous plus au milieu de vos jeux ?
Parfois le souvenir de ma longue souffrance
Rend-il vos accents moins joyeux ?...
Retrouvez-vous encor la fugitive image
De celle qui n'est plus à vos danses du soir ?
Ne soupirez-vous pas en voyant sous l'ombrage
Cette place où j'allais m'asseoir !...
Non, non, vous évitez le seuil de ma demeure;
Mais, en le regardant, vous me plaignez tout bas :
« Si jeune, dites-vous, se peut-il que l'on meure !... »
Et vous me dérobez jusqu'au bruit de vos pas !
Allez, n'attristez plus l'heureuse imprévoyance
Qui vous guide, en riant, sur un chemin de fleurs.
Votre avenir, à vous, est riche d'espérance :
Oubliez qu'un instant peut flétrir ses couleurs !

O mon Dieu ! pardonnez à ma douleur amère !...
J'abjure, à vos genoux, des regrets superflus;
Je me soumets, hélas !... mais pitié pour ma mère :
Qui la consolera quand je ne serai plus ?...
Mourir !... mourir, mon Dieu ! quand la vie est si belle,
Quand une mère en pleurs vous dispute au trépas,
Et regarde en tremblant votre pâleur mortelle
Que ses baisers n'effacent pas !

Un soir de l'an passé, languissante et pensive,
Près d'elle j'écoutais, assise au fond des bois,

Digitized by Google

Le rossignol chanter sa romance plaintive :
Je l'entendais alors pour la dernière fois !
La lune répandait sa paisible lumière,
Un doux et faible écho répétait nos accens,
Et les fleurs dans les airs élevaient leur encens
Ainsi qu'une douce prière.
Quel sentiment pénible éveillait mes douleurs ?...
Ma mère me parlait d'avenir, d'espérance,
Et moi, je soupirais et gardais le silence
Afin de lui cacher mes pleurs !...
L'arrêt fatal pesait sur mon âme oppressée,
Je voyais le bonheur se flétrir sous mes pas ;
Mais elle, qui toujours prévenait ma pensée,
Pour la première fois ne me devinait pas !
Ma mère, voilà donc cette blanche couronne
Dont tu devais parer mon front avec orgueil !
La mort parle : et l'hymen, à sa voix, l'abandonne,
En la posant sur un cercueil...
Et tu resteras seule !... Oh non !... Dieu qui m'inspire
Nous réserve un lien doux et mystérieux ;
Touché de notre amour il daigne nous sourire ;
La tombe a des secrets qu'il dévoile à mes yeux :
Pour adoucir l'exil de ton âme captive,
La mienne bravera les arrêts du trépas,
Et du ciel, près de toi, reviendra fugitive
Sous mille aspects divers s'attacher à tes pas :
Tu me devineras dans l'onde qui murmure,
Dans le souffle embaumé de la brise du soir ;
Tu me retrouveras dans toute la nature ;
Aux lieux que nous aimions tu croiras me revoir !
Quand un parfum plus doux, quand un accent plus tendre
Apporteront vers toi mon triste souvenir,

Digitized by Google

Ne pleure pas alors, mais tâche de comprendre
Que je viens t'annoncer un meilleur avenir.
Accueille cet espoir dans ton cœur solitaire;
Qu'il nous console ensemble à nos derniers adieux,
Puisque sans te quitter j'abandonne la terre,
Et vais t'attendre dans les cieux !

Digitized by Google

LE RENARD DÉPUTÉ,

FABLE

Qui a remporté le Prix;

Par M. Richard BAUDIN, Professeur de Rhétorique au Collége de Vésoul (Haute-Saône).

Une ample comédie à cent acteurs divers.

Un jour le roi Lion, prince assez libéral,
Résolut d'assembler les états de l'empire :
Chaque canton devait élire
Un ou deux députés, d'après le vœu royal.
Le monarque voulait, aidé de leur prudence,
Réprimer les excès, corriger les abus,
Du peuple trop chargé soulager la souffrance,
Et remettre en honneur les antiques vertus.
L'Ane, crieur juré, publia l'ordonnance.
Aussitôt tout s'émeut dans les champs et les bois :
Partout l'ambition, l'intrigue entre en campagne :
Ardent à la chasse des voix,
L'un arpente la plaine, et l'autre la montagne.
C'est plaisir de les voir se croiser, se heurter,
Courir, tout hors d'haleine, et prompts à s'insulter.

Digitized by Google

On s'attaque, on se mord; on s'excuse, on se prône:
Cet Ours, esprit bouché, veut conseiller le trône;
Ce Renard des Dindons est le ferme soutien;
Tous, désintéressés, ne veulent que le bien.
Ils flattent l'un, puis l'autre; ils flattent la canaille;
Même avec les Roquets le Dogue altier ripaille.
Le Renard entre tous se faisait remarquer:
Il prononçait si bien ce grand mot de Patrie,
Qu'il devint le héros de la foule éblouie.
Il va, vient, fait cent tours, habile à débusquer
Ses rivaux moins adroits; il sème les promesses;
Qu'on le nomme, et chacun aura part aux largesses;
Il comblera tout le pays:
Le Loup, gros électeur, pour prix de son suffrage,
Exploiterait bientôt un bois des mieux garnis;
Dom Coursier obtiendrait un meilleur pâturage,
Du foin jusqu'au poitrail! les plus maigres Souris,
Et ce ne serait point une parole vaine,
Pouvaient, devaient compter sur quelque grosse aubaine.
Les autres candidats n'avaient pas tant promis.
« Rien pour moi, criait-il; mais tout pour les amis;
» Oui, tout pour le canton dont le vœu me réclame,
» Dont je sais les besoins! » C'était là son programme.
On le crut; la majorité
Par acclamation le nomma député.
Pour Léontopolis notre Renard s'embarque,
Se pousse auprès des grands, en impose au monarque,
Et fait si bien qu'il joint les profits aux honneurs.
Du pays, pas un mot! Les abus subsistèrent:
Les parents du Renard seulement s'engraissèrent;
Sur leur tête il plut des faveurs.
Le Loup eut sa forêt, car il était à craindre;

Digitized by Google

Dom Coursier se vautra sur l'herbe et dans les fleurs.
Pour les empêcher de se plaindre,
On entretint l'espoir des moindres électeurs ;
Et le reste du peuple en fut pour ses clameurs.

Dans notre beau pays de France
La chose se passe autrement :
Etranger à l'intrigue et brillant d'innocence,
Chaque nouvel élu prend place au parlement.
Pourtant quelques malins, mais j'ai peine à le croire,
Veulent qu'ici la fable ait tout l'air de l'histoire.

Digitized by Google

LA FAUVETTE, LE RAMIER ET LE PETIT POISSON.

FABLE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. CONSTANT DOMBRE, de Marmande
(Lot-et-Garonne).

DANS le sein d'un rosier qui bordait un enclos
Une Fauvette avait déposé sa couvée;
Tous les petits étaient heureusement éclos;
Une infortune, hélas! leur était réservée!
Des feux ont lui partout, et l'orage a grondé;
La pluie, à torrents descendue,
Dans les champs forme un lac d'une vaste étendue;
Déjà l'enclos est inondé.
Loin du rosier, le nid sur les eaux se balance;
La Fauvette le couvre et se livre au destin;
Elle n'a point fermé son cœur à l'espérance;
L'étoile de salut lui sourit au lointain.
Cependant l'eau s'écoule : avec l'eau de la plaine
Le ruisseau dans son lit reçoit le nid flottant,
Qui, malgré les écueils dont chaque rive est pleine,
Arrive sans encombre au fleuve qui l'attend.

Digitized by Google

Vers le milieu du fleuve un petit banc de sable
Des eaux dominait la hauteur ;
Une vague, qu'aidait un zéphir favorable,
Y pousse mollement le nid navigateur.
Aux premiers transports d'allégresse
Qu'éprouve la Fauvette en touchant à ce bord,
Succède tout à coup une morne tristesse :
En ce lieu quel sera son sort ?
Ses petits ont déjà demandé la pâture ;
Doit-elle, pour chercher au loin leur nourriture,
Les laisser exposés sur ce sable mouvant ?
S'ils ont été sauvés par une vague amie,
Ils ont à redouter une vague ennemie
Ou le funeste effet de quelque coup de vent.
Au même instant, près d'elle, un gros ramier se pose :
Oiseau puissant, dit-elle, excusez-moi si j'ose
Faire un appel à vos bontés :
Il s'agit du salut de toute une famille :
Oh ! rendez leur enclos, leur rosier, leur charmille,
A mes petits qu'ici l'ouragan a jetés.
Daignez ouvrir pour eux vos ailes généreuses :
Le trajet n'est pas long, et vos serres nerveuses
N'auront jamais porté fardeau moins lourd.
Le ramier à sa voix n'est pas tout-à-fait sourd :
Je déplore votre infortune,
Et regrette beaucoup qu'une affaire importune,
M'obligeant de mon vol à poursuivre le cours,
Me prive du bonheur de vous prêter secours ;
Mais soyez sans inquiétude,
Et suivez le conseil que ma sollicitude
Est heureuse de vous donner :
Confiez-vous aux flots ; le bienfaisant génie

Digitized by Google

Qui vous a jusqu'ici si bien sauvé la vie
Ne saurait vous abandonner.
Et, satisfait de lui, dans les airs il s'élève.
Un Carpillon, rôdant autour de cette grève,
Avait tout vu, tout entendu.
Consolez-vous, dit-il, ô malheureuse mère !
Moi, je comprends votre douleur amère,
Et tout espoir n'est pas perdu.
Je n'ai pas la force en partage ;
J'espère cependant vous conduire au rivage.
Et, prenant à sa bouche un des longs filaments
Dont l'épaisseur du nid abonde,
Il le déroule et fait glisser le nid sur l'onde ;
La Fauvette, debout, hardiment le seconde,
En ouvrant ses ailes aux vents.
La cargaison s'agite, et le poisson qui hale
Pour flotter sans cahot tient une marche égale,
Et se détourne des courants.
On est près du bord : on arrive !
La Fauvette charmée a trouvé sur la rive
Gazons touffus et hauts taillis ;
Et le poisson lui dit : A l'avenir, ma chère,
Comptez peu sur les grands : les cris de la misère
N'ont qu'un bien faible écho dans leurs cœurs endurcis ;
Leurs dons sont les conseils et la condoléance ;
Mais la cordiale assistance
On la trouve chez les petits.

Digitized by Google

LA CHIENNE ET LE VIEUX CHIEN,

FABLE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. DE NATTES, de Béziers (Hérault).

Au pays Britannique, où des soins généreux
Sont donnés aux Chevaux, et même aux Chiens galeux,
Errait un Chien de France, en proie à la misère.
Par un Parisien, un touriste joyeux,
L'animal délaissé, décharné, déjà vieux,
Regrettait cependant, sur la terre étrangère,
Son compagnon ingrat et son maître oublieux!
A la porte d'un parc, ravissante merveille,
Tourmenté par la faim et portant bas l'oreille,
Un beau jour il s'arrête; admire peu, vraiment,
Ces arbres élevant leur tête séculaire,
Ces tapis d'émeraude où glisse un flot d'argent,
La grâce s'unissant à la grandeur sévère....
Un spectacle plus doux captive son regard:
Dans un vase de cuivre une large pitance
Occupait une Chienne et son fils, gras à lard.
Notre Chien en arrêt, dans cette circonstance,
Retraçait la disette enviant l'abondance!...

Digitized by Google

Par la force jadis il aurait pris sa part
De ce festin, pareil aux festins de Gamache;
Mais le petit mutin, avance-t-il, se fâche;
Et la mère, en grondant, montre au frère quêteur
Des dents.... à remplacer l'appétit par la peur.
A son secours alors il appelle l'adresse,
Espérant obtenir un favorable accueil :
« Que ce beau nourrisson doit flatter votre orgueil,
» Et qu'il mérite bien, mistriss, votre tendresse!
» On reconnaît en lui votre grâce, vos traits. »
— « Vous trouvez? » — « C'est déjà le plus vrai des portraits. »
— « Vous paraissez souffrant: approchez, je vous prie;
» Acceptez le repas où mon cœur vous convie! »
— « Volontiers : de plus près, de votre cher enfant
» Je pourrai voir la ressemblance. »
A manger, en parlant, aussitôt il commence;
(Des gens moins malheureux n'ont-ils pas le talent
De noyer un dîner dans des flots d'éloquence ?)
« Que son regard de feu, son air intelligent
» Annoncent de ruse et d'audace!
» Bientôt, formé par vos leçons,
» Pareil aux héros de sa race,
» Aux fastes brillants de la chasse
» Son nom ira s'unir aux plus illustres noms. »
— « Ah! vous me ravissez par des rêves de gloire!
» Vous pensez donc qu'un jour, sur les monts, dans les bois,
» Heureuse j'entendrai célébrer ses exploits,
» Aux sons de l'hallali, ces chants de la victoire? »
— « Oui : ma prédiction un jour s'accomplira ;
» Et le fils à sa mère en tout ressemblera!... »
Après ces compliments, arrondissant sa panse,
Le pauvre vagabond s'emplit, se restaura;

Digitized by Google

Puis il reprit : « Des soins dont votre bienfaisance
» Daigne entourer, mistriss, ma vieillesse en souffrance,
» Merci ; je reviendrai souvent, je le promets,
» Pour juger des progrès que l'enfant aura faits. »

Du cœur d'une mère attendrie
Que ne peut obtenir l'adroite flatterie !

Digitized by Google

L'HOMME ET LE LION,

FABLE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. DE NATTES, de Béziers (Hérault).

Au milieu des déserts, au pays africain,
Deux Lionceaux croissaient sous les yeux de leur mère;
L'un, ardent, inquiet, au courage hautain;
L'autre, tranquille et débonnaire.
Quand la main puissante du temps
Eut allongé leurs griffes et leurs dents,
Sa majesté Lionne, en mère tendre et sage,
Aux jeunes Lions, ses enfants,
Dans un bois sombre, un jour tint ce langage:
« La force nous donna le sceptre des forêts,
» Mais, fier dominateur de la terre et de l'onde,
» L'homme est assis sur le trône du monde;
» Pour vous, pour moi, ne l'irritez jamais!
» Croyez-en plutôt ma tendresse
» Que les fougueux transports d'une aveugle jeunesse.
» Pour n'avoir point écouté mes avis,
» Mon malheureux époux, votre père, mes fils,
» Dans les rigueurs de l'esclavage,

Digitized by Google

» Hélas ! a terminé son sort ;
» Son imprudence a causé mon veuvage,
» Votre trépas me causerait la mort ! »
— « L'Homme, s'écria l'un, a pu vaincre mon père ;
» Moi, je cours l'attaquer, et triompher de lui ! »
— « Moi, dit l'autre, près de ma mère,
» (Plus que la gloire elle m'est chère !)
» Je veux rester, pour charmer son ennui. »
En vain de son fils téméraire
La Lionne, en pleurant, combattit le projet :
Il s'enfuit, agitant son épaisse crinière,
Et sans écouter le portrait
Que de son ennemi sa mère lui traçait !...

Gardien sûr et vaillant, dressé dans la montagne,
Un animal, lui seul, veillait sur un troupeau.
Le jeune aventureux le joint dans la campagne :
— « De tes cris répétés pourquoi lasser l'écho ?...
» Es-tu l'Homme ? » — « Vraiment, la méprise est nouvelle,
» Répond le Chien ; je suis son serviteur fidèle.
» Qui sort du fond d'un antre est sujet aux erreurs.... »

Non loin de là, déployant sa souplesse,
Le harnais sur le dos, d'un pré foule les fleurs
Un animal superbe et brillant de jeunesse.
De ses naseaux brûlants le feu paraît jaillir ;
Aussi rapide que Zéphir,
Comme un drapeau guerrier agitant sa crinière,
Il jette aux vents les flots d'une écume légère ;
A l'aspect du Lion, sans être menaçants,
Ses yeux se sont empreints d'une orgueilleuse audace ;
Il bondit avec force, il retombe avec grâce ;

Digitized by Google

Le vallon retentit de ses hennissements.
Le Lion quelque temps le contemple en silence ;
Mais, dans son cœur rappelant la vengeance :
« L'Homme, notre ennemi, le mien surtout, c'est toi? »
— « Non, répond le Cheval ; j'ai dû subir sa loi :
» Il m'imposa le frein ; mais, esclave avec gloire,
» Amoureux des plaisirs que donne la victoire,
» Sans crainte je le suis dans ses travaux guerriers,
» Et je pare avec lui mes chaînes de lauriers ! »
— « Celui que j'aperçois, couché dans ces pacages,
» Dont la voix est semblable au bruit sourd des orages,
» Et dont le large front de cornes est armé,
» Alors, est l'Homme? » — « Non : au joug accoutumé,
» Pour l'Homme, à pas tardifs, sa vigueur tributaire
» Sous l'aiguillon cruel doit entr'ouvrir la terre. »

Notre questionneur, qui ne sait que penser,
Presque aussitôt vers lui voit s'avancer
Pesamment une bête immense :
Dans l'air sa trompe se balance ;
A chaque pas qu'a fait la masse pour marcher,
Il a cru voir un mont du sol se détacher.
Il s'effraie un moment ; mais, reprenant courage,
Battant ses flancs nerveux, et rugissant de rage :
« Ah ! voilà l'Homme enfin ! quoi qu'il puisse arriver,
» De moi je veux qu'on dise : Il osa le braver ! »
— « L'homme m'a mis dans l'esclavage,
» Lui répond tristement l'habitant des déserts ;
» Ainsi qu'à ses combats, à ses plaisirs je sers. »
— « Si par l'esclave on peut juger du maître,
» Oh ! dit le Lion, quel doit être
» Ce conquérant de l'univers,

Digitized by Google

» Que mon courroux cherche à connaître?
» Sans doute, colosse orgueilleux,
» Son front touche de près au séjour du tonnerre;
» D'innombrables éclairs jaillissent de ses yeux;
» Et du poids de son corps il fatigue la terre! »

En achevant ces mots, il voit, à quelques pas,
Une espèce de Singe, à mine refrognée,
Qui, pour fendre un vieux tronc, manie une cognée
Un peu pesante pour son bras.
C'était l'Homme.... « Apprends-moi, petit être risible,
» Où je puis rencontrer cet Homme, si terrible;
» Je veux le voir, et surtout le punir.
» Il a vaincu mon père! » — « Il te vaincra toi-même,
» Dit l'Homme, méditant un heureux stratagème:
» A tes regards je vais bientôt l'offrir.
» Mais un service peut réclamer un service:
» Tiens, au sein de la terre il faut que je ravisse
» Le tronc d'un chêne altier qui bravait l'aquilon.
» Ses branchages rompus, épars dans le vallon,
» Disent à qui des deux la lutte fut fatale.
» Où je mettrais un jour, ta vigueur sans égale
» Ne mettra, j'en suis sûr, que l'effort d'un moment.
» Aide-moi. » — « Volontiers, » dit le jeune imprudent,
Qui, déjà brûlant de combattre,
Du tronc que l'Homme veut abattre
Saisit aussitôt les côtés,
Par la force d'un coin à grand'peine écartés.
Mais, par l'Homme frappé, le coin s'ébranle, tombe;
Le bois, qui se rejoint, comme dans un étau
Prend les pattes du Lionceau.

Digitized by Google

— « Cette forêt sera ta tombe,
» Dit le rusé vainqueur au captif consterné ;
» Tu sembles un coupable au poteau condamné !...
» Mais tu voulais voir l'Homme ? il est en ta présence.
» Tu connais mon pouvoir, maudis ton insolence ! »

Le jeune et malheureux Lion,
Près de périr comme périt Milon,
Se ressouvient alors des conseils de sa mère ;
Il s'agite, il rugit de douleur, de colère ;
Au tronc fatal, malgré tous ses efforts,
Il ne put jamais se soustraire,
Et par de longs tourments descendit chez les morts.

De l'adresse toujours la force est tributaire :
L'intelligence seule est reine de la terre !

Digitized by Google

LE CHAPON ET LA BERGERONNETTE,

FABLE

Présentée au Concours ;

Par M. CONSTANT DOMBRE, de Marmande
(Lot-et-Garonne).

DANS les sillons d'une terre livrée
Aux travaux de labour, un Chapon fut lâché.
Il suivait les bestiaux pas à pas, alléché
Par une abondante curée
De vers qui surgissaient du sol. Quelques oiseaux,
Aimant aussi les vermisseaux,
Dans les sillons vinrent s'abattre ;
Mais le Chapon brutal, glouton, opiniâtre,
Chassait à coups de bec ces légers commensaux.

Que votre bonté me permette,
Lui dit une Bergeronnette,
De prendre mon petit repas.
Je vous offre en retour un conseil salutaire.
— Parle. — Retranchez vous d'un si gras ordinaire ;
Ces vers nourrissent trop, vraiment ; n'en mangez pas.

Digitized by Google

Depuis longtemps j'observe votre Maître :
Combien il mit ici de Chapons à l'engrais !
Une fois gras, il les prend ; mais jamais
On n'en voit un seul reparaître.
Restez toujours maigre, Chapon :
Avec un peu de tempérance,
Vous pouvez vous donner une longue existence.
— Et tu profiteras, toi, de mon abstinence.
— Que vous importe, ami, si le conseil est bon ?

Digitized by Google

ÉLOGE

DE DANTE ALIGHIERI,

DISCOURS

Qui a obtenu une Églantine réservée;

PAR M. ALAFFRE,

Professeur de langue italienne au Collége royal de Toulouse.

Sovra gli altri com' aquila vola.
(INF. IV-96.)

IL est des hommes que Dieu a marqués au front du sceau d'une supériorité incontestée : les uns, pour soumettre les volontés au signe de leur commandement; les autres, pour féconder les intelligences au souffle de leur génie.

Au premier rang se placent les arbitres des peuples : législateurs, grands rois, ministres fondateurs, tribuns influents dans les destinées du monde. Ils portent dans les plis de leur toge la fortune ou la ruine des états.

Les penseurs et les poëtes exercent une influence moins soudaine, mais non moins puissante. Ils possèdent la première inspiration qui se communique aux politiques, et qui, par leur main, façonne et dirige les peuples, tandis qu'ils ne paraissent faits eux-mêmes que pour agiter la pensée, ou pour charmer l'imagination.

Digitized by Google

Il suffit aux plus nobles âmes d'avoir accès dans l'une de ces deux sphères glorieuses, de mériter la couronne de chêne ou celle de laurier. Quelle gloire est donc réservée à ceux qui participent de ces deux natures! qui subjuguent par l'énergie de leurs conceptions politiques, qui étonnent par l'éclat ou la profondeur de leurs œuvres! qui ont été salués par l'admiration de leur siècle, et que les âges voient grandir à mesure qu'ils rejettent le passé dans l'oubli!

Ceux-là sont éminents entre tous. Les formes du discours sont faibles pour les louer. Il leur faut des hymnes et le culte des souvenirs nationaux.

Au nombre de ces rois de l'intelligence, ce n'est plus une témérité de compter un homme qui personnifie à nos yeux le génie même du moyen âge, parvenu à sa perfection sous les premiers rayons de la renaissance; que Florence, sa patrie, qu'il servit longtemps avec amour, paya de son dévouement par l'exil; qui fut théologien profond, savant philosophe, politique résolu, poëte sublime; pour tout dire : *Dante Alighieri.*

Cette grande âme assiste en ce jour à un des plus touchants spectacles qu'elle puisse contempler du haut de la sérénité dont elle jouit. La mère des Troubadours dont Dante fut l'élève, Toulouse, s'associe au respect séculaire de Florence pour la mémoire du grand citoyen d'abord méconnu. Par la voix de leurs descendants, ce sont les maîtres d'Alighieri qui ont demandé des fleurs pour sa tombe. De toutes les sphères où il les a placés, de l'abîme et du ciel, les vieux chanteurs se lèvent, et nous commandent d'avoir des paroles dignes d'eux, pour célébrer celui en qui ils sont assurés de vivre à jamais. En louant la ville des Médicis dans le plus glorieux de ses enfants, la patrie des Raymond se souvient qu'elle fut son égale, qu'elle fut son institutrice. Ces deux illustres aïeules des littératures du Midi se reconnaissent dans la gloire et

Digitized by Google

dans la tristesse de leurs souvenirs; et les noms de Béatrix et de Clémence, antiques symboles de leur génie, excitent également leur orgueil et leurs regrets.

Mais comment envisager sans effroi cette grande figure de Dante? Comment reproduire ses traits expressifs? Quelle existence! quelles passions! quelles luttes! quelle énergie! quels trésors de science! quelle richesse de hardies conceptions, de sublimes pensées! A l'âge où la raison s'épanouit à peine, Dante fut enchaîné par l'amour le plus violent peut-être qui ait jamais consumé une poitrine humaine; et l'éclat de sa raison n'en fut obscurci qu'un instant, et son avenir politique n'en fut point compromis! Appelé, jeune encore, à combattre pour son pays, élevé, dans la suite, au gouvernement de Florence, on le voit tour à tour guerrier, magistrat, ambassadeur, contribuer au succès des batailles, diriger les affaires de la cité, conduire d'habiles négociations. Bientôt la haine de ses ennemis le condamne à l'exil; et alors il étonne par sa force d'âme, il subjugue par la grandeur de ses fictions, il répand des flots inépuisables de science et de poésie. Il meurt enfin, laissant à sa patrie le regret éternel de l'avoir méconnu.

C'est ce contraste d'une existence partagée entre la gloire et l'infortune, que nous allons nous efforcer de retracer. *Après les chants d'amour, après l'émotion des combats, après les palmes du négociateur, — viendront les tristes épreuves, les douleurs de l'exil, les tempêtes de la vengeance, — puis la plus noble création que l'art et la poésie aient pu enfanter.* Et l'âme qui devait subir une destinée si diverse, nous paraîtra toujours digne d'admiration et de respect, parce qu'il était de son essence de participer, dès cette vie mortelle, aux splendeurs du monde divin qu'elle a chanté.

Digitized by Google

DANTE ALIGHIERI naquit à Florence, au mois de mai de l'an 1265. Il avait été conçu dans l'exil, triste présage d'une destinée qui devait s'achever aussi dans l'exil. Comme toutes les familles anciennes et un peu considérables de Florence, celle des Alighieri, de la faction guelfe, ayant participé au gouvernement de la commune, fut deux fois bannie par les réactions gibelines. Elle rentra bientôt dans sa patrie, et l'enfance de Dante, bercée par les rêves de la poésie, put s'écouler dans la sérénité du foyer paternel.

La première éducation de Dante fut puisée aux sources pures de la poésie latine et de la langue des Troubadours. Il fut initié aux connaissances déjà avancées de ce temps, par Brunetto Latini, un des plus fervents élèves de l'Université de Paris. L'enthousiasme de ce professeur pour la science, si répandue dans notre patrie, inspira de bonne heure à son jeune élève le désir de venir s'instruire aux écoles de l'Athènes du moyen âge. Dans les tristes années de l'exil, devait s'accomplir ce rêve des années dorées de l'enfance.

C'était aux premiers jours de la saison des fleurs, et Dante encore enfant semblait à peine s'ouvrir à la vie, lorsque son père le conduisit à une fête de famille, chez un patricien, Folco Portinari, dont la fille Béatrix était une merveille de candeur et de grâces enchanteresses. Ce qui se passa alors dans l'âme du jeune Alighieri, ne saurait s'exprimer. Ce fut comme un torrent d'amour qui l'inonda. « Au moment où elle m'apparut, dit-il, » l'amour régna dans mon âme, et prit sur moi un em» pire si absolu qu'il me fallait faire toutes ses volontés. » Il me commandait souvent de chercher à voir cette » jeune ange; et souvent aussi je la cherchais, et je » voyais toujours en elle quelque chose de si parfait

Digitized by Google

» qu'on eût pu lui appliquer ces paroles d'Homère : elle » semblait la fille, non d'un mortel mais d'un Dieu (1). »

Cette idolâtrie que les poëtes ont toujours vouée à l'objet aimé, ne fut point pour Dante une passion née du délire des sens. Elevé dans les contemplations de la charité chrétienne, il y épurait son amour pour Béatrix, et il la parait de toutes les perfections des vierges qui forment le cortége de l'agneau dans la céleste Jérusalem. Dix années d'étude, loin d'affaiblir ses penchants, les fortifièrent au contraire. Son amour se nourrissait des emportements de Didon, des compositions plus tendres des poëtes nationaux de son époque, des créations pleines de suavité de la Sulamite et de Ruth. Cette double inspiration des saints livres et des chants profanes, qui se révèle dans ses grands poëmes, dirigea aussi ses premiers essais. Et toutefois on y trouve encore cette teinte mélancolique qui est l'accent de la souffrance intérieure. Au matin de la vie, il avait déjà goûté tout ce qu'elle a d'amer.

C'est que son cœur était en proie à d'inexprimables angoisses. Béatrix, après l'avoir habitué à son gracieux salut, cessa de lui accorder cette faveur. Aussitôt l'imagination du poëte se peupla de fantômes sinistres. « Dans » ce délire, dit-il, il me semblait voir le soleil s'obscur- » cir, et les étoiles d'une couleur telle qu'on aurait dit » qu'elles pleuraient. Et la terre tremblait sourdement ; » et moi je m'imaginais que quelque ami me venait dire : » or tu ne sais pas ? ta Dame, qui était si belle, hélas ! » n'existe plus..... Et l'illusion me représentait des fem- » mes qui couvraient sa tête d'un voile blanc (2).

Elle était perdue pour lui, en effet, car on l'avait unie à un autre ; et par une triste réalisation de ses pressen-

(1) Vita nuova, *ad principium.*
(2) Vita nuova.

Digitized by Google

timents, bientôt elle quitta cette vie mortelle pour lui envoyer du ciel de plus hautes inspirations.

Tel est le drame que Dante lui-même a développé dans le livre de la *Vie nouvelle*, où il a aussi tracé l'histoire de ses premières joûtes poétiques. Il y donne un rôle à quelques amis d'élite, disciples, comme lui, des Troubadours. Dans leur noble rivalité, on vit paraître cette gracieuse floraison de Sonnets qui, tous les ans, venaient éclore aux rayons du soleil de mai, comme l'espérance d'une abondante maturité. Ces premiers essais d'un génie naissant fixèrent l'attention de tous les hommes qui commençaient alors à éclairer la Toscane. Ces Ballades si tendres, ces *Canzoni* si sublimes, bien qu'il n'y peigne que ses sentiments intimes, semblèrent donner une voix nouvelle à l'amour, à la douleur. Le lyrisme le plus élevé s'y mêle constamment aux accents plaintifs de l'Elégie, aux effets du Poëme dramatique. L'ensemble de ces pièces fugitives forme une action soutenue, où l'intérêt croît à chaque scène et marche vers un dénouement fatal, à travers de touchantes péripéties. Dès ce magnifique début, Dante fut appelé *le Poëte*, et ce titre que lui décernait l'opinion publique, ses rivaux eux-mêmes n'osèrent le lui disputer.

Quand Béatrix lui fut ravie, tout ce qu'il y avait dans son âme de mélancolique et de doux, se changea en une ardeur sombre et inquiète. La Théologie, dont il avait sondé les mystères, y ajouta un penchant irrésistible pour le merveilleux. Alors s'offrit à lui la première idée de la *Divine Comédie*, et il fit le vœu d'immortaliser le doux nom de sa Dame (1).

Il se prépara à réaliser cette idée en s'inspirant de tout ce que la science moderne avait commencé d'approfondir. Ses écrits témoignent des connaissances étendues qu'il

(1) Vita nuova, *in finem*.

Digitized by Google

avait acquises dans le commerce des hommes spéciaux, et des étrangers qu'attirait la vieille réputation de l'Italie. Il rapporte lui-même, dans un de ses traités, combien cet amour de l'étude enchaînait ses sens et captivait son âme: Mes yeux, dit-il, sont épuisés par les veilles, mes mains sont lassés de tenir une plume, mon cœur est rongé par les soucis et la douleur.

Ces cruels déchirements, ces fatigues continuelles altérèrent sa santé et firent craindre pour ses jours. Dans l'espoir de le ramener à une vie plus calme, ses parents songèrent à lui donner une compagne. Il se rendit à leurs vœux, et à quelques jours de là, son union avec Gemma, de la puissante famille des Donati, lui ouvrait les voies du gouvernement de Florence. Mais sa pensée se reportait sans cesse vers Béatrix, *cet astre qui le premier l'avait embrasé de tous les feux de l'amour* (1). Au milieu même du tumulte des affaires publiques, c'était encore Béatrix qu'il revoyait en extase; Béatrix était à la fois la Muse et l'objet de ses chants. « Ne crois pas, écrit-il » quelque part, ne crois pas, ange du ciel, que je sois » tellement occupé d'études, que tu n'aies conservé ta » place dans mon souvenir. Quelle puissance au monde » pourrait jamais t'arracher de ma pensée! tu es la grande » image de mon Poëme. Moderne Prométhée, j'ai dérobé » le feu sacré pour t'animer d'une vie nouvelle.... Il me » semble entendre le doux son de ta voix, mélodie céleste » qui en arrivant à l'âme, lui dit : *soupire !*... Oh que » j'aime à te contempler avec tes traits si purs, et à lire » dans tes beaux yeux!... C'est toi qui conduis ma plume; » c'est toi qui dictes à mon esprit ces pensées sublimes » qui doivent éterniser nos deux noms (2). »

---

(1) Quel sol che pria d'amor *gli* scàldò'l petto.
(Purg. III — 1.)

(2) Vita nuova, Sonnet 13.e, et Rime, *passim*.

Digitized by Google

Mais ses efforts pour s'arracher aux agitations des partis, devaient se briser contre l'inexorable nécessité du siècle. La guerre civile avait allumé ses torches ; et Dante sentait trop sa valeur politique pour s'effacer dans ces luttes, que tout citoyen grand par le cœur et par la pensée doit s'efforcer de maîtriser.

Quand il commença à prendre une part active aux affaires de son pays, quel était l'état de l'Italie et de Florence?

L'Italie portait encore les marques des blessures profondes que lui avaient faites les invasions des barbares. Vainement réunie par Charlemagne sous une seule autorité; divisée de nouveau après lui par la féodalité, qui faisait reparaître avec plus de force la diversité de ses conquérants; elle était revendiquée par les empereurs d'Allemagne, qui ne lui apportaient l'unité qu'avec l'esclavage. Au milieu même de tous ces maux, elle essayait de fonder l'indépendance de ses villes, derniers restes des traditions municipales de Rome. Secondée par la papauté, qui s'élevait à son tour à l'autorité politique en défendant la liberté de la péninsule, elle opposa une invincible résistance aux Césars allemands, qui avaient su se ménager un puissant parti dans son sein. Les Gibelins, partisans de l'Empereur, les Guelfes, défenseurs du Pape, déchirèrent la patrie qu'ils voulaient sauver par des moyens différents. La chute même de la maison de Souabe, qui semblait devoir éteindre l'animosité des partis, ne fit qu'en changer l'objet. Dans toutes les cités, il y eut comme une insurrection instantanée du peuple contre les nobles, et de la masse de l'ancienne race nationale contre les races étrangères, qui, ayant conservé la tradition de la conquête, faisaient le fond de l'aristoratie. Cette lutte acharnée des nobles et des plébéiens, compliquée encore et rendue plus terrible par les rivalités des villes et les haines inextinguibles des familles,

Digitized by Google

troubla le treizième siècle tout entier, et se prolongea dans le quatorzième. La Péninsule semblait se dissoudre dans l'anarchie; il ne restait plus une famille où se conservât l'union dans la sainteté du foyer.

Au sein de ces démêlés, un intérêt particulier s'attache à Florence. Depuis le gouvernement de la comtesse Mathilde, que Grégoire VII appelait sa fille et la fille de saint Pierre, cette ville était toujours restée dévouée aux intérêts du saint-siége. Tandis que Pise était le centre du parti gibelin en Toscane, Florence défendait les Guelfes et l'unité nationale. Mais lorsque le Pape Clément IV, pour opposer dans le royaume des Deux-Siciles une nouvelle dynastie aux derniers rejetons de la maison de Souabe, en eut donné l'investiture à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, alors les esprits se divisèrent dans cette capitale. Un petit nombre resta uni à la politique des papes, tandis que la majorité s'alarma en voyant un prince étranger mettre le pied sur le sol italien. Charles, en effet, ne manqua point de se rendre en Toscane, d'où il chassa les Gibelins, qui avaient repris l'avantage. Il soumit presque tout le pays, appliquant la loi inexorable du plus fort. Pour faire oublier son origine, il aurait eu besoin de la grandeur d'âme de Philippe-Auguste et des vertus chrétiennes de saint Louis.

La mort de Charles (1) rendit à Florence l'importance qu'elle avait perdue. Une démocratie turbulente mais énergique s'organise alors dans son sein. Tous les métiers forment des corporations nouvelles, représentées par des *prieurs*, qui sont les chefs de la république. Florence est redevenue le centre de la liberté et le foyer de la pensée guelfe.

Alors arrivait à l'âge d'homme celui qui devait être le

(1) En 1285.

Digitized by Google

plus éloquent défenseur de la grandeur de l'Italie, soit qu'il restât fidèle aux traditions que lui avaient léguées ses aïeux, soit que la politique romaine, déviant de sa route, le forçât à chercher un autre drapeau. Dante, dont l'adolescence n'avait été qu'un pur chant d'amour, allait donc être jeté au sein des orages de la vie politique. Il devait d'abord se distinguer dans les combats.

Le bruit des armes vint l'arracher à ses livres et à ses rêveries. Les chefs du parti guelfe, alors triomphant à Florence, marchaient contre les Gibelins d'Arezzo. Dante avait vingt-quatre ans. Fils d'Alighieri, autrefois banni, il ne pouvait demeurer spectateur indifférent de la lutte dont son pays était le théâtre. Il n'hésite point, il se fait soldat et part avec les Guelfes. Bientôt les deux armées sont en présence. Leurs bataillons se déploient, près de Bibbiena, dans un lieu appelé *Campaldino*. C'était l'usage chez les républiques italiennes, de désigner, au moment d'engager l'action, douze cavaliers d'élite ou *paladins*, qui les premiers devaient fondre sur l'ennemi. Cent cinquante preux se présentèrent, revendiquant ce périlleux honneur. Dante fut du nombre, et combattit en brave au premier rang (1). Il a décrit lui-même cette bataille remplie de péripéties, et où la victoire vaillamment disputée flotta longtemps incertaine. Enfin, grâce à l'intrépidité des troupes florentines, et à l'intelligente valeur de leurs chefs (2), la cavalerie d'Arezzo fut rompue, et le parti des Gibelins presque entièrement détruit (3).

La guerre extérieure se calma quelque temps, mais

(1) Leonardo aretino, Vita di Dante.

(2) Vieri de'Cerchi et Corso Donati.

(3) Dino Compagni, *Rer. ital.* p. 143. Giov. Villani, lib. VII, p. 327. — On trouve aussi un souvenir de la bataille de Campaldino dans la Divine Comédie, Purg. V—91 et suiv.

Digitized by Google

pour fournir un nouvel aliment aux divisions intestines. Tant que les Guelfes avaient eu à lutter contre une ombre de résistance, leur union avait été parfaite. Une fois maîtres, ils se divisèrent, comme tous les vainqueurs, et formèrent deux principales factions : celle des *Guelfes aristocratiques*, qui prirent aussi le nom de *Noirs*, et celle des *Guelfes populaires*, qu'on désigna sous celui de *Blancs* (1). Est-il besoin de dire de quel côté se rangea Dante ? Qui ne comprend que la cause du peuple fut la sienne, et qu'il s'y voua avec amour parce qu'il la croyait noble et sainte ? Ce fut la première origine de cette longue suite d'infortunes que lui réservait le sombre avenir.

Mais écartons ces funestes présages pour voir d'abord dans Alighieri, l'homme puissant par le conseil autant que par l'action, le négociateur heureux autant qu'habile, le citoyen le plus influent d'une cité qui lui confia ses intérêts les plus chers et le fit l'arbitre de ses destinées.

Dans le court espace de sept ans (2), la république le revêtit quatorze fois de missions importantes. A Sienne, il règle une délimitation de frontières; à Gênes, ses lumières et sa réputation d'intégrité mettent fin à une contestation territoriale entre les deux états; à Venise, il est chargé de pleins pouvoirs pour conclure un traité d'alliance avec cette reine de l'Adriatique; à Naples, il empêche le supplice de Vanni Barducci, que Florence devait protéger comme un de ses enfants égarés (3). Ses nombreuses ambassades sont une suite de triomphes. Bientôt, grâce à l'adroite politique de son mandataire, Florence, en paix avec toutes les puissances de la péninsule, peut développer avec éclat son goût inné pour les beaux-arts, et voit jeter les fondements de ses grands

(1) Machiavelli. — Ist. Fior. lib. 2.
(2) De 1293 à 1300.
(3) C. Balbo, Vita di Dante, lib. I, cap. 9.

Digitized by Google

édifices du *Palazzo Vecchio*, et de *Santa Maria*, cette première *fleur* de la Renaissance (1).

Depuis quelques années, les Blancs régnaient sans partage. Mais Boniface VIII, qui occupait le saint-siége, favorisait les patriciens, et de graves mésintelligences ne tardèrent pas à éclater entre ce pontife et les chefs du parti populaire. C'est alors que survint entre les *Cerchi* et les *Donati* cette rixe que Machiavel a si admirablement racontée (2), qui ensanglanta Florence et envenima toutes les haines. Les chefs du gouvernement crurent prudent de demander conseil au Pape. Boniface se hâta d'envoyer le cardinal Porto pour calmer les esprits. Mais ce prélat parla comme le délégué d'un souverain qui impose des lois, et non comme un pacificateur qui se présente au nom d'une puissance amie. Ses paroles imprudentes aggravèrent la situation, et aigrirent la haine des partis.

On était au mois de juin de l'année 1300, lorsque les six *prieurs* chargés de l'administration de Florence eurent à désigner leurs successeurs. Dante fut élu. D'après l'usage, il devait exercer pendant deux mois seulement ces fonctions toujours délicates, et que les circonstances rendaient plus difficiles encore. Ce fut à lui de repousser les prétentions hautaines du cardinal Porto. Sa fermeté, désespérant les Noirs, leur fit résoudre la perte de leurs adversaires. Une collision était sur le point d'éclater. Dante voit le danger, et songe à frapper un grand coup. De concert avec ses collègues, que subjuguent son audace et son génie, il bannit Corso Donati avec les principaux Noirs, et déclare ses biens confisqués. En même temps, pour échapper à tout soupçon de partialité, pour obéir aussi aux inspirations de sa conscience, il exile les plus

(1) Santa Maria del Fiore (Sainte-Marie de la Fleur) est le nom de la cathédrale de Florence.

(2) Ist. Fior, lib. 2.

Digitized by Google

turbulents d'entre les Blancs. C'est un fait digne d'admiration qu'au nombre des bannis fut compris Guido Cavalcanti, qui était le meilleur ami de Dante, mais qui lui avait paru coupable. Le grand citoyen avait voulu donner un exemple salutaire, non-seulement pour rétablir la paix de la cité, mais encore pour en former les mœurs. Il fallait étouffer l'anarchie, faire germer dans les âmes les sentiments de justice et de légalité qui sont la base des sociétés républicaines. L'antique Rome eût applaudi à la vertu de son sévère imitateur.

Cependant les Noirs, précédés de leur chef Corso Donati, s'étaient réfugiés auprès de Boniface, et ne cessaient de l'exciter contre leurs rivaux triomphants. Le Pape soutenait alors les desseins de Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, sur le royaume de Naples; et il était à craindre que ce prince ne devînt l'instrument de son courroux. La malheureuse Florence s'attendait, à chaque instant, à voir les Français seconder la vengeance des Noirs et la colère du souverain Pontife. Dans cet imminent danger, Dante, avec deux de ses concitoyens, dut partir pour Rome, afin de fléchir le saint Père par tous les moyens que son habileté pourrait lui suggérer. Boniface ne crut pas aux paroles conciliantes du parti vainqueur. On lui représentait Florence comme livrée à l'anarchie. Il se borna à protester de son amour sincère pour la paix, renvoya à Florence deux des ambassadeurs avec des promesses rassurantes, et retint auprès de lui, en le flattant, Dante qu'il craignait davantage. En même temps, il donnait à Charles de Valois le titre de pacificateur de la Toscane.

Quelles étaient, dans Rome, les préoccupations de Dante? Son imagination si fraîche et si jeune encore, son âme sensible par tant de beaux côtés, pouvaient-elles rester indifférentes à la vue des antiques monuments de la ville éternelle? Plein des glorieux souvenirs que la guerre de

Digitized by Google

l'indépendance avait légués aux générations futures, pouvait-il fouler sans émotion le sol qu'avaient illustré tant de héros, au nom desquels l'Italie avait secoué son sommeil et ses chaînes? Va, Poëte, enflamme ton génie au spectacle imposant de tous ces chefs-d'œuvre des arts, qui exaltent ta pensée et commandent ton admiration. Enivre-toi du bonheur de retrouver dans des marbres vivants, les traits austères de ces vieux républicains qui ont conquis le monde. Ou plutôt, oublie le monde, et livre-toi tout entier à tes rêves de suave poésie et d'angélique amour. Bientôt, hélas! le réveil sera si cruel, la réalité si accablante!...

En effet, Charles de Valois, reçu comme ami dans les murs de Florence, n'avait pas tardé d'en ouvrir les portes aux Noirs. Soutenu par Corso Donati, et couvert par l'autorité du Pape, il avait livré au fer et au feu tout ce qui appartenait aux Blancs surpris et sans défense. Les plus influents avaient été exilés au nombre de plus de six cents. Dante figurait parmi eux (1). On avait rasé sa maison, confisqué ses biens; ses enfants étaient avec sa femme au pouvoir de ses ennemis.

A la nouvelle de sa proscription, à quel parti s'arrêta Dante? Il voulut d'abord rentrer à Florence de vive force, à la tête des Blancs exilés. Mais il les trouva si âpres dans leurs projets de vengeance, qu'il recula devant cette entreprise d'où seraient sorties des réactions funestes. Il s'enferma dans le sanctuaire de sa pensée, et tourna du côté de la science et de la poésie l'activité qui le dévorait. Il espérait acquérir assez de renom dans toute l'Italie, pour amener ses concitoyens à annuler le décret injuste porté contre lui; et il se flattait de voir un jour les portes de Florence s'ouvrir devant sa gloire. Cette idée, qu'il

(1) Sismondi, Hist. des républ. ital. vol. IV. — C. Balbo, Vita de Dante, lib. I, cap. 12.

Digitized by Google

conçut alors et qu'il nourrit jusqu'à son dernier jour, se trahit clairement en plusieurs endroits de ses traités et de ses chants (1). Vaine illusion! une sentence aggravante fut portée la même année que le décret d'exil, pour soumettre à la peine de mort Dante et ses compagnons, s'ils reparaissaient sur le territoire de Florence.

Ainsi Dante avait obtenu cette consécration du malheur qui a paru quelquefois, selon les vues de la Providence, une condition de la gloire et de l'immortalité. Il était associé, par cette touchante confraternité de la souffrance, à toutes les grandes âmes qu'il reflétait, Orphée, Homère, Socrate, Eschyle; et ce n'est pas une de ses moindres gloires que d'avoir été trouvé digne de s'abreuver à cet affreux calice de l'ingratitude humaine, où chaque goutte est un océan d'amertume, et dont la lie ne pouvait être savourée que par des lèvres divines!

Dante est déchu de la gloire politique qu'il a rêvée. La persécution de ses ennemis l'a chassé de sa patrie. Elle a brisé l'humble foyer où fut bercée son enfance, dispersé toutes les têtes qui lui étaient chères, flétri sa mémoire par la calomnie. Aveugle néant de la haine!.... Ce sont là les fondements de son immortalité!

Frappé par l'injuste arrêt de ses concitoyens, Dante parut reconnaître que la patrie des âmes généreuses est le monde entier. Il parcourut d'abord l'Italie, et consacra les longs jours de l'exil à préparer l'œuvre colossale qui devait éterniser son nom. Marquée par de puissantes études, cette époque de sa vie fut féconde en grands résultats. La théologie, la philosophie, l'histoire, la rhé-

(1) Voy. surtout les beaux vers qui ouvrent le XXV.e chant du Paradis.

Digitized by Google

torique, les sciences naturelles, la cosmogonie ouvrirent leurs trésors à ce génie qui embrassait tout. Il lui fut donné de produire ce qui est presque toujours l'œuvre d'un siècle et de plusieurs générations de littérateurs, une langue poétique et philosophique à la fois, riche, sonore, expressive, et qui a survécu aux révolutions de la pensée et de la politique. Il s'affectionna à l'idiome vulgaire, qui avait eu des épanouissements si remarquables dans les chants des Troubadours. Il l'assouplit, lui donna des rhythmes merveilleux, et en fit la plus harmonieuse des langues modernes. Que de veilles, que d'efforts lui coûta cette création savante! Dante lui-même, dans son traité de *l'Idiome vulgaire* (1), explique longuement la minutieuse étude qu'il fit des quatorze dialectes qui se partageaient la Péninsule, et les moyens qu'il employa pour en faire un tout homogène (2). Placé au centre de ces courants nombreux, dont les deux principaux venaient de Palerme et de la Lombardie, il les combina dans le flot du dialecte toscan, et en forma cette langue nouvelle qui devait résumer tous ces éléments divers, et qu'il qualifie des plus nobles épithètes comme pour en consacrer la souveraineté (3). Seulement, il y fit prévaloir l'élément du Nord, et c'est à cette prédilection pour les pures formes romanes, qu'il est redevable de ce ton âpre et fier qui est le cachet dominant de sa poésie.

C'est aux descendants des Troubadours, c'est à ceux qui brillent dans l'arène littéraire illustrée par leur génie, qu'il appartiendrait de dire ce que Dante leur emprunta. Il imita tout à la fois leur langue, leur poésie, leur esprit. L'idiome de nos poëtes, devenu, dès la fin du douzième siècle, le langage des cours polies du midi

(1) *De vulgari Eloquio.*
(2) *Ibid.* Lib. I, cap. 10 et seq.
(3) *Ibid.* Lib. I, cap. 17 et 18.

Digitized by Google

de l'Europe, avait répandu surtout dans le nord de l'Italie, l'éclat de ses productions élégantes. A Casal, les marquis de Montferrat, qui semblaient destinés à fonder une des plus puissantes maisons de l'Occident, rivalisaient avec les goûts lettrés des Raymond. La maison d'Este, qui se releva dans la suite, les villes mêmes qui luttaient alors contre l'aristocratie des cours, Gênes, Mantoue, Venise, accueillaient avec empressement les Troubadours, et leur donnaient des émules. Sordel, Calvo, Ferrari de Ferrare, le marquis de Malaspina, devenaient illustres dans la langue étrangère qu'ils avaient apprise avec amour. Le pays qui enfantait ces beaux esprits, suivait toutes les révolutions que notre poésie éprouvait sur le sol natal; et Arnauld Daniel, qui au fond du Périgord mettait le comble aux raffinements de notre harmonieux idiome, devenait tout à coup aussi célèbre sur les bords du Pô que dans les contrées de l'Occitanie (1).

Dante, avant de quitter l'Italie, connut ainsi la langue des Troubadours. Il la parla et l'écrivit lui-même. Il en emprunta souvent les tours brefs, les formes elliptiques; il en imita les modulations et les cadences. Ce sont les Provençaux qui ont créé les rhythmes de la Poésie moderne, et qui en ont légué aux autres peuples le système savant. Dante le leur ravit l'un des premiers, et l'appropria avec une merveilleuse intelligence à l'ordre nouveau de sentiments qu'il voulait exprimer. Avec les mesures de leurs vers, il leur prit l'expression même et la coupe de leurs compositions poétiques. N'est-ce pas tour à tour sur l'énergie des Sirventes et sur la grâce des Cançons, qu'il modela l'âpreté des satires et la douceur des soupirs qui partagent ses chants? N'est-ce pas des Troubadours

(1) Voir, au XXVI.e chant du Purg. l'éloge que Dante fait de ce Troubadour; et, à la fin du même chant, les vers provençaux qu'il met dans sa bouche.

Digitized by Google

qu'il apprit ce culte enthousiaste et pur de la femme, auquel il devait donner ses plus chastes splendeurs? Enfin, ne sont-ce pas nos ancêtres qui lui enseignèrent à murmurer avec un amoureux respect ce nom de Béatrix qu'il a élevé jusqu'aux cieux, et qui l'a conduit lui-même à l'immortalité?

Dante avait parcouru les divers états de la Péninsule, recueillant tous les tours de beau langage qu'il se proposait de reproduire, tous les crimes qu'il se croyait destiné à punir par le supplice de la honte. Il visita ensuite l'Allemagne, l'Angleterre, la France, Paris surtout, où il se fixa quelque temps, comme à la source des fortes études (1). L'Université de cette capitale était dans tout son éclat. Dante s'y fit remarquer par l'étendue de ses connaissances, par la sûreté de son jugement. Bientôt l'admiration publique lui décerna les plus beaux titres: on l'appela le théologien, le philosophe célèbre, le robuste athlète de la divinité.

Mais la civilisation de la France blessait Dante par sa gloire même. Il ne pouvait lui pardonner le rôle qu'elle jouait en Italie, ni surtout la part qu'elle avait eue à ses infortunes. C'était un prince français, Charles de Valois, qui avait été le principal auteur des trames ourdies à la cour de Rome, du triomphe des Noirs à Florence, de son exil. A ses yeux, sans doute, ces torts étaient irréparables; et l'on conçoit que la colère du proscrit ait parfois guidé la plume du poëte. Mais fallait-il frapper sans distinction, et envelopper dans la même haine toutes les gloires de la France? Fallait-il insulter à tous ses rois, sans faire grâce même à ceux que leurs vertus autant que leur courage devaient rendre immortels (2)? Il faut

(1) Les biographes. — Dante lui-même rappelle son séjour à Paris: Paradis, ch. X, v. 136 et suiv.

(2) Voir au XX.e chant du Purg. la satire que le poëte met dans la bouche de Hugues le Grand contre sa descendance.

Digitized by Google

bien le dire, ce fut une faute du grand homme; et de cette faute naquit en partie l'erreur qui le conduisit plus tard à se tourner vers les Allemands comme vers des libérateurs : tant les plus nobles cœurs doivent se tenir en garde contre les passions! tant elles aveuglent les plus hautes intelligences!

D'autres causes irritaient Dante, et compensaient tristement pour lui les triomphes de l'École. Tout fait penser qu'il ne fut pas heureux à Paris, et qu'il y souffrit les atteintes de la détresse. Il songeait donc à revenir en Italie, lorsque de graves événements hâtèrent sa résolution.

L'empereur Albert d'Autriche avait été assassiné en 1308, pendant qu'il marchait contre la Suisse insurgée. Son successeur, Henri VII de Luxembourg, résolut de faire reparaître la puissance impériale dans cette Italie où, depuis la chute de la maison de Souabe, la France avait recommencé le glorieux rôle tracé à ses rois par Charlemagne. Dante s'en émut. Frappé par les partisans des Français, il pensa que leurs ennemis le relèveraient du douloureux état où il était tombé. Il crut que le moment était venu de fléchir la fortune, et de cicatriser « cet ulcère du malheur dont on a si souvent l'injustice » de faire un crime à celui qui en est affligé (1). »

De retour en Italie, son premier soin fut d'écrire à divers membres du gouvernement florentin, pour expliquer et justifier sa conduite. Ses lettres restèrent sans réponse. Alors il adressa au peuple même de Florence une longue apologie, aujourd'hui perdue, qui commençait par ces mots : *O mon peuple, que t'ai-je fait* (2)? Comparant son délaissement à celui du Christ, et son amour pour la patrie à celui de l'Homme-Dieu pour l'hu-

(1) Convito, p. 71.
(2) *Popule meus, quid feci tibi?* Psalm.

Digitized by Google

manité, il invoquait le souvenir de ses services et de ses longs malheurs. Cette justification ne servit qu'à ranimer la haine, et, en moins de dix ans, cinq fois l'arrêt de sa proscription fut confirmé et solennellement renouvelé. Tant de rigueur exaspéra cette nature énergique et fière. Il ne songea plus qu'à la vengeance. Il punit lui-même ses ennemis en leur infligeant le stygmate de ses vers; et dans des chants que répétait l'Italie entière, il les représentait comme déjà engloutis dans la flamme, tandis que leurs corps, n'ayant qu'une apparence de vie sur ce monde terrestre, étaient en réalité occupés par leurs ombres (1). Le peuple épouvanté s'éloignait d'eux en les voyant passer, et prenant le parti du poëte, croyait à la punition déjà accomplie de ses adversaires.

Henri de Luxembourg descendait en Italie pour s'y faire sacrer roi des Romains. Il envoya des ambassadeurs à toutes les villes de la Péninsule, pour leur faire connaître ses pensées de pacification et les convier aux fêtes de son couronnement. Un légat du pape vint à Milan, pour lui poser sur la tête la couronne de fer. Venise lui envoya le trône où il devait s'asseoir, avec un diadème éblouissant de pierreries. Pise épuisa ses trésors pour lui lever une armée. Florence seule, la vieille cité guelfe, n'avait point oublié les scandales de la maison de Franconie, ni l'orgueil de celle de Souabe. Fille chérie de la France, dont elle portait les lis jusque sur ses monnaies, elle abhorrait l'Autriche. Elle préférait son indépendance orageuse au calme de la soumission. Elle n'adressa point de félicitations à l'Empereur, et fortifia ses murs en cas d'attaque.

Mais Dante, dont la triste destinée devait être toujours

(1) Enf. XXXIII-118 et suiv.

Digitized by Google

en opposition avec les sentiments et les vœux de sa patrie, salua au contraire l'arrivée de l'Empereur des tressaillements de la joie. Les déclarations d'Henri VII l'avaient rempli d'enthousiasme. Il crut, comme Virgile, que le monde allait entrer dans une ère nouvelle. Il adressa une épître à tous les princes de l'Italie, pour les exhorter à recevoir dignement l'élu de Dieu, le souverain réparateur des misères du peuple. « Réjouis-toi désormais, » ô malheureuse Italie, toi qui seras bientôt enviée par » le monde entier..... Car ton époux, qui est la joie du » siècle et la gloire de ton peuple, le miséricordieux » Henri, le glorieux César, se hâte d'accourir à tes no- » ces (1)..... » Ce dithyrambe n'épuise point son exaltation. Dante abaisse la majesté de son génie; il répudie ses rancunes italiennes jusqu'à embrasser les genoux de l'Empereur; il le supplie de remplir sa mission, d'employer le glaive pour forcer les villes rebelles à l'obéissance. Il oublie que Florence est sa mère, et il appelle Henri pour lui déchirer les entrailles. Il renie ce peuple dont il invoquait naguère la pitié avec larmes et sanglots; il abjure tout son passé; en haine de la France, dont il a été le plus glorieux ennemi, en souvenir de ses malheurs, de Guelfe il devient Gibelin.

Est-ce à dire qu'il voulait la ruine de sa patrie, où gémissaient ses enfants, et où reposaient les cendres de son adorée Béatrix? Faut-il croire que sa foi politique s'était entièrement évanouie dans les amertumes de l'exil, et que cette Italie qu'il avait toujours rêvée si puissante et si glorieuse, il la voulait maintenant avilie, découronnée, sujette de l'Empereur? Que s'est-il donc passé dans cette âme hautaine, et comment le malheur a-t-il perverti ses sentiments les plus purs? Devons-nous interrompre nos éloges, et flétrir Dante comme ces lâches

(1) Epist. di Dante.

Digitized by Google

qui ont blessé le sein de la patrie pour satisfaire à des rancunes personnelles?

Hâtons-nous de le dire, Dante ne cessa jamais d'aimer son pays, et cet amour se montre jusque dans les imprécations qu'il lui adresse. Tout le reste de sa vie ne fut qu'une lamentation sur les douleurs de l'exil. On sent que l'image de la patrie est toujours devant ses yeux, et que ses pensées se tournent constamment vers elle. « Je » plains tous les malheureux, dit-il avec une ravissante » tristesse; mais je réserve ma plus grande pitié pour » ceux qui, se consumant dans l'exil, ne revoient leur » patrie qu'en songe (1). » Et ailleurs : « Florence, qui » as cru devoir me rejeter de ton sein, où j'ai été élevé et » nourri jusqu'à la moitié de ma vie : oh! qu'il te plaise » de m'y laisser terminer le temps qu'il m'est donné de » vivre et de m'y reposer, fatigué d'avoir erré à travers » les provinces auxquelles s'étend ton idiome (2). »

Cet amant si tendre de l'Italie, désespéré par les grandeurs de la France, qu'il n'a pas même respectée dans saint Louis, avait à lui reprocher non-seulement son propre exil, mais l'influence de plus en plus décisive qu'elle exerçait sur le saint-siége. En passant à Avignon, il avait pu y voir lui-même, abrités sous l'aile des Français, les successeurs des pontifes qui, du milieu des ruines de Rome, avaient autrefois traité avec une égale rudesse tous les princes de la terre. Chassée de la ville éternelle par la turbulence des familles féodales qui s'étaient peu à peu assises sur les monuments de la liberté antique, où la papauté aurait-elle trouvé un plus digne asile? Puisqu'elle devait quitter l'Italie, où la tyrannie des races conquérantes s'ajoutait partout à l'anarchie des races

(1) *De vulg. Eloq.* lib. III, cap. 6.
(2) Convito, *ad principium.*

Digitized by Google

conquises, quel autre pays eût-elle trouvé plus propice à la majesté de son exil? Devait-elle demander un refuge à cette Allemagne dont l'esprit a toujours été fatal à Rome; dont elle-même avait si longtemps humilié les empereurs? Où pouvait-elle rencontrer une terre plus hospitalière et plus chrétienne que celle de la France, dont les écoles réglaient alors l'intelligence de l'Occident, et dont la civilisation venait d'être illustrée par les vertus d'un saint roi?

Cependant cet événement si grave ne pouvait passer sans provoquer le ressentiment des Italiens, qui, à défaut de la domination matérielle de l'empire romain, étaient fiers d'en conserver, avec la papauté, la suprématie intellectuelle. Cette jalousie trouva un écho, dont il est aisé de comprendre le retentissement, jusque dans les ordres monastiques institués dans le siècle précédent pour obvier à des maux devenus irréparables.

L'Église, pénétrée par la féodalité, avait cherché des remèdes contre cette invasion d'un esprit entièrement opposé au sien. Une vaste démocratie monastique, dont saint Bernard fut le tribun éloquent, s'était organisée sous l'influence de la France, pour donner à la papauté la force de briser les liens qui enchaînaient l'Église au sort d'une société destinée à périr. Des ordres nouveaux s'étaient présentés, au commencement du 13.me siècle, pour concourir à cette œuvre de l'intelligence autant que de la piété des pontifes. Ils durent leur création au zèle ardent de saint Dominique, et à la charité plus expansive de saint François d'Assise, dont la vie fut un concert perpétuel de prière et d'extase. Ces deux ordres, qui furent d'abord fraternellement associés dans le même dévouement, et dont l'amitié touchante de saint Thomas d'Aquin et de saint Bonaventure fut l'admirable symbole, manifestèrent des dissentiments profonds lorsque la papauté quitta l'Italie pour venir habiter la France. Déjà

Digitized by Google

les discussions de l'École avaient animé les deux milices l'une contre l'autre (1). L'arrivée des papes à Avignon acheva de les séparer. Né en France, dont il avait dirigé les études et dominé les universités, l'ordre de saint Dominique voyait avec plaisir le saint-siége s'établir sur le sol où il avait remporté lui-même ses plus beaux triomphes. Mais les disciples de saint François, qui avaient leurs lieux saints au pied des collines, au bord des lacs de l'Italie, y étaient retenus par un ardent patriotisme qui leur avait concilié toutes les affections du peuple, et qui s'alliait avec le culte du fondateur. Lorsqu'ils virent la Papauté fuir ce beau pays, ils ne purent contenir l'expression de leurs répugnances. Ils repoussèrent l'alliance nouvelle de la France et du saint-siége, et persuadés que l'Italie abandonnée par les pontifes ne pouvait se suffire à elle-même, ils se jetèrent dans les bras des Allemands, qu'ils regardaient comme leurs libérateurs. La dispute avait été, jusqu'au 13.me siècle, entre l'Italie et l'Allemagne; à dater du 14.me siècle, elle fut, pour l'Italie elle-même, entre l'Allemagne et la France. Il s'agissait de savoir laquelle des deux nations resterait chargée, en Occident, de la suprématie que Charlemagne y avait fondée.

Dante, dans sa jeunesse, avait porté l'habit de saint François. On a désigné le monastère où devaient s'accomplir les jours de sa vie religieuse. Il adopta, il inspira peut-être toutes les pensées de cet ordre. En haine de la France, qui tenait dans ses mains les destinées de l'Italie, il embrassa le parti de l'Allemagne; et comme tout prenait chez lui de grandes et poétiques proportions, il se mit à soutenir le système de la monarchie universelle, dont il voyait le légitime représentant dans l'Empereur, adversaire de la Papauté aussi bien que de la France.

---

(1) Hist. des Ordres monast.

Digitized by Google

C'est alors qu'il composa son traité de la *Monarchie*, où il établit la distinction des deux puissances et la suprématie temporelle de l'Empire (1). Il y développe ce principe, que son génie semble avoir puisé dans une intuition du 19.me siècle : *que toute spéculation politique doit avoir pour but la civilisation du genre humain, et que le but de cette civilisation est le progrès, le développement de la puissance intellectuelle de l'humanité* (2).

Et quand il entre au cœur de son sujet, quelles hautes questions ! quelle conviction profonde de la grandeur de l'Italie ! *La monarchie universelle est-elle nécessaire au bien de l'humanité ? Le peuple romain a-t-il acquis des droits à cette monarchie ? Cette forme de gouvernement, c'est-à-dire l'empire dépend-il immédiatement de Dieu seul, ou relève-t-il de quelque ministre, de quelque vicaire de Dieu* (3) ? — On pressent bien la solution, mais ce qu'on a peine à se persuader, c'est que l'Italie tout entière n'y ait point applaudi par un mouvement spontané, et que la pensée de cette monarchie dont l'Empereur eût été la volonté et le Pape le conseil, dont la Péninsule eût été le cœur et toutes les nations les membres actifs, n'ait point ramené à Dante l'admiration même de ses ennemis (4).

Cependant, toujours digne de lui-même, lorsqu'il eut ainsi écrit, en faveur d'Henri de Luxembourg, un plaidoyer où les plus grandes idées politiques venaient à l'appui d'une cause désespérée, il ne se montra point parmi les flatteurs du prince allemand. Henri réunit à Pise les chefs gibelins de l'Italie et les exilés de Florence ;

---

(1) *De monarchiâ.*

(2) Ibid, *ad principium.*

(3) Ibid.

(4) L'Italie devait être la tête du monde. et Florence, la *chambre* de l'Empereur. (*Camera* est le mot employé par Dante.)

Digitized by Google

mais on ne vit point Dante parmi ceux qui courbaient le front devant lui. Et quand ce monarque abusé eut échoué misérablement dans son entreprise, quand la mort eut émoussé ce qu'il y avait de plus acéré dans la haine des partis, et que les Florentins songèrent à rappeler leurs bannis, en les soumettant cependant à une épuration, Dante ne consentit point à la cérémonie religieuse, sorte d'absoute qu'on voulait appliquer cette fois aux opinions politiques, et qui d'ordinaire n'avait lieu qu'à l'égard des criminels (1). A l'idée de cette assimilation injurieuse, sa fierté se révolte et s'indigne; elle le grandit au-dessus de son malheur, et de ses lèvres pâles et frémissantes, tombe cette réponse à l'offre d'amnistie que lui fait le gouvernement florentin, par l'organe d'un Religieux de ses amis : « Est-il généreux, dites-moi, de me rappeler » dans ma patrie à de pareilles conditions, après un exil » de quinze ans ? Est-ce là ce que m'a mérité mon inno- » cence manifeste à tous ? Est-ce là ce qui est dû à tant » de veilles et de fatigues consacrées à l'étude ? Ah ! loin » d'un homme familiarisé avec la philosophie, la stupide » humilité de cœur qui le porterait à subir en vaincu » la cérémonie de l'amende honorable ! Non, mon Père, » ce n'est pas là pour moi la voie de rentrer dans ma » patrie. Si vous en avez déjà découvert, ou si quel- » qu'un par la suite en découvre une autre où je puisse » conserver intacts mon honneur et mon renom, me » voici prêt à y entrer à grands pas. Que si, pour ren- » trer à Florence, il n'y a pas d'autre chemin que celui » qui m'est ouvert, je ne retournerai point à Florence. » Eh quoi ! ne puis-je pas partout contempler le soleil » et les astres ? ne puis-je pas me livrer partout à la » douce recherche de la vérité ? Ai-je besoin pour cela » d'aller perdre ma réputation, d'aller m'avilir dans la

(1) C. Balbo. Vita di Dante, lib. II, cap. 14.

Digitized by Google

» cité des Florentins? Non certes, pas même pour avoir » du pain (1) ! »

Ainsi s'évanouit l'espérance que le pauvre exilé avait si longtemps nourrie, de recevoir dans sa patrie apaisée la couronne des poëtes. Il ne devait plus revoir sa ville natale; et cette idée, qui ne le quittait plus, lui rongeait le cœur et jetait son âme dans une sublime folie. Tantôt il se repaît de sa douleur, et en exhale toute l'amertume dans cet *Enfer*, la plus éloquente satire que le génie de l'homme ait créée. Tantôt ramené à des images suaves ou brillantes par la composition du *Purgatoire* et du *Paradis*, il se laisse aller à une ardente mélancolie; il s'enfonce dans les âpres vallées de l'Apennin; ou bien, au bord de la mer, il interroge l'infini dans son image. Les oiseaux du ciel, les moissons de la plaine, les forêts, les montagnes, le calme, la tempête, toutes les merveilles de la nature, il les appelle ses frères et ses sœurs, et les convie à la louange du Tout-Puissant.

Un jour, un Pèlerin pâle, le front ridé, les habits poudreux, entre au monastère de *Corvo*, et reste, les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude de la contemplation. Un Religieux s'avance, et lui demande ce qu'il est venu chercher. L'étranger garde le silence, portant ses regards des ogives élancées du cloître à la voûte majestueuse du firmament. Le Religieux lui demande de nouveau ce qu'il veut. *La paix !* répondit-il... On comprit alors que c'était Dante. Lui seul, l'homme des douleurs, l'homme de l'exil et de la haine, pouvait désirer la paix, alors que l'Italie entière commençait à en goûter les douceurs. Bientôt il découvre sa poitrine, retire de dessous ses vêtements le manuscrit où s'était

(1) Vie de Dante, par M. Fauriel.

Digitized by Google

exhalée toute son âme, et le confiant à son hôte avec la simplicité d'un enfant, il le prie de le conserver à l'Italie comme le tableau le plus fidèle des douleurs du siècle (1).

Puissance du génie qui immortalises l'homme! Charme souverain de la poésie, qui crées un monde nouveau, le monde de l'imagination dans les solitudes de la douleur! Amour, force vivifiante, qui transfigures même les parties les plus pures de notre être! c'est vous qui relèverez Dante, le chaste amant de Béatrix, l'aigle qui plane au-dessus de ses émules (2), le visionnaire sublime dont le regard a mesuré les profondeurs de l'enfer, et d'un élan plus audacieux encore, s'est élevé, parmi les chœurs des Séraphins, jusqu'aux splendeurs de l'éternelle Sagesse!

Banni de sa patrie en retour d'éclatants services, dévoré du double besoin de chanter le monde invisible et de frapper au cœur ses ennemis, Dante songea à son redoutable poëme pour en faire l'instrument de ses haines. La puissance de l'action lui manquant, il choisit celle de la parole, et se fit le plus grand possible pour que sa vengeance tombât de plus haut. Et ses coups furent prompts, terribles, inévitables. Ce n'est point un glaive qui frappe, c'est un tonnerre qui foudroie. Sa colère est surhumaine, et il semble l'interprète de la justice de Dieu.

Le supplice que Dante inflige à ses ennemis, c'est l'enfer. Il invente même des tortures que le livre des expiations infinies n'a point soupçonnées. Et d'ailleurs, quand la crainte de l'éternelle douleur agita-t-elle plus puissamment les hommes? Le dogme de la vie future fut

(1) Carlo Troja. Veltro allegorico di Dante.
(2) Sovra gli altri com'aquila vola.

Digitized by Google

la grande préoccupation du moyen âge. A chaque siècle qui s'éteignait, on croyait entendre l'ange suprême commandant aux morts de se lever. L'idée de la mort et de ses suites redoutables avait tout envahi. L'imagination publique en était frappée; l'École en faisait le thème de ses discussions; le cloître murmurait tout bas les mystérieuses paroles du dernier jugement; l'art les gravait en bronze sur les portes gigantesques des cathédrales.

Dante, pour édifier son poëme, employa merveilleusement ces croyances. Avec un art qui n'appartient qu'au génie créateur, il sut donner aux légendes confuses du moyen âge des formes vives et tranchées. Séjour des supplices sans fin, demeures où la douleur est adoucie par l'espérance, patrie où les saints et les anges vont s'abîmer dans la contemplation de Dieu : chacun des éternels royaumes eut un lieu et des caractères déterminés. Ainsi l'œuvre se trouva fortement empreinte des terreurs et des joies qu'elle était destinée à reproduire. Puis, au grandiose de l'ensemble se joignit la perfection des détails; l'intérêt du fond s'accrut de la beauté de la forme; la parole fut digne de la conception.

Dès qu'il a pris le dogme à la théologie, Dante ravit la forme à la Bible. Ce n'est plus une poésie humaine qui se cadence ou se précipite : c'est Ezéchiel qui fait lever la poussière des morts aux champs de Josaphat; c'est Isaïe qui provoque l'anathème; c'est Jéhovah qui, dans sa terrible ironie, prononce la sentence; c'est l'abîme qui appelle un autre abîme sous les pieds des coupables. Et quand le poëte revêt ses chants de teintes plus douces, ce sont les effusions d'amour du saint cantique, toute la science révélée à Job, la parure de la céleste Jérusalem dans l'Apocalypse, les inépuisables merveilles du lis des champs et des oiseaux du ciel à qui Dieu a donné leur tunique, enfin cette mystérieuse échelle où l'âme s'élève de vertu en vertu jusqu'aux clartés de la di-

Digitized by Google

vine sagesse. Toute cette poésie des livres saints, Dante la fit passer de l'idéal dans le réel, par la création de ses trois royaumes de la vie future; et la tirant ainsi des cloîtres, où elle nourrissait l'extase, il la rendit accessible au peuple.

Mais au-dessous de ce magnifique symbolisme, il fallait aussi embrasser la réalité, il fallait retracer l'époque désastreuse des déchirements de l'Italie. Cette histoire si mêlée, de la Péninsule au treizième siècle, Dante la peint en traits vifs et lumineux; il la rend féconde en enseignements; il en fait revivre tous les acteurs; il anime Pise et Florence, et dans d'éloquentes prosopopées il les fait agir comme les anciens prophètes savaient évoquer les génies des grandes cités.

L'antiquité elle-même ne pouvait être oubliée dans ce poëme. Des souvenirs, confus sans doute, d'Homère et d'Hésiode, des théogonies primitives, et des drames d'Eschyle, sollicitaient leur place dans le mouvement de la Renaissance, à côté des enseignements de la vérité et de l'histoire, comme de charmantes fictions qui avaient bercé l'enfance du genre humain. Tout cela allait se retrouver dans l'œuvre de Dante, pour orner de fleurs le sévère monument de la maturité de son génie. Le passé devait y fournir les images et les détails; le siècle devait y jeter les passions et l'intérêt. De là les deux belles personnifications de Virgile et de Béatrix, qui figurent, l'une la poésie antique, l'autre l'inspiration chrétienne.

Nous touchons enfin à ce poëme sublime, à ce chef-d'œuvre de la Renaissance, dont la gloire, en grandissant de siècle en siècle, devait rendre le poëte contemporain de tous les âges : La Divine Comédie.

Le treizième siècle venait d'expirer, au moment où Dante reçut l'arrêt de son exil. Cette ère fatale resta gravée dans sa mémoire comme une époque lugubre

Digitized by Google

pour les peuples, en même temps qu'elle était douloureuse pour son âme. Rome avait vu se presser sur tous les chemins qui conduisaient à ses murs, des légions innombrables de pèlerins contrits, épouvantés, qui, par un pressentiment de la fin des temps, venaient implorer la divine miséricorde dans le jubilé séculaire. C'est ce moment solennel que choisit le poëte pour son voyage dans la région des ombres éternelles (1). Afin de le rendre plus saisissant encore, il le fit coïncider avec la descente de Jésus aux enfers; il consacra aussi le jour de la résurrection, jour de triomphe où la mort fut vaincue, à s'élever dans les sphères célestes.

Dante, arrivé au milieu du chemin de la vie, se trouve égaré dans une forêt obscure, loin de la voie de la vérité (2). Il parvient au pied d'une colline au-dessus de laquelle il voit poindre les premiers rayons de la sagesse. Il veut la gravir; mais des monstres redoutables se présentent à lui, symboles des passions et des hommes pervers qui déchiraient sa patrie. Bientôt un personnage mystérieux vient à son aide, et l'engage à le suivre dans le monde invisible, où il apprendra plus sûrement à redresser les erreurs de sa vie. Dans ce guide bienveillant, Dante reconnaît Virgile : Virgile le type de la perfection poétique, né comme lui au sein des guerres civiles, dans cette Italie qu'il a chantée et dont il est une des gloires ; Virgile qui a déjà vu le sombre empire de la douleur, et les riants bosquets de l'Élysée. Ils descendent, à travers d'affreux rochers, dans les entrailles de la terre. Tout

(1) 1300.

(2) **Nel mezzo del cammin di nostra vita,**
Mi ritrovai per una selva oscura :
Che la diritta via era smarrita.
(Inf. I - 1.)

Digitized by Google

à coup s'offre à leurs regards la porte de l'enfer, avec son inscription célèbre, que termine ce vers plus célèbre encore.

Lasciate ogni speranza, voi che'ntrate (1).

Les deux poëtes ont pénétré dans l'enfer, accumulation de neuf abîmes qui, sous la forme d'un cône renversé, vont en diminuant jusqu'au centre de la terre.

Les six premiers cercles renferment les coupables qui n'ont à expier que des fautes individuelles. Ce sont d'abord les âmes lâches, sans vertus et sans vices, que Dieu rejette de son sein; puis, les voluptueux, les prodigues, les avares, les vindicatifs, les incrédules: tourbe de damnés plus nombreux que les grains de sable de l'Océan, et qui sont atteints de maux proportionnés à leurs crimes.

Au-dessous de cette division s'ouvre comme un nouvel enfer, plus terrible que le premier, et qui renferme les trois derniers cercles. Là, dans des vallées maudites, dans des enceintes de désespoir, sont jetés les traîtres, les hérésiarques, ceux qui n'ont connu que la force ou la ruse, en un mot tous les hommes pervers qui ont violé les lois sociales ou les droits de l'humanité. Là on voit descendus de leur piédestal, et confondus dans la foule sans gloire des coupables, tous les personnages de l'histoire qui ont allumé la colère du poëte. Et quel puissant enseignement renferment ses effrayantes fictions! Son vers, inflexible comme la justice, fait pâlir les grands de la terre. Pontifes et rois, prélats simoniaques, magistrats prévaricateurs, tous ceux qui avaient la honte sur le front ou le crime dans le cœur, tous sont entassés dans ces éternelles gémonies (2)!

Enfin, après de nombreux détours, les deux voyageurs

---

(1) Laissez toute espérance, vous qui entrez. (Enf. ch. III - 9.)

(2) Voyez surtout le fameux chant des simoniaques. Enf. XIX.

Digitized by Google

descendent au centre de la terre, où, dans un lac de glace, reste enfoncé jusqu'à la ceinture, le prince du douloureux empire (1), l'archange déchu, Lucifer, dont les trois têtes dévorent trois victimes. Voulez-vous savoir le fond de la pensée de Dante ? écoutez leurs noms. C'est Judas, qui trahit le Sauveur; ce sont Brutus et Cassius, les meurtriers du premier César. Ainsi la majesté de l'Empereur est élevée jusqu'à la divinité du Christ, et la plus haute concentration des peines est également infligée au crime politique et au déicide. Ici, comme dans le traité de *la Monarchie*, on voit la glorification de l'Empire.

L'enfer a mis a nu tous ses secrets, et le moment est venu de s'élever vers les régions de l'espérance.

Quel est le plan de ce nouveau théâtre? La Judée, selon Dante, est au milieu de notre hémisphère, et sous cet hémisphère est l'enfer. Le côté opposé du globe présente un grand vide, que Satan foudroyé fit en tombant. La terre épouvantée se retira, pour former notre continent; la mer seule s'étendit aux lieux de la chute. Mais du sein de cette mer, une montagne s'élève jusqu'aux cieux; et le long de ses flancs, sur des rampes ménagées, sont disposés les sept étages du Purgatoire, où chaque nature de fautes reçoit son expiation dans un cercle particulier. Plus on avance vers le sommet, plus on se rapproche de l'expiation complète. Sur la cime est le Paradis terrestre. La montagne du Purgatoire est opposée à celle de Jérusalem; l'arbre sacré de la rédemption contraste avec l'arbre de la chute; et les élus, avant de monter au ciel, revoient ainsi la patrie d'où furent exilés les premiers parents du genre humain.

Cette seconde partie du divin poëme est peut-être la plus belle des trois. C'est du moins celle qui met le mieux

(1) Lo'mperador del doloroso regno.
(Inf. XXXIV-28.)

Digitized by Google

en lumière le plus beau côté de l'âme de Dante, l'amour. Sans doute l'enfer et ses drames lugubres devaient s'harmoniser avec les sombres pensées qui agitaient le proscrit florentin. Mais le propre des natures d'élite est de sentir avec une égale énergie les affections tendres et les passions fortes; et l'ame de Dante s'ouvrait avec bonheur aux doux sentiments, aux rêves de l'espérance, à tout ce qui fait aimer, à tout ce qui fait supporter la vie. Echappé aux ténèbres de l'enfer, il entonne, dès les premiers vers du Purgatoire, un chant d'amour qui va croissant; et s'il s'interrompt par intervalles, c'est pour entendre les voix amies des compagnons de sa jeunesse, c'est pour écouter les poëtes et les artistes qui comprennent enfin le néant de la gloire humaine, c'est pour contempler les nobles figures de l'antiquité qu'il n'a point osé confondre avec les réprouvés : Caton d'Utique, Cicéron, César, Marc-Aurèle, tous ceux que l'Italie a faits solidaires de sa grandeur. Puis vient la description de l'Eden (1) et des chœurs d'anges aux formes éblouissantes flottant entre le monde de la matière et le monde de l'esprit (2); puis, les créations enchanteresses de Lia, de Rachel, de Mathilde, dont les personnifications nous échappent, tant elles sont vaporeuses, éthérées (3); puis enfin Béatrix, qu'il retrouve après une si longue séparation, et qui vient lui ouvrir les portes du ciel (4).

Peut-on désirer plus d'imagination, plus de grâce et de poésie? Et quel admirable contraste forment d'ailleurs avec ces éclatants emblèmes, les images simples de la nature, la naïve peinture des champs, la copie fidèle de la vie domestique (5)! Certes, il ne faut rien moins que

(1) Purg. XXVII-7 et suiv.
(2) Purg. II-31... XII-88... XXIV-145.
(3) Purg. XXVII-94... XXVIII-40 et suiv.
(4) Purg. XXX-22 et suiv.
(5) Purg. *passim*... Enf. XXIV-1... Parad. XV-97 et suiv.

Digitized by Google

tous ces prestiges pour faire oublier les sanglantes invectives que Dante accumule parfois ici contre Florence et la Papauté : souvenir de l'enfer qui le poursuivait jusqu'au sein de l'extase.

L'idéal humain a suffi au poëte pour le guider à travers l'enfer et le purgatoire. L'idéal divin peut seul le conduire dans le paradis. Virgile l'abandonne, et c'est Béatrix qui le conduit aux parvis célestes. Ici sa pensée se colore d'un nouvel éclat, ses chants s'inondent d'une lumière qui trouble sa vue. Il aurait défailli dans l'enivrement de tout son être, si une force infinie ne l'eût soutenu. « Amour, qui gouvernes le ciel, s'écrie-t-il, tu » avais mis en moi une nouvelle vie, tu me fortifiais de » tes rayons. Quand je contemplai, ô noble objet des » éternels désirs, cette révolution de l'empyrée que tu » diriges, cette harmonie que tu guides et que tu tempères, il me sembla que la flamme du soleil allumait » un immense espace des cieux. Jamais pluies ni fleuves » ne formèrent un tel Océan. Tant de splendeur et la » nouveauté du spectacle excitèrent en moi une avidité » pénétrante et le désir d'en connaître la cause (1). » On le voit, ce n'est plus le froid bonheur des ombres dans l'Élysée, ni le banquet des sages que Virgile rassemble dans des bosquets fleuris, au murmure de l'onde. Les stériles images de la vie humaine ne peuvent suffire à l'âme qui a entrevu le ravissement de saint Paul, et qui attend pour sa récompense l'effusion infinie de Dieu.

L'ineffable félicité c'est de s'abreuver de sagesse et de foi, de voir face à face la génération du Verbe et l'émanation de l'amour infini. Désormais tous les voiles sont levés. Dante mêle avec une merveilleuse puissance les données que la science lui fournit et les inspirations des

(1) Parad. I-74 et suiv.

Digitized by Google

saintes écritures. Les astres semblent sortir d'une création nouvelle. A chaque sphère correspondent des attributs différents, principes de la vie des élus. Là tous les corps sont glorieux, divins, transfigurés. Le soleil reçoit ceux qui ont éclairé les hommes de leurs doctrines; Mars, ceux qui sont morts à la guerre sainte; Jupiter, ceux qui ont gouverné le monde, et qui ont pour symbole l'aigle impérial; Saturne, élevé aux dernières solitudes du ciel, ceux qui ont pratiqué la vie solitaire et contemplative (1). Par delà tous ces astres est l'empyrée, où siégent la Vierge et les anges. Puis tous ces cercles réunis se confondent en une rose mystique, au centre de laquelle Dieu se révèle, lien des accidents et de la substance, triple et un, et offrant une image de l'humanité (2).

Le paradis brille d'un éclat continu, et semble participer de cette beauté *toujours ancienne et toujours nouvelle* qui se déploie dans la manifestation de Dieu. Béatrix et les personnages qui apparaissent dans ces nouveaux chants, resplendissent de science et de sérénité. Ils jugent les choses humaines avec cette hauteur de vues et cette ampleur d'autorité que doit donner l'initiation aux choses divines. Pourquoi faut-il que ces immortelles créations soient parfois mêlées d'ardentes satires, et que, même au sein des sphères éternelles, le ressentiment du Gibelin vienne embraser la verve du poëte? Il est vrai que, considérées en elles-mêmes, ces hardies conceptions sont presque toujours des morceaux de la plus haute éloquence (3). La raison les repousse, le goût les condamne; le blâme s'efface devant l'admiration qu'elles inspirent.

En déployant le magnifique poëme de Dante, nous

(1) Parad. *passim.*

(2) Parad. XXXIII-115.

(3) Voyez surtout ce magnifique tableau où saint Pierre tonne contre le luxe et les abus de la cour de Rome. Parad. XXXIII-115.

Digitized by Google

n'avons signalé qu'imparfaitement encore le don le plus individuel et le plus précieux du poëte ; don que nul autre ne possède à l'égal de lui, et qui est d'ailleurs le caractère distinctif de la vraie poésie : la puissance créatrice. Dante, tout plein de force et d'être, en répand sur tout ce qu'il touche. Son souffle communique la vie à ce qu'il effleure. Il anime même les créations auxquelles Dieu a refusé le mouvement. Chez lui la nature sent, palpite, respire. *L'univers rit ; les entrailles de la terre s'ébranlent ; la cloche du soir pleure le jour qui se meurt ; les épaules des montagnes se revêtent d'un manteau de lumière ; les villes poussent des palais serrés comme l'herbe ; les trompettes infernales font entendre des sons qui rendent tout tonnerre muet* (1). Dautres fois, au contraire, Dante donne une forme à des esprits et à des vertus purement métaphysiques. L'idée prend chair ; les personnifications abondent, les unes plus ou moins limpides et transparentes, les autres plus ou moins opaques et voilées, toutes servant de vêtement à une pensée morale. *La luxure est une louve maigre toute chargée de désirs ; la méditation, aigle aux plumes d'or et aux ailes étendues, saisit l'âme entre ses serres de feu, et la transporte au ciel ; la colère de Dieu est un épais nuage qui assombrit tout* (2).

Voilà ce qui prête tant de magie à un style toujours pittoresque, souvent sublime, parfois heurté, abrupte, inégal. Mais qu'est-ce que la création de la forme, à côté de celle des immortels épisodes dont l'auteur a semé sa triple épopée? c'est là surtout ce qui fait sa gloire, et ce qui explique les merveilles de sa parole. La beauté de l'expression a toujours suivi la beauté de la pensée.

---

(1) Parad. XXVII-4 *et passim.*

(2) Enf. I-49 *et passim.*

Digitized by Google

On connaît ces grandes pages de l'Enfer, où Dante se montre dans sa sublime horreur : dès le début, ce tableau des régions maudites où les blasphèmes et les cris de désespoir des damnés font un bruit qui *retentit sans cesse dans cet air éternellement sombre, comme le sable quand un tourbillon l'agite* (1) ; — plus loin, cette métamorphose d'ombres et de serpents qui échangent leur substance et se fondent les uns dans les autres, si bien que ce ne sont plus des serpents ni des figures humaines, mais des monstres qui participent de l'un et de l'autre (2); —plus loin encore, cette déchirante agonie où, après avoir vu expirer l'un après l'autre ses enfants et ses petits-fils, Ugolin les appelle pendant deux jours en se traînant sur leurs cadavres, jusqu'à ce que la faim achève ce que n'a pu faire la douleur (3) ; — enfin, toutes ces scènes de désolation et d'épouvante où le Poëte manie avec tant d'art la terreur et la pitié, ces deux grands ressorts de la tragédie, et dont on se repose à peine un instant dans ce délicieux épisode où Françoise nous force à pleurer avec elle, tant le récit de sa faute est naïf et touchant, tant la pudeur en embellit l'aveu (4) !

Les grandes scènes du Purgatoire sont beaucoup moins connues. Elles auraient droit à moins d'indifférence. Quoi de plus ravissant que ce petit drame lyrique où, au bord de la mer qui baigne la montagne des expiations, un ancien ami de Dante, Casella, évoquant les souvenirs de ce monde terrestre, lui chante, au milieu des âmes attentives, sa première *canzon* d'amour (5) ! — Et cette rencontre de Sordel et de Virgile qui, au seul nom de leur

(1) Enf. III-28.
(2) Enf. XXV-46 et suiv.
(3) Enf. XXXIII-1 et suiv.
(4) Enf. V-73 *in finem.*
(5) Purg. II-76 et suiv.

Digitized by Google

commune patrie, échangent un si chaleureux accueil, et dont l'effusion patriotique, rappelant au Poëte les dissensions qui déchirent son pays, lui inspire une de ses plus belles imprécations (1)! — Puis les épanchements versés dans son sein par cet autre ami de sa jeunesse, Forèse, qui ne se console de la perte de sa Nella qu'en répétant sans cesse ses louanges (2)! — Puis enfin ce grave entretien de Dante et du peintre Odérisi, où, au sujet des vicissitudes des arts et de la vanité de la gloire humaine, le Poëte recueille de la bouche de son interlocuteur ces belles et mélancoliques paroles : « Votre renommée est comme la » couleur de l'herbe qui vient et s'en va, que flétrit et » décolore ce même soleil qui la fait sortir verte du sein » de la terre (3)! »

C'est dans le Paradis que l'analyse devrait faire ressortir les beautés les plus sublimes et jusqu'à ce jour les plus mystérieuses de l'imagination du Poëte. Mais comment l'y suivre, sous les rayonnements éclatants d'une pensée qui ne recule pas devant l'infini lui-même? Qu'il nous soit permis du moins de rappeler les trois chants célèbres où se trouve, avec l'histoire abrégée de Florence, ce naïf tableau de ses anciennes mœurs, qui trahit le culte de Dante pour les affections domestiques, et qu'on ne peut lire sans être attendri (4). Puis, si nous essayons de nous élever vers ces sphères radieuses qu'il a inondées de lumière et de gloire, nous y verrons, dans une auréole de grâce qui détruit et consume tout ce qu'elle a d'humain, Béatrix se transfigurer et symboliser la science des choses divines. Quelle femme reçut jamais, après sa mort, un plus noble et plus touchant

(1) Purg. VI-76 et suiv.
(2) Purg. XXIII-85 et suiv.
(3) Purg. XI-115.
(4) Parad. XV-97 et suiv.

Digitized by Google

hommage ? C'est un exemple peut-être unique du parti qu'on pourrait tirer en poésie de la combinaison dans un même personnage d'un être allégorique et d'un être réel. Et l'effet mélancolique et attachant qu'il produit dans la Divine Comédie, où il est la source des plus hautes beautés poétiques, aurait sans doute engagé à l'imiter, s'il n'y avait quelque chose d'inimitable dans ce qu'une sensibilité profonde peut seule dicter au génie.

Que dirons-nous de cette étendue de connaissances qui généralise dans Alighieri toute la science de son époque, qui lui permet de discuter avec autorité les opinions des anciens, et lui fait entrevoir quelques-unes des découvertes de ces derniers siècles ? Voyez quelle intuition profonde ! Tantôt il devine le principe de la gravitation, et considérant le centre de la terre comme un centre universel d'attraction, il veut que du fond de l'abîme on soit forcé de tourner sur soi, pour monter à la surface opposée (1). Tantôt il énumère les étoiles de l'hémisphère austral, qu'il n'a pu connaître qu'au contact des savants arabes. Ailleurs il examine la question de la voie lactée, réfute l'opinion irréfléchie qui la considère comme un amas de vapeurs, et incline à croire « que la voie lactée » se compose d'une multitude d'étoiles fixes, si petites » que nous ne pouvons les distinguer à cause de leur » éloignement ; d'où il suit que nous apercevons seulement » la blancheur qui résulte de leur réunion (2). » N'est-ce pas comme un pressentiment de Newton et d'Herschell ?

Dante ne peut être classé après coup dans aucune famille d'intelligences. Il forme, au contraire, un type primitif auquel il faut rapporter, pour les juger, les esprits les plus spontanés, les plus vigoureux. Le com-

(1) Inf. XXXIV-110.
(2) Convito, part. II.

Digitized by Google

parez-vous à Homère? Vous trouvez dans le Poëte grec cette même force de poésie grande et créatrice qui peint toute l'humanité à une époque; mais Dante s'élève au-dessus de l'humanité terrestre; Il embrasse la destinée de l'homme dans la vie future, aussi bien que dans cette vie d'un jour. L'assimilez-vous à Shakespeare? Mais l'Anglais ne représente que l'idée humaine; l'Italien reflète en outre l'idée divine: Dante, c'est la fusion, dans les arts de la société catholique, de tous les ornements poétiques des sociétés païennes; Shakespeare, c'est l'intersection du moyen âge religieux qui finit, et de l'ère analytique qui commence; c'est déjà le doute, et par conséquent une vague aspiration vers le néant. — N'en est-il pas de même d'Eschyle, de Milton, de Corneille? Pour les caractériser, ne pourrait-on pas dire qu'ils ont quelque chose de dantesque?

Le génie italien tout entier s'épanouit sur le génie de Dante comme sur son tronc naturel : plus il manifesta de respect et d'amour pour cet esprit sublime duquel il relevait, plus il approcha de la perfection; en sorte qu'on peut juger de sa gloire par sa reconnaissance même. L'histoire littéraire de la Péninsule n'est qu'un long hymne en l'honneur d'Alighieri. Depuis Pétrarque jusqu'à l'Arioste, depuis le Tasse jusqu'à Alfieri et à Monti (1), tous les grands artisans de la poésie italienne se sont rattachés à ce père puissant de leur art. L'orgueil des Florentins éclata, après leur injustice. Sur la tombe à peine fermée à laquelle ils essayèrent vainement de disputer les cendres de leur proscrit, ils instituèrent une chaire publique pour expliquer son poëme, qui était l'expression étonnante de leur gloire jusque dans la satire de leurs vices. Ils ordonnèrent que dans leur cathédrale,

(1) Pour les quatre premiers, *passim*; pour Monti, voy. surtout sa *Basvilliana*.

Digitized by Google

d'où étaient bannies les armoiries mêmes des nobles, on plaçât, face à face avec la majesté de l'Eternel, l'image de celui qui en avait sondé les secrets et révélé les splendeurs inénarrables. De l'Italie, ce culte a été transporté aux nations étrangères; et toutes les fois que les peuples de l'Europe, se débarrassant des lisières d'une poésie convenue, ont cherché dans leur propre cœur la source de leurs impressions poétiques, ils ont rencontré Dante sur leur route. C'est à lui que Milton a emprunté quelques-unes des plus belles inspirations de son Paradis perdu (1); c'est à lui que Byron a dérobé les fleurs les plus suaves de son Don Juan (2).

Ce ne sont pas seulement les lettres et la poésie qui ont reproduit les conceptions de Dante. Les beaux-arts en ont donné des images vivantes, qui, même par les mains les plus fières, n'en ont jamais effacé la grandeur. Les murs vénérables du *Campo Santo* de Pise, sont comme un livre où les artistes chrétiens de l'Italie ont tour à tour témoigné de l'étude profonde qu'ils avaient faite de la Divine Comédie, et de leur respect enthousiaste pour son auteur. Que dis-je! L'Italie entière est comme couverte de ces éclatants hommages que le génie de la peinture a rendus au génie de la poésie. Depuis les mosaïques de Torcello (3) jusqu'à celles de Palerme, depuis les fresques divines de *l'Arena* de Padoue jusqu'aux pâles débris de *l'Incoronata* de Naples, tout retrace aux yeux du voyageur l'universelle admiration de la Péninsule pour le prince de ses Poëtes. Michel-Ange, dans son *Jugement dernier*, résuma toutes ces imitations, sans en éclipser le modèle. Le pinceau de l'artiste semble lutter d'énergie avec l'expression du Poëte. Nous retrouvons

(1) Parad. Lost. *passim.*
(2) Fin du Chant II.
(3) Près de Venise.

Digitized by Google

dans l'œuvre de Buonarotti les personnages que l'auteur du divin Poëme a placés dans son Enfer. Ce sont les mêmes traits, les mêmes physionomies; c'est la même réprobation empreinte sur leurs fronts. En présence de ce drame immense, on se croit transporté dans cet abîme où le criminel aux prises avec le châtiment, appelle vainement l'espérance à son aide. Et si nous portons nos regards vers les splendeurs divines, quelle majesté dans l'attitude du Très-Haut! quelle sérénité dans la contemplation des Saints et des Anges! quels accents de triomphe parmi les Martyrs! Quand ses créations n'auraient enfanté qu'un tel chef-d'œuvre, Dante serait encore immortel (1).

Les derniers jours du Poëte furent marqués du même contraste de malheur et de gloire qui l'avait tour à tour frappé et couronné. Il s'éprit de nouveau pour la vie active. Il essaya, tout haletant encore de ses tristes pérégrinations, de *manger le pain amer et de monter les escaliers* des princes chez lesquels il n'avait essuyé que des dégoûts (2). Accueilli successivement par Can Grande, podestat de Vérone, par les marquis de Malaspina, puis par Guido, prince de Ravenne, il se vit, dans l'une de ces cours, mis en parallèle avec un bouffon, et il supporta cet outrage avec sérénité, parce qu'il se souvenait d'un parallèle plus odieux dans une passion plus cruelle que la sienne. Chargé par Guido de conduire une négociation difficile avec la république de Venise, il s'achemina vers cette orgueilleuse cité. L'échec qu'il éprouva acheva de bri-

(1) Voyez, pour les passages qui ont littéralement passé de la Divine Comédie dans la fresque de la chapelle Sixtine : Enf. III-99... *Ibid.* III-111... *Ibid.* XXXII-127.

(2) Tu proverai si come sa di sale
Lo pane altrui, e com'è duro calle
Lo scendere e'l salir per l'altrui scale.
(Parad. XVII-58.)

Digitized by Google

ser son âme : il ne souhaita plus que de s'endormir dans la tombe. C'est alors que *la gloire commença à lui apparaître :* gloire terrestre, si l'on veut, mais qui était pour lui le présage d'une destinée immortelle. De toutes les villes d'Italie, des voix amies faisaient entendre des acclamations unanimes ; des mains empressées tressaient pour lui cette couronne poétique, rêve de son ambition. A Ravenne, où l'on préparait le laurier pour son front, Dante se vit entouré d'admirateurs; un moment il put réunir dans ses bras, deux de ses fils et cette fille bien-aimée, cette Béatrix dont le nom lui redisait l'ange de ses premières visions. Mais les empressements de l'amitié, mais le bruit éclatant de la renommée et les pures étreintes de la tendresse filiale, rien ne put réveiller cette âme que le découragement avait glacée. Alighieri mourut au milieu des apprêts de son couronnement, comme Torquato Tasso, cette autre victime de l'amour et de l'ingratitude. La munificence des princes lui éleva un mausolée; le respect des savants y grava ses louanges; l'admiration des Poëtes y déposa le laurier sacré; et la piété plus ingénieuse du peuple le couvrit de la bure de saint François, suaire du monde, langes de l'éternité !

Et maintenant que nous ne craignons plus de voir notre poëte enveloppé du linceul funèbre de l'oubli, si nous reprenons, selon la succession des faits, l'ensemble de sa destinée, nous le verrons couronner par la poésie des sentiments et des idées qui avaient fait le fond de sa vie, avant de devenir le sujet de son poëme. Dante aima Béatrix et Florence. Heureux par les rêves qui lui représentaient la première, poursuivi par la haine inflexible qui animait la seconde, c'est de ses extases et de ses colères qu'il composa la lave brûlante de son génie. Il mérita d'être le plus grand des poëtes, parce qu'il fut le plus sérieux des hommes.

Digitized by Google

Après avoir perdu Béatrix, il la cherchait dans les lieux où il l'avait adorée, dans les études par lesquelles il voulait se rendre digne de se parer de son nom. Se délivrant peu à peu des chaînes pesantes qui l'attachaient à la terre, il finit par élever sa contemplation jusqu'au ciel, où il voyait cette âme bienheureuse. Il y demeura fixé par elle; et participant, dès cette vie, aux joies immortelles dont il la sentait inondée, il exhala ses ravissements ineffables dans les chants du *Paradis*.

Mais la colère que lui inspira la sentence d'exil prononcée contre lui par son ingrate patrie, alluma, au contraire, dans ses entrailles le feu des brasiers éternels. Florence, qui avait vu s'épanouir les premières fleurs de sa poésie, Florence toute pleine de la gloire qu'il s'était acquise dans la conduite de ses destinées, ne fut plus désormais que la cité des pleurs et comme un cratère de l'abîme. C'est là qu'il puisa son *Enfer*.

Par quelle puissance inouïe parvint-il à unir ces deux extrêmes de l'amour et de la haine, de l'enthousiasme et du désespoir ? Ce fut un secret entre lui et le Dieu qui lui donna une âme plus vaste que celle des autres hommes, pour y empreindre une image plus accomplie de sa grandeur et de sa majesté. Doué des plus beaux dons que le Créateur ait départis à l'homme, Dante les cultiva avec un infatigable labeur. Les œuvres toujours présentes des anciens, le livre toujours ouvert de la nature, les conversations du voyage, les disputes de l'École, l'ardeur des veilles, l'aiguillon de la misère, l'inspiration des larmes: Dante connut, éprouva, sollicita tout ce qui trempe et féconde la pensée. La poésie antique, la science sacrée du moyen âge, les premières langues naissantes des temps modernes : il plia, il façonna tout à l'usage de son œuvre impérissable. Il en composa l'unité de la diversité même des connaissances humaines; il sut rapprocher ce que d'ordinaire l'esprit divise, fondre ce que la nature elle-

Digitized by Google

même semble avoir opposé. Les cris de son cœur déchiré se changèrent en une sublime harmonie, qui a bercé l'enfance des nations européennes et qui vient aujourd'hui consoler leur vieillesse.

Dante fut l'ennemi de la France. Il a diffamé ses princes, avili ses enfants, calomnié ses sentiments généreux. Par ces blasphèmes, qui accusent la civilisation elle-même, il a mérité d'attendre longtemps sur le seuil de notre patrie la justice tardive qui lui est enfin rendue. Même au temps où il faisait l'admiration des autres peuples, il ne trouva chez nous que des froideurs; et un de nos rois, fatigué de l'entendre insulter aux gloires de la France, faisait suspendre la lecture de son poëme (1). Cette proscription nouvelle, qui a duré trois siècles, et qui complète les malheurs du Poëte et ses expiations, vient enfin de cesser. Il appartenait d'en effacer les dernières traces, au corps illustre qui, sans interrompre ses sages traditions, peut montrer à la France l'élève le plus glorieux de son antique poésie dans le détracteur passionné de son génie politique. C'est ici, c'est en présence de ces Fleurs, décernées au nom des créateurs de la poésie provençale, qu'il nous est permis de comprendre la solidarité et d'achever la réconciliation du grand poëte et de la grande nation qui, il y a cinq siècles, au milieu du laborieux enfantement des temps modernes, se méconnurent et se persécutèrent mutuellement. Dante, qui nous a haïs autant qu'il a aimé Béatrix, reflète cependant notre esprit, auquel il doit plus encore qu'à sa passion pour cette femme adorée. Il modela sa pensée sur la théologie du moyen âge, dont la France était la lumière; il emprunta le culte chevaleresque de la femme aux Troubadours, que la France réclame aussi comme ses enfants; il adopta leur système poétique, et c'est sur

(1) François I.er

Digitized by Google

leurs rhythmes qu'il façonna ses vers. Ainsi attaché à notre patrie par le fond à la fois et par la forme de ses idées, il est vraiment bien plus français que la foule de ces écrivains qui n'ont saisi que les sentiments les plus fugitifs de l'époque la plus corrompue de notre histoire. Puisse-t-il reprendre droit de cité chez nous, qui l'avons privé des droits de sa cité natale ! Les temps sont arrivés où la France, sans renoncer aux lumières qu'elle a recueillies dans la durée des âges, revient à ces grandes préoccupations de l'infini, à cette sérieuse contemplation de l'absolu, qui ont rempli sa vigoureuse adolescence. Contemporain de ce moment de sa vie, Dante l'aidera à en retrouver les profondes et salutaires impressions. Le christianisme, qui balaye devant lui tous les fades souvenirs de la mythologie antique, reprend son empire sur les imaginations comme sur les esprits. Dante en a fixé les grands symboles avec majesté, avec éclat. C'est à cette source pure qu'il a puisé et l'ineffable idéal de l'amour divin, et cette grâce immaculée dont il a couronné Béatrix. C'est dans cette religion, faite pour éclairer toutes les profondeurs de la nature en effaçant toutes ses taches, qu'il a trouvé le sujet et la forme de cette immense épopée dont l'humanité remplit les scènes, qui a pour unité de lieu l'infini, pour unité de temps l'éternité ! C'est cette poésie sublime des âmes chastes, c'est cette philosophie auguste des intelligences fortes, que Dante vient rappeler aujourd'hui à la France réconciliée, et que la France est destinée à faire régner parmi les nations de l'Occident, dont elle a tour à tour incliné l'esprit dans les voies marquées par la divine Providence !

Digitized by Google

ÉLOGE

DE DANTE ALIGHIERI,

DISCOURS

Qui a obtenu une Violette réservée,

Par M. MAFFRE DE FONTJOYE, Avocat à Beziers.

Dante semble le poëte de notre époque, car chaque époque adopte et rajeunit tour à tour quelqu'un de ces génies immortels qui sont toujours aussi des hommes de circonstance; elle s'y réfléchit elle-même, elle y trouve sa propre image et trahit ainsi sa nature par ses prédilections.

DE LAMARTINE, *Discours de réception à l'Académie française.*

..... Poëma sacro,
Al quale ha posto mano cielo e terra.

PARADISO, chant 25, tercet 1.

La Divine Comédie est un poëme, conçu dans une angoisse d'amour, développé dans un songe et dans un vœu d'amour, laissé pendant le cours des affaires, et repris ensuite dans un retour à l'amour: ce poëme dure plus de trente ans dans le cœur d'Alighieri; il s'y transforme, se fortifie et s'élève toujours davantage, jusqu'à ce que le vœu accompli, l'ouvrage et la vie du poëte se terminent ensemble.

(Le comte César Balbo, dans la vie de Dante, publiée à Turin en 1839, passage traduit par M. Artaud, dans son Histoire d'Alighieri, page 211.)

La première année du quatorzième siècle, Rome offrit à l'univers chrétien un magnifique spectacle (1). Boni-

(1) Bonifacio ottavo fece in anno 1300, grande indulgenza in questo modo che chiunque romano visitasse in frà tutto detto anno continuando trenta di le chiese di beati Apostoli Pietro et Paolo, e per quindi l'altra universale gente che non fossero Romani, a tuti fece

Digitized by Google

face VIII, ce dernier émule de Grégoire VII, appelait l'Europe entière au tombeau des saints Apôtres; l'Europe répondait à son appel, et versait sur l'Italie des milliers de fidèles. Enfants régénérés de ces barbares si souvent écrasés, mais toujours renaissants pour la ruine du nom romain, ils venaient échanger les haines de leurs pères contre le sentiment d'une auguste fraternité; tous redisaient le même symbole, et saluaient de leurs acclamations le soleil de l'unité catholique, alors à son apogée. Sur cette foule travaillée par une foi vive, le successeur de Pierre répandait les bénédictions du ciel; il semblait à ces âmes altérées de biens invisibles, que l'éternité avait fait irruption dans le temps; tout dans la ville éternelle nourrissait d'ailleurs cette illusion sublime: et la multitude aux langages divers, se pressant dans ses basiliques, comme au dernier jour dans la vallée du jugement, et cette Rome dont les éloquentes ruines proclament le néant des grandeurs humaines.

Au milieu de cette foule accourue à l'appel du Pontife, un homme se rencontra, à la démarche grave, à la parole brève et énergique; ses traits, empreints de force et de majesté, étaient de ceux que Michel-Ange aimait à tailler dans le marbre (1). Comme Archimède, cet homme avait le pouvoir d'isoler son âme des bruits du monde,

---

piena e intera perdonnanza di tutti suoi peccati per la qual cosa, gran parte de cristiani che allora viveano, fecero il detto pellegrinaggio, cosi femmine come uomini di lontano e di diversi paesi e di lungi e d'appresso, e fù la più mirabil cosa che mai si vedesse, che al continuo in tutto l'anno durante avea in Roma altre al popolo Romano dugento migliari de pellegrini. (Giovanni Villani, lib. 8, c. 36, p. 311.)

(1) Fu nostro poeta di statura mediocre, e poi che alla matura età fu pervenuto andò alquanti curvetto, ed era il suo andare grave e mansuetto, il suo volto fu lungo e il naso aquilino e gli occhi anzzi grossi che piccioli, le mascelle grandi, e dal labro di sotto era quello di soprà avanzata, e il colore era bruno, e i capegli e la barba spessi, neri e crespi, e sempre nella faccia malinconico e pensoso. (Boccacio vita di Dante).

Digitized by Google

puis d'y rentrer tout à coup quand les besoins de la patrie le réveillaient à la vie active. Les solennités de Rome répondaient à ses idées les plus chères, aux préoccupations de toute sa vie; car si l'œuvre qu'il méditait était ébauchée, il lui manquait encore le vaste horizon que la pensée catholique pouvait seule lui donner. Cet homme c'était le Dante; son œuvre, la Divine Comédie (1).

Ce qui distingue éminemment cette belle création de toutes les fictions poétiques, c'est l'art avec lequel Dante s'est mis en scène dans le grand drame qu'il écrivit pour l'humanité. L'épopée catholique est une œuvre vivante, toute imprégnée des amours et des haines du Poëte; à côté de l'imagination qui invente, marche le souvenir d'un bonheur profondément senti, et de réelles infortunes. Le Gibelin, le proscrit, l'amant de Béatrix, a imprimé sur son poëme d'ineffaçables traces; Dante est tout entier dans son œuvre, et l'humanité avec lui.

Retracer à grands traits la vie du poëte, c'est en quelque sorte révéler les secrets de son génie. Mais pour reproduire dans toute sa vérité cette grande figure, il faut remonter les siècles passés, s'asseoir aux écoles du moyen âge, comprendre les préjugés et les besoins de cette époque, vivre de ses passions, et assister au réveil des communes italiennes si précoces pour les beaux-arts et la liberté. Alors seulement celui qui fut l'écho de ces grandes choses, nous apparaîtra tel que la nature et son siècle l'avaient fait.

Il n'est pas de grand homme qui ne soit tributaire de

---

(1) Dante fut déterminé sans doute par la publication du Jubilé à choisir l'année 1300 pour son voyage mystérieux, soit qu'il eût entrepris son poëme avant ou depuis cette époque. C'était un moment favorable pour visiter l'empire des morts que le point qui séparait un siècle d'avec l'autre et les hommes de deux générations; il y avait de plus dans cette fête séculaire quelque chose qui frappait l'imagination. (Ozanam.)

Digitized by Google

son époque; il peut lui être donné de devancer ses contemporains, mais il ne saurait échapper à leur influence. Voyons ce qu'était l'Europe lorsque Dante naquit, et nous saurons bientôt ce qu'il pouvait être lui-même. Vers la fin du treizième siècle, une agitation extraordinaire se manifestait dans les esprits; après le flux des croisades, l'Europe se repliait sur elle-même, riche de tout un monde d'idées puisées au tombeau du Christ; de ce tombeau civilisateur devait surgir une fois encore la liberté humaine, sublime résurrection qui emporta la société féodale, comme elle avait effacé la société antique. La France qui la première avait donné le signal de la guerre sainte, trouvait dans ses progrès intellectuels et politiques une large compensation aux désastres de ses armées. Entre les mains de saint Louis, les débris de la croix devenaient un instrument de civilisation, le duel judiciaire qui traitait le droit en gladiateur disparaissait de nos codes, la justice allait devenir l'attribut du souverain, l'unité se révélait au sein de l'anarchie expirante: en Angleterre, les communes entraient au parlement; en Espagne, la nation accomplissait une double tâche, elle purgeait son territoire et s'assurait d'immortels priviléges; l'esprit d'émancipation travaillait alors tous les peuples.

L'Italie marchait la première dans la voie des réformes politiques; cette terre aux nobles instincts se couvrait de florissantes républiques nées du travail et de l'industrie; les Césars d'Allemagne avaient cessé de peser sur elles; par la mort de Frédéric II et les déchirements de l'empire, allait s'éteindre la lutte gigantesque commencée par Grégoire VII, continuée par Alexandre III et Innocent IV. Encore un dernier effort, et la victoire était acquise aux pontifes romains, et aux Guelfes partisans de la liberté. Seul, du fond de la Sicile, Mainfroi, animé de haines héréditaires, était alors l'âme et le soutien de

Digitized by Google

la faction gibeline, et venait d'écraser ses adversaires à la sanglante journée de Montaperti; mais c'était là son dernier triomphe; un prince français, Charles d'Anjou, accourait pour lui ravir la couronne usurpée sur Conradin; Mainfroi succombait à Bénévent, et le protectorat de la maison d'Anjou remplaçait en Italie la domination germanique.

Les noms de Guelfe et de Gibelin étaient restés, mais l'objet de la lutte n'était plus le même. Le combat devait s'engager désormais entre la noblesse et le peuple; la noblesse convoitait l'héritage des Césars, le peuple voulait utiliser ses victoires: n'avait-il pas combattu pendant trois siècles pour l'émancipation de l'Italie? Si la cause aristocratique triomphait à Milan avec les Visconti, elle succombait à Sienne, à Pise, à Padoue, à Florence. L'ère du travail et de l'industrie commençait; pour s'élever aux dignités de l'état, la noblesse dut déroger et embrasser une profession mercantile. Les artisans de Florence blasonnaient leurs étendards à la manière des gentilshommes (1), se groupaient en associations formidables, et mettaient à leur tête un gonfalonnier de justice, inexorable vengeur des injures reçues; de violentes réactions accompagnaient ces rigoureuses réformes, et la cité était en proie à toutes les horreurs de l'anarchie.

---

(1) Ed ordinarono, che ciascuna delle arti maggiori avessono consoli e capitudini, e ciascuna avesse gonfalone ed insegna, accioche se nella cittade si levasse niuno, con forza d'arme, sotto i loro gonfaloni fossonno alla difesa del popolo del comune, e le insegne delle sette arti maggiori furon queste. I giudici e notari azzuro ed una stella grande ad oro. — L'arte di Calimala di panni franceschi, il campo rosso con una aguglia d'oro; i cambiatori, il campo vermiglio e fiorini d'oro ivi entrò seminati; l'arte della lana, il campo vermiglio entrovi un montone bianco; i medici e speziali, il campo vermiglio i vi entro Santa Maria con suo figliolo in collo. L'arte dé seitaivoli e merciai, il campo bianco ivi entro una porta rossa per lo titolo di porte santa Maria. I pelliciai, il campo azzuro e ivi entro un *Agnus Dei*. (Villani, lib. 7, c. 13.)

Digitized by Google

Au milieu de ces déchirements, naquit le créateur de l'Épopée catholique. Sous le souffle embrasé des révolutions éclosent les âmes extraordinaires; on aime à contempler les héros de ces temps orageux, natures indomptables, emportées par la conviction et le dévouement. Né avec une âme impétueuse et hautaine, Dante devait se faire une large part dans le gouvernement de l'état. Guelfe ou Gibelin, sa place était marquée au premier rang; mais peut-être eût-il souillé sa mémoire par de coupables excès, si l'amour n'eût corrigé l'âpreté de son caractère; sans le souvenir de Béatrix, celui qui chanta l'horrible vengeance d'Ugolin, n'eût point soupiré les douleurs de Françoise; l'amour seul pouvait lui expliquer les tendres angoisses de l'amour.

Il avait neuf ans à peine quand il vit Béatrix; à cet âge d'égoïsme où l'homme n'existe que pour lui-même, Dante naissait à la double vie du cœur, qui confond deux âmes dans une seule. Au milieu d'une fête, sous les tièdes haleines du printemps, ces enfants se connurent et s'aimèrent (1); leur âge était pareil; leurs pères d'une naissance égale. Douée d'une beauté remarquable que rehaussaient les charmes d'une pudeur naïve, la fille de Folco Portinari apparut au poëte comme un ange égaré sur la terre, mais dont les pensées et les désirs sont au ciel. La passion d'Alighieri pour la vierge florentine naquit impétueuse et soudaine; il nous apprend lui-même, qu'à la vue de Béatrix, il s'écriait, comme la Sibylle antique: Le Dieu! voici le Dieu! et que toutes les facultés de son âme s'inclinaient frémissantes et respectueuses devant leur souveraine absolue (2). Désormais l'image de

(1) La quale Beatrice oltre ad esser bellissima, era assai leggiadretta secundo l'usanza fanciullesca, e ne' suoi atti assai gentile è piacevole moltò, con costumi e con parole assai più gravi e modesti che il suo picciolo tempo non richiedeva. (Boccacio, Vita di Dante.)

(2) Lo spirito della vita, il quale dimora nella segretissima camera

Digitized by Google

la femme si noblement aimée ne le quittera plus; elle présidera à ses travaux, le suivra dans ses lointains voyages, le consolera dans l'exil, le fera rougir de ses fautes, et se transfigurant devant lui, se posera comme le type éternel et immuable de la science même de Dieu.

Éclose de l'amour, comme une fleur de sa tige, la poésie versait ses plus doux parfums dans l'imagination d'Alighieri. Célébrer son amie par de gracieuses ballades et d'harmonieux sonnets, dérober à la foule indiscrète les profondes joies de son cœur, tels furent les soins de sa première jeunesse. Mais le bonheur n'est ici-bas que l'hôte d'un jour; le ciel ne fit que montrer Béatrix à la terre; il la rappelait, au printemps de sa vie, dans tout l'éclat de sa beauté, dans toute la fraîcheur de ses vertus. Alors un vide immense se fit dans l'âme du poëte; il n'a fallu rien moins pour le remplir que les trésors accumulés de la science et les vives sollicitudes du pouvoir; encore même au-dessus de ses pensées plana toujours l'image de la Sainte. En effaçant en elle tout ce qui tenait de la terre, la mort, par son prestige souverain, la couronna d'une céleste auréole. Dans l'ombre des nuits, l'habitante des cieux visitait la couche du poëte, les mains pleines de songes pieux et de salutaires inspirations; sous l'ineffable reflet des rayons éternels, la beauté de Béatrix brillait d'un si vif éclat, qu'Alighieri, confus de son impuissance, sentait la lyre échapper de ses mains. Comment atteindre à la sublimité du modèle? qui lui donnera des couleurs assez brillantes pour peindre ce qu'il a vu? la langue de l'homme parlera-t-elle les mystères de l'éternité? Se recueillant dans un effort sublime,

---

del cuore comminciò a tremar si fortemente che disse queste parole « *Ecce Deus fortior me, veniens dominabitur mihi.* » (Dante, Vita nuova.)

Digitized by Google

Dante accepte le défi; la tâche est immense, mais son génie est grand, son amour plus puissant encore. Il s'écrie : « Si Dieu me donne quelques années, je dirai » de Béatrix ce qui n'a été dit d'aucune autre! » Dieu lui octroya ce qu'il demandait, et la Divine Comédie est venue acquitter sa dette et réaliser ses espérances (1).

Dans ces simples paroles de la Vie nouvelle, est déposé le germe de l'Épopée catholique. Nous le verrons bientôt se développer et grandir sous les influences les plus diverses; inspiré par l'amour, fécondé par la science et couronné par l'infortune, le divin poëme est le miroir fidèle de la vie de son auteur, comme le fleuve réfléchissant l'image accidentée de ses rives, sombres forêts, rochers menaçants, prairies émaillées de fleurs.

Dès qu'avec l'amour de Béatrix, Dante se sentit poëte, sa passion pour le beau devint un véritable culte. Quelque forme que la poésie empruntât, elle subjuguait son admiration; il la retrouvait sur les toiles vivantes de Giotto comme dans les chants de Casella; le successeur de Cimabüé vécut dans l'intimité d'Alighieri. Ainsi s'écoulait l'enfance du Poëte, au milieu des beaux-arts dont l'Italie était déjà si fière; avec la peinture, l'architecture renaissait; à Florence, Arnolfo jetait dans les airs la coupole que devait achever Brunelleschi pour l'inspiration de Michel-Ange, et André de Pise ciselait les portes du baptistère, seul monument de la patrie que l'exilé regrettera un jour (2).

---

(1) Se piacere sarà di colui in cui tutte le cose vivono che la mia vita per alquanti anni perseveri, spero di dire di lei quello che ma non fu detto d'alcuna. (Dante, Vita nuova.)

(2) Arnolfo dirigea, depuis l'an 1284 jusqu'à l'an 1300 qu'il mourut, la construction à Florence de la loge des Prieurs, de l'église de Santa Croce, et de celle plus magnifique encore du Dôme ou de Santa Maria del Fiore. Cette église ne fut point achevée par Arnolfo, mais la première idée de sa coupole égale en grandeur celle de Saint-Pierre du Vatican. Ser Felippo Brunelleschi la termina. Michel-Ange a rendu

Digitized by Google

De tous les arts de l'imagination, la poésie fut le seul que l'Italie recueillit sur une terre étrangère. Bien avant que la Péninsule eût des poëtes, le midi de la France retentissait du chant des troubadours. Comme les rapsodes des temps antiques, ils allaient visitant le palais des rois, le donjon du chevalier, l'humble chaumière du serf; aux uns ils redisaient la gloire de leurs ancêtres, les hauts faits des croisades, les tendres inquiétudes de l'amour; ils apportaient aux autres l'espérance et comme l'annonce de jours meilleurs. Docile à l'empreinte de leur génie, la langue romane se pliait aux tons les plus divers; délicate et passionnée sur la lyre d'Arnault Daniel et de Pierre Vidal, dans la bouche de Bertrand de Born elle éclatait comme le clairon des batailles. Debout sur les créneaux de Hautefort, le Tyrtée de l'Aquitaine versait dans tous les cœurs la rage des combats et armait le fils contre le père. C'est qu'au douzième siècle, les troubadours étaient déjà une puissance; les Comtes de Provence et de Toulouse avaient accueilli avec faveur ces apôtres de la poésie; à la cour de ces princes l'intelligence eut aussi ses tournois. Cependant la renommée des troubadours avait franchi les Alpes. Attirés en Italie par les marquis d'Este et de Montferrat, les seigneurs de Malespine et de Vérone, ils imposèrent l'idiome de leur pays aux poëtes de la Péninsule. La domination de ces étrangers dura près d'un siècle. Honteuse de cette langue empruntée, l'Italie voulut avoir enfin sa poésie natio-

---

un hommage éclatant à ses devanciers; il a choisi lui-même la place de son tombeau, à Santa Croce, de telle manière que les portes du temple étant ouvertes, de son cercueil on peut voir l'admirable coupole d'Arnolfo et de Brunelleschi. (Sismondi. — Histoire des Républiques italiennes.)

— Les portes du Baptistère de Florence, auxquelles travailla, vers la même époque, André de Pise, forment une des ouvertures du Baptistère; à une autre sont les portes de Guiberti, que Michel-Ange jugeait dignes de servir de portes au Paradis. (Le même.)

Digitized by Google

nale; la première réaction se fit en Sicile, à la cour de Frédéric II. Bientôt le mouvement se communique à la Toscane et à tout le nord de l'Italie. Le milieu du treizième siècle voit surgir Guittone d'Arezzo, Bonagiunta de Lucques, Guinicelli de Bologne. Nous touchons aux contemporains de Dante; Brunetto Latini, son maître, Guido Cavalcanti, son ami, cultivent avec succès la poésie italienne; mais aucun d'eux n'ose ou ne peut s'élever à la sublimité du poëme épique : cette palme est réservée à la main de Dante. Comme ses devanciers et ses contemporains, il compose d'abord des sonnets et des ballades; mais bientôt, aigle au vol impétueux, il plane sur toutes ces têtes, et couvre du bruit de ses ailes la voix énervée des ménestrels d'Italie.

Comme il fallait à cet homme extraordinaire un instrument digne de ses hautes pensées, la langue de ses contemporains ne lui parut point assez belle; alors, en vue de la Divine Comédie, fruit des méditations de sa vie entière, il conçut le projet de réformer l'idiome de son pays. Toute grande conception littéraire a été marquée par un progrès dans le langage : si le temps aide avec lenteur et par de timides essais au perfectionnement des langues, l'impatience du génie, qui ne saurait attendre, le devance hardiment, et fait en quelques années l'ouvrage de plusieurs siècles. Au premier rang des écrivains réformateurs est inscrit le nom d'Alighieri ; la langue italienne lui doit tout, sa pureté, sa douceur, son harmonieuse souplesse, et surtout cette mâle énergie dont il emporta le secret au tombeau.

En écrivant son livre *de l'Éloquence vulgaire*, Dante nous a révélé l'itinéraire de son génie. Après avoir embrassé d'un regard rapide la diversité des langues qui se partagent l'Europe, le Poëte met en relief les traits frappants de ressemblance que l'italien, l'espagnol, le français et le provençal ont puisés dans le sein d'une mère

Digitized by Google

commune; puis il soumet au creuset de la critique les nombreux idiomes de l'Italie au treizième siècle. Du phare de Messine à Venise, de la Méditerranée à l'Adriatique, il n'est pas de contrée dont il n'ait scruté le langage; il interrogea vainement tous les peuples de la Péninsule, Vénitiens, Toscans, Siciliens, Lombards; nul ne pouvait lui donner pour son œuvre l'instrument divin qu'il convoitait si ardemment. Que fit alors le Poëte? Succomba-t-il à la peine? fut-il atteint par le découragement? Non; à l'exemple du peintre antique qui fit de sa Vénus un type idéal de beauté, en lui prodiguant toutes les grâces que la nature avare de ses dons dissémine sur une foule de têtes, Dante composa la langue de la Divine Comédie avec ce qu'il avait recueilli de noble, de gracieux, d'énergique, de passionné, tantôt dans un idiome, tantôt dans un autre : c'est l'éclectisme, le discernement d'un grand génie qui produisit cette merveille; si l'Épopée catholique est pour l'univers chrétien une encyclopédie où sont étalées toutes les richesses de la pensée, elle est de plus pour les nations de l'Italie un monument sacré, dans lequel chacune d'elles peut reconnaître la pierre qu'elle a portée.

Il est pourtant une tradition que nous aimons à reproduire, car elle est glorieuse pour notre pays; c'est que Dante, touché des grâces naïves et de l'élégance de nos troubadours, eut un moment la pensée d'écrire son divin poëme en langue romane; et ce n'est pas là une vaine conjecture : le livre *de l'Éloquence vulgaire,* n'est-il pas un précieux recueil de poésie provençale (1)? et dans la Divine Comédie ne voyons-nous pas apparaître Bertrand

(1) Au chapitre 6.e du livre de l'Éloquence vulgaire, intitulé, « *Quod* » *ex cognitione diversorum auctorum perficitur scientia poetandi* » *vulgariter,* » on trouve divers extraits des poëtes provençaux. Dans la Divine Comédie, la prière d'Arnauld Daniel « tan m'abelis vostre » cortes deman. (Purg. ch. 26.)

Digitized by Google

de Born, et Arnault Daniel soupirant dans l'idiome méridional un chant d'adieu d'une ineffable tristesse?

Le poëte devait surtout étancher dans une autre source la soif du beau qui le dévorait. Avant que la renaissance des Lettres eût remis en honneur l'antiquité profane, Dante vouait un culte aux sublimes écrivains de la Grèce et de Rome. L'Homère du christianisme s'inclinait avec respect devant la grande figure de l'Homère païen, que les siècles se transmettent sans altération toujours jeune d'immortalité; qui mieux que Dante pouvait comprendre le génie d'Homère? L'un avait créé l'épopée des temps antiques, l'autre méditait l'épopée des temps modernes; la mythologie devait au premier la séduction de ses brillantes images, le catholicisme allait devoir au second la peinture animée de ses dogmes de miséricorde et de terreur. L'histoire religieuse de l'humanité se partage en deux grandes époques: Homère a chanté celle des fictions, Dante celle des vérités; en deçà du Calvaire l'Iliade, au delà, la Divine Comédie.

Si la majesté du poëte grec subjuguait l'admiration d'Alighieri, les grâces touchantes du cygne de Mantoue captivèrent bientôt ses plus vives sympathies. Virgile est une figure mélancolique et chaste qui, détachée de son siècle, se penche sur l'avenir pour écouter des voix mystérieuses... « Muses de Sicile, prenons un plus noble essor; » chantez la vierge qui revient et la nouvelle race que » le ciel nous envoie. » C'est ainsi qu'il annonce au monde romain le christianisme qui va naître; jamais poëte de l'antiquité ne descendit si avant dans la connaissance de nos mystères; et tandis que l'enfer de l'Odyssée n'est qu'un affreux chaos où justes et coupables se heurtent dans l'épaisseur des ombres, l'enfer de l'Enéide a pour le crime d'horribles châtiments au sein des ténèbres, pour la vertu les champs élysiens qu'une douce lumière enveloppe comme un moelleux vêtement.

Digitized by Google

Virgile avait des droits divers à la prédilection d'Alighieri : sa doctrine de l'éternité des peines convenait merveilleusement à l'orthodoxie du catholique; et puis, quel irrésistible attrait dans sa poésie! c'est dans l'Énéide que le Poëte florentin a puisé le sentiment des beautés littéraires dont il a doté la Divine Comédie; Dante n'hésitait pas à le reconnaître, et disait à son guide, au moment de franchir, avec lui, le seuil de l'éternel abîme : « Vous êtes mon maître, c'est à vous que je dois la » beauté de ce style qui m'a fait tant d'honneur (1). » Disciple de Virgile, il apprit à son école cette heureuse sobriété d'expressions qui ne va jamais au delà de la pensée, et qui pourtant la reproduit tout entière; il dédaignait avec lui l'abondance stérile, la végétation parasite qui étouffe l'idée, décolore l'image, énerve le sentiment; sa touche est tour à tour vigoureuse, rapide, délicate, étincelante; un seul coup de pinceau lui suffit pour tracer un caractère, achever un tableau, et donner à ses figures le relief et la vie.

Pendant que Dante se livrait ainsi avec ardeur à l'étude des Belles-lettres, Florence était en proie à des convulsions presque journalières. Aux quatorze magistrats de la république, le peuple substituait dans une émeute trois prieurs tirés de son sein. Ces prieurs composaient la seigneurie; un gonfalonier de justice, à la tête de mille hommes d'armes, exécutait leurs décrets. Quand les droits du peuple étaient méconnus, la vengeance était aussi prompte que terrible, les maisons de la noblesse étaient démolies en réparation du moindre outrage. Les corporations se multipliaient; les sept arts majeurs ne suffi-

(1) Tu se' lo mio maestro e il mio autore,
Tu se' solo colui da cui io tolsi
Lo bello stile che m'a fatto onore.
(Inf. cant. I.)

Digitized by Google

sant plus à la république, on créa les cinq arts mineurs (1); la démocratie débordait. Deux assemblées exerçaient le pouvoir délibérant : le conseil général de la commune composé des classes pauvres, et le conseil de la seigneurie, ou siégeaient de riches marchands et d'opulents roturiers; mais la véritable puissance résidait dans le premier Conseil; seul il pouvait conférer les dignités et les magistratures; le peuple comprenait, dès cette époque, que celui des pouvoirs de l'état qui dispose de l'ambition et de l'intérêt des citoyens est le seul et véritable maître (2).

Essentiellement démocratique, la constitution de Florence était odieuse aux Gibelins de la Toscane. Exclue des honneurs et des charges du pouvoir, l'aristocratie revendique ses priviléges par la voie des armes; la lutte s'engage à Campaldino. Guelfe par des traditions de famille, Dante combat au milieu de ses concitoyens, qui demeurent vainqueurs. Plus tard, la noblesse ayant tenté de ressaisir son influence, survint le tribunal orageux de Giano della Bella; sous le nom de règlements de justice, des décrets d'une implacable rigueur frappent les partisans de la cause gibeline. Florence connut alors cette loi des suspects qu'une révolution en délire devait renouveler parmi nous. Contre les gentilshommes, il suffisait de la clameur publique pour faire admettre des accusations capitales. Le soupçon seul établissant le crime, les témoignages étaient de trop. Il faut le dire à l'honneur de Dante : quoique uni par le sang à Giano della Bella, il ne partagea pas les excès de l'audacieux tribun; il désirait ardemment l'indépendance de sa patrie, mais il abhorrait

(1) L'altre cinque arti s'ordinarono quandò si criò in firenze l'uffizio de' priori delle arti. (Villani, livre 7.)

(2) Nel consiglio generale si davano le castellerie, le dignita e uffici piccioli e grandi. (Villani.)

Digitized by Google

l'injustice; à ses yeux, le hasard de la naissance ne méritait ni privilége, ni défaveur, et tout en rappelant ses aïeux, il comparait la noblesse à un manteau que le temps raccourcit et dévore, si une main vigilante ne répare les outrages de chaque jour. Telles étaient, au treizième siècle, les doctrines politiques d'Alighieri; il les devait à l'étude de la philosophie, qui lui servit de port au milieu de ces tempêtes.

La philosophie n'était, au moyen âge, qu'une laborieuse initiation à une science plus auguste; alors la raison venait aboutir à la foi comme à son dernier terme; le philosophe et le théologien se prêtaient un mutuel et bienveillant secours. Le croyant interrogeait la création pour en sonder les abîmes, descendait en lui-même pour y surprendre le secret de ses misères et de ses grandeurs, étudiait les fondements de la société et de la famille, et trouvant Dieu partout et toujours, il gravissait comme un autre Jacob les degrés de l'échelle dont le sommet touchait au ciel. Cette tendance générale des esprits, au moyen âge, se révèle par de magnifiques travaux, véritables encyclopédies entreprises par un seul homme avec le caractère d'unité et de conviction qui est le sceau du génie; la Somme théologique de Thomas d'Aquin et la Divine Comédie de Dante en sont la plus noble, la plus éclatante expression.

La langue du divin poëme était créée; mais pour atteindre le but, un pas immense restait à faire. Synthèse large et vivante, dont le sommet est couronné de Dieu même, l'Épopée catholique devait toucher à tous les points de l'existence. Le ciel et la terre, dit le Poëte, ont mis la main comme de concert à cette œuvre sacrée. Philosophe profond, théologien sublime, Dante semble avoir été choisi pour médiateur entre ces deux puissances; l'Épopée catholique est le lien qui les unit, ou plutôt le creuset où leur fusion s'opère. Alighieri peut être justement appelé

Digitized by Google

le Thomas d'Aquin de la poésie. Armé du souvenir de Béatrix, il pénétra dans le ténébreux labyrinthe des opinions humaines, et là où tant d'autres n'ont trouvé qu'aveuglement et désespoir, lui, vainqueur du monstre, y conquit l'affermissement de sa foi.

Au treizième siècle, deux hommes seulement résumaient la sagesse des âges antérieurs. Le premier, disciple de Socrate, avait puisé dans les leçons de son maître, dans les mystérieuses doctrines de l'Égypte et de l'Inde, de sublimes théories sur Dieu, l'homme, l'univers. Poëte autant que philosophe, Platon est le chef immortel de l'école idéaliste qui explique le monde extérieur par la pensée divine, et notre intelligence par ses émanations. Aristote représente au contraire le génie hellénique, ne donnant rien à l'enthousiasme pour tout attribuer à la liberté de l'esprit humain. Les destinées de ces deux écoles furent singulièrement glorieuses. Tour à tour adoptés par le christianisme, Aristote et Platon ont traversé les siècles, symboles vivants de deux principes rivaux, implacables adversaires que tant de médiateurs ont voulu rapprocher et qui résistent toujours.

Les doctrines de Platon avaient d'abord prévalu dans le monde chrétien, lorsque, vers le milieu du onzième siècle, les Arabes apportèrent en Espagne les œuvres de son rival. Ce peuple, avide de toute espèce de gloire, aspirait à conquérir l'univers par les armes, la science et les beaux-arts. Pendant que ses guerriers envahissaient la Péninsule, ses docteurs traduisaient et commentaient Aristote, et ses artistes élevaient à Grenade la merveille de l'Alhambra. L'apparition du Stagyrite fut saluée en occident par de vives acclamations; le moyen âge admirait en lui le génie universel, qui du haut de la métaphysique, dominant les sciences les plus diverses, dictait des lois à la poésie, à l'éloquence, à la politique, dévoilait les secrets de la nature dans son Histoire des animaux, et

Digitized by Google

créait la dialectique, ce formidable levier qui devait soulever le monde intellectuel. Cependant les disciples de Platon luttaient encore contre les novateurs; sous le nom de réalistes et de nominaux, saint Anselme et Roscelin, Guillaume de Champeaux et Abailard étaient descendus dans l'arène, reproduisant les fameux systèmes de la forme et de l'idée; l'Église, effrayée de l'ascendant d'Aristote, assemblait ses conciles et proscrivait la philosophie nouvelle; c'en était fait de l'influence du Stagyrite, si deux hommes éminents par la doctrine et l'orthodoxie ne l'eussent réconcilié avec le catholicisme. On a déjà nommé Thomas d'Aquin et Bonaventure. Le premier, d'un immense savoir, se rapprochait d'Aristote par ses tendances encyclopédiques; le second, dans ses mystiques élans, rappelait les théories platoniciennes. Mais aucun d'eux n'immola la doctrine de l'autre sur l'autel de sa rivale: conciliateurs pleins de génie, ils allaient cherchant la vérité dans la fusion des deux systèmes.

Dante recueillit le double héritage de ces grands maîtres. L'Ange de l'École et le Docteur séraphique sont venus se résumer en lui; individualité puissante, il convoitait la science avec l'ardeur de Thomas, et se reposait dans la contemplation comme Bonaventure. Ne croyez pas cependant que la grandeur de son génie lui fît prendre en pitié le vulgaire; descendu des hauteurs de la spéculation, il distribuait à la foule les trésors de sa pensée. La philosophie n'avait de prix à ses yeux, que lorsqu'elle préparait le bonheur des peuples par la réforme des mœurs. S'il écrit le *Convito* en langue vulgaire, c'est pour le rendre accessible aux citoyens de toute condition. Dans cette œuvre, Dante n'est pas seulement l'écho des doctrines antiques, il est encore le précurseur des idées de notre âge; il se rit de l'impuissance du syllogisme au milieu même de ses triomphes, puis il agite la périlleuse question de l'hérédité dans le pouvoir,

Digitized by Google

fait souvenir les hommes de leur commune origine, et se pose en censeur des rois pour la défense des opprimés. Par la majesté de l'ensemble et la richesse des détails; le *Convito* peut être regardé comme la pierre d'attente de la Divine Comédie.

Que manquait-il désormais au Poëte pour réaliser les saintes promesses faites à Béatrix, et pour être digne de la chanter? Il avait noblement vécu de la vie de l'intelligence et du cœur; l'amour et la science lui avaient à l'envi prodigué leurs trésors; la langue qu'il avait créée n'attendait que ses inspirations pour les couvrir d'un glorieux vêtement. Tout semblait prêt, et néanmoins le Poëte hésitait encore; il lui manquait ce que les livres n'enseignèrent jamais, la connaissance pratique des hommes et de lui-même. C'est en se mêlant au tourbillon de la vie sociale, que les grands épiques de tous les siècles ont senti leurs forces grandir, et leurs conceptions jusqu'alors indécises prendre une forme plus nette et plus arrêtée. Homère dans ses longs voyages, Virgile à la cour d'Auguste, le Tasse à celle de Ferrare, Camoëns soldat et proscrit, Milton confident de Cromwel, vécurent au milieu des passions, qu'ils transplantèrent, palpitantes encore, sur le sol fécondé par leur génie. Il était réservé à Dante de prendre part, lui aussi, aux agitations humaines, et d'être cruellement battu par les orages politiques.

Avant d'être promu à la suprême magistrature, Alighieri exerçait déjà l'ascendant moral que donne le talent uni à la force du caractère; toutes les fois que s'agitait une affaire importante, la république avait recours à ses conseils; ses concitoyens l'honorèrent de quatorze ambassades (1); Florence était fière de montrer

(1) *Quatuor ac decem legationibus est functus in sua republica.* (Mario Filelfo, Vita Dantis Allighieri.)

Digitized by Google

à ses alliés et à ses ennemis le plus illustre de ses enfants. Ce fut pendant le cours de ces glorieuses missions, que Dante visita l'aristocratique Venise, la cour toute française des Rois de Naples, et l'éternelle cité des Pontifes Romains.

Sous le nom de Boniface VIII, Benoît Caëtan était alors assis sur la chaire de saint Pierre. Jurisconsulte éminent, vieillard plein d'ambition et d'énergie, il avait hérité de la tiare, trop pesante pour le front de l'anachorète Célestin; à l'humilité du solitaire avait succédé l'humeur altière du pontife. Son premier soin, en arrivant au pouvoir, fut de contenir la noblesse romaine et d'écraser la maison des Colonne sous les débris de Palestrine. Maître absolu au milieu des siens, son activité dévorante ne fut point satisfaite; gardien vigilant des immunités de l'Église, intrépide champion de la monarchie universelle, il parlait aux rois un langage hautain, et, s'il les trouvait indociles, disposait de leurs couronnes: aussi jamais pape n'a été traité plus sévèrement par l'histoire, et pourtant son intervention dans les affaires de l'Europe fut souvent glorieuse et utile. S'il offre à Charles de Valois l'empire d'Allemagne, c'est qu'Albert d'Autriche n'est devenu empereur que par le meurtre. Médiateur entre le Roi de France et Edouard d'Angleterre, il exhorte ces princes à terminer une guerre insensée et fatale, et dicte les conditions de la paix. Dans la lutte engagée contre Philippe, il oublia sans doute les devoirs de la modération chrétienne; mais la postérité a parlé comme lui, quand il reprochait au monarque l'altération des monnaies, et les honteux expédients de son avarice. Comme tant d'autres, ne condamnons pas impitoyablement la mémoire de Boniface, car les outrages de Nogaret et le gantelet de Colonne ont fait de lui une victime qui devrait désarmer nos haines nationales et nous rappeler à l'équité.

En soutenant la maison d'Anjou sur le trône des Deux-

Digitized by Google

Siciles, Boniface faisait prévaloir en Italie la domination française contre les princes d'Aragon. Le sang de Mainfroi qui coulait dans leurs veines était odieux au Pontife; le héros gibelin pouvait revivre dans sa postérité. Pour conjurer cet orage, il obtient de Jacques d'Aragon l'abandon de la Sicile; mais Frédéric, que n'arrête point la renonciation de son frère, revendique son patrimoine par la voie des armes. Charles d'Anjou est menacé de perdre ses états. Allié fidèle, Boniface frappe l'Aragonais des foudres de l'Église, et fait un appel à la maison de France. Charles de Valois accourt à la tête d'une armée; il était dans la destinée de ce prince de toucher à presque tous les trônes de l'Europe, et de ne monter sur aucun. Tantale de la royauté, il usait sa vie à la poursuite d'une couronne; Florence allait bientôt recueillir les singuliers bienfaits de sa médiation, et Dante les terribles effets de sa colère.

Boniface VIII et Charles de Valois sont étroitement liés à la destinée d'Alighieri; de Guelfe qu'il était, sa haine contre le Prince et le Pontife le transforma en fougueux Gibelin. Aveuglé par le ressentiment, il confondit dans une même proscription les Papes et les Rois de France; l'enfer est pavé de ses colères, et le proscrit se retrouve jusque dans le ciel.

Lorsque Dante parvint au priorat, Florence était déchirée par les factions des Blancs et des Noirs, des Cerchi et des Donati. C'était toujours la lutte implacable, incessante, de la noblesse contre la bourgeoisie. Les Cerchi, hommes nouveaux, mais déjà puissants par leurs richesses, excitaient la haine jalouse des Donati, plus favorisés par la naissance que par la fortune; Dante tenta courageusement de mettre un frein à ces ambitions rivales et de les asservir au joug de la loi. Ce fut en vain; le Catilina de Florence, Corso Donati triompha de ses généreux efforts; les Noirs ayant persuadé à Boniface que

Digitized by Google

leurs adversaires s'étaient ligués avec les Gibelins de la Toscane, le Pontife n'hésita pas à envoyer à Florence Charles de Valois. Ce prince se présenta d'abord en médiateur; mais bientôt, se jouant de ses promesses, il opprima le parti des Blancs et s'enrichit de leurs dépouilles. Plein de patriotisme et de prévoyance, Alighieri avait vivement repoussé l'intervention étrangère; son dévouement à la chose publique fut récompensé par l'exil; une première sentence le condamna au bannissement, une seconde lui réservait le supplice du feu, s'il osait jamais retourner dans sa patrie. Pour pallier l'iniquité de ses arrêts, le podestat Cante Gabrielli osa flétrir l'ancien prieur du nom de concussionnaire. Les proscripteurs de tous les siècles se ressemblent; ils voudraient souiller l'âme avant de tuer le corps; c'est ainsi que sur un ordre de Caprée les bourreaux de Tibère infligeaient aux vierges romaines le dernier des outrages avant de les égorger. Dante allait connaître le malheur, ce courtisan, hélas! trop fidèle du génie, qui couronna d'un diadème d'épines Homère, le Tasse, Camoëns et Milton.

Envoyé par la faction des Blancs auprès de Boniface, Alighieri apprit à Rome la nouvelle de son bannissement. Aussitôt il se rend à Arezzo, où étaient accourus de tous les points de la Toscane les proscrits de Florence. Impatients de revoir la patrie, ils en appellent à leurs épées, et mettent à leur tête le comte da Romana, avec un conseil de douze membres, parmi lesquels le poëte figurait. Les Blancs obtinrent d'abord quelques succès ; mais, bientôt repoussés par des forces supérieures, ils se dispersèrent dans les diverses contrées de l'Italie, et Dante prit avec eux la voie douloureuse d'un éternel exil.

Pour cette âme indomptable et fière, ce fut une horrible souffrance que d'être un objet de pitié; alors il éprouva, il l'a dit lui-même, *combien le pain de l'étranger est amer, combien il est dur de monter et de descendre*

Digitized by Google

l'escalier d'autrui (1). C'est en vain que le marquis de Malespine et les seigneurs de Vérone honorèrent son infortune d'une hospitalité généreuse ; la protection de ces princes pesait à sa misère hautaine (2); la langue des cours était inconnue au républicain proscrit qui trouvait dans la franchise de ses discours un allégement à sa dépendance. Bientôt, pour conquérir une liberté entière, Dante s'éloigna de ses bienfaiteurs, préférant une vie vagabonde et agitée, aux chaînes dorées d'une paisible retraite. Alors on le vit, pauvre et solitaire, errer dans la Romagne et la Lombardie, écrivant son divin poëme partout où l'inspiration le dominait, soit qu'il parcourût la riante vallée de l'Arno, soit qu'il gravît les cimes neigeuses de l'Appennin. Aussi fidèle qu'Homère dans la description des lieux qu'il a visités, Dante excelle à peindre d'un seul trait le caractère des peuples. L'Italie moderne vante la fidélité de ses tableaux, et recherche avec un pieux respect les traces de ses courses aventureuses. Tout parle de Dante dans ce beau pays : Florence qui fut son berceau, Ravenne gardienne de ses cendres, Rome où Raphaël a reproduit son image (3), Pise la patrie d'Ugolin,

---

(1) Tu proverai siccome sa di sale
Lo pane altrui, e com'e duro calle
Lo scendere e 'l salir per l'altrui scale.
(Parad. cant. XXVII.)

(2) *Dantes Alighierius, vir vulgari eloquio clarissimus fuit, sed moribus et oratione liberior quàm delicatis ac studiosis ætatis nostræ principum, auribus placeret.* (Petrarca, Rerum memorandarum l. 4.)

(3) Parmi les fresques de Raphaël au Vatican, il en est une où l'œil se suspend avec plus d'amour, soit à cause de sa beauté particulière, soit à cause du bonheur de l'exécution. Le Saint Sacrement y est représenté sur un autel élevé entre le ciel et la terre, le ciel qui s'entr'ouvre et laisse voir dans ses splendeurs la Trinité divine, les anges et les saints, la terre qui se couronne d'une nombreuse assemblée de Pontifes et de Docteurs de l'Eglise. Au milieu de l'un des groupes dont l'assemblée se compose, on distingue une figure remarquable par

Digitized by Google

et Rimini d'où nous est venu l'épisode enchanteur de Françoise.

Paris, cette Athènes du moyen âge, qui dès le douzième siècle était la tête intelligente du corps européen, allait compter parmi ses disciples l'exilé de Florence. Elle avait possédé naguères Thomas d'Aquin et Bonaventure, Duns Scott et Roger Bacon; le chantre du christianisme était acquis à notre gloire. Escorté de ses malheurs et de son génie, le poëte sublime, l'ancien prieur d'une puissante république, ne dédaigna point de fréquenter assidûment les écoles; trop pauvre pour payer les leçons de son maître, il a sauvé son nom d'un éternel oubli (1). Dante continua sur la terre étrangère le rôle d'observateur et de moraliste; mais, trop prévenu contre la France, il a surtout remarqué nos défauts, et nous reproche cette légèreté mêlée de dédain, si blessante pour les autres peuples, et dont nos mœurs conservent encore quelques faibles vestiges (2).

Ni les angoisses de la misère, ni les agitations d'une vie errante, ne purent distraire le Poëte de cette œuvre que sa jeunesse avait rêvée, que l'amour, la science et le malheur avaient mûrie. Les accidents divers de son existence, loin de comprimer l'élan du génie, entrèrent sans effort dans le cadre immense et flexible de la divine Épo-

---

l'étrangeté de son caractère, la tête ceinte, non d'une tiare ou d'une mitre, mais d'une couronne de lauriers, austère toutefois et nullement indigne d'une telle compagnie, et si l'on recueille ses souvenirs, on reconnaît Dante Alighieri. (Ozanam. — Introduction).

(1) Essa è la luce eterna di Sigieri
Che leggendo nel vico degli strami
Sillogizzò invidiosi veri.
(Par. c. X.)

(2) Ed io dissi al poëta, or fu giammai
Gente si vana, come la Sanese
Certo non la *Francesca* si d'assai?
(Inf. c. XXIX.)

Digitized by Google

pée ; autour de l'élément spirituel et immuable, base de cette grande création, s'agite l'élément terrestre et variable des passions humaines; Dante n'est pas tellement abîmé dans la contemplation, qu'il ne soit réveillé par les clameurs de la terre; le contre-coup des événements qui retentissent en Europe, agit puissamment sur son cœur. Les sacriléges violences d'Anagni, l'avénement de Bertrand de Gott, la destruction des Templiers remplissent tour à tour son âme d'amertume et de colère. S'associant par la pensée au besoin d'émancipation qui travaille les peuples, il excite les Flamands et les Navarrais à briser le joug de Philippe; on est surpris de l'extrême liberté de ses attaques; il n'est pas de souverain qui ne soit tributaire de son âcre poésie : c'est le Juvénal de l'épopée. Dans l'intérêt de la cause gibeline, il ira jusqu'à maudire Albert d'Autriche, le César indolent qui abandonne l'Italie aux insultes des Guelfes, à la rapacité des tyrans féodaux.

La situation anarchique de son pays venait de lui arracher ces foudroyants anathèmes, lorsque par la mort d'Albert, et l'avénement d'Henri de Luxembourg, les affaires de la Péninsule semblèrent prendre une face nouvelle. La couronne d'Allemagne, que pour prix de son exaltation, Clément V avait promise à Charles de Valois, fut placée sur une autre tête par l'inconstance de ce Pape. Bertrand de Gott sacrifiait la reconnaissance à la crainte; la France, s'appuyant d'un côté sur le trône des Deux-Siciles, de l'autre sur le saint Empire Romain, eût paru trop redoutable au Pontife; un prince germanique fut élu. Impatient de recevoir à Rome le diadème des Césars, Henri de Luxembourg descend en Italie. Depuis Conradin, nul autre empereur ne s'était montré sur une terre où Frédéric et Mainfroi avaient succombé. Le jardin de l'empire ne connaissait plus ses anciens maîtres : la grossièreté germanique répugnait à l'élégance italienne;

Digitized by Google

entre ces deux nations un abîme s'était creusé. C'est en vain que Dante tenta de rattacher à l'empire d'Allemagne la monarchie universelle ; les nationalités protestèrent contre ce projet d'envahissement. D'ailleurs, comme Brennus, la France avait déjà jeté son épée dans la balance européenne; un seul maître n'était plus possible.

Henri de Luxembourg put bientôt se convaincre des dispositions hostiles de l'Italie. Les sollicitations de Dante auprès des sénateurs Romains (1), n'épargnèrent point à ce prince les scènes sanglantes de son couronnement ; le soutien des Guelfes, Robert d'Anjou, balançait la fortune impériale. Florence, fière de son appui et de ses propres richesses, brava les menaces de l'Empereur. Comme Henri hésitait dans ses projets de vengeance, Dante, dont les haines politiques veillaient toujours, stimula sa lenteur par une lettre, où d'amers reproches contre le monarque sont mêlés à la plus vive indignation contre la patrie (2). Le siége de Florence fut dès lors résolu; mais bientôt, lassé de la résistance qu'il éprouve, l'empereur se retire à Buonconvento, où une mort aussi prompte que mystérieuse l'attendait.

Avec Henri de Luxembourg, les plus chères illusions

---

(1) Con la sua lettera diretta ai Re d'Italia, ed ai *Senatori di Roma* cercò Dante di sollicitare la coronazione di Arigo, e per essere più al fatto di cio che succedeva, venne in Toscanella, picciola città del patrimonio di san Pietro. (Pelli, Memorie per servire alla vita di Dante).

(2) Lettre de Dante à Henri de Luxembourg, datée de Toscanella, le 26 avril 1311.

Le poëte parle de Florence, qu'il signale à l'empereur comme sa plus mortelle ennemie. « Non comprehendi tu, nello sguardo della tua » altezza, ove la volpicella di questo puzzo sicura da' cacciatori rigiac» cia; in verita non nel corrente Po, ne nel tuo Tevere questa frodo» lente bee, mà l'acqua del fiume d'Arno, o forse tu nol sai, Firenze » questa e chiamata, questa e la vipera, questa e la pecora inferma, » la quale col suo appresamento contamina le gregge del suo signore, » questa e *Myrra* scelerata ed empia la quale s'infiama nel fuoco degli » abbraciamenti del padre. »

Digitized by Google

du proscrit s'évanouirent; lui aussi, comme les damnés de son enfer, il laissera toute espérance pour entrer dans l'éternité de l'exil. Les portes de Florence, qu'il voulait ouvrir avec le fer de l'étranger, se fermèrent plus étroitement encore sur ses anathèmes. Que lui restait-il désormais? Le ciel, dont il avait décrit les splendeurs et chanté les joies ineffables. Il se réfugia dans cette patrie que nul ne pouvait lui ravir, et mourut bientôt à Ravenne, laissant à l'univers chrétien, comme un testament sublime, la Divine Comédie.

Ce que les phases diverses d'une seule existence ont apporté de fécond à l'Épopée universelle, nous a été révélé par la vie de Dante. Étudions maintenant son œuvre dans ses rapports avec le christianisme, l'humanité et la poésie.

Rappeler à l'homme ses destinées premières, opérer sa rénovation intérieure par les saintes lois de l'expiation et de l'amour, l'unir à son auteur comme au principe et à la fin dernière de son être, tels furent les merveilleux effets de la révélation. Pendant quatre mille ans, les passions avaient déifié la matière; sous le polythéïsme, elle avait reçu de la poésie une éclatante glorification; il était temps que l'esprit eût aussi son poëte, Alighieri parut. Ce n'étaient plus le douloureux enfantement d'un empire, les hasards des combats, les courses aventureuses d'un héros, que devait chanter l'épopée du moyen âge; un plus noble modèle, le chrétien marchant à la conquête de son Dieu par la crainte, le repentir et la charité, lui était offert; Dante comprit tout ce qu'un pareil sujet renfermait de richesses poétiques; l'art s'était égaré en cherchant ici-bas le type de ses créations, il le ramenait à la source, à Dieu même.

La Divine Comédie est véritablement une Odyssée chrétienne, dont chacun de nous peut être le héros s'il des-

Digitized by Google

cend dans son propre cœur. Ce voyage mystique a tous les attraits des pérégrinations lointaines; comme la nature extérieure, notre âme a des plages désertes, des océans déchaînés, des régions calmes et lumineuses. Avec l'œil perçant du génie, le Poëte entrevit toutes ces merveilles; rendues vivantes par son pinceau, il en sema la route qu'il nous fait parcourir; nous marchons de surprise en surprise jusqu'au terme du voyage; là se montre à nos yeux éblouis, non plus le rocher stérile d'Ithaque et les misères d'une royauté méconnue, mais une patrie glorieuse où nos droits de cité sont inscrits sur le livre d'or de l'éternité.

A l'exemple des saintes Ecritures, la Divine Comédie contient, sous l'unité du verbe, une signification multiple (1). Le sens spirituel du poëme répond au travail inté-

---

(1) Sur le sens allégorique de la Divine Comédie : « *Secundùm alle-* » *goricum sensum poëta agit de inferno isto, in quo peregrinando* » *ut viatores mereri et demereri possumus.* » (Epistola Dantis Alighierii ad Canem della Scala.)

Dans le commentaire de la Divine Comédie, par Giacopo fils de Dante, lequel se trouve à la Bibliothèque royale, on lit le passage suivant : « Il principio dell'intenzione del presente autore è di dimos- » trare sotto *allegorico colore* le tre qualità dell'umana generazione, » delle quali la *prima* considera di vizio ne' mortali, chiamandolo » inferno, a dimostrare che il mortal vizio, opposito alla altezza della » virtù siccome al contrario sia; onde chiaramente s'entende che il » luogo determinato da lui, e detto *inferno*, per lo basso luogo ri- » moto dal cielo. *La seconda* considera di quelli che si partono da » vizii con procedere nella virtù, chiamandola *purgatorio* a dimos- » trare le passioni dell'animo che si purga *nel tempo*. *La terza* ed » ultima considera degli uomini perfetti chiamandola paradiso a di- » mostrare la beatitudine loro, e l'altezza dell'animo congiunta colla » felicità, senza la quale non si discerne il sommo bene. »

Bocace a comparé la Divine Comédie aux saintes Écritures : « Sacra » scritura, in un medesimo sermone narrando, apre il testo e il miste- » rio a quello sotto-posto, e cosi, ad una ora, coll'uno gli savy esercita » e coll'altro gli semplici riconforta, e ha in publico, onde li par- » goletti nutrichi, e in occulto serva quello onde ella le menti de' » sublimi intenditori con ammirazione tenga sospese. » (Boccacio, vita di Dante.)

Digitized by Google

rieur qui épure l'âme, aux degrés divers de son ascension, à l'étroite alliance qu'elle contracte avec Dieu, même dès cette vie. C'est la doctrine qui, suivant la parole du Poëte, se cache sous le voile de ses vers mystérieux. La critique s'est épuisée en conjectures vaines, quand, pour expliquer l'intime pensée d'Alighieri, elle l'a placée en dehors de cette voie. Que n'ont point osé les divagations du commentaire? Sous la plume d'un interprète moderne, le chantre du catholicisme n'est plus que l'adepte d'une secte inconnue, sapant dans l'ombre les bases de la papauté (1)! C'est méconnaître à la fois et l'orthodoxie du catholique et l'intrépidité du Poëte, qui ne combattait ses ennemis qu'avec des armes courtoises et à la lumière du jour.

Aux trois situations de l'âme ici-bas, répondent, dans l'éternité, trois réalités distinctes: l'Enfer, symbole de l'âme plongée dans les sens; le Purgatoire, ou l'espérance naissant de l'expiation; le Ciel, ou la plénitude des jouissances intellectuelles et morales. La description des trois royaumes de la vie future, constitue la partie tout à la fois littérale et symbolique de la divine Épopée. C'est ici surtout qu'il faut admirer le génie de Dante. Quels étaient les matériaux de son édifice? Quelques passages des saintes Ecritures, d'une remarquable énergie, mais d'une concision plus remarquable encore. Et en dehors de

(1) L'interprète dont il est parlé, est M. Rossetti, professeur de langue et de littérature italiennes au collége du Roi à Londres. On lit dans son ouvrage, publié en 1832 : « Depuis la publication de l'Apo» calypse, on n'a pas cessé de s'élever contre les excès des Papes et de » l'Eglise romaine, en employant, pour se soustraire aux poursuites de » l'autorité régnante, un langage figuré et apocalyptique. » M. Rossetti croit reconnaître qu'à la secte des patarini a succédé celle des gibelins, et que Dante a été le continuateur de la secte anti-papale.

Ce système d'interprétation a été victorieusement réfuté par M. W. Schlegel. (Revue des deux mondes, vol. de 1830, page 400, 4.e série).

Digitized by Google

l'Evangile, des légendes informes, rêves incohérents qui sont à la Divine Comédie ce que le chaos est à la création. A quelle source Dante a-t-il donc puisé les larges développements de son œuvre, et la majesté du plan qui les enchaîne? Dans la méditation des attributs divins, des misères et des grandeurs de l'humanité. Dieu mis en regard de l'homme, sous le triple rapport de sa justice, de sa puissance et de son amour, telle est l'idée première d'où l'art a fait jaillir cette variété de tableaux où l'énergique précision du trait n'est jamais altérée par la richesse du coloris.

La Divine Comédie s'ouvre au delà du temps par la région du désespoir. Parmi les créations purement humaines, aucune n'a donné, sur la justice et la puissance divines, d'aussi magnifiques notions que l'Enfer de Dante. On dirait que le Poëte a surpris le secret des proportions établies par le souverain Juge entre le châtiment et le crime. Dans la description de ces lugubres demeures, l'Eschyle chrétien a déployé la sombre vigueur de son génie; le succès a justifié ce que sa hardiesse semblait avoir de téméraire. Comme sa marche est sûre à travers le labyrinthe de douleurs inextinguibles! D'une main inébranlable il tient le fil conducteur qui nous guide dans ces régions inexplorées. Entraînés par cette curiosité de la terreur inhérente à notre nature, nous descendons avec lui de cercle en cercle, d'abîme en abîme. Sur chacun des anneaux de l'immense spirale, il a écrit en traits de feu une page de la perversité humaine; le mal y est mis à nu dans toute sa laideur, depuis les faiblesses de la chair jusqu'aux révoltes de l'esprit; et sur tout cela pèse d'un poids immense, et la vengeance sans pitié, et l'éternité sans espérance.

Les deux plus grands épiques du christianisme, Dante et Milton, ont chanté, dans des vers immortels, mais sous différents aspects, les ténébreux cachots de la cité des

Digitized by Google

pleurs. Milton nous représente l'enfer à peine éclos sous le souffle embrasé de la colère divine; Dante nous le montre pavé des victimes humaines que cinquante siècles de crimes et d'erreurs y ont entassées. Dans le Paradis perdu, les Titans de l'Empyrée nous surprennent par l'excès de leur audace; dans la Divine Comédie, la douleur est sans jactance, et Lucifer terrassé n'insulte plus aux cieux. L'enfer du poëte républicain, de l'apologiste du régicide, ouvre sa vaste enceinte à la révolte qui rugit; elle est muselée et murmure à peine, dans les cercles étroits du partisan de la monarchie, qui inventa, pour les meurtriers de César, le plus rigoureux des supplices. Enfin, et ce trait résumera les différences essentielles des deux enfers, le Satan de Milton, tout foudroyé qu'il est, nous fait souvenir de l'Archange qui rayonnait au plus haut des cieux; mais comment le reconnaître dans la bête hideuse et bassement cruelle, Léviathan du centre glacé de la terre, gigantesque reptile qui traverse le monde?

Il n'est pas une seule image, dans la Divine Comédie, qui ne réveille une idée morale. Pourquoi le chantre de l'enfer en a-t-il étagé les cercles de profondeurs en profondeurs jusqu'au centre même de la terre? C'est qu'il est pour le monde des esprits, ainsi que pour celui des corps, une loi de gravitation qui fait descendre l'homme dans le vice, et qu'un abîme en appelle toujours un autre au bruit de ses cataractes. Par un dessein tout contraire, le poëte a suspendu aux flancs d'une montagne le nid du repentir qui fortifie ses ailes pour prendre son essor vers le souverain bien. A l'âme s'élevant de degrés en degrés, des horizons plus étendus, plus lumineux apparaissent: l'expiation et la prière ont toujours recherché les hauts lieux avec une pieuse sollicitude. C'est ainsi que le paganisme édifiait ses temples au sommet des monts, que le moyen âge faisait vibrer

Digitized by Google

l'airain dans ses pyramides, et jetait sur des cimes inaccessibles la ferveur de ses anachorètes. A la montagne de Sion, témoin de l'immolation d'un Dieu sauveur, Dante oppose, sous un autre hémisphère, la montagne du purgatoire, couronnée par l'Eden témoin de la chute du premier homme. Les sommets mystérieux de ces deux montagnes sont les pôles autour desquels le monde moral accomplit sa révolution; et l'axe qui les rattache, c'est l'expiation, qui naît de la crainte et va se perdre dans l'amour.

Il est pour l'homme une double vie, celle de l'intelligence et du cœur; la vérité est son premier besoin, l'amour sa plus noble passion. Qu'il connaissait bien l'excellence de notre nature, le Poëte qui ne vit d'autre bonheur dans le ciel que la science et la charité! La céleste Jérusalem de l'Epopée catholique n'éblouit point nos regards par l'éclat de l'or et des pierreries; mais on y admire les dons précieux de la grace, l'âme affranchie de ses liens, se jouant dans sa liberté, pénétrant par intuition dans l'obscurité des mystères. Non, jamais la poésie ne retraça de plus sublime spectacle. Ce qu'Archimède possesseur d'une vérité éprouvait de délices intérieures, n'est qu'une faible image du ravissement des esprits bienheureux. Là chaque transformation est suivie d'une jouissance nouvelle, d'un désir plus ardent, d'une science plus étendue, et ainsi de degré en degré, jusqu'à la consommation de toute béatitude dans la vision ineffable de Dieu même.

L'incessante contemplation des vérités éternelles eût fatigué notre intelligence, si pour la distraire de la hauteur de ces pensées, Dante n'eût employé les ressources variées de la fiction et de l'histoire. Le héros de son épopée n'est autre que lui-même; vivant, il descendit dans la région des morts avec ses passions inapaisées et tumultueuses; l'amour et la science, ces deux besoins de sa

Digitized by Google

vie mortelle, le suivirent au delà du temps, sous les chastes images de Virgile et de Béatrix. Partout, dans la Divine Comédie, nous retrouvons la vierge florentine, sous les ombrages de l'Eden, dans les splendeurs du Paradis, même aux enfers, où son ardente charité l'entraîne. C'est bien la fille de Portinari, la gracieuse héroïne de la *Vie nouvelle*. Les tendres reproches de l'amie délaissée, la douloureuse confusion du poëte, cette flamme de l'ancien amour qui se réveille dans son cœur, tout respire la vie à travers le symbole : une abstraction fit-elle jamais couler les larmes du repentir (1) ?

Dante a traduit en vivantes réalités la belle parole de Térence: « Je suis homme ; rien de ce qui appartient à » l'homme ne m'est étranger. » Le cœur en proie à l'âpreté des haines politiques, le Gibelin proscrit réveille dans l'éternité l'écho des clameurs de la terre ; l'histoire contemporaine se dresse devant lui, avec ses empereurs, ses papes, ses guerriers. Dante les appelle par leurs noms ; les damnés se lèvent et répondent ; alors la lutte s'engage, le dialogue est vif et pressant, l'indignation du Poëte va frapper le but comme le trait que lance une main sûre. Ses passions deviennent les nôtres ; nous maudissons ses ennemis, nous compatissons aux souffrances de ceux qu'il aima ; Françoise nous attendrit, Ugolin nous épouvante, Dante fait surgir de l'épopée tout le pathétique du drame.

Ce n'est point assez pour le Poëte d'avoir tracé le tableau des mœurs contemporaines ; son génie lui ouvrira les vastes champs de l'histoire. Dans son Paradis, immense Panthéon qui s'élargit pour embrasser toutes les gloires et déifier toutes les vertus, brillent d'un éclat immortel les noms que vénérait le moyen âge : Boëce le

(1) Lire l'admirable entrevue de Dante et de Béatrix. (Purgatoire, cant. XXX).

Digitized by Google

philosophe martyr, Pierre Lombard le maître des sentences, Albert-le-Grand dont le vulgaire expliquait le savoir par la magie, François d'Assise dont il baisait les stigmates, Bonaventure aux séraphiques ardeurs, et Thomas d'Aquin, le penseur infatigable qui soumit la science à la suzeraineté de la foi. A côté des illustrations de l'Eglise, trônent les monarques législateurs : Justinien le réformateur du Droit, Charlemagne, géant à la formidable stature qui couvrit si longtemps de son ombre les débris épars de sa puissance; puis les grandes figures des temps héroïques : Rolland, l'Ajax de nos premières Iliades, qui fendait les montagnes avec sa durandal, et Robert Guiscard échangeant les brumes de la Normandie contre le radieux climat de la Sicile. Dante se mêle à tous ces héros avec ses prédilections et ses haines. Quelque puissante que soit la fiction, la réalité l'emporte; l'aigle s'est envolé aux cieux, mais il porte attachées à ses flancs les flèches cruelles qui le percèrent ici-bas.

Alighieri n'est pas seulement un grand poëte, parce qu'il eut de sublimes pensées, et décrivit d'imposants spectacles; il l'est surtout par la puissance de l'expression. Son style, resserré dans les tercets du poëme, est le trait que l'arc a lancé, d'autant plus rapide que sa courbe est plus étroite en sa profondeur; on dirait la concision de Tacite, portée sur les ailes de la poésie; mais, plus flexible que l'historien de Rome déchue, Alighieri excelle à peindre les contrastes. Que sa touche est délicate et discrète dans le récit à demi voilé des amours de Françoise! que de mélancolie dans *le tintement de la cloche lointaine qui semble pleurer le jour qui se meurt* (1) ! quel vif éclat dans la description des célestes demeures ! Est-ce

(1) Squilla di lontano
Che paia 'l giorno pianger, che si muore.
(Purg. cant. VIII).

Digitized by Google

bien le même homme dont l'énergique ciseau mit en relief le supplice de Ruggieri, les angoisses de la Tour de la Faim, les effrayantes transformations du damné en serpent? Quelle hardiesse, quelle inépuisable variété, dans les poses de ses figures! Michel-Ange vivait dans sa poésie, avant qu'il respirât sur la toile et le marbre.

Dante et Michel-Ange, la postérité ne sépare pas vos noms immortels, quoiqu'ils aient brillé à deux siècles d'intervalle. Tous les deux Florentins, créateurs tous les deux, l'un avec la couleur et la pierre, l'autre avec le rhythme et l'harmonie; à Rome, Buonarotti détachera quelques pages de la Divine Comédie, et les appliquera vivantes sur les murs de la chapelle Sixtine; à Florence, il forcera l'insensibilité du marbre à reproduire les tourments d'Ugolin (1). Son admiration pour Alighieri ira plus loin encore; l'auteur du Jugement dernier expliquera l'œuvre du poëte, une lutte s'engagera entre l'image dont la parole éclaire successivement les contours et celle qui, jaillissant du pinceau, est à l'instant recueillie par la vivacité du regard. Dante sera traduit par Michel-Ange! Pourquoi faut-il que les flots aient englouti le seul exemplaire dont les marges, enrichies de ces trésors, étaient le commentaire de la poésie par la peinture? l'inspiration de Buonarotti eût été le plus bel éloge de Dante. Ce n'est pas tout encore, le sculpteur florentin promettait un nouveau chef-d'œuvre, si Ravenne rendait les cendres de l'exilé aux pieux regrets de la patrie (2); mais Ravenne, fière de la dépouille que le vent du malheur avait jetée sur sa plage, n'écouta ni les supplications ni les promesses. Malheu-

(1) Voyage Dantesque, par M. Ampère.

(2) Fiorentini tentarono di ottenere dal pontifice Leon X le ceneri di Dante, avendo disegnato di fargli un magnifico deposito, e benche in questo affare se fosse mescolato il divino Michel Angelo Buonarotti, il quale se esibi a concore al detto lavoro, purè non fu possibile. (Pelli, Memorie per servire alla vita di Dante.)

Digitized by Google

reux refus ! la place d'Alighieri est encore vide dans l'église de Sainte-Croix, ce panthéon de Florence où Michel-Ange repose à côté de Galilée et de Machiavel !

Notre époque a replacé Dante sur le piédestal d'où la critique du siècle dernier l'avait fait descendre ; les outrages faits à son génie sont largement expiés par l'admiration. Mais ce retour au culte d'Alighieri est-il pur de tout excès ? n'a-t-on pas méconnu les lois d'une sage réserve, et pensé qu'en excusant ses défauts on augmenterait sa gloire ? Qu'on ménage ainsi la médiocrité que les pertes les plus légères réduiraient à l'indigence, la pitié peut en faire un devoir, et désarmer la censure ; mais le génie qu'a-t-il besoin de ces égards ? Pour honorer dignement Alighieri, imitons, même contre lui, la noble franchise dont il usait envers les autres !

Trop préoccupé des querelles contemporaines, Dante oublia souvent que l'Épopée catholique était l'apanage des générations futures, et que ses allusions trop multipliées seraient pour l'avenir de laborieuses énigmes. Nous voudrions effacer de la Divine Comédie la vulgarité de certaines images ; nous sommes blessés des réminiscences mythologiques qui assiégent le chrétien dans le sanctuaire même du Dieu jaloux. Quelquefois aussi, l'injuste ressentiment du politique est venu altérer l'œuvre du poëte ; car le beau n'est autre chose que l'éternelle splendeur du vrai. Mais hâtons-nous de voiler les imperfections d'Alighieri sous les rayons de sa gloire ; pardonnons à l'infortuné l'amertume de ses plaintes. Que n'a point souffert ce noble cœur (1) ! Un jour, le proscrit frappait à la

(1) Autour de la pointe del Corvo on distingue le port de Lerici ; de l'autre côté s'élève un petit mont sur la Magra. En ce lieu, vers 1176, Pépin, évêque de Luni, fonda le monastère de Santa Croce del Corvo. Au commencement du quatorzième siècle, les hermites de Saint-Augustin l'habitaient, et frère Hilaire en était le prieur. Aujourd'hui il ne reste plus que le chœur de l'église. La beauté du

Digitized by Google

porte d'un monastère : Que cherchez-vous ici, demanda le Prieur ? La paix, mon frère, répondit-il, la paix! Cri sublime de l'âme, résumant à lui seul toutes les angoisses du génie en lutte avec le malheur !

---

lieu charma Alighieri. Sachant que frère Hilaire était ami d'Uguccione, Dante alla au monastère sans être connu. Hilaire était à la porte avec ses religieux, quand il vit entrer dans l'église un étranger. Sa figure était sillonnée par le malheur; Hilaire lui dit : Que voulez-vous? — *La paix*, mon frère, répondit l'étranger. Le frère l'ayant alors tiré à part demanda et sut le nom de l'inconnu. (M. Troya, del Vetro allegorico di Dante, Florence, 1826, page 97. Ce passage, traduit par M. Artaud, est rapporté dans son Histoire d'Alighieri, page 195.)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DO NOT CIRCULATE

Digitized by Google